



THE UNIVERSITY
OF ILLINOIS
LIBRARY

246.05

BU F

ser. 4

v. 1-2.



BULLETIN
D'ARCHÉOLOGIE CHRÉTIENNE

BULLETIN

D'ARCHÉOLOGIE CHRÉTIENNE

DE

M. LE COMM. JEAN BAPTISTE DE ROSSI

ÉDITION FRANÇAISE

PAR M. L'ABBÉ DUCHESNE

Quatrième Série — Première Année

PARIS

Les communications et les demandes d'abonnement doivent être adressées
à M. l'abbé Duchesne (66, RUE DE VAUGIRARD)

On s'abonne aussi à la LIBRAIRIE ACADÉMIQUE — DIDIER ET Cie
QUAI DES AUGUSTINS 35

—
1882

246.05

BUF

ser. 4

v. 1-2

PRÉFACE

L'année qui commence est la vingtième année de mon Bulletin d'archéologie chrétienne. Dans le principe il paraissait tous les mois, puis tous les deux mois; plus tard il changea de format, et se publia en fascicules, à raison de quatre par an; il est arrivé souvent que deux de ces fascicules aient été réunis en un seul comme c'est encore cette fois le cas. La raison de ces changements n'est pas tant dans la situation de l'auteur, dans les nécessités de ses autres travaux littéraires, que dans la nature intrinsèque de l'œuvre elle-même: après ces vingt ans d'expérience, il convient de m'en expliquer brièvement, mais clairement, avec mes lecteurs et en général avec les amis de ces études historiques et archéologiques.

Si le Bulletin s'était borné et se bornait, comme son nom semble le dire, à donner de brèves et simples informations sur les nouvelles découvertes en fait d'archéologie chrétienne, il eût été aisé de lui conserver sa périodicité fréquente et régulière; l'auteur aurait même pu se décharger d'une partie de son travail en admettant la collaboration de ses correspondants, de ses collègues et de ses amis. Mais dès les premiers numéros; les nouvelles proprement dites n'ont pris qu'une faible

place; elles n'ont formé qu'une sorte d'appendice aux dissertations archéologiques étendues qui ont constitué dès lors le fond principal de la publication. L'importance, la multiplicité, la rapidité imprévues de ces mémoires sur des sujets fort divers portèrent le P. Victor de Buck, mon regretté et savant ami, à déclarer que ce périodique représentait la plus grande et la plus ample manifestation de mes études sur l'archéologie chrétienne. J'aurais dû en changer le titre et désigner par un tout autre nom que celui de Bulletin cette série de mémoires qui se succèdent à des intervalles plus ou moins irréguliers, se complètent les uns les autres, s'étendent sur un champ de plus en plus vaste et tiennent à peine dans les limites d'un fascicule ou même de deux.

La préoccupation continue de ce travail sans cesse renaissant m'y a fait dépenser une partie notable des forces et de l'activité que j'aurais pu consacrer plus tranquillement aux gros volumes de la *Roma sotterranea*, des *Inscriptiones christianae* et à d'autres ouvrages. Aussi avouerai-je que je me suis plusieurs fois demandé s'il ne valait pas mieux supprimer ce Bulletin, me dégager d'une périodicité gênante et faire marcher avec plus de continuité la publication de mes grands ouvrages. Tout bien pesé, je n'ai point aperçu de compensation assurée aux inconvénients certains et présents qu'il y aurait à arrêter une entreprise qui prospère déjà depuis vingt ans et qui forme comme une partie intégrante des ouvrages dans lesquels je distribue les résultats de mes études sur l'antiquité chrétienne, spécialement de la *Roma sotterranea*. Cette dernière publication, soit à cause des retards inévitables qu'entraîne la préparation des planches chromolithographiques, soit à cause du temps nécessaire pour les fouilles, ne peut avancer avec toute la célérité désirable. S'il me fallait attendre, avant de publier chacune des découvertes nouvelles, que j'en fusse arrivé, dans la description complète des cimetières, au point précis qui lui

convient, des renseignements de grande importance resteraient de longues années inédits et inconnus ; leur classement lui-même subirait des retards. Car la nécessité où je suis d'informer aussitôt le public des progrès de nos fouilles, me contraint de tout examiner dès le premier moment ; et cela, dans les conditions particulièrement avantageuses que l'analyse topographique me fournit au moment de la découverte. Aussi, même au point de vue de la *Roma sotterranea*, quand on regarde au fond et au fini des choses, le Bulletin, avec sa publicité exigeante et périodique, avance le travail préparatoire plutôt qu'il ne le retarde, outre l'avantage qu'il a d'en publier de suite les principaux résultats. L'étude de presque tous les grands cimetières des voies suburbaines est déjà ébauchée ; j'oserai même dire que sur bien des points fondamentaux, en ce qui regarde l'histoire et la critique, elle est terminée dans les pages du Bulletin. Aujourd'hui je vais faire ce travail sur le cimetière de S^t Hippolyte, auquel j'ai déjà consacré l'an dernier une dissertation préliminaire. Je vois s'approcher le temps où, réunissant et reliant entre eux les études de ce genre qui sont dispersées dans les années du Bulletin, j'aurai sous la main de quoi donner au public dans un volume d'ensemble, toute la topographie, au moins historique, de la Rome souterraine.

Quant aux autres sujets archéologiques, aux études critiques et historiques sur les monuments chrétiens de divers pays, le Bulletin offre une occasion naturelle de les répartir et les publier dans ses fascicules. C'est là un grand avantage auquel on aurait tort de renoncer. En somme donc, tant que mes forces me le permettront, je continuerai cette publication. Pour ne pas faire de changement, je lui maintiens son titre, encore qu'il ne réponde guère au contenu ; il est d'ailleurs consacré par vingt ans d'usage et par la faveur des savants et de mes amis. Mais il est bien entendu, pour moi et pour eux, que ce recueil de mémoires, divers de forme et d'étendue, sur l'archéologie et

l'histoire chrétienne des premiers siècles et du haut moyen-âge, doit se rapprocher le plus possible, de son type idéal; c'est-à-dire ne pas être un simple périodique, mais une œuvre méditée, à peu près aussi grave que celle de mes grands et lents volumes, particulièrement de la *Roma sotterranea*, dont le Bulletin tend de plus en plus à devenir d'une façon spéciale l'appareil et le supplément perpétuels.

LE CIMETIÈRE DE S^t HIPPOLYTE
SUR LA VOIE TIBURTINE
ET SA PRINCIPALE CRYPTÉ HISTORIQUE
RÉCEMMENT DÉBLAYÉE

J'ai annoncé l'année dernière, que la Commission d'archéologie sacrée avait déjà commencé à faire rechercher et déblayer les cryptes historiques du cimetière de S^t Hippolyte, sur la voie Tiburtine; je promettais de rendre compte des découvertes dans les fascicules suivants du Bulletin. Les retards avaient été abrégés par la découverte de l'éloge damasien du martyr Hippolyte dans le manuscrit de Corbie, maintenant à S^t Pétersbourg, découverte que j'ai exposée au long dans le fascicule I de l'année 1881, p. 28-57. J'ai donné à cette occasion comme un résumé des controverses nombreuses et compliquées auxquelles a donné lieu le martyr Hippolyte enterré et vénéré sur la voie Tiburtine. La découverte de l'éloge damasien nous a révélé la source d'une partie des récits mis en vers par Prudence; on a pu voir le parti que le poète avait tiré de l'inscription de Damase. La chose est claire, et je ne pense pas qu'elle soit contestée. Quant à la valeur précise des données historiques et chronologiques mises à contribution par Damase, quant aux conséquences que l'on en doit tirer pour la solution, au moins partielle, des problèmes qui concernent le docteur Hippolyte et ses homonymes, réels ou supposés, il sera difficile d'obtenir immédiatement, sur tous les points, l'adhésion des personnes qui professent dans ces questions des opinions opposées.

Aujourd'hui le sujet que je vais traiter est beaucoup plus simple et plus positif. Je vais résumer ce qu'on peut savoir

sur le cimetière d'Hippolyte, puis raconter en quel état nous avons retrouvé sa crypte principale. C'est un devoir pour moi d'enregistrer ici les résultats, quels qu'ils soient, de nos explorations dans ce lieu célèbre; malheureusement, je dois dire que ces résultats aiguissent plus qu'ils n'apaisent notre soif de nouvelles données historiques tirées des monuments. Mais je ne veux pas terminer mon exorde par des paroles si décourageantes. Je dirai donc qu'en somme il a été donné satisfaction au juste et impatient désir des archéologues et des critiques qui demandaient à voir et à examiner les restes de la célèbre crypte que décrivit Prudence; on a rendu à l'étude et à la vénération un des sanctuaires les plus fameux de la Rome souterraine. Les témoignages épigraphiques des destructions et des restaurations du temps de la guerre gothique, vers le milieu du VI^e siècle, se sont retrouvés en fragments parmi les ruines; on a pu les reconstituer à peu près intégralement; ils nous rendent une page inconnue de l'histoire du monument. On n'a pas perdu toute espérance de retrouver, l'hiver prochain, en continuant les fouilles, les fragments qui manquent à des inscriptions plus anciennes et d'une plus grande valeur historique, dont jusqu'ici on n'a mis au jour que de trop faibles débris, comme on le verra dans l'exposé qui va suivre.

§ I.

Le cimetière d'Hippolyte et celui de Gyriaque.

Avant de parler des découvertes contemporaines, il faut dire ce qu'on sait des anciennes et mettre en ordre les documents antiques et les textes des topographes sur le cimetière d'Hippolyte; cela est d'autant plus nécessaire que ce sujet n'a été que très légèrement touché dans les travaux classiques sur la Rome souterraine. Depuis Boldetti on a, sans alléguer de preuves,

donné le nom d'Hippolyte à la nécropole souterraine qui s'étend sous la colline à gauche de la voie Tiburtine, en face et un peu au de là de la Basilique de S^t Laurent, située, elle, sur le cimetière de Cyriaque. Nous allons voir que la tradition du moyen-âge conserva longtemps à cet endroit le nom de S^t Hippolyte. Bosio pourtant ignore ce nom traditionnel, ou ne jugea pas opportun d'en tenir compte. Il appliqua à la voie Tiburtine un système que le manque de documents et la fausseté de certaines indications l'obligeait à suivre pour les autres voies, c'est-à-dire qu'il réunit en un seul plusieurs cimetières différents de nom, d'origine et d'histoire, et leur appliqua une dénomination unique et fameuse, qui fut ici celle de cimetière de Cyriaque ¹. Du reste, les actes vulgaires de S^t Laurent conduisaient à réunir dans un même souterrain le tombeau du saint diacre et celui d'Hippolyte. On y lisait que sainte Tryphonia avait été enterrée par le prêtre Justin *in crypta in qua s. Hippolytus*; puis que sa fille Cyrilla avait été déposée par le même Justin *cum matre eius ubi ante jam posuerat corpus beati Laurentii* ². Ainsi, jusqu'à nos jours, le cimetière d'Hippolyte, quoique portant un nom spécial et situé à gauche de la route, a été considéré comme une partie de la grande nécropole de Cyriaque dans l'*ager Veranus*.

La lumière qui s'est faite sur l'histoire et la topographie de la Rome souterraine, a éclairé aussi ce point et permis de distinguer avec une entière précision le cimetière de Cyriaque d'avec celui d'Hippolyte; ils occupent deux collines situées presque vis-à-vis l'une de l'autre; ils sont séparés par la voie Tiburtine, qui, à une distance d'un mille environ, à partir de Rome, passe entre les deux collines et les deux cimetières. Les tombeaux des célèbres martyrs et leurs monuments sur les deux côtés de la route ont été vus et vénérés jusqu'au VIII^e siècle,

¹ Bosio, *Roma sott.* p. 398, 399.

² Surius, *Vitae ss.* éd. Cologne, 1579, IV p. 617.

chacun à sa véritable place et classés, avec indications précises, dans leurs groupes historiques et topographiques respectifs. La topographie d'Einsiedlen met S^t Laurent à droite, S^t Hippolyte à gauche, en venant de Rome. Plus tard, les cryptes ayant été enterrées, les édifices supérieurs détruits ou abandonnés, sauf la basilique de S^t Laurent, celle-ci, avec les galeries adjacentes du cimetière de Cyriaque, attira à elle et fondit dans le groupe unique de l'*agèr Veranus* les souvenirs monumentaux distincts qui se trouvaient à l'origine répartis entre les deux côtés de la route et les deux collines. L'inscription en hexamètres léonins du XIII^e siècle environ, que j'ai publiée l'année dernière dans le Bulletin (p. 94), présente comme une récapitulation officielle de ce groupement de tous les monuments sacrés de la voie autour de la basilique laurentienne. Ce groupement et les confusions qui en sont naturellement résultées pendant les siècles du moyen-âge ont été encore facilités par les peintures du XII^e et du XIII^e siècle où sont représentés les actes de S^t Laurent d'après la légende, c'est-à-dire avec les confessions et les supplices de presque tous les martyrs de la voie Tiburtine; ces peintures ornaient la basilique de S^t Laurent, où quelques-unes d'entre elles, ont été retrouvées en 1864 dans le portique latéral, au dessous du pavé actuel; d'autres sont toujours restées visibles dans le portique de la façade et dans l'intérieur de la basilique. Des concentrations analogues se sont produites à S^t Sébastien pour les voies Appienne et Ardéatine, à S^t Pancrace pour les deux voies Auréliennes, à S^{te} Agnès pour la voie Nomentane, au cimetière de Priscille pour les deux voies Salaria et un peu partout dans les nécropoles suburbaines.

Ces enchevêtrements ténébreux embrouillaient les données sur lesquelles devait opérer l'archéologie chrétienne et lui enlevaient la possibilité de reconstituer sur une base historique la chronologie des monuments, phare lumineux et souvent unique qui éclaire l'étude des antiquités du premier âge de l'Église.

De là l'importance capitale de cette reconstitution; ses règles fondamentales et la classification des documents qui forment son appareil critique se trouvent déjà dans les trois premiers volumes de la *Roma sotterranea*. Il ne s'agit plus que d'appliquer la méthode à chacun des cimetières, dans les monographies qui leur sont consacrées; ces monographies sont commencées sans retard dans le Bulletin, au fur et à mesure des observation et des découvertes. C'est aujourd'hui le tour du cimetière d'Hippolyte.

§ II.

Le nom primitif du cimetière d'Hippolyte.

Quatre voies, parmi lesquelles celle de Tibur, sont omises dans l'ancien index des cimetières de Rome où ils étaient mentionnés avec leur nom primitif et avec celui du saint ou du lieu qui, depuis la paix et au temps des pèlerinages aux tombeaux des martyrs, en formait la principale station ¹. Dans les calendriers et martyrologes les plus anciens et les plus autorisés, qui marquent aussi les noms authentiques des cimetières, celui où fut enterré le célèbre Hippolyte, sur la voie Tiburtine, n'a pas de désignation spéciale. La *depositio Hippolyti idibus Augustis*, dans le férial philocalien (336), est marquée simplement *in Tiburtina*. La même formule se rencontre dans le vieux martyrologe qui a été inséré depuis dans le centon hiéronymien; ceci résulte de la teneur du manuscrit le plus complet dans les notes topographiques, celui de Berne :

IÐ AGUSTAS
ROME · UIA
tiburtina
Eppoliti martȳr

¹ *Roma soll.* t. I p. 130 et suiv.; Bull. 1878 p. 44 et suiv.

C'est donc cette même formule *via Tiburtina* que nous devons suppléer dans les anciens livres liturgiques de l'église romaine qui, à la messe, à l'évangile et aux autres prières pour la fête du martyr Hippolyte, le 13 août, omettent d'indiquer la station, celle-ci étant sans doute assez connue ¹. D'après Fiorentini, le martyrologe hiéronymien nommerait au 19 juin le *coemeterium Hippolyti*; et celui-ci serait *idem vel prope coemeterium Cyriacae in agro Verano via Tiburtina* ². Le précieux manuscrit de Berne confirme l'opinion de Fiorentini et donne la note topographique en son entier: *Rome in cimiterio Yppoliti via Tiburtina*. A cet endroit pourtant le texte est très obscur en ce qui regarde les martyrs du 19 juin attribués à notre cimetière; il n'est pas sûr qu'il ne soit pas interpolé ³. Le seul texte explicite et incontestable où ce cimetière est désigné et distingué expressément de celui de Cyriaque, c'est le livre pontifical. L'auteur contemporain de la vie d'Adrien I^{er}, énumérant par groupes topographiques les restaurations exécutées par ce pape dans les sanctuaires suburbains, rappelle d'abord celles de la basilique de S^t Laurent et des édifices annexes, y compris le *coemeterium Cyriacae et adscensum eius*; puis, dans un autre paragraphe, bien distinct du précédent, il s'exprime ainsi: *coemeterium beati Hippolyti iuxta s. Laurentium, quod a priscis marcuerat temporibus a novo renovavit; pari modo et ecclesiam b. Christi martyris Stephani sitam iuxta praedictum coemeterium s. Hippolyti similiter restauravit* ⁴. Mais le biographe d'Adrien, écrivain du VIII^e siècle, a parfois substitué les noms des saints aux dénominations plus anciennes. Ce n'est pas d'après lui que

¹ Thomasi, *Opp.* ed. Vezzosi II p. 509 écrit: *olim via Tiburtina*. Ces mots n'ont pas été directement transcrits par lui sur les manuscrits liturgiques; il les a suppléés d'après l'index publié par Boucher, c'est-à-dire d'après le ferial philocalien; cf. *op. cit.* V p. 487 et ma *Roma sott.* I p. 126.

² Fiorentini, *Vetust. occid. eccl. martyrol.* p. 165.

³ *Roma sott.* III p. 198.

⁴ *Lib. pont. in Hadriano I* ed. Vignoli § 85.

nous pouvons établir le nom du fondateur du cimetière et du propriétaire du sol où fut creusée la nécropole que l'on appelait au VIII^e siècle *coemeterium Hippolyti*.

Il me semble cependant certain que ce cimetière a toujours porté le nom d'Hippolyte. Dans la *Roma sotterranea*, t. I p. 116, 117, j'ai démontré avec les rapprochements nécessaires, que quand le férial philocalien omet le nom du cimetière après celui du martyr il sous entend souvent et comme en vertu d'une sorte de règle la formule *in ejusdem (coemeterio)*. C'est le cas de l'*Hippolyti in Tiburtina*. Il est vrai que le célèbre diacre S^t Laurent est marqué ainsi dans ce férial: *Laurenti in Tiburtina*, alors qu'il aurait fallu ajouter *in Cyriacae*. Cependant, dans le plus grand nombre de cas on peut vérifier l'observation que je viens de faire; dans le cas d'Hippolyte le contexte la suggère de lui-même. On y lit, aux ides du mois d'août: *Hippolyti in Tiburtina; Pontiani in Callisti*. Les mots *in Callisti* devaient avoir un pendant à la suite du nom d'Hippolyte; la voie seule étant indiquée pour ce martyr, il me semble clair qu'il faut sous-entendre *in ejusdem*, selon la formule reçue, en pareil cas dans le martyrologe hiéronymien. Ainsi, il n'y a pas le moindre indice d'un autre nom quelconque pour le *coemeterium Hippolyti in Tiburtina*; cette dernière appellation se trouve implicitement dans le férial philocalien et explicitement dans le manuscrit hiéronymien de Berne au 19 juin; je conclus de là que c'est la seule qui ait jamais été en usage. Il en résulte qu'Hippolyte, le martyr éponyme du lieu, a été probablement le fondateur du cimetière ou le propriétaire du terrain affecté en cet endroit à la sépulture des fidèles.

Je reviendrai plus tard sur ce point qui, dans l'obscurité où nous sommes sur ce personnage, mérite d'être mis en ligne de compte. En attendant je ferai une observation. Ilicius, prêtre sous Sirice, vers la fin du IV^e siècle, en même temps, qu'il relevait et décorait l'*ecclesia Pudentiana* dans le *vicus Patricius*

construisit un portique ou une série d'édifices qui portaient A MEMORIA SANCTI MARTYRIS HIPPOLYTI; nous le savons par une importante inscription que j'ai déjà publiée et expliquée¹. Ainsi, outre le cimetière suburbain, il y avait en ville, dans le *vicus Patricius* un monument commémoratif d'un martyr Hippolyte, et les prêtres du titre de Pudens semblent en avoir été chargés. Le *vicus Patricius* était dans la troisième région ecclésiastique, qui embrassait les Esquilies et le Viminal; c'est à cette région que se rattachaient les cimetières suburbains de la voie Tiburtine². Cette distribution régionale remonte à la première moitié du III^e siècle. Au V^e siècle, les prêtres des titres situés dans cette région officiaient tour à tour à la basilique de S^t Laurent hors les murs³. C'est à quelques-uns d'entre eux et à leurs paroisses que le cimetière d'Hippolyte doit avoir été assigné dès l'origine. Les fouilles actuelles ont montré que dans le courant du V^e siècle les prêtres du titre de Praxède y exerçaient leur juridiction; or ce titre se groupe topographiquement et dans les souvenirs traditionnels avec *l'ecclesia Pudentiana*. Le monument *intra muros* d'Hippolyte est lui aussi, d'après l'ancienne distribution des régions ecclésiastiques, en rapport avec le cimetière suburbain de même nom. Hippolyte eut probablement son domicile dans le *vicus Patricius*; c'était là sans doute qu'en sa qualité de prêtre il réunissait les fidèles à l'endroit où sa *memoria* se conservait au IV^e siècle: il est naturel qu'il ait été exécuté et enterré sur la voie Tiburtine; on peut croire aussi qu'il y avait lui-même fondé et administré un cimetière auquel il laissa son nom, comme Calliste à celui de la voie Appienne.

Le monument d'Hippolyte dans le *vicus Patricius*, attesté par l'inscription du prêtre Ilcius, a laissé une trace dans une

¹ Bull. 1867 p. 57, 58; 1877 p. 16.

² *Roma sott.* III p. 516.

³ *Lib. pont. in Simplicio* § II: cf. *Roma sott.* I. c.

petite église sous laquelle on trouve une crypte. On raconte qu'Hippolyte, le geôlier de S^t Laurent, fut baptisé par lui en cet endroit. Dans les actes de S^t Laurent et du pape Étienne cette crypte est appelée *Nepotiana* et indiquée comme un lieu de réunions secrètes pour les fidèles, pendant la persécution ¹.

§ III.

Témoignages antiques sur le tombeau d'Hippolyte et des autres martyrs enterrés au même endroit

Après avoir recherché le nom primitif du cimetière et par conséquent ses premières origines, il faut présenter la série des témoignages qui servent à déterminer le lieu, les monuments, les tombes vénérées qui ont attiré pendant de longs siècles la foule des visiteurs. Après les traces les plus anciennes des fastes martyrologiques de l'église romaine, nous trouvons d'abord Prudence et l'hymne XI^{ème} de son *Peristephanon*, dont j'ai déjà discuté et commenté les indications topographiques dans le Bulletin de l'année dernière, p. 29-32. Il décrit la crypte à laquelle on arrivait en descendant par des degrés et en suivant des galeries tortueuses, éclairées par des lucernaires. Dans le sanctuaire souterrain, éclairé aussi par de nombreux soupiraux et des trous pratiqués dans la voûte ², le poète indique le tombeau du prêtre Hippolyte, dans un édicule d'argent massif : auprès était l'autel ; sur la tombe elle-même, Prudence vit la fameuse peinture représentant le martyr du saint, traîné par des chevaux indomptés ; les parois étaient revêtues de plaques de marbre de Paros. Bien que la crypte fût assez vaste, elle ne pouvait contenir l'affluence des visiteurs, le jour de la fête, aux ides du mois d'août. La foule reflua dans la basilique élevée tout auprès (*juxta*), d'une magnificence royale (*cultu*

¹ Bosio, *Roma sott.* p. 584 : cf. ma propre *Roma sott.* III p. 481.

² *Crebra terebrato fornice lux penetrat*, Perist. XI v. 166.

regifico), divisée en trois nefs par des files de colonnes. Nous verrons plus tard si cette basilique était la basilique constantinienne de S^t Laurent ou bien une église spécialement affectée au cimetière d'Hippolyte.

En rapprochant cet hymne de l'éloge damasien récemment découvert, on voit que ce sont les vers de Damase que Prudence lut sur le tombeau du martyr Hippolyte, à la fête duquel il avait lui-même assisté, aux ides du mois d'août, au milieu d'une immense affluence. Damase et Prudence s'accordent à dire qu'Hippolyte était prêtre, ils parlent de ses accointances avec le schisme de Novatien, comme je l'ai expliqué au long dans le Bulletin 1881, p. 26 et suiv. Prudence joint à ces détails le récit du supplice enduré par le martyr, récit semblable à celui de la mort d'Hippolyte dans la fable grecque; il le confirme par deux preuves empruntées aux faits et aux monuments. Il montre le sang du martyr conservé dans les maisons des fidèles par les descendants de ceux qui le recueillirent avec des éponges et des linges, en essuyant les pierres et les buissons où le corps du saint avait été déchiré pendant que les chevaux furieux l'entraînaient; de plus, il décrit la peinture dont les vives couleurs représentaient cette scène atroce, sur la paroi située immédiatement au dessus de la tombe. Damase ne dit rien de ce supplice si cruel et si extraordinaire; les actes de S^t Laurent les attribuent à un Hippolyte qui n'est pas un prêtre, mais un officier de la milice palatine portant le titre de vicaire à la cour de Dèce. Ici se présente d'elle-même et, depuis la découverte du poème damasien, avec plus d'insistance que jamais, la question suivante. N'y aurait-il pas eu deux Hippolytes enterrés au même endroit; l'un prêtre, l'autre officier de la garde; l'un mort d'une façon qui ne méritait pas une mention spéciale, *ictu solitae animadversionis*, comme dit le diacre Pontius dans la vie de saint Cyprien; l'autre traîné par des chevaux furieux? On peut le conjecturer; mais il faut avouer que les anciens

textes n'en donnent pas le moindre indice. Nous verrons en effet que dans les textes hagiographiques, liturgiques et topographiques l'Hippolyte vicaire ne se présente jamais à côté de l'Hippolyte prêtre; il prend simplement sa place et paraît se substituer à lui dans le cours du temps. Les Bollandistes ont pensé que Prudence a donné par erreur le titre de prêtre à l'Hippolyte soldat, le seul, suivant eux, qui ait été enterré sur la voie Tiburtine et fêté le 13 août; et que le prêtre est celui dont le tombeau était voisin du Portus Romanus¹. Le poème damasien écarte désormais ce système; il faut chercher quand et comment l'Hippolyte soldat a éclipsé le souvenir ou usurpé la place du prêtre son homonyme.

Les actes de S^t Laurent, que l'on trouve ordinairement dans les passionnaires latins et qui ont été un peu abrégés par Adon dans son martyrologe, au 10 et au 13 août, racontent qu'un Hippolyte, vicaire, reçut de l'empereur Dèce la charge de garder le diacre Laurent². Celui-ci le convertit et le baptisa, et avec lui sa *familia*, c'est-à-dire ses esclaves, au nombre de XVIII et sa nourrice Concordia; tous ensemble, ils subirent le martyre, trois jours après saint Laurent, aux ides du mois d'août, hors de la porte Tiburtine. Le prêtre Justin les ensevelit ensemble près du lieu de leur supplice, *ad latus agri Verani juxta nymphas*³; le nom du cimetière n'est pas indiqué. En ce même lieu Justin ensevelit aussi les corps de Tryphonia, *uxoris Decii Caesaris*, et de sa fille, la martyre Cyrilla. Oderici a fait remarquer que les mots *uxoris Decii Caesaris*, par lesquels la tradition légendaire fait de Tryphonia la femme de Dèce, signifient plutôt (*ancillae*) *uxoris Decii Caesaris*⁴; je reviendrai sur ce

¹ *Acta ss.* t. III Aug. p. 8.

² Surius, l. c. Les actes grecs dont parle Lambek, *Bibl. Vindob.* t. VIII. p. 124, sont certainement un abrégé ou une paraphrase des actes latins.

³ Sur ces *nymphae*, c'est-à-dire sur l'*aqua Tutia*, v. Corvisieri dans le *Buonarroti* 1870, p. 49 et suiv.

⁴ Oderici, *Dissert.* p. 213; Morcelli, *De stilo inscr.* éd. de Rome, p. 172.

point. Il est inutile de dire, ce que chacun sait, que ce récit contient des erreurs historiques évidentes. Laurent et ses compagnons de martyre moururent pendant la persécution de Valérien et non pendant celle de Dèce; les actes racontent, au milieu d'autres fables, une expédition imaginaire contre la Perse, entreprise par ce dernier prince ¹. Mais la confusion des deux persécutions de Dèce et de Valérien commença à se produire dès le cinquième siècle ². Les anachronismes et les fables de la *passion* de saint Laurent, certainement écrite avant le VII^e siècle, n'empêchent pas que les personnages qui y figurent aient réellement existé. Prudence ne parle que du tombeau d'Hippolyte, parce que c'était le sujet particulier de son hymne. D'autres tombeaux de martyrs et d'autres monuments ont été vus ici dans les siècles suivants. Interrogeons les témoins oculaires.

§ IV.

Les topographes du septième siècle, et leurs rapports avec Prudence, le livre pontifical et les actes des martyrs.

L'inscription métrique du XIII^e siècle (Bull. 1881 p. 94) attribue à la basilique de S^t Laurent et au cimetière de Cyriaque les martyrs mentionnés dans le chapitre qui précède; Hippolyte *collis religatus equorum cum nutrice sua cum cuncta plebe suorum*, Tryphonia et Cyrilla et tous ceux *quos passio continet illa*, sans exception, même pour ceux que cette *passio* dit avoir été enterrés loin de la voie Tiburtine. Pour avoir un guide sûr avec lequel on puisse définir et remettre en ordre les groupes de tombes saintes de la voie Tiburtine, comme de toutes les

¹ Noris, *De epochis Syromacedonum* III c. 10 (*opp.* éd. de Vérone, II p. 363); cf. *Acta ss.* t. VIII Oct. p. 319. Le P. de Buck dans le tome XII d'octobre, p. 468, dit avec raison que ces actes de saint Laurent *scalent erroribus et fabulis*.

² *Roma sott.* II p. 212.

autres voies, il faut s'adresser aux précieuses topographies du septième siècle. L'itinéraire de Salzbourg, passant de la voie Nomentane à la voie Tiburtine, avant d'arriver à S^t Laurent et à ses deux basiliques de l'*ager Veranus*¹, rencontre saint Hippolyte: *pervenies ad s. Ypolitum martyrem qui requiescit sub terra in cubiculo, et Concordia mulier eius martyr ante fores, altero cubiculo s. Tryphonia regina et martyr et Cyrilla filia ejus et martyr, quos medius (l. Messius) Decius interfecit uxorem et filiam, et s. Genisius martyr*². En sens inverse, l'abrégé de *locis sanctis martyrum* va de S^t Laurent et de ses deux basiliques (la *major* et la *nova*) à celle de S^t Hippolyte: *Inde in boream sursum in monte basilica s. Hippolyti est, ubi ipse cum familia sua tota XVIII martyres jacet: carcer ibi est in quo fuit Laurentius: ibi est Triphonia uxor Decii Caesaris et Cyrilla filia ejus: inter utrasque Concordia; et s. Genesius et multi martyres ibi sunt*³. Vient enfin, la topographie des portes et des voies suburbaines insérée par Guillaume de Malmesbury dans son histoire: *sexta porta et via Tiburtina* etc. elle parle alors du tombeau de saint Laurent, des martyrs et des sanctuaires de ce groupe: puis elle continue: *ibi non longe Ipolitus vel basilica s. Ipoliti ubi ipse cum familia sua pausat idest XVIII (al. XXVIII) et ibi requiescunt beata Triphonia uxor Decii et filia ejus Cirilla et Concordia nutrix ejus*⁴.

L'accord des trois témoignages, pour le fond des choses, ne saurait être plus évident; et pourtant ils sont indépendants les uns des autres, car dans les termes, dans les menus détails topographiques, dans les allusions aux actes, dans les inexactitudes, ils présentent des différences notables. Hippolyte, sa

¹ Sur les deux basiliques de S^t Laurent, v. Bull. 1864, p. 41-45; 1876 p. 22, 23.

² *Roma sott.* I p. 178 col. III.

³ L. c. col. IV.

⁴ L. c. p. 179 col. V.

crypte (*cubiculum sub terra*), sa basilique, les tombes des martyrs qui lui font cortège, sont sur la colline (*sursum in monte*) au nord de S^t Laurent (*inde, de S^t Laurent, in boream*). On ne trouve qu'un seul Hippolyte, avec sa *familia numero XVIII*; sa nourrice Concordia, que le premier itinéraire appelle par erreur sa femme; Tryphonia et Cyrilla, dites femme et fille de Messius Decius Caesar; Genesius, dont on ne dit rien, mais que nous pouvons reconnaître. Hippolyte reposait dans une chambre souterraine, comme au temps où Prudence avait visité sa tombe; au dessus de l'hypogée, une *basilique* s'élevait en son honneur. Prudence décrit ce *templum* magnifique, à trois nefs, *juxta specus*, qui abritait la foule des fidèles pour laquelle la crypte était trop étroite, *ampla fauce licet pateat*. Les commentateurs, ne connaissant pas nos topographes et leurs témoignages sur la *basilica s. Hippolyti* différente de la double basilique de S^t Laurent, appliquèrent à celle-ci, à la plus ancienne de ses deux parties, c'est-à-dire à la basilique constantinienne, les vers de Prudence sur le *templum cultu nobile regifico*¹. Quelques-uns cependant ont expliqué les paroles du poète avec plus de rigueur, en les rapportant à une basilique spéciale de S^t Hippolyte, voisine de son tombeau souterrain². Cette seconde interprétation est favorisée par la comparaison de Prudence et des topographes. Mais, dans la langue des topographes, le terme *basilica* désigne souvent une petite église, un oratoire; nous verrons qu'il y a encore des traces d'un édifice de ce genre au dessus du cimetière d'Hippolyte: aussi dois-je suspendre mon jugement définitif sur le *templum cultu nobile regifico* de Prudence, jusqu'à la continuation des fouilles. En attendant, voici d'autres données historiques qui peuvent servir à éclaircir ce point.

¹ Ruggeri, *De port. s. Hippolyti sede* p. 67, 68; Arevalo *ad Prud.* l. c. v. 215 et suiv.

² Valois, notes sur Eusèbe, *Vie de Constantin*, III 38; Bunsen, *Die Basiliken des Christl. Roms* p. 64.

Dans le passage du livre pontifical que j'ai cité plus haut, on a lu que le pape Adrien restaura l'église de saint Étienne *juxta coemeterium s. Hippolyti*. Il y avait une église de S^t Étienne dans l'*ager Veranus*, auprès des deux basiliques de S^t Laurent; c'est là que se trouvait le tombeau de Léon, évêque et martyr. J'ai déjà souvent parlé des monuments de ce saint et j'en parlerai encore, car on a retrouvé de nouvelles traces de son tombeau et de nouveaux fragments de son épitaphe. Le biographe d'Adrien ne confondait pas cette église de S^t Étienne *ad s. Laurentium* avec l'autre *juxta coemeterium s. Hippolyti*; il les mentionne toutes les deux en les distinguant nettement. Voici comment il parle de la première, en énumérant les restaurations faites aux monuments du groupe de S^t Laurent et du cimetière de Cyriaque: *ecclesiam s. Stephani juxta eam (basilicam s. Laurentii) sitam, ubi corpus s. Leonis episcopi et martyris quiescit, similiter undique renovavit una cum coemeterio beatae Cyriacae etc.*¹ Ainsi, l'église *s. Stephani juxta coemeterium s. Hippolyti*, mentionnée dans la vie d'Adrien, est celle que les topographes appellent *basilica s. Hippolyti*. Quand et pourquoi elle a pris le nom de saint Étienne, c'est ce que je ne m'arrêterai pas à conjecturer en ce moment, ayant trop à dire sur les faits positifs et nécessaires à l'exposition, même restreinte, de mon sujet.

Dans la vie de Grégoire III (731), on lit: *in ecclesia beati Genesii martyris tectum noviter restauravit, ubi et altare erexit in nomine Salvatoris D. N. Jesu Christi etc.*² Personne n'a jamais su dire où était cette église de S^t Genès; la passion du saint, les martyrologes, les livres liturgiques ne disent rien du lieu de la sépulture et de la station solennelle de saint Genès le mime, célèbre martyr romain, différent de celui d'Arles et fêté

¹ *Lib. pont. in Hadriano* § 75 de. l'éd Vignoli.

² *Ibid. in Greg. III* § 12.

le 24 ou 25 août ¹. Les topographes suppléent à ce silence. Le tombeau de saint Genès fut vénéré pendant de longs siècles dans le groupe des saints *ad s. Hippolytum* et dans le cimetière de celui-ci; le livre pontifical ajoute que l'illustre martyr avait une église ou un oratoire au dessus du sol, puisqu'on dut en restaurer le toit. Cette église était-elle une dépendance, une chapelle annexe de la basilique de S^t Hippolyte, ou bien un édifice à part? Nous n'en savons rien. Les actes de saint Laurent ne font aucune mention de saint Genès le mime, bien qu'ils semblent relier dans un même cycle plus ou moins fabuleux presque tous les martyrs des deux cimetières de la voie Tiburtine. La raison de ce silence est fort claire: il existe des actes spéciaux de Genès, le mime romain, différent du *notarius* d'Arles son homonyme et victime comme lui de la persécution de Dioclétien ². Le compilateur du cycle martyrologique que j'appellerai laurentien n'a point groupé ensemble les martyrs de la persécution de Valérien confondue par lui avec celle de Dèce, et les victimes de la persécution de Dioclétien. Sur ce point au moins, il a respecté la chronologie.

Un des topographes indique un autre édifice ou monument commémoratif, situé sous terre, dans le cimetière d'Hippolyte: *carcer ibi est in quo fuit Laurentius*. C'est une réminiscence des actes du cycle laurentien, suivant lesquels le saint diacre ne fut pas enfermé dans la prison publique, mais confié à la garde d'Hippolyte. Cette réminiscence, provoquée au VII^e siècle par un des édifices du cimetière d'Hippolyte, suppose une tra-

¹ Les manuscrits du martyrologe hiéronymien marquent son anniversaire au 24 août, le petit romain au 25; c'est ce jour que sa fête était célébrée à Rome au VIII^e siècle (*Capitularia evangeliorum* éd. de Fronton 1700, p. 223; Thomasi, *Opp.* éd. cit. V p. 490; cf. II 510).

² Les actes de saint Genès le romain sont dans Ruinart (éd. d'Amsterdam 1713 p. 269, 270); dans les *Acta SS. Aug.* t. V p. 120 et suiv.; dans le martyrologe d'Adon, au 25 août. Sur la date du martyre, v. Ruinart, les Bollandistes et Tillemont, *Hist. eccl.* IV p. 695.

dition ou une opinion sur l'existence en cet endroit d'une villa ou d'une maison appartenant au saint éponyme. Ceci concorde avec les observations que j'ai présentées plus haut sur l'antiquité et le sens de l'expression *coemeterium Hippolyti*.

Ante fores, devant la chambre d'Hippolyte, le premier et le plus exact de nos itinéraires place Concordia, qu'il désigne comme la femme (*mulier*) du martyr; les actes laurentiens en font, au contraire, sa nourrice; le troisième topographe semblerait dire qu'elle fut la nourrice de Cyrilla, mais il est évident que les mots *nutrix ejus* doivent être interprétés d'après les actes et que l'*ejus* doit se rapporter à Hippolyte. Restituons la mention de Concordia à sa véritable place, indiquée par cet *ejus*, c'est-à-dire après celle d'Hippolyte et avant celle de Tryphonia et de Cyrilla. Cette sainte reposait *ante fores*, entre la chambre d'Hippolyte et celles de Tryphonia et de Cyrilla. Le premier topographe le marque clairement; le second d'une façon plus obscure: il place Concordia *inter utrasque*. La *familia* d'Hippolyte *numero XVIII* n'est mentionnée que par deux des topographes, les moins exacts et les moins attentifs à indiquer les emplacements et les situations respectives des monuments; ce sont eux qui rapportent *in globo* à la basilique d'Hippolyte le tombeau de ce martyr *cum familia sua tota numero XVIII*. Avons-nous, sur Concordia et sur les 19 martyrs, des documents plus autorisés que les actes laurentiens? Les martyrologes, depuis le petit romain au VIII^e siècle et Adon au IX^e, dépendent de ces actes; ils marquent Concordia et les 19 saints en même temps qu'Hippolyte, au 13 août. Dans certains manuscrits de Bède au contraire, on lit: *VIII kal. martias, via Tiburtina ad s. Laurentium natale s. Concordiae*¹. L'origine de cette indication différente, et pour la date et pour l'ensemble du libellé du texte des martyrologes postérieurs, doit être cherchée

¹ Bedae cum Floro, *Martyrol.* in *Act. SS.* t. II Martii p. XIII.

dans l'antique martyrologe hiéronymien, dans lequel en effet, au 22 février, suivant tous les manuscrits complets, on lit: *Romae via Tiburtina ad sanctum Laurentium natale sanctae Concordiae*. Pas mention du groupe des dix-neuf, à moins qu'on ne le retrouve, hors de place et défiguré dans le *et aliorum XVI* (al. *LXXII*) qui vient après les mots *Sirmio natalis s. Severi*. En laissant ce détail de côté, il importe d'expliquer la différence entre le *VIII Kal. Martias* et l'*idus Augustas*, pour la fête de Concordia, avec ou sans ses 19 compagnons. Cette question, capitale pour notre sujet, sera discutée dans le paragraphe suivant. Disons un mot, en attendant, de la variante topographique *ad s. Laurentium* au lieu de *ad s. Hippolytum*. Il y a ici un changement ou une confusion étonnante entre deux sanctuaires distincts de la voie Tiburtine; je ne me déciderais pas facilement à imputer une inexactitude topographique au texte original du martyrologe romain le plus ancien et le plus autorisé. La formule *ad s. Laurentium* n'est pas la formule ordinaire, légitime, de ce martyrologe. Comme il est certain que plusieurs passages, peut-être endommagés par des lacunes dans les plus anciens exemplaires, ont été retouchés et suppléés postérieurement, je reconnâitrais volontiers ici un de ces remaniements; leur inexactitude confirme l'impression que me suggérerait cette formule comparée avec les formules analogues certainement primitives et authentiques, lesquelles sont d'une teneur toute différente.

Il reste à parler de sainte Tryphonia et de sa fille Cyrilla. Le plus exact des trois topographes indique leur tombeau *in altero cubiculo*, dans une chambre distincte de celle d'Hippolyte, nommée en premier lieu. Celle-ci étant souterraine, l'autre a dû l'être également. En effet, la *passio* abrégée dans les martyrologes de Bède-Florus, d'Adon et de leurs imitateurs, au 18 octobre, place la sépulture de sainte Tryphonia *in crypta ad*

s. Hippolytum ¹. La qualité qu'on lui attribue *d'uxor Decii Caesaris*, de Dèce le père ou de son fils, n'étant vérifiée en aucune façon par l'histoire profane, les critiques l'écartent ou la mettent en doute ². Les Bollandistes de nos jours abandonnent les actes de saint Laurent en ce qui regarde la qualité de Tryphonia et de Cyrilla ³. Cependant M. le baron de Witte tenant compte des obscurités qui enveloppent l'histoire des impératrices du III^e siècle, ne veut pas rejeter trop légèrement les données que nous fournit le compilateur de ces actes, mis plus tard à contribution par les martyrologes ⁴.

J'ai déjà dit qu'Oderici, suivant en cela l'avis de Lesleo, sous-entendait *ancillae* dans la formule *uxoris Decii Caesaris*; et en effet *Tryphonia*, *Tryphaena* et autres noms grecs semblables appartiennent à la nomenclature spéciale des esclaves. Mais les auteurs des actes et des martyrologes en question ont regardé Tryphonia comme la femme de l'empereur et non comme l'esclave de sa femme. Elle pourrait avoir été une esclave ou une affranchie de la maison impériale, devenue concubine du prince, comme la Marcia de Commode, qui était *φιλόθεος* amie de Dieu et des chrétiens ⁵. Selon le récit des actes, son martyre n'eut pas lieu au temps de son union avec Decius Cae-

¹ J'ai déjà fait remarquer, à propos de Cyrilla, que le texte vulgaire des actes laurentiens la place avec sa mère dans la crypte de St Laurent, confondant ainsi le cimetière et les hypogées de St Hippolyte avec ceux de St Laurent. Mais cette grave erreur était étrangère aux exemplaires les plus anciens, comme le montrent les martyrologes de Bède, d'Adon, de Raban Maur, qui, au 28 octobre, marquent Cyrilla *juxta s. Hippolytum*. Cfr. *Acta ss. t. XII Oct. p. 469*.

² Tillemont, *Hist. des emp.* III p. 286; *Acta ss. t. VIII Oct. p. 318* et suiv.

³ *Acta ss. t. VIII Oct. p. 319, XII Oct. p. 468*.

⁴ De Witte, *Du christianisme de quelques impératrices romaines avant Constantin* (extrait du t. III des *Mélanges d'archéologie* des pp. Cahier et Martin), Paris 1853 p. 10 et suiv.

⁵ Bull. 1866 p. 6. Cf. Aubé dans la *Revue archéol.* mars 1879; de Ceuleneer, *Revue des quest. hist.* juillet 1876.

sar, mais sous le règne de Claude le Gothique. Sur ces deux saintes, Tryphonia et Cyrilla, les topographes nous fournissent des renseignements précieux, indépendants des actes du cycle laurentien. Non seulement ils nous indiquent leur tombeau, et cela de science certaine et personnelle, dans une chambre spéciale du cimetière d'Hippolyte et témoignent que ce monument était un des plus vénérés de ce sanctuaire; mais, sur la qualité contestée des deux martyres, ils confirment la narration courante des passionnaires et des martyrologes, laissant voir des traces d'une autre source que le texte des actes. Le premier d'entre eux porte: *quas (Tryphoniam et Cyrillam) meditus Decius interfecit uxorem et filiam*. Un ancien annotateur de cet itinéraire s'aperçut que le topographe n'est pas d'accord avec les actes qui placent le martyre des deux saintes sous le règne de Claude le Gothique; il écrivit en marge le nom *Claudius* comme devant être substitué à celui de Decius. Mais le topographe ne se borne pas à attribuer à Decius la condamnation de sa femme et de sa fille, erreur qui pourrait provenir d'une confusion dans les souvenirs des actes; devant le nom *Decius*, qui figure dans les passionnaires et les martyrologes, il place le gentilicium *Messius* (*meditus* dans le manuscrit, par erreur de copiste). Or ce nom est le vrai gentilicium de Decius Auguste et de ses fils Herennius Etruscus et Hostilianus. D'après les inscriptions officielles, les derniers termes de leur longue nomenclature sont *Trajanus Decius Augustus* pour le père, *Messius Decius Caesar* et *Messius Quintus Caesar* pour les fils ¹. Il est donc naturel que Tryphonia soit appelée *uxor Decii Caesaris* (et non *Augusti*), comme ayant été femme *Messii Decii* et non *Trajanii Decii*. Cette exacte nomenclature provient d'une source indépendante des actes; elle mérite considération; peut-

¹ V. un article de moi dans le *Bull. de l'hist.* 1852 p. 15 et suiv.; cf. *C. I. L.* VI 1099-1102.

être dérive-t-elle de quelque inscription que les topographes auraient vu *ad s. Hippolytum*.

Tout ceci ne fait qu'augmenter notre désir de voir revenir au jour les monuments de ces cryptes historiques si importantes, tels que les virent les topographes du VII^e siècle. En attendant, des témoignages examinés dans ce paragraphe je conclus que l'Hippolyte indiqué au VII^e siècle par les gens qui ont visité son célèbre sanctuaire de la voie Tiburtine est un Hippolyte unique; que pas un des topographes ne le désigne comme prêtre; que tous, en associant son souvenir à celui du groupe *familia sua XVIIIII martyres*, ou de Concordia, ou de la prison mentionnée dans les actes de saint Laurent, ont évidemment en vue l'Hippolyte des actes du saint diacre, le soldat palatin, gardien du martyr prisonnier et converti par lui; et en aucune façon le prêtre novatien de l'hymne de Prudence et de l'éloge de Damase. Que dire d'une métamorphose ou d'une substitution si radicale?

§ V.

Examen chronologique de la substitution d'un Hippolyte soldat palatin à Hippolyte prêtre de Rome.

Hippolyte le vicaire, gardien de saint Laurent, mourut, suivant les actes, avec Concordia et toute sa *familia numero XVIIIII*, trois jours après le diacre, c'est-à-dire le 13 août. Aussi est-ce à lui que ce jour est expressément consacré dans tous les martyrologes historiques, ainsi appelés parce qu'ils donnent des détails sur les saints ou des abrégés de leurs *passiones*. C'est le cas, en particulier, pour le petit martyrologe romain, compilé dans la première partie du VIII^e siècle, d'où dépendent Adon, Usuard et leur descendance jusqu'au martyrologe romain actuel. Maintenant, en a-t-il été toujours ainsi ou bien a-t-on fêté aux ides du mois d'août d'abord le prêtre,

puis le soldat palatin, et en ce dernier cas, quand s'est produit le changement? Prudence assista à Rome, en 407 environ ¹, à la fête d'Hippolyte le prêtre et il la marque aux ides d'août:

*Si bene commemini, colit hunc pulcerrima Roma
Idibus augusti mensis* ².

Les Bollandistes affirment résolument que ce jour-là à Rome, dans le cimetière de la voie Tiburtine, on a toujours fêté Hippolyte le soldat, converti par saint Laurent, et que le prêtre fut enterré à Porto, où son anniversaire tombait le 26 du même mois ³. Un des avantages de la découverte du poème de Damase est d'avoir établi que Prudence vit réellement à Rome, dans la crypte de la voie Tiburtine, le tombeau d'Hippolyte le prêtre avec son éloge damasien, qu'il développa en y joignant des détails d'une autre provenance, et probablement en faisant un seul personnage de l'Hippolyte romain et de celui de Porto. Cependant a-t-il été exact en disant que la fête du prêtre était célébrée *idibus Augustis*? N'a-t-il pu tomber ici dans une erreur de mémoire, comme il semble s'en douter lui-même, quand il écrit: *si bene commemini*? Le point est important pour nous et digne d'examen.

Le poète espagnol adresse son hymne à Valérien, évêque de Saragosse, en l'invitant à inscrire, parmi *les fêtes solennelles de son église*, la fête d'Hippolyte, au 13 août:

. *quem te quoque sancte magister,
Annua festa inter dinumerare velim.
Inter sollemnes Cypriani vel Chelidoni
Eulaliaeque dies currat et iste tibi* ⁴.

¹ Tillemont, *Hist. eccl.* X p. 565.

² *Peristeph.* XI v. 231, 232.

³ *Acta ss.* tom III Aug. p. 6.

⁴ *Peristeph.* l. c. v. 233-238.

Les églises d'Espagne adoptèrent cette fête, mais nous ne savons pas quand. Sous les Vandales, au V^e siècle ou au commencement du VI^e, le calendrier de Carthage porte au 13 août : *sancti Hippolyti* sans explication ni compagnons ¹. L'Espagne voisine de l'Afrique et en rapport avec elle, n'aura pas tardé plus longtemps que Carthage à introduire dans le calendrier la fête recommandée par son poète. Dans les manuscrits qui nous sont parvenus de la liturgie gothique, c'est-à-dire des églises soumises aux rois Wisigoths en Espagne et dans la Gaule Narbonnaise, entre le VII^e et le VIII^e siècle ², on lit la messe *in natali s. Hippolyti*, au 13 août. Il y est question, non du prêtre, mais du persécuteur et du gardien de saint Laurent, devenu grâce à lui fidèle et martyr ³. Ainsi les églises d'Espagne, ou bien ont corrigé l'erreur de Prudence en acceptant la fête proposée par lui et en l'instituant comme celle du soldat, non comme celle du prêtre; ou bien elles ont d'abord institué cette fête sous la simple mais incertaine désignation *s. Hippolyti*, puis, la vogue des actes de saint Laurent les aura conduites à l'appliquer au soldat. Pour résoudre cet obscur problème, il faut interroger les documents primitifs et authentiques de l'église romaine, de laquelle cette fête a passé aux autres églises.

Le férial philocalien et le martyrologe romain inséré dans le martyrologe hiéronymien représentent le calendrier rétabli dans les premières années après la persécution, par le pape Miltiade et ses successeurs immédiats ⁴. Ni dans l'un ni dans l'autre la mention d'Hippolyte au 13 août *in Tiburtina* n'offre un trait spécial qui puisse servir à déterminer la condition de

¹ Ruinart, *Acta ss.* éd. cit. p. 618.

² Mabillon, *De lit. Gallicana* p. 176.

³ *Beatum Hippolytum tyrannicis adhuc obsequiis occupatum (Deus) subito fecisti Laurentii socium*, Mabillon, l. c. p. 276.

⁴ *Roma sott.* I p. 115 et suiv.

ce personnage; il faut noter pourtant qu'Hippolyte se présente tout seul, sans aucun cortège de compagnons. Il en est de même dans les plus anciens livres liturgiques de l'église romaine; les prières de la messe d'Hippolyte, au 13 août, ne parlent que de lui, sans faire allusion à ses compagnons de martyr ou à sa propre qualité. Tel est la teneur du manuscrit de Véronne, recueil de prières liturgiques romaines, la plupart du V^e siècle, quelques-unes même du quatrième ¹; dans le sacramentaire gélasien ²; dans les prières du missel grégorien ³; dans les capitulaires des évangiles selon les exemplaires les plus anciens, c'est-à-dire du commencement du VIII^e siècle ⁴. Pourtant dans l'antiphonaire attribué à saint Grégoire le Grand, suivant un manuscrit de la basilique vaticane du XII^e siècle, on lit: *in festo sanctorum Hippolyti et sociorum ejus*, et les répons sont empruntés aux actes de l'Hippolyte converti par saint Laurent ⁵. Le calendrier qui, dans ce manuscrit, est en tête de l'antiphonaire, marque au 13 août: *Hippolyti et Concordiae* ⁶. Le célèbre manuscrit de l'antiphonaire grégorien conservé à S^t Gall ne présente pas les mots *et sociorum ejus*; mais les répons y sont, comme dans le manuscrit romain, empruntés aux actes d'Hippolyte le soldat. La rubrique du 13 août, dans l'antiphonaire et dans le missel grégoriens, suivant les manuscrits employés par Pamelius et par les Bénédictins dans leur édition des œuvres de S^t Grégoire, porte: *natale s. Hippolyti et sociorum ejus*. Les livres *lectionarii*, conformes aux exemplaires grégoriens envoyés à Charlemagne par le pape Adrien I^{er}, ont pareillement: *natale s. Hippolyti et so-*

¹ Bull. 1881 p. 99; Muratori, *Liturgia Rom. vetus*, dans le recueil de ses opuscles, t. XI p. 258.

² Muratori, l. c. p. 394.

³ Thomasi, *Opp.* éd. citée II p. 509.

⁴ Fronton, *Opp.* l. c.; Thomasi, *Opp.* éd. cit. V p. 487.

⁵ Thomasi, l. c. IV p. 132.

⁶ Thomasi l. c. IV p. 11.

ciorum ejus ¹. Il en est de même dans certains exemplaires des *Capitularia evangeliorum* de la famille grégoriano-carlovingienne ². Remarquons cependant qu'il est très difficile de distinguer entre le texte primitif de saint Grégoire et les additions faites au VII^e siècle et au VIII^e ³. En somme, les calendriers et les livres liturgiques de l'église romaine, depuis les temps les plus reculés jusqu'au VI^e siècle au moins, marquent au 13 août Hippolyte seul, sans détails sur sa qualité, sans allusion à ses actes. Dans les livres liturgiques grégoriens, tels qu'ils étaient en usage au temps d'Adrien I^{er}, et dans les manuscrits postérieurs, on donne des compagnons à Hippolyte; quelquefois on nomme Concordia; les actes du soldat servent de thème pour les répons.

Faut-il argumenter des documents postérieurs pour interpréter les formules laconiques des plus anciens; ou bien reconnaître une différence entre eux et même un changement de personnage? En d'autres termes, l'Hippolyte du 13 août, qui, dans les livres grégoriens et post-grégoriens, est certainement le soldat, accompagné de Concordia et de 19 membres de sa *familia*, ne serait-il pas plutôt, dans les livres plus anciens où il figure seul, le prêtre que Damase honora précisément alors en lui élevant un monument public et que Prudence indique expressément comme fêté *idibus Augustis*? A mon avis, cette dernière solution est la vraie; voici mes raisons.

La martyre Concordia, que les martyrologes historiques, depuis le VIII^e siècle, marquent avec Hippolyte et ses compagnons au 13 août, est indiquée au 22 février dans les martyrologes hiéronymiens, qui représentent la plus ancienne tradition; leur texte a été cité et discuté ci-dessus. Cette circonstance est très importante. Dans les actes laurentiens, la date

¹ Thomasi, l. c. V p. 401.

² Cod. Pal. Vat. 39.

³ Bull. 1881 p. 150.

du 13 août a un rapport essentiel avec la narration qui rattache le martyre d'Hippolyte, de Concordia et des 19 anonymes à celui du saint diacre Laurent. Si l'on transporte du mois d'août à celui de février l'anniversaire de Concordia, et par suite de tout son groupe, le récit ne se tient plus; si l'on entreprend de le corriger, il devient impossible de dire où commencer et où arrêter les changements. Je me borne à conclure, d'une façon générale, que l'anniversaire de Concordia n'a pas eu d'abord avec la fête de saint Hippolyte au 13 août, le lien par lequel on l'y a rattaché plus tard; on constate ainsi un changement notable introduit dans les fastes martyrologiques de ce jour après le VI^e ou le VII^e siècle.

Ces données positives, fournies par les textes, sont d'accord avec les monuments et les variations des témoignages et les interprétations anciennes qui s'y rattachent. L'inscription solennelle placée par le pape Damase dans la crypte de la voie Tiburtine parle d'Hippolyte le prêtre sans lui donner de compagnons; c'est lui qui a été chanté par Prudence qui visita la crypte vers l'an 407, le jour de la fête, *idibus Augustis*. Au contraire, les topographes du VII^e siècle sont muets sur le prêtre et attribuent le principal monument de ce lieu au groupe d'Hippolyte *cum familia sua*. Et cependant l'éloge du prêtre était encore visible; il fut transcrit avec d'autres inscriptions métriques de la voie Tiburtine par le premier auteur du recueil épigraphique, qui remonte au temps d'Honorius I^{er} (625-638) ¹. Peut-être ce poème, depuis les restaurations du pape Vigile, n'était-il plus à sa place primitive au dessus de la tombe. De quelque façon que la chose soit arrivée, il est certain qu'au VII^e siècle l'opinion populaire donnait la préférence aux détails répandus par les actes laurentiens, lesquels avaient comme étouffé les indications des monuments antiques.

¹ Bull. 1881 p. 25.

Pélage II (578) suréleva et agrandit la basilique constantinienne de saint Laurent *ad corpus*; dans la mosaïque de l'arc il fit représenter, avec le saint titulaire et le protomartyr Etienne, Hippolyte lui-même, qui, depuis le siècle précédent, était associé au culte que l'on rendait en ce lieu à l'archidiaque romain. La *basilica major* de l'*ager Veranus*, ajoutée depuis Sixte III ou peu auparavant à la basilique *ad corpus*, fut dédiée aux saints Sixte II, Laurent et Hippolyte ¹. Or cet Hippolyte qui figure dans la mosaïque de Pélage n'est pas le soldat, mais le prêtre. On le reconnaît à sa tonsure cléricale; de plus, il ne porte pas, sur la tunique et le pallium habituels, les insignes du pallium épiscopal. Ce monument romain si important, exécuté dans le sanctuaire le plus en vue de la voie Tiburtine, vers la fin du VI^e siècle, est d'accord avec la mosaïque de la première moitié du même siècle que l'on voit à S^t Apollinaire de Ravenne. Là, dans la série des martyrs illustres, auprès de Sixte et de Laurent, et précisément après celui-ci, marche saint Hippolyte, tonsuré, comme les saints de l'ordre ecclésiastique qui figurent dans cette célèbre procession ². Ainsi, dans l'Hippolyte associé au culte de saint Laurent et même de Sixte II, les monuments iconographiques du VI^e siècle tout entier et en particulier celui de Pélage II dans l'*ager Veranus* s'accordent d'une manière imposante à nous montrer le prêtre dont parlent Damase et Prudence, et non le vicaire des actes laurentiens auquel font allusion les topographes du VII^e siècle.

Ce changement a aussi ses témoignages iconographiques; mais ils sont fort tardifs, au moins dans les œuvres d'art actuellement existantes ou dont il s'est conservé quelque dessin. Le

¹ *Roma sott.* II p. 36; Bull. 1881 p. 99.

² Je m'abstiens de citer les éditeurs de ces mosaïques, y compris mes propres chromolithographies; écrivant à la campagne, je n'ai point de livres iconographiques sous la main; ces monuments sont d'ailleurs très connus et ne donnent lieu à aucune controverse.

plus ancien exemple que je connaisse est celui de la peinture du Coelius qui remonte au temps du pape Formose, à la fin du IX^e siècle ¹. Dans cette peinture, Hippolyte est associé à saint Laurent; il ne porte plus la tunique, le pallium et la tonsure cléricale, mais la brillante chlamyde de la milice palatine, comme on voit figurés dans d'autres peintures ou dans les mosaïques, les martyrs qui avaient été vicaires ou capitaines ².

On connaît ces verres cimitériaux romains du quatrième siècle où l'on voit représenté Hippolyte avec saint Sixte et saint Laurent, tous en tunique et en pallium ³. Il faut y joindre maintenant un écrin de verre provenant des bords du Rhin, où sont représentés Sixte et Hippolyte ⁴; cependant les vêtements de celui-ci sont effacés et incertains. La tunique et le pallium commun, portés par l'Hippolyte qui accompagne Sixte et Laurent, n'avancent pas beaucoup notre discussion, car, dans les monuments les plus anciens, les martyrs de toute condition ont tous la tunique et le pallium. D'ailleurs les actes laurentiens disent expressément qu'Hippolyte le vicaire, après son baptême, avait quitté l'uniforme militaire pour revêtir les habits ordinaires des chrétiens: *expoliata veste, qua ceu christianus utebatur. . . . (Decius) jussit eum habitu militari indui quo gentilis usus fuerat* ⁵. Mais le précieux sarcophage d'Apt, publié dans le Bulletin 1866 p. 34-36, me fournit un rayon de lumière pour discerner qui est l'Hippolyte qui accom-

¹ Bull. 1868 p. 42, 59, 60.

² Roma sott. III p. 659, 660; cf. Jullian, dans les *Mélanges d'arch. et d'hist. de l'école française de Rome*, février 1882, p. 12.

³ Garrucci, *Vetri* 2^{de} édit pl. XVIII, 2; XIX, 7; cf. XXV, 5 où Hippolyte est représenté en demi-buste avec l'orarium autour du cou et une fibule sur la poitrine; sur ces détails v. Garrucci, l. c. p. 95-97. Sur le verre où sont réunis Vincent, Agnès et Hippolyte (l. c. pl. XXII, 5) v. Bull. 1866 p. 38.

⁴ Aus'm Weerth dans le *Jahrb. d. V. vom Allerth. in Rheinlande* LXIII pl. IV.

⁵ Surius, l. c. IV p. 615.

pagne Sixte et Laurent sur les monuments du IV^e siècle. Sixte et Hippolyte sur le devant du sarcophage, les évangélistes sur les côtés, tous avec des volumes à leurs pieds, font cortège à Jésus-Christ; les deux premiers le montrent de la main droite. Hippolyte, entre les volumes qui sont à ses pieds, en tient d'autres dans sa main gauche. L'ensemble et les détails de cette composition conviennent à Hippolyte le prêtre, voire même au docteur, mais non au soldat néophyte; ce monument est d'accord avec les preuves qui démontrent que l'Hippolyte honoré en même temps que Sixte et que Laurent était vraiment le prêtre.

Les exemplaires complets du martyrologe hiéronymien qui furent connus de Fiorentini, marquent au 6 août, après Sixte II et ses célèbres compagnons de martyre (le ms. d'Epternach, un peu abrégé, fait ici exception): *Laurentii Eppolyti et militum CLXV*. Selon ces anciens manuscrits martyrologiques, l'Hippolyte que l'on vénérât avec Laurent et Sixte ne serait ni le prêtre ni celui à qui les actes laurentiens donnent 19 compagnons, mais le chef d'une troupe de 165 soldats martyrs. Ici je rencontre le secours du texte de Berne, où l'on voit que la commémoration de ces *militēs* qui forment cortège à Laurent et à Hippolyte, était propre à Fossombrone. Cette circonstance nous permet d'affirmer que les prétendus *militēs*, comme il arrive si souvent, doivent être changés en *miliario*. Dans ces mêmes manuscrits hiéronymiens, au 2 février, en les rapprochant les uns des autres, je restitue la formule: *Romae Foro Simpruni via Flaminia miliario ab Urbe CLXIIII Laurenti Ippolyti*. Le *Romae* devant *Foro Sempronii* montre que cette note provient des additions faites, vers le V^e siècle, à l'ancien martyrologe romain. Il y a encore aujourd'hui, près Fossombrone, deux châteaux appelés l'un S. Ippolito, l'autre S. Lorenzo; les deux saints éponymes sont fêtés le 10 et le 13 août; c'est-à-dire que ce sont les saints romains. Ainsi, vers le V^e siècle, des reliques de saint Hippolyte (du sang) et de saint Laurent

(fragments de la grille ou autre chose semblable) furent envoyées de Rome à Fossombrone pour la consécration d'une basilique ou de deux; le *natale dedicationis* tombait le 2 février; la fête des martyrs était célébrée le 6 août, en même temps que celle de Sixte II. Les monuments de ce même temps et des temps postérieurs jusqu'à la fin du VI^e siècle, qui, à Rome et ailleurs, associent le prêtre Hippolyte à Sixte et à Laurent, portent à expliquer dans le même sens le groupe Laurent et Hippolyte assigné à Rome-Fossombrone et rattaché là à la fête de Sixte II.

Les documents et les indices liturgiques, historiques, épigraphiques, iconographiques, qui favorisent le prêtre contre le soldat comme titulaire de la fête du 13 août, semblent comme couronnés par le rapprochement de la *depositio Hippolyti et Pontiani idibus Augustis* et de la note finale du *chronicon* d'Hippolyte le docteur et l'auteur du cycle pascal. *Pontianus episcopus et Hippolytus presbyter exules sunt deportati in Sardiniam* etc.¹. Mais la conjecture que le corps d'Hippolyte le prêtre ait été transporté de Sardaigne à Rome en même temps que celui de Pontien n'est pas conciliable avec le poème de Damase; aujourd'hui il faut, ou écarter cette conjecture, ou accuser Damase d'erreur chronologique et historique, ou trouver un troisième expédient; je laisse donc de côté le texte ci-dessus et je conclus ce long chapitre.

De ce qui précède il résulte que l'Hippolyte du 13 août, enterré dans la célèbre crypte *in Tiburtina*, et solennellement associé au culte de Laurent et de Sixte II dans la basilique de l'*ager Veranus* et autre part, tant en Italie qu'en dehors de l'Italie, jusqu'à la fin du sixième siècle, était le prêtre. Plus tard, à partir du VII^e siècle, l'opinion prévalut que c'était le soldat des actes laurentiens. En somme, nous voyons ces deux personnages substitués l'un à l'autre, mais jamais on ne les

¹ Roma sott. II p. 74 et suiv.

trouve rappelés en même temps; jamais le tombeau de l'un d'eux n'est indiqué comme distinct de celui de l'autre. Il me suffit d'avoir mis en lumière ce point capital. Damase est muet sur la personne d'Hippolyte le soldat et sur le supplice qu'il subit, traîné par des chevaux indomptés, supplice que Prudence décrit comme formant le sujet d'une peinture dans la crypte et qu'il attribue au prêtre. Il faut attendre le résultat final des fouilles. J'aurai cependant quelque chose à dire, dans le chapitre suivant, sur le tombeau d'Hippolyte *cum familia numero XVIII*.

§ VI.

Translation des corps des martyrs,
dévastation et abandon de la crypte et du cimetière d'Hippolyte
et de la basilique annexe, depuis le IX^e siècle
jusqu'au milieu du XVI^e.

Après le siège de Rome et la dévastation des monuments suburbains par les Lombards, en 756, commence la période des translations des corps des martyrs les plus illustres de leurs tombeaux, désormais mal gardés et tombés en ruines, dans les églises et monastères de Rome et autres villes. Paul I^{er} inaugura ce changement, fait capital dans l'histoire de nos cimetières; le plus grand nombre des reliques enlevées alors des tombeaux primitifs furent déposées par lui dans l'église du monastère qu'il avait fondé dans sa maison paternelle, actuellement S^t Silvestre in Capite. On grava sur marbre un catalogue de ces corps saints (*notitia nataliciorum sanctorum hic requiescentium*), divisé en deux tables, l'une des saints, l'autre des saintes; on les voit encore toutes les deux dans le portique de l'église ¹. La table des saints est complète; elle porte au

¹ Carletti, *Memor. stor. della chiesa di s. Silvestro in Capite* p. 150, 154; Vignoli, *Liber pont.* en tête du tome I; Muratori, *Thes. inscr.* p. 1996;

13 août: DIE XIII $\overline{M}$ · $\overline{SS}$. (*supra scripti*) $\overline{NA}$. $\overline{SCI}$. YPPOLITI. Ainsi le tombeau du célèbre Hippolyte dont la fête tombait le 13 août, fut ouvert par Paul I^{er} entre 757 et 761 ¹. Remarquons bien qu'Hippolyte est ici nommé seul, sans la *familia numero XVIII*; remarquons aussi qu'il n'est pas appelé *presbyter*. Dans cette même table le nom de Pimenius est accompagné du sigle $\overline{PB}$ et celui de Nemesius du mot DIACONI. Le corps d'Hippolyte a dû être trouvé seul; l'inscription qui lui donnait le titre de prêtre n'était plus à sa place originale, ou bien on jugea plus à propos de négliger son témoignage, comme contraire à l'opinion qui était alors commune. Dans le même temps où le corps d'Hippolyte fut transporté à Rome, on raconte que Pépin le reçut en don et qu'il fut transporté au monastère de S^t Denys près Paris ². Si l'Hippolyte transféré en France est vraiment le célèbre martyr du 13 août ³, il faut dire que Paul I^{er} aura concédé une partie seulement de ses reliques; cette partie, suivant le langage du temps, fut désignée sous le nom de *corpus*.

Outre ce tombeau, Paul I^{er} ouvrit aussi ceux que mentionnent les topographes du VII^e siècle comme se trouvant dans les chambres souterraines du cimetière d'Hippolyte; ceux de Concordia, de Tryphonia et de Cyrilla. Du martyr Genesius il n'y a aucune trace dans les catalogues que nous examinons maintenant. La seconde table, qui contient le catalogue et le calendrier des saintes, n'est pas entière; la partie qui manque à la fin a été suppléée de main moderne. Grâce à une découverte récemment faite pendant la construction du nouvel édifice

Galletti, *Inscr. Rom.* I p. 504, 505; Marini, dans Mai, *Script. vet.* V p. 56, 58; de Buck, *De phialis* etc. p. 45 et suiv.

¹ Sur ces dates v. les calculs des nouveaux Bollandistes, *Acta ss. Oct.* t. VIII p. 323.

² Mabillon, *Ann. Bened.* éd. de Lucques II p. 167, 223; Félibien, *Hist. de l'abbaye R. de St. Denys* p. 53, 60, 89.

³ V. *Acta ss. Aug.* t. III p. 11 et suiv.; Ruggeri, *De port. s. Hipp. sede* p. 60.

qui s'élève à côté de l'église S^t Sylvestre, je pourrai restituer la vraie leçon de ce texte épigraphique, leçon différente du supplément moderne ¹. J'avais déjà promis ² de parler de cette découverte dans le Bulletin; voici l'occasion de tenir ma parole. Parmi les pierres écrites trouvées en renouvelant les bâtiments de S^t Sylvestre, maintenant exposées dans le vestibule de la bibliothèque du ministère des travaux publics et publiées depuis 1880, il y a un fragment dont l'intérêt a échappé au premier éditeur ³. Il complète exactement la deuxième des tables du portique de l'église S^t Sylvestre; ce texte ancien et original est assez différent des suppléments plus récents. Voici les deux morceaux réunis; le premier a toujours été visible; le second, récemment découvert, reprend aujourd'hui sa place.

	† INN · DNI · HAEC NOT · NAT · SC	arum
	HIC REQVIESCENT	ium
	MENSE MART · D XVIII · N SCAR · D A R I A E	
	ET HILARIAE · V	
5	MENSE · AVG · D VIII N · SCAR · M E M M I A E	
	ET IVLIANA E ∅	
	D · VIII · M · SS · N SCAE ARTHE M I A E ∅	
	D · XII · M · SS · N · SCAE · CONCO R D I A E	
	MENSE · SEPT · D · XXX N · SCAR SOFIAE	
10	PISTIS · HELPIS · ET · AGAPE ∅	
	MENSE OCT · D · XIII · N · SCAE CONCHYLE	sic
	D · XVIII M · SS · N · SCAE TRIFO N I A E ∅	
	D · XXVIII · M · SS · N · SCAE · C Y R I L L A E	

¹ Le P. de Buck avait déjà dit, en parlant de ce monument: *restauratores errasse videntur* (*Acta ss.* tom. XII Oct. p. 470; cf. Wadding, *Ann. Minor.* V p. 148).

² Bull. 1880 p. 55.

³ Lanciani dans le *Bull. arch. com.* 1880 p. 32 n. 205.

C'est un heureux évènement que la restitution de ce monument, un des plus solennels et des plus autorisés sur l'hagiographie romaine pendant la période des translations. Concordia, Tryphonia et Cyrilla y étaient enregistrées dans un ordre différent de celui du supplément moderne. Concordia est seule; elle n'est pas accompagnée du groupe des XVIII; de même que son tombeau, *ante fores* de la crypte d'Hippolyte, nous a été indiqué comme un tombeau solitaire et non pas comme un polyandre; quant au chiffre XII au lieu de XIII, c'est, je crois, une faute du lapicide. Cyrilla est la dernière, au 28 octobre; au 13 du même mois c'est Conchylia qui est marquée et non Cyrilla elle-même, comme dans la restauration moderne; pour le moment je n'ai point à parler de Conchylia ¹.

Sur un marbre des grottes vaticanes, du VIII^e siècle environ, on lit un catalogue de reliques tout pareil à celui de S^t Sylvestre en ce qui regarde la série des noms, mais sans la désignation des jours de *natalicia* ². On y retrouve les noms d'Hippolyte, de Concordia, de Tryphonia et de Cyrilla, dont la translation est ainsi confirmée. Ce marbre démontre que quand Paul I^{er} déposa, dans l'église récemment élevée par lui dans sa demeure paternelle, les corps saints enlevés aux cimetières, il réserva une partie des reliques de chacun d'eux et lui ou l'un de ses successeurs en fit don à la basilique vaticane.

Bien que dépouillé de ses dépôts sacrés, le sanctuaire d'Hippolyte, dans la seconde moitié du VIII^e siècle, ne fut pas entièrement négligé; il eut sa part dans la restauration générale des monuments religieux suburbains entreprise par le pape Adrien I^{er}. J'ai déjà cité le *liber pontificalis* à ce sujet. Mais au IX^e siècle, il tomba, comme tous les autres cimetières, dans

¹ Aux lignes 6 et 10 la queue de la petite feuille se prolonge jusque sur le second fragment, où elle pourrait sembler être une ligne d'abréviation, ce qui n'est pas.

² Dionysii, *Crypt. Vat. monum.* pl. XXXIX; Marini, dans Mai, l. c. p. 44, 1.

un état d'abandon et de ruine irréparable. Quand le pape Léon IV rechercha les corps des martyrs illustres demeurés oubliés jusqu'à lui (*quae diu inculte jacebant*) dans les cryptes abandonnées et dévastées et les transporta à la basilique des Quatre-Couronnés, il déposa dans cette église le corps d'Hippolyte *cum sua familia* (al. *cum suis familiis*) *numero decem et novem* (al. *decem et octo*) ¹. Pour concilier cette translation faite par Léon IV avec la précédente, ordonnée par Paul I^{er}, on serait porté à dire que dans la première il s'agissait d'Hippolyte le prêtre, dans la seconde du soldat et de ses compagnons. En effet, dans la première il n'est question que d'un Hippolyte isolé; dans l'autre d'un Hippolyte escorté de toute sa maison. On aurait ici le premier et le seul document sur la distinction des tombeaux, l'un solitaire, l'autre polyandre; l'un ouvert par Paul I^{er} au VIII^e siècle l'autre par Léon IV au IX^e. Bien que les souvenirs conservés sur ces translations soient parfois très confus et difficiles à concilier, cependant ces deux faits, ces deux documents, relatifs à deux papes dont l'un ouvrit les tombes les plus illustres au VIII^e siècle et l'autre rechercha, au siècle suivant, celles qui étaient restées abandonnées, méritent d'être mis en ligne de compte.

Depuis lors, sur la fin du IX^e siècle, dans tout le cours du X^e et jusqu'au déclin du XI^e je ne trouve ou me rappelle aucune mention de la basilique, de la crypte, du cimetière d'Hippolyte, comme distincts des sanctuaires de l'*ager Veranus*, de la basilique de saint Laurent et du cimetière de Cyriaque. En 1071 on trouve l'instrument de la vente d'une pièce de vigne au *monte di s. Ippolito fuori la porta di s. Lorenzo*; le parchemin que Galletti vit au monastère de s. Maria nova était tout corrodé; il le signala en peu de mots dans ses extraits de cet archive ². Ainsi, la colline (*monte*) située près de la

¹ Bianchini, *Anastas. Vitae pont. in Leone IV* sect. 517.

² Cod. Vat. 7937, anno 1071.

voie Tiburtine, où les topographes du VII^e siècle indiquent la basilique et le cimetière de saint Hippolyte, portait encore, quatre siècles plus tard, le nom du célèbre martyr; elle le conserva probablement dans les siècles suivants. Cependant la basilique de S^t Hippolyte n'est pas marquée, pas même comme détruite ou abandonnée, dans les catalogues officiels des églises de Rome, au XIV^e siècle et au commencement du XV^e ¹. En 1425, la basilique et le souterrain étaient un de ces lieux *ecclesiastici campestres desolati*, d'où Martin V permit d'extraire *lapides cujuscumque generis* pour renouveler le pavé de la basilique du Latran ². C'est alors que fut enlevée et débitée en fragments de forme diverse la grande table de marbre où était gravé l'éloge damasien d'Hippolyte.

Heureusement on oublia quelques-uns des marbres écrits ou sculptés. La partie inférieure, la plus importante, de la célèbre statue d'Hippolyte le docteur était encore là au XVI^e siècle; elle fut retrouvée en 1551. J'ai indiqué l'endroit avec précision dans le Bulletin 1881 p. 31; Ligorio, à qui nous devons nos renseignements sur ce sujet, dit que la statue avait été trouvée *in certe rovine*, mais il ne savait quel nom donner à ces ruines. De la basilique et du cimetière d'Hippolyte il ne restait plus de souvenir sur la colline où, jusqu'au XII^e siècle environ, le nom de ce martyr s'était conservé. Au chapitre suivant on en verra de nouvelles preuves.

§ VII.

Recherches et excavations dans le cimetière d'Hippolyte depuis la fin du XVI^e siècle jusqu'à nos jours.

Baronius dit, dans ses notes au martyrologe, au 13 août, que de l'église de S^t Hippolyte près S^t Laurent *antiqua vestigia inter vineta adhuc extare dicuntur*. Les vestiges auxquels se

¹ V. *Roma sott.* I p. 161, 162.

² Bull. 1881 p. 45.

rapporte cette allusion n'étaient pas ces *certe rovine* entre la voie Tiburtine et la voie Nomentane, à gauche de la première, indiquées par Ligorio; c'étaient d'autres ruines dans la vigne du monastère de S^t Laurent, tout près de la basilique et à droite de la voie. On le reconnaît en comparant les termes du grand annaliste avec d'autres de son confrère Severano ¹, et avec les détails relevés par leur contemporain Bosio. Celui-ci croyait la basilique de S^t Hippolyte contigüe à celle de S^t Laurent; il ne distinguait pas l'église de S^t Etienne où reposait le corps de S^t Léon, près du cimetière de Cyriaque (comme je l'ai expliqué plus haut), de celle du même nom *juxta coemeterium Hippolyti*; aussi attribua-t-il à la seconde ² les vestiges de la première, visibles dans la vigne autour de la basilique de S^t Laurent ³. Il raconte même, d'une façon pathétique, que de son temps le prieur du monastère pénétra en tremblant dans la crypte au dessous et en arrière de l'autel célèbre de sainte Cyriaque et qu'il vit, entiers et rangés en ordre, les corps d'Hippolyte et tous les siens ⁴. Il ne parle d'aucune inscription ou monument qui puisse confirmer le jugement du bon prieur; celui-ci sans doute s'inspira de l'opinion des derniers siècles du moyen-âge et acceptée par Bosio lui-même, que les tombeaux d'Hippolyte et de tout son groupe étaient dans le cimetière de Cyriaque et dans la basilique de S^t Laurent. J'ai exploré les maçonneries du moyen-âge et les galeries cimitérielles situées derrière l'autel de S^{te} Cyriaque, avant qu'elles ne fussent entamées pour restaurer la basilique et la défendre contre l'humidité, lors les tra-

¹ *Mem. delle sette chiese* I p. 647: « di essa (l'église de S^t Hippolyte) « si vedono ancora i vestigi in una vigna del monastero (de S^t Laurent) « vicino alla detta basilica ».

² Bosio, *Roma sott.* p. 399.

³ Les ruines des églises de l'*ager Veranus* qui sont mentionnées dans le *Liber pontificalis* ont été souvent notées et je pourrais donner à ce sujet des indications précises; mais ce n'est pas ici le lieu.

⁴ L. c. p. 401.

vaux ordonnés par Pie IX. Je distinguai en cet endroit des peintures du XII^e siècle représentant des saintes qui n'eurent jamais aucun rapport avec Hippolyte et ses compagnons. Les translations faites par les papes au VIII^e et au IX^e siècle sont inconciliables avec ces opinions des temps postérieurs. Il est cependant probable que, comme on donna à la basilique Vaticane une partie des reliques extraites du vrai cimetière d'Hippolyte, on ait fait un cadeau semblable à l'insigne basilique de S^t Laurent *in agro Verano*, où le culte d'Hippolyte florissait dès le V^e siècle.

Bosio ne dit pas un mot de la célèbre statue d'Hippolyte ni du lieu de sa découverte. Egaré par les opinions fausses et les récits que nous avons écartés ci-dessus, il négligea des données plus importantes qu'il lui eût été possible de recueillir, il ne tira pas même parti de la découverte du vrai cimetière d'Hippolyte, qu'il fit lui-même, sans s'en douter. Après avoir décrit le cimetière de Cyriaque *nella vigna dei padri di s. Lorenzo*, à la droite de la voie, il raconte qu'il est descendu dans une autre région, croyait-il, du même cimetière, un peu plus loin vers Tivoli, à main gauche¹. Il était tout en ruines, obstrué et impraticable; quelques inscriptions à peine s'y voyaient, entre autres la suivante:

REFRGERI TIBI DO
MNVS IPPOLITVS SID .

On pourrait lire: *refr(i)geri(o) tibi domnus Ipolitus sid*, c. a. d. *sit*. Mais en rapprochant des formules épigraphiques semblables je suis plutôt porté à croire qu'il manque quelque chose à la fin et qu'il faut lire: *refr(i)geri (refrigeret) tibi domnus Ipolitus Sid(oni)*. D'une façon ou de l'autre, c'est toujours une invoca-

¹ L. c. p. 409.

tion à saint Hippolyte; en cet endroit elle a une grande valeur historique et topographique. Dans le vrai cimetière de Cyriaque, à la droite de la voie, Bosio lut en tête d'une épitaphe: SANCTO MARTYRI LAVRENTIO ¹; la pierre étant sépulcrale, cette formule ne peut être votive, c'est une recommandation. D'après les documents discutés plus haut, il est clair que les invocations déchiffrées par Bosio dans les cimetières des deux côtés de la voie Tiburtine sont en rapport chacune avec le martyr éponyme du lieu où le défunt avait obtenu d'être enterré ². Ainsi, dès la première exploration de Bosio dans le vrai cimetière d'Hippolyte on y avait lu le nom de ce saint et une invocation à son patronage, bien que personne n'y eût fait attention alors.

Après la mort de Bosio, le nom d'Hippolyte reparut, je dirais presque spontanément, à la gauche de la voie Tiburtine. Boldetti publia un grand nombre d'inscriptions sépulcrales trouvées de son temps *nel cimitero di s. Ippolito*. Il indique en peu de mots l'entrée de ce cimetière, celle-là même qui est ouverte aujourd'hui dans la vigne de Mgr Carmine Gori, auprès d'un puits profond, qui communique par des fenêtres avec trois étages différents du souterrain ³. Peut-être le nom de *monte di s. Ippolito*, enregistré dans un acte public de l'an 1071, servait-il encore aux paysans du temps de Boldetti à désigner la situation de cette vigne et des vignes voisines; peut-être est-ce là ce qui suggéra à Boldetti le vrai nom de la nécropole souterraine. Peut-être aussi la topographie d'Einsiedlen, publiée par Mabillon, où le monument d'Hippolyte est marqué à gauche de la voie, le porta-t-elle à restituer ce monument à sa véritable place. Mais ni Boldetti ni ses contemporains ne se sont jamais arrêtés à raisonner sur ce point. Ils ne donnent

¹ Bosio, l. c. p. 409.

² Bull. 1875 p. 28.

³ Boldetti, *Osserv. sui cim.* p. 568.

pas le moindre indice sur la célèbre crypte que décrit Prudence. Quant aux épitaphes des simples fidèles, découvertes alors dans ses hypogées, elles sont dépourvues de valeur historique et muettes sur le martyr éponyme. On ne fit pas même attention alors à l'invocation au *domnus Hippolytus* découverte par Bosio. Ruggeri la range parmi les inscriptions qui mentionnent des Hippolytes inconnus et différents du célèbre martyr ¹.

Les fouilles exécutées au temps de Boldetti dans les galeries des étages inférieurs du cimetière étaient pour la plupart faites par les ouvriers de Mgr Olivieri, sacriste pontifical au commencement du siècle dernier. Nous n'avons ni rapport méthodique ni renseignements isolés sur ce qui fut alors aperçu, découvert ou détruit; nous ne savons quels marbres passèrent du cimetière d'Hippolyte dans le musée de la famille Olivieri à Pesaro. Un bon nombre d'inscriptions furent insérées, çà et là, sans ordre, dans les pages de Boldetti. Ce n'est pas ici le lieu de rétablir la série des inscriptions découvertes alors et depuis dans ce cimetière, en dépouillant le musée Olivieri et les manuscrits épigraphiques. Cependant je dirai tout-à-l'heure un mot de celles de ces inscriptions qui portent des dates.

Pendant le reste du siècle dernier, personne que je me rappelle, ne parle expressément de fouilles exécutées en cet endroit. On croyait toujours que les deux nécropoles contigües de Cyriaque et d'Hippolyte n'en faisaient qu'une seule, la seconde n'étant qu'une partie de la première. Aussi beaucoup de monuments enregistrés alors comme provenant du cimetière de Cyriaque venaient-ils des hypogées à la gauche de la voie Tiburtine et des vignes du *monte di s. Ippolito*. En voici une preuve certaine et bonne à citer ici.

Un très grand nombre d'inscriptions trouvées vers la fin du dernier siècle ont été attribuées au cimetière de Cyriaque

¹ Ruggeri, l. c. p. 61.

par Marini, dans son recueil manuscrit d'épigraphie chrétienne. C'est une preuve que les travaux étaient activement poussés sur la voie Tiburtine. De fait, Mazzolari dans ses *Vie sacre* imprimées en 1779, déplore la dévastation, accomplie sous ses yeux, d'une galerie bien conservée, avec tous ses *loculi* intacts, un peu au delà de la basilique de S^t Laurent ¹. Marini ne descendait jamais sous terre; il négligeait la topographie des inscriptions chrétiennes et s'inquiétait peu de rechercher de quel cimetière elles provenaient. Cependant en 1768 et 1769, Giuseppe Reggi, préfet de la bibliothèque Vaticane, descendit visiter les fouilles et découvertes faites dans les souterrains de la voie Tiburtine, il y transcrivit un grand nombre d'inscriptions ².

Dans ses notes il distingue « les inscriptions transcrites
« sur les *loculi* intacts d'un cimetière découvert en 1768 dans
« une vigne près S^t Laurent hors les murs et appartenant à
« la prélatrice Caracciolo », de celles qu'il vit « dans un vaste
« cimetière, sous la vigne Viscardi, presque en face de S^t Lau-
« rent hors les murs, en mai 1768 ». Sous la vigne Caracciolo
qui a été absorbée par le cimetière de Rome, à côté de la basilique de S^t Laurent, à droite de la Tiburtine, se développe le cimetière de Cyriaque. C'est là que Mazzolari remarqua des *loculi* intacts trouvés en 1769, dont la série peut être reconstituée d'après les inscriptions transcrites avant les dégâts et conservées dans les papiers de Reggi. La vigne Viscardi était en face de S^t Laurent; le cimetière au dessous était évidemment celui de S^t Hippolyte. D'ailleurs Reggi, outre une quarantaine de marbres chrétiens, copia ici quelques inscriptions païennes, employées dans les fermetures des *loculi* ou dans les maçonneries; parmi elles figurait un fragment des actes arvaliques de l'année 145 ³. Or la suite de cette même table arvalique a été

¹ V. *Roma sott.* I p. 60, 61.

² Cod. Vat. 9029.

³ V. Henzen, *Acta frat. Arval.* p. CLXVIII.

trouvée précisément dans les décombres de la crypte principale d'Hippolyte; je l'ai déjà publiée dans le Bulletin de l'Institut de correspondance archéologique ¹. Ainsi, c'est vers 1768 que les ouvriers dévastèrent la région du cimetière d'Hippolyte voisine de la crypte que nous déterrions en ce moment; peut-être ont-ils pénétré dans un coin de celle-ci. Les pierres enregistrées par Reggi sont simplement sépulcrales, sans aucune allusion à Hippolyte ou aux autres martyrs du lieu. Cependant, vers la fin du dernier siècle, il entra au Vatican une pierre sépulcrale indiquant un *loculus* AT (ad) IPPOLITV SVPER ARCOSOLIV ²; personne ne s'inquiéta de la provenance d'un texte aussi précieux ³. Ceci donne lieu de croire que les ouvriers de ce temps, plus qu'aucun autre funeste aux monuments importants de la Rome souterraine, ont dévasté les *loculi* et les *arcosolia* que les anciens fidèles recherchaient pour leur situation *ad Hippolytum*. Il est vrai qu'il y avait un autre martyr Hippolyte, enterré dans un arénaire auprès du cimetière de Calliste sur la voie Appienne; là aussi on trouva, en 1646, la mention d'un tombeau AT EPO-LITV ⁴. Mais la crypte de la voie Appienne, dévastée en 1646, devint alors et resta depuis inaccessible; je ne découvre aucune trace de fouilles exécutées en cet endroit vers la fin du dernier siècle. Un grand nombre de galeries du cimetière d'Hippolyte sur la voie Tiburtine, notamment dans la région de la crypte centrale, ont été sans doute fouillées et dépouillées en 1768 et les années suivantes. Je rends donc, avec une très grande probabilité, sinon avec une entière certitude, au célèbre martyr Hippolyte et à sa crypte *in Tiburtina* la mention d'un *arcosolium* AT IPPOLITV, tracée sur une pierre qui, si on l'avait

¹ Bull. de l'Inst. a. 1882 p. 72, 73.

² Marchi, *Monum. primit.* p. 85, 96; cf. mes planches héliotypiques du musée de Latran cl. VIII n. 24; cf. *Roma sott.* III p. 419.

³ *Roma sott.* I p. 61.

⁴ *Roma sott.* III p. 215.

trouvée en place, eût été un argument décisif pour fixer la situation du sanctuaire. Emportée sans qu'on eût pris soin de noter sa provenance topographique, elle a perdu de son autorité, et nous permet seulement d'apprécier la valeur que les anciens attachaient aux tombes *ad Hippolytum*.

Vers 1829 et les années suivantes, nos ouvriers rentrèrent dans le cimetière d'Hippolyte. Ils en explorèrent une région tout-à-fait intacte, dont les nombreux *loculi* présentaient, non seulement des inscriptions, mais aussi des monnaies impériales, les anciens d'entre eux s'en rappellent encore. Le lieu précis de la découverte ne fut pas noté, pas plus que les monnaies et les autres objets; les pierres écrites, transportées en partie à la bibliothèque vaticane, en partie dispersées, furent seules examinées par Settele¹ et par Sarti². C'est dans leurs papiers que j'ai trouvé indiquée la provenance du cimetière d'Hippolyte, provenance que j'ai marquée à mon tour au dessous d'un grand nombre d'inscriptions placées par moi au musée de Latran; ce sont ces mêmes papiers qui m'ont permis de reproduire celles de ces inscriptions dont les originaux sont perdus ou cachés.

Sur la série et l'ensemble des épitaphes recueillies dans le cimetière d'Hippolyte depuis Bosio jusqu'à Settele et Sarti, il me suffira de dire que les dates qu'elles présentent sont celles des années 298, 345, 350, 364, 380, 382, 390, 397, 409³,

¹ Settele, dans les *Atti della pont. accad. d'arch.* V p. 182 et suiv. (cf. *Roma sott.* III p. 641, 642): les papiers de Settele, où se trouvent des copies d'inscriptions provenant du cimetière d'Hippolyte, sont dispersés dans les bibliothèques privées.

² Un commentaire sur une inscription grecque relative à un athlète, trouvée dans le cimetière d'Hippolyte, par l'abbé Ludovici, qui était custode des reliques vers 1830, a été publié récemment par les soins de M. le prof. Pelliccioni dans son livre: *Emiliano Sarti ed alcuni frammenti postumi degli studii di lui* p. 127 et suiv.

³ *Inscr. Christ. U. R.* I p. 27 n. 24; p. 57 n. 85; p. 68 n. 109; p. 96 n. 176; p. 123 n. 189; p. 134 n. 190; p. 139 n. 312; p. 169 n. 386; p. 195 n. 445; p. 248 n. 592; cf. p. 273 et suiv.

et que les inscriptions sans date, bien plus nombreuses que celles qui en ont une, se rapportent par leurs formules, leur nomenclature, leurs signes et symboles, leur paléographie, au même temps ou à une période peu antérieure; elles sont ainsi de la seconde moitié du III^e siècle, du IV^e tout entier et du commencement du V^e.

§ VIII.

Les dernières explorations du cimetière d'Hippolyte avant les fouilles actuelles.

Quand le P. Marchi eut succédé à Settele dans la charge de conservateur des catacombes, pendant dix ans, de 1842 à 1851, nos ouvriers travaillèrent activement dans le cimetière de Cyriaque, sous la vigne Caracciolo dont j'ai parlé ci-dessus, mais jamais dans le cimetière d'Hippolyte. Je suis souvent descendu, soit avec le P. Marchi, soit seul, pour me rendre compte des résultats des fouilles de Cyriaque, autant que cela était possible avec le système de déblaiement que l'on suivait alors. En 1843, un jour du mois d'avril, les ouvriers s'imaginèrent et persuadèrent même au P. Marchi, qu'ils avaient traversé la voie Tiburtine en suivant les galeries d'un étage inférieur du cimetière de Cyriaque; ils crurent être passés de la droite de la voie à sa gauche, du cimetière de Cyriaque à celui d'Hippolyte¹. Il n'existait alors aucun plan de la nécropole souterraine; le déblaiement procédait en rejetant la terre d'une galerie dans l'autre; on compliquait ainsi de plus en plus le labyrinthe souterrain, sans se donner la peine d'ouvrir un lucernaire ou une autre communication avec le sol supérieur qui permît de se fixer sur le point où l'on était arrivé. Avec un réseau si ténébreux il était inévitable que l'on ne se trompât

¹ Marchi, *Monum. primit.* p. 77.

souvent sur la direction et la situation des galeries successivement déblayées et remplies. Après l'apparition du premier volume de ma Rome souterraine où je démontre l'indépendance primitive des cimetières, au moins dans les premières phases de leur développement, le P. de Buck, avec sa sagacité ordinaire, éleva des doutes sur la communication retrouvée en 1843 entre les cimetières de Cyriaque et d'Hippolyte; il insista pour que l'on recherchât la crypte historique décrite par Prudence et indiquée avec précision par les topographes du VII^e siècle ¹. Il avait raison: en 1843, nous ne parvînmes pas à pénétrer par le cimetière de Cyriaque dans les galeries d'Hippolyte, qui avaient et ont encore une issue spéciale par un escalier, dans la villa Gori.

Dans les galeries accessibles de ce dernier côté tous les *loculi* et les *arcosolia* étaient ouverts et dépouillés; c'est à peine s'il restait çà et là un petit fragment d'épithaphe; les chambres, dépourvues de peintures, n'offraient d'intérêt qu'au point de vue de leurs formes et de leur décoration architectoniques. Là plus qu'ailleurs la qualité du tuf se prête aux travaux de taille et de sculpture. Aussi les fossoyeurs antiques exécutèrent aux angles de ces chambres des colonnes pourvues de bases, entièrement découpées dans la roche; ils les couronnèrent même de chapiteaux avec des palmes sculptées en relief, genre de travail qui a rarement été abordé dans le tuf des autres cimetières romains. Une de ces chambres fut publiée par M. Perret parmi les planches de son ouvrage qui se rapportent au cimetière de Cyriaque ². M. Perret croyait, suivant l'opinion admise jusqu'à nos jours, que la région souterraine qui portait le nom d'Hippolyte était une partie de la grande nécropole de *l'ager Veranus*. Aucune de ces chambres n'offrait les caractères des cryptes historiques, tels que je les ai détermi-

¹ *Acta ss. Oct.* XII p. 468.

² Perret, *Rome sout.* III pl. XLVII, XLVIII.

nés dans le tome 1 de ma Rome souterraine; on n'y voyait pas trace des riches ornements et des particularités indiquées par Prudence.

En 1862, M. le professeur Fabio Gori, parent du propriétaire de la vigne, publia des recherches et des observations sur les souterrains et les ruines à fleur de sol que l'on rencontre en ce lieu classique ¹. Il maintint au cimetière le nom d'Hippolyte, s'appuyant, entre autres documents, sur l'inscription découverte par Bosio où est invoqué *domnus Hippolytus*; dans les infiltrations d'eau, fort abondantes en ce souterrain, il reconnut les *nymphae* rappelées par les actes laurentiens et même celles *ubi Petrus baptizabat* dont parlent les actes des ss. Papias et Maurus. Celles-ci, on le sait maintenant, se trouvent dans le cimetière Ostrien, près S^{te} Agnès, où les anciens topographes indiquent expressément les tombeaux de Papias, de Maurus et de plusieurs autres ². M. Gori conjecturait que la plus spacieuse des chambres dont on vient de parler était la crypte historique cherchée. Nous verrons bientôt s'il avait raison.

Quant aux observations de cet archéologue sur les ruines antiques à la surface du sol, elles sont remarquablement confirmées par les découvertes actuelles et méritent d'être mentionnées: « La maison du vigneron est pavée de marbres et de
« fragments d'inscriptions provenant des catacombes; dans le
« mur, à l'extérieur, est encastré un fragment de bas-relief.
« J'ai reconnu, dans une chambre pleine de bois, au rez de
« chaussée, l'abside, d'une très ancienne église. Cette abside
« comprenait trois niches: mais la troisième, à gauche, est tron-
« quée. Les murs sont recouverts d'un enduit très fort. J'ai fait
« nettoyer le pavé et j'ai vu qu'il est formé d'une mosaïque du
« genre commun, en petites pierres liées, comme celui de la

¹ F. Gori, *Della porta e basilica di s. Lorenzo e delle catacombe di s. Ippolito soldato o ad nymphas*, Roma 1862 p. 60 et suiv.

² *Roma sott.* I p. 190 et suiv.

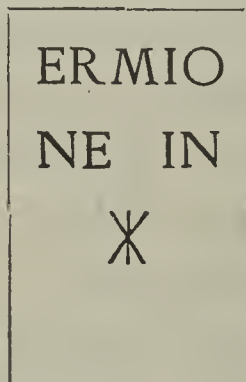
« plus ancienne basilique de S^t Laurent. Sous l'un des angles
« de la maison on aperçoit une colonne de marbre cipollin enfon-
« cée dans le sol et engagée dans le mur » ¹. Il continue en
émettant l'opinion que cette basilique est celle de S^t Etienne,
élevée par le pape Simplicius *ad s. Laurentium*. Les textes
discutés plus haut montrent qu'il faut dire l'église de S^t Etienne
juxta coemeterium s. Hippolyti, différente de l'autre *ad s. Lau-*
rentium. Il est certain que l'édifice indiqué par M. Gori est
antique et du type de ces *cellae absidatae*, mausolées ou cha-
pelles élevées sur les cimetières souterrains. Cette *cella* est
voisine de la crypte historique récemment déblayée et dirigée
parallèlement à elle; sa façade est tournée du même côté, vers
l'entrée par où on descendait à la crypte. En somme l'édifice
fait partie des monuments et du sanctuaire d'Hippolyte: quand
on aura terminé les fouilles et exploré le sol autour de la crypte,
on pourra voir et peut-être décider si c'est l'oratoire de saint
Genesius restauré par le pape Grégoire III ou la basilique même
de S^t Hippolyte, appelée plus tard basilique de S^t Etienne et
restaurée par le pape Adrien I^r.

Dans cette même année 1862 j'entendis parler d'un trou
communiquant avec des galeries cimitérielles, qui s'était ouvert
sous la haie de clôture de la vigne Fortunati, laquelle est sépa-
rée de celle de Mgr Gori par le chemin qui relie la voie Tibur-
tine à la voie Nomentane, en un endroit où l'on avait trouvé
un grand nombre de tombes de soldats prétoriens ². Je descen-
dis par là à plusieurs reprises avec mon frère Michel; nous
explorâmes ensemble le souterrain; il dressa un plan sommaire;
j'invitai le P. Tongiorgi, mon collègue, à venir sur les lieux
pour conférer sur nos impressions. Cette découverte fortuite me
semblait de très haute importance; je croyais avoir trouvé le
chemin du vrai centre historique du cimetière d'Hippolyte. En

¹ Gori, l. c. p. 63.

² Bull. 1881 p. 31.

descendant par cette ouverture, on entraît dans une ample région souterraine, la même où nos ouvriers avaient travaillé en 1829 et les années suivantes. Leurs noms et des dates, écrits sur les parois, le témoignaient assez. Les inscriptions sur marbre avaient toutes été enlevées, sauf quelques fragments. Il ne restait que la suivante, gravée sur une tuile, gisante à terre. Elle présente l'acclamation remarquable *in I(esu) Xristo*, qui confirme le sens donné au monogramme formé des initiales IX, que nous savons avoir été en usage dans l'épigraphie chrétienne, même avant Constantin.



Sur la chaux des *loculi* et des *arcosolia* je remarquai beaucoup de palmes, les monogrammes X, ✱, ✧, A✧ω, l'un de ceux-ci en mosaïque, distribués en groupes conformément à la théorie chronologique des variations du *signum Christi*¹; les chiffres XXIIIIII, XIII; quelques signes indicateurs de diverse nature; rarement le nom du défunt, entier ou mutilé, en grec ou en latin, avec le salut IN PACE; enfin une singulière inscription entière, au milieu du bord supérieur d'un *loculus*, ainsi conçue: YCXΘYCMΕΓX. C'est une variante du célèbre acrostiche, avec une faute au commencement et un appendice à la fin. Cet appendice s'explique facilement en rapprochant l'ἰχθὺν παρμεγέθη de l'inscription d'Abercius² et le *piscem magnum*...

¹ V. l'*Epistola de christian. lit. Carthag.* dans le tome IV du *Spicil. Solesm.* du cardinal Pitra.

² Pitra, *Spicil. Solesm.* III p. 532 et suiv.

qui toti se obtulit mundo IXΘYN de l'anonyme africain ¹. Il faut lire: Ὑἱοῦ Χριστοῦ Θεοῦ Ὑιὸς Πατρὸς ΜΕΓΑΣ. Celui qui a tracé ces caractères ignorait le grec, comme le montrent l'itacisme Y pour I au commencement, et le C ajouté en dépit de l'acrostiche IXΘΥΣ. Il ne faut donc pas s'étonner de trouver à la fin un X mis pour un A; les deux lettres étaient faciles à confondre dans certaines formes de l'alphabet latin. Si pourtant on veut trouver un sens propre à ce X, on pourra lire ΜΕΓΑΣ, Χρηστός. L'IXΘΥΣ παμμεγέθης d'Abercius est, dans l'Eucharistie, οἶνος χρηστός... μετ' ἄρτου (le vin excellent accompagné de pain).

Dans la lunette d'un *arcosolium* était gravée en grandes lettres, sur l'enduit, l'inscription suivante, de l'an 352:

RENATVS DIBITVM
sic NATVRAL SOLVIT
 IIII KAI MAIAS
 IN PACE
 DECENTIO ET PAVLO

Dans cette région du cimetière on avait trouvé en 1830 un marbre daté de 350, remarquable par sa date, qui porte une trace des perturbations de Rome pendant les trois années 350-352. Cette découverte est maintenant complétée par l'inscription de l'*arcosolium*, située au même endroit et portant les noms des consuls créés par le tyran Magnence en 352.

Après ces détails sur les *loculi* et les *arcosolia* de la région explorée en 1862, venons au point principal, aux traces de la crypte historique d'Hippolyte, des tombeaux et ambulacres adjacents et de l'escalier spécial à cette partie du cimetière. En allant de la vigne Fortunati à la vigne Gori, on aperçoit, au deuxième étage du cimetière, de larges et hauts arceaux en

¹ *De promiss. et praedict. Dei* I, 39.

briques et tout un ensemble de constructions souterraines, destinées à soutenir les parois de plusieurs grandes cryptes et de lucernaires d'une dimension extraordinaire, et aussi à supporter le poids ou la poussée d'un édifice situé au dessus du sol. Ce sont là les caractères auxquels on reconnaît le plus sûrement les cryptes historiques, rendues, dans l'âge de la paix, accessibles aux visiteurs, fortifiées, agrandies, éclairées. Nulle part ailleurs dans les cimetières de Rome, si ce n'est dans la *spelunca magna* de Prétextat, je n'avais vu des ruines ou des traces de si grandes constructions souterraines. Celles-ci se trouvant dans le cimetière d'Hippolyte, je ne doutais pas que sous leurs décombres ne fût ensevelie la fameuse crypte décrite par Prudence, et que ce ne fût des ruines situées au dessus qu'avait été tirée l'inestimable statue assise, sur le siège de laquelle sont gravés en grec le catalogue des livres d'Hippolyte et son cycle pascal. Mon collègue le P. Tongiorgi, si expert sur ce point, en était convaincu également. Mais ces ruines souterraines menaçaient de s'écrouler; il eût été téméraire de les remuer sans pratiquer une ouverture dans le sol supérieur et sans extraire à mesure les matériaux; de plus, des frais eussent été nécessaires pour la restauration du monument. La Commission d'archéologie sacrée, ne pouvant interrompre ses importants travaux dans les cimetières de la voie Appienne et de la voie Ardéatine, remit à plus tard l'exploration des ruines classiques du *monte di s. Ippolito*. Dans les vingt années après 1862 il fut plusieurs fois question d'entreprendre ces fouilles. La découverte du recueil de Corbie et de l'éloge damasien dans le manuscrit de S^t Pétersbourg vint donner enfin l'impulsion définitive. Au printemps 1881, avec le consentement du propriétaire du terrain, Mgr Carmine Gori, on se mit à l'œuvre.

§ IX.

Découverte de la crypte de S^t Hippolyte;
inscription métrique relative aux restaurations exécutées
sous le pape Vigile.

La crevasse ouverte dans la vigne voisine de celle de Mgr Gori, par laquelle nous descendîmes en 1862, avait été refermée; de ce côté tout accès était interdit. Cependant deux jeunes gens, habitués à explorer les catacombes romaines, MM. Armellini et Marucchi, trouvèrent une fissure qui, des galeries du cimetière d'Hippolyte sous la vigne Gori, donnait entrée dans une enceinte curviligne en maçonnerie. On tâta le terrain et l'on découvrit bientôt la conque d'une abside; au dessous, M. Marucchi lut sur les murs des noms d'anciens visiteurs, tracés à la pointe. Ce lieu faisait sans doute partie des cryptes indiquées sur cette colline (*monte*) par les topographes du VII^e siècle. En continuant les fouilles, nous recueillîmes, au milieu des ruines des corniches en porphyre, indice de la décoration du monument; deux fragments d'inscription nous apprirent qu'il y avait eu là des restaurations exécutées *praesule Vigilio*. Je m'aperçus aussitôt que deux autres fragments de ce même poème historique avaient été employés par les marbriers du moyen âge dans le pavé des Quatre-Couronnés sur le Coelius. Il fut décidé que les débris de l'inscription seraient recherchés en même temps dans la vigne Gori et dans le pavé de l'église en question. Nous en étions là quand j'annonçai dans le Bulletin de l'année dernière, p. 44, le commencement de la découverte et promis pour 1882 un travail étendu sur le cimetière d'Hippolyte avec une relation exacte des progrès de l'entreprise. Le présent mémoire est l'accomplissement de ma promesse.

C'est en vain que nous avons cherché dans le pavé des Quatre-Couronnés d'autres fragments de l'inscription de Vigile. Il est donc inutile de nous arrêter à parler des efforts tentés de ce côté. D'autres parties notables de la pierre ont été déterrées dans les ruines de la crypte; en les rapprochant des deux fragments extraits du pavé de l'église du Coelius, je puis déjà rétablir la série continue des distiques et suppléer, au moins pour l'essentiel du sens, la teneur du contexte, si non les mots eux-mêmes. La crypte est déblayée depuis l'abside jusqu'à l'entrée. Les constructions souterraines ne s'arrêtent pas là; elles continuent dans une galerie spacieuse, soutenue par des arceaux en brique, les mêmes que nous avons vus en 1862, en venant de la vigne voisine. Aussitôt que l'on eût extrait la terre et les décombres, les restes des anciennes maçonneries commencèrent à menacer ruine. Il devint nécessaire d'entreprendre sans retard de nouvelles constructions pour soutenir les murs et les arcs et reconstruire la voûte. Avant qu'on ne se mit à l'œuvre, la Commission d'archéologie sacrée fit exécuter deux photographies des ruines antiques dans leur aspect primitif. On trouvera dans la planche I-II une esquisse représentant le fond de la crypte, d'après la photographie de l'abside, avec les deux degrés par où on y monte, et la base de l'autel isolé au milieu. Pour décrire exactement cette salle dans toutes ses parties, il faudrait en avoir un plan et une coupe longitudinale. Mais il n'est pas possible de les exécuter tant que l'intérieur sera rempli par les charpentes de la voûte en construction et des restaurations latérales. Je ne dirai donc aujourd'hui qu'un mot sur les points les plus importants de la découverte; la description complète du monument et de tout ce que l'on y retrouve, viendra plus tard, quand le déblaiement sera complet et que l'on aura enlevé les appareils qui masquent les vestiges antiques.

Je commence par l'inscription métrique du temps de Vigile, parceque c'est le monument historique le plus important que

l'on ait trouvé jusqu'ici dans la crypte, et parce que son témoignage nous aide beaucoup à comprendre l'état présent des lieux. Je n'en donne pas encore un fac-simile paléographique; j'attends pour cela qu'on retrouve, comme je l'espère, les parties manquantes. Les deux fragments d'en haut avaient été sciés pour le pavé des Quatre-Couronnés; le reste gisait parmi les décombres de la crypte en huit morceaux différents, d'inégale dimension. L'examen et la restitution du texte rendront raison de la place précise que j'ai attribuée aux deux premiers fragments par rapport aux autres.

.....	TERVM SVMMO T	
.....	PERDIDERANT ANTRA	
.....	RTYRPOTE RANT V	
.....	LVCEM MITTEREC	
5	VAEST QVAE NESCI	NI
.....	VO CRESCAT NECN	IVA...DLI
.....	RINVMSTVPVIT PER	CVLA LVMEN
.....	NOVVM CONC	ASAXA DIEM
.....	RBARICIS	AVSIBVS HOSTES
.....	SACRVM	VENTA LOCVM
10	SED MELIVS	MARTYRIS AVLA
	AVCTOREMQ	IA FACTA SVM
	PRAESVLE VIGILIO SVM	ANTRA DECOREM
	PRAESBYTERI ANDREAE	CVR PEREGIT OPVS

Aucun des fragments trouvés dans la crypte ne se rejoint avec les deux du haut; c'est par les v. 7-10 qu'on voit la position relative des uns et des autres. Nous avons dans ces vers une série de mots et d'hémistiches qui se tiennent évidemment. Au v. 8 il manque à peine deux lettres; NOVVM CONCAVAXA DIEM; au v. 9 le *ba*RBARICIS du premier fragment correspond exactement à l'AVSIBVS HOSTES du dernier. Le poème parle des dégâts faits par les barbares à la crypte (*antra*) et à la *martyris aula*; de la lumière et de l'éclat rendus à cette crypte par les soins du prêtre André, *praesule Vigilio*; le poète fait un jeu de mots sur la lumière spirituelle du saint tombeau. Ce thème n'est pas nouveau; nous avons plusieurs poèmes, tout-

à-fait semblables à celui-ci, peut-être tous de la même main (celle du sous-diacre Arator?), écrits au temps de Vigile, après le siège de Rome par les Goths sous la conduite de Vitigès ¹. D'autres poésies monumentales du même temps ou un peu plus anciennes parlent de la lumière donnée ou rendue aux cryptes, et la comparent à la lumière céleste dont jouissent les martyrs. En voici un exemple ²:

Dum lucem cupimus tectis admittere mortis

Nostra dies meruit lumen habere tuum.

Te paradisus habet, lux est quaesita sepulcro,

Ne tibi vel tumulum (mortis) imago gravet.

C'est avec ces textes sous les yeux que je supplée les lacunes du nouveau poème vigilien; mes suppléments, mots et lettres, sont en italique. Je ne suis pas venu sans peine à bout de ce travail. Je noterai les passages difficiles ou qui méritent explication. Les suppléments des petites lacunes sont presque toujours certains; ceux des grandes, on peut les considérer comme sûrs pour le sens et l'ensemble du texte; quant aux mots eux-mêmes, ce ne sont naturellement que des conjectures; je les ai choisis en me conformant au style et au goût de l'auteur de ce poème et des poèmes analogues.

1 *Devastata iterum summota plebe precantum*

Priscum perdiderant antra sacrata decus.

4 *Nec tua iam martyr poterant venerande sepulcra*

Huic mundo lucem mittere qua frueris.

5 *Lux tamen ista tua est quae nescit funera sed quo*

Perpetuo crescat nec minuaturs habet.

Nam nigra nox trinum stupuit per specula lumen

Admittuntque novum concava saxa diem.

Frustra barbaricis fremuerunt ausibus hostes

10 *Foedaruntque sacrum tela cruenta locum.*

Inclyta sed melius splendescit martyris aula

Auctoremque gravant impia facta suum.

Praesule Vigilio sumpserunt antra decorem

Presbyteri Andreae cura peregit opus.

¹ Bull. 1880 p. 41, 42.

² Cod. Palat. Vat. 833 f. 80', 81; Grut. 1176, 13; cf. Bull. 1869 p. 17, 18.

V. 1, 2. ITERVM SVMMOT PERDIDERANT ANTRA.

Le supplément *priscum* (ou *nobile* ou quelque adjectif de ce genre) *perdiderant antra sacrata decus* est de toute évidence: je l'avais proposé dans le Bulletin 1880 p. 42, bien avant qu'on ne retrouvât les autres fragments. La fin du poème dit que *praesule Vigilio sump(serunt) antra decorem* et confirme ainsi le *perdiderant antra (sacrata decus)* du premier distique. *Summoto*, dans l'ancienne langue classique, est un terme officiel; on dit *summoto* (a lictoribus) *populo*, quand il s'agit de fêtes publiques et de magistrats qui s'avancent en public¹. Il semble qu'on parle ici du peuple chrétien, empêché d'approcher de la crypte sainte, où Prudence a vu l'affluence des visiteurs: *mira loci pietas et prompta precantibus ara*². Aussi je supplée *summota plebe precantum*. Le mot important de ce distique, au point de vue de l'histoire, est *iterum*, qui contient une allusion à une dévastation antérieure du sanctuaire. Nous avons encore un grand nombre de documents épigraphiques sur les dégâts commis par les Goths dans les monuments des martyrs et sur les réparations exécutées ensuite par le pape Vigile ou par des fidèles pieux; j'en ai déjà parlé plus d'une fois³. Tous ces textes sont relatifs au siège soutenu contre Vitigès en 537-538⁴. Mais on n'avait pas entendu parler d'un renouvellement de ces ravages dans la suite de la guerre des Goths. C'est de cette guerre que parle notre poème; la date *praesule Vigilio* ne permet pas d'en douter. Il n'est pas probable que le mot *iterum* fasse allusion à des dégâts renouvelés après un très long intervalle, et qu'il faudrait chercher dans les faits de guerre du V^e siècle, si Vigile parlait ici du premier siège de Rome pendant le siècle suivant. Il est plus vraisemblable que la crypte d'Hippolyte a

¹ Marini, *Atti degli Arvali* p. 280.

² *Peristeph.* XI v. 175.

³ Bull. 1880 p. 41, 42.

⁴ *Roma sott.* I p. 217, 218.

été ravagée deux fois dans la même guerre gothique et sous le pontificat de Vigile; une première fois en 537-538, par l'armée de Vitigès et l'autre en 545 ou l'une des années suivantes, par l'armée de Totila. Vigile, absent de Rome pendant dix ans (545-555), pourvut aux besoins de l'église romaine en instituant des vicaires, dont le principal fut le prêtre Maréas, mort en 555, comme le montre l'importante inscription commentée dans le Bull. 1869, p. 18 et suiv. La simple formule chronologique *praesule Vigilio* convient au temps de l'absence de Vigile et du vicaariat de Maréas; elle diffère de celles des inscriptions relatives aux ravages de Vitigès, réparés directement par les soins personnels du pape, alors présent sur les lieux: *Vigilius.... papa gemiscens hostibus expulsis omne novavit opus*¹. En 544, le poète Arator, parlant du siège de 537-538, porte aux nues la charité et l'énergie déployées par le pontife au milieu de ces désastres et l'interpelle en termes pompeux: *publica libertas (Romanorum), Vigili, sanctissime papa*². Il est vrai que la restauration de la crypte fut dirigée par le prêtre André, et peut-être exécutée à ses frais; la formule *praesule Vigilio* peut donc aussi convenir aux années 538-544. Cependant mon interprétation a toujours son fondement dans le sens de l'adverbe *iterum*.

V. 3-6. J'ai déjà donné ci-dessus le sens de ce distique et je l'ai commenté en rapprochant une inscription analogue. Les suppléments ont été difficiles à trouver, en particulier pour les vers 5 et 6 qui forment une phrase d'allure peu naturelle. Ce sont les menus vestiges de lettres qui restent vers la fin des deux vers qui m'ont ainsi mis à la torture. Avant la publication du fac-similé, le lecteur ne pourra les distinguer avec précision dans la reproduction typographique ni par conséquent les utiliser pour chercher quelque restitution plus satisfaisante.

¹ Bull. 1876 p. 125.

² *De actibus apostolorum, epist. praevia ad Vigilium* v. 3 (éd. Migne, *Patrol. lat.* LXVIII p. 75).

Espérons que l'on trouvera le fragment qui manque et que tous les doutes seront ainsi levés.

V. 7-8. Nous avons ici une description du triple lucernaire qui éclairait comme en plein midi la nuit obscure de l'hypogée. Les lacunes sont faciles à remplir. Il suffit de comparer le poème vigilien avec les vers de Prudence où il décrivait cette même crypte, 140 ans avant les dévastations des Goths, répétées vers 545-552.

*Inde ubi progressu facili nigrescere visa est
Nox obscura loci per specus ambiguum,
Occurrunt caesis immensa foramina tectis
Quae iaciunt claros antra super radios.
Quamlibet ancipites texant hinc inde recessus
Arta sub umbrosis atria porticibus,
Atamen excisi subter cava viscera montis
Crebra terebrato fornice lux penetrat.
Sic datur absentis per subterranea solis
Cernere fulgorem luminibusque frui¹.*

D'après le poème de Vigile, la lumière pénétrait *per specula*, c. a. d. *per specularia*, par des lames diaphanes, ou de verre ou de *lapis specularis*, fixées à l'ouverture des lucernaires ou dans les découpures de leurs fenêtres (*transennae*)². Juvénal, parlant sur le ton de la satire, désigne la litière et ses chassis diaphanes par l'expression *clausum latis specularibus antrum*³. J'avoue ne pas connaître d'autre exemple de *specula* mis pour *specularia*; mais *spicula* (rayons) irait mal avec la préposition *per* qui marque le passage de la lumière par les trois ouvertures des lucernaires, les *immensa foramina* de Prudence.

¹ *Peristeph.* l. c. v. 159-168.

² Sur ces *specularia*, v. Kraus, *Real-Encykl. d. christl. Alterth.* I p. 606, 607, art. *Glasfenster*; cf. *Roma sott.* III p. 464, où il est questions d'une inscription mentionnant des *speclara*. J'ai vu, dans les ruines de la basilique de S^t Etienne sur la voie Latine, un fragment antique de lame de verre, provenant certainement des fenêtres.

³ *Sat.* IV v. 21.

V. 9-12. Ces deux distiques expriment une idée qui se retrouve presque toujours, avec des mots différents, dans les poésies épigraphiques où il est question des violences des Goths et des restaurations exécutées, après leur passage, dans les cryptes des martyrs. Les *tela cruenta* sont une allusion aux combats livrés sous le murs de Rome. Arator aussi parle des *tela* des Goths, dans ses réminiscences du siège de 537-538.

*Moenibus undosis bellorum incendia cernens
Pars ego tunc populi tela parentis eram*¹.

V. 13-14. J'ai parlé plus haut de la formule *praesule Vigilio*; il me reste à dire un mot du prêtre André qui dirigea les restaurations. On connaît un prêtre de ce nom, titulaire de S^t Matthieu *in Merulana*, qui figurait aux synodes romains sous Gélase et sous Symmaque, en 495 et 499.² Il n'est pas probable que ce soit lui qui est mentionné dans cette inscription plus de cinquante ans après. Il est à croire que son nom se trouverait au bas du *libellus quem dederunt presbyteri LX post mortem Dioscori Bonifacio pp.*, à Boniface II, en 530, si ce document nous était parvenu dans son entier. A ma connaissance il n'en reste qu'un seul exemplaire dans le précieux manuscrit LXVI de la bibliothèque capitulaire de Novare, où les signatures sont omises. Il sera publié par M. l'abbé Amelli, docteur de l'Ambrosienne, en même temps que les autres textes inédits qu'il a le premier distingués dans cette intéressante collection canonique, compilée dans les archives même du Siège apostolique avant le milieu du VI^e siècle. Quant au prêtre André, bien qu'il ne subsiste aucun renseignement certain, les décou-

¹ Arator, l. c. v. 1, 2.

² *Concilia*, éd. Coleti, V p. 397, 444. Dans certains mss. la liste des signatures du synode de 499 ne contient pas celle d'*Andreas presb. tituli s. Matthaei* (*Concil.* l. c. p. 448); mais en rapprochant les divers exemplaires de ces actes, il est clair que le nom d'André se trouvait avant celui de *Bonus presbyter tituli Crescentianae*.

vertes de la crypte d'Hippolyte me font soupçonner qu'il appartenait au titre de S^{te} Praxède. Parmi les pierres tombées du sol supérieur dans la crypte et provenant sans doute du cimetière à ciel ouvert autour de la basilique de S^t Hippolyte, on a trouvé l'inscription suivante de l'année 491; j'y ai déjà fait allusion plus haut.

HIC REQVIISCIT IN PACE ARGYRIVS QVI <i>vixit</i>
DEPS ^s SVBD III ∫ NON ∫ MAIS ∫ CONS. ∫ PROVINE <i>quem locum compa</i>
RAVIT FILIA EIVS FAVSTA A PRB TIT ∫ RAXS <i>edis</i> (sic)

Que l'on se reporte au tome III de la *Roma sotterranea* p. 514 et suiv., où j'ai traité de la subordination des cimetières suburbains aux titres de la ville, de leur répartition, entre les titres suivant la topographie des régions ecclésiastiques, de l'autorité sur les sépultures et sur les contrats auxquels elles donnaient lieu, exercée par les prêtres des titres à la fin du V^e siècle et dans le courant du VI^e. On en déduira clairement que l'építaphe ci-dessus est une preuve de la subordination du cimetière d'Hippolyte aux prêtres du titre de Praxède¹; celui-ci était compris dans la troisième région ecclésiastique, où se trouvait aussi la porte Tiburtine. Il faut donc lire: *quem locum compa*RAVIT FILIA EIVS FAVSTA A PResByteris TITuli (p)RAXS*edis*. Il y avait plus d'un prêtre par titre, comme je l'ai expliqué dans le volume cité plus haut; le principal était appelé *prior*, les autres étaient *socii*. Voici une mention d'un *presbyter prior* sur un fragment d'építaphe trouvé dans les ruines de la crypte d'Hippolyte:

¹ Je me suis occupé du titre de Praxède en commentant les mosaïques de la chapelle S^t Zénon, dans cette église; v. mes *Mosaici delle chiese di Roma*.

<i>hic requiescit. ...</i>	RICVS & $\overline{\text{PB}}$ PRIOR
<i>..... vi</i>	XIT ANNVS & $\overline{\text{PM}}$ XXXX
<i>depositus.....</i>	KL · DECEMB & $\overline{\text{INDC}}$ III

La paléographie est celle du VI^e siècle; elle est d'accord avec la date marquée par l'indiction seule, en omettant le consul. J'en conclus de tout ceci que le prêtre André qui, *praesule Vigilio*, s'occupa des restaurations de la *martyris aula* et des *antra* dans le cimetière d'Hippolyte, et qui *peregit opus* avec tant de magnificence, était le *presbyter prior tituli Praxedis*.

Après avoir expliqué à part chacune des phrases de notre poème, disons un mot de sa signification générale et du lien qui le rattache à notre crypte historique et au sujet que je traite en ce moment. Il est évident que le *martyr* vénéré dans les *antra* et dans l'*aula* restaurée et rendue, *praesule Vigilio*, à sa première splendeur était le martyr principal, celui qui donnait son nom à ce lieu sacré. C'est le martyr par antonomase; il suffit de l'indiquer pour être compris; c'est Hippolyte. La mention d'Hippolyte isolé, au singulier (v. 3 *martyr*, v. 11 *martyris aula*), est d'accord avec les discussions critiques des paragraphes précédents où nous avons vu que, jusqu'à la fin du VI^e siècle, à tout le moins jusqu'au pontificat de Pélage II, c'était le prêtre, sans compagnons, que l'on fêtait solennellement le 13 août, comme principal éponyme du cimetière d'Hippolyte. Dans le paragraphe suivant, par lequel se terminera cette longue étude, je vais décrire sommairement la crypte où nous avons découvert les débris du poème de Vigile et comparer celui-ci avec le monument d'où il provient.

§ X.

Description sommaire de la crypte d'Hippolyte
et des monuments que l'on y a trouvés jusqu'ici.

J'ai dit plus haut pourquoi je ne veux ici que toucher quelques-uns des points principaux de la description de cette crypte et non point en donner une étude complète, embrassant tous ses détails et les rapports où elle se trouve avec le cimetière qui l'entoure et les édifices du sol supérieur. La crypte, d'un plan quelque peu irrégulier, est une salle rectangulaire, de dimensions beaucoup plus grandes que les chambres cimitérielles ordinaires. Elle se termine par une abside, où l'on monte par deux degrés; au milieu de ceux-ci, on voit une base cubique en maçonnerie, que sa position isolée au point central du *bema* fait reconnaître comme ayant été un autel ou un support pour la table liturgique. La voûte, maintenant écroulée, était soutenue par de grands arcs en briques; on a reconnu les traces de deux larges ouvertures de lucernaires; la forme et les dimensions de la salle montrent que les lucernaires étaient au nombre de trois, comme le dit l'inscription commémorative des travaux exécutés au VI^e siècle. Que cet hypogée monumental ait subi des restaurations et passé par des reconstructions essentielles depuis l'année 407, où Prudence décrivait la crypte d'Hippolyte, il est facile de s'en assurer par le simple témoignage des yeux. Le mur semi-circulaire de l'abside est bâti sur des plaques de marbre portant des inscriptions et provenant de tombeaux de la fin du IV^e siècle et de la première moitié du V^e. Les lettres visibles se lisent ainsi:

BENE MERENT*i*.....ATHANAS*io*...

QVI VIXIT.....

Dans la chaux de ces mêmes murs, nous avons vu l'empreinte de trois autres lettres de la même inscription :

....F R A....

En somme, les pierres du temps de Damase et de Prudence ont été enlevées à leur place primitive, aux monuments auxquels elles appartenaient, brisées en petits morceaux, puis employées à reconstruire la crypte, quand on lui donna sa forme actuelle. Si nous n'y voyons pas tout ce que vit et décrivit Prudence vers l'année 407, cela s'explique par les dévastations réitérées de la guerre gothique et par les travaux exécutés ensuite, aux dépens des anciens monuments, par le prêtre André, au temps du pape Vigile. Avant ces dévastations, on voyait dans la crypte d'Hippolyte plusieurs inscriptions du pape Damase ou du type damasien. Outre l'éloge du martyr, l'építaphe et les fragments que je viens de mentionner, j'ai recueilli un autre fragment où je reconnais les dernières lettres d'une inscription du type damasien; à la troisième ligne avant la fin les caractères y étaient de grande dimension, dans les autres, de dimension ordinaire, mais toujours du même type philocalien. A mon avis, c'est un débris d'un poème de Damase avec son appendice en prose.

Ceci posé, comparons brièvement l'état actuel du monument avec la description du poète antique. Je répondrai d'abord à cette question: La crypte aujourd'hui déblayée est-elle vraiment celle du martyr principal de ce cimetière, du prêtre Hippolyte? Quand nous pénétrâmes pour la première fois dans l'hémicycle de l'abside, je suspendis mon jugement, ne sachant encore si nous n'étions pas dans la chambre de Tryphonia et Cyrilla ou dans quelque autre sanctuaire accessoire, plutôt que dans la principale salle souterraine du sanctuaire d'Hippolyte. Aujourd'hui, outre les proportions de la crypte (il y en a peu d'aussi grandes dans les catacombes de Rome) et la forme du *bema*

avec l'autel isolé, la concordance de l'inscription de Vigile avec l'état du lieu où nous en avons recueilli les fragments a fixé ma conviction sur le vrai nom, le nom historique de cet *antre sacré*. Le poème parle du *trinum lumen* comme d'un détail caractéristique de la crypte où était le saint tombeau; il emploie des termes pompeux pour célébrer la restauration de ces lucernaires, de cette triple lumière rendue au souterrain. Ce n'était donc pas un trait commun à toutes les chambres du cimetière; et en réalité trois lucernaires pour une seule et même salle, c'est un fait très rare dans les catacombes. Prudence lui-même avait noté, comme une prérogative spéciale de la crypte d'Hippolyte, que la voûte était traversée par une série de lucernaires, le versificateur du temps de Vigile répète presque les termes de l'ancien poète chrétien¹. Du moment où l'accord se montre si exact entre la structure de la crypte et les particularités notées dans le poème dont on y a trouvé les débris, il serait insensé de douter si ces vers doivent ou non être appliqués à la chambre où nous les lisons et à laquelle ils correspondent si bien. C'est donc ici l'*antre* sépulcral du martyr principal, la *martyris aula* du cimetière d'Hippolyte. D'un bout à l'autre le poème parle de l'*antre* (*antra*); aussi devons-nous, si je ne me trompe, interpréter le mot *aula* comme se rapportant à l'hypogée et non à la basilique. Parmi les décombres accumulés dans la crypte, j'ai noté une base de colonne, renversée d'une façon qui prouve qu'elle a été précipitée d'en haut, de la surface du sol. Elle vient d'un édifice supérieur, dont pourtant nous n'avons pas encore retrouvé les traces immédiatement au dessus ou auprès de notre salle souterraine.

L'autel isolé au milieu du *béma* et de l'abside où l'on montait par deux degrés, est jusqu'ici unique dans toute la Rome

¹ Prudence: *excisi subter cava viscera montis, Crebra terebrato fornice lux penetrat* — le poème vigilien: *nox stupuit trinum per specula lumen, Admittunq[ue] novum concava saxa diem.*

souterraine. Prudence décrit, dans la chambre d'Hippolyte, le tombeau revêtu de lames d'argent, *propter ubi apposita est ara sacrata Deo — Illa sacramenti donatrix mensa eademque — Custos fida sui martyris* ¹. Ainsi, l'autel dispensateur du sacrement était auprès (*apposita*) du tombeau du martyr et sa table lui servait de garde. La position relative de l'autel et du tombeau est-elle restée la même après les Goths que du temps du poète? Je n'oserais l'affirmer. Mais la singularité, la rareté de cette disposition dans les cimetières souterrains me le fait présumer. Quand la nouvelle voûte sera dégagée, nous chercherons si l'antique tombeau du martyr se trouve sous l'autel. On ne voit aucune trace de l'emplacement occupé par l'éloge damasien. Peut-être, lors des restaurations du VI^e siècle, le transféra-t-on à la basilique supérieure, où les marbriers du XV^e siècle ont pu le trouver pour le transporter au Latran et l'employer dans leur travail de pavement.

Au temps de Prudence, les murs étaient revêtus de marbre de Paros; au VI^e siècle, ils furent tous, même ceux de l'abside, recouverts d'un simple enduit blanc à bandes colorées; c'est à peine s'il reste quelques faibles traces de ces couleurs. A divers endroits, dans l'abside et sur les murs latéraux, on découvre des noms tracés par les visiteurs, en grec et en latin, les uns en toutes lettres, les autres en monogrammes cruciformes. Ces noms, leurs épithètes ou autres appendices et la paléographie indiquent le VI^e et le VII^e siècle. Voici un fragment d'inscription votive sur une tablette longue en marbre blanc :

vo { T & SOLVER & }

Je ne saurais dire si elle est postérieure aux restaurations ou si elle remonte au temps de Prudence, lequel mentionne expres-

¹ *Peristeph.* l. c. v. 171 et suiv.

sément les riches offrandes d'ornements faits au tombeau d'Hippolyte (l. c. v. 185 et suiv.).

Quant à la célèbre peinture décrite par le poète, où était représenté Hippolyte traîné par des chevaux indomptés, il n'y en a ni vestige ni indice. On ne saurait tirer de là un argument en faveur de l'opinion qui nie la réalité de cette peinture, les parois de la crypte ayant été absolument renouvelées depuis le temps de Prudence. M. Döllinger conteste longuement le récit de Prudence en montrant combien il eût été contraire à l'usage des tribunaux romains en fait de pénalités, que l'on eût condamné le prêtre Hippolyte à être traîné à la queue de chevaux furieux¹. Il pense que le poète aura été induit en erreur par quelque représentation de la mort d'Hippolyte fils de Thésée. M. Kraus, en annonçant récemment la découverte de la crypte a élevé aussi des doutes sur la véracité de Prudence ou l'exactitude de son jugement sur ce point. Il remarque que la mention du mythe d'Hippolyte par le pape Libère, dans une homélie rappelée par S^t Ambroise, semble écarter l'idée que l'on eût alors à Rome le souvenir d'une semblable mort soufferte par un héros chrétien². M. Müntz lui-aussi, hésite à accepter le témoignage de Prudence³; il se fonde ici sur le caractère de l'ancien art chrétien, contraire à la représentation des supplices de martyrs. M. Allard a protesté contre cette critique qui détruit un témoignage positif et oculaire dans une question de fait⁴. Il est certain, nous le voyons maintenant depuis la découverte des colonnes du sépulcre-autel des ss. Nérée et Achillée dans le cimetière de Domitille, que l'on commença vers le temps de Prudence à retracer les supplices des martyrs près de leurs

¹ Döllinger, *Hippolytus und Callistus* p. 57 et suiv.

² Kraus, l. c. art. *Hippolytus* p. 659, 660; cf. Ambros. *De Virgin.* III, 1-3.

³ Müntz, *Etudes sur l'hist. de la peinture et de l'iconogr. chrét.* Paris 1882 p. 17.

⁴ *Lettres chrétiennes* 1882 pag. 260.

tombeaux, dans les sanctuaires de Rome. Le martyr de S^t Laurent brûlé sur la grille, figurait dès le IV^e siècle au lieu de sa sépulture, à deux pas du cimetière d'Hippolyte; j'ai déjà eu l'occasion d'en parler ¹. Le fait attesté par Prudence ne serait donc pas tout-à-fait isolé. Une confusion avec une représentation du mythe grec d'Hippolyte est trop invraisemblable. Les sculptures des sarcophages romains qui s'inspirent de cette fable ne représentent pas le jeune héros au moment où il est traîné par les chevaux ². Quant à l'étrangeté du supplice, comme Damase n'en dit rien dans son éloge du prêtre Hippolyte, s'il s'agissait d'un autre martyr, immolé dans quelque mouvement de fureur populaire, cette circonstance spéciale aplanirait ou diminuerait la difficulté. L'incertitude des témoignages historiques étant si grande, ce serait me semble-t-il une témérité, à laquelle je ne voudrais pas m'associer, que de donner un démenti à Prudence en alléguant des impossibilités plus présumées que démontrées.

Il est vrai que la scène décrite en détail par le poète, comme représentée en couleurs vives sur les murs de la crypte, diffère grandement de tout ce que nous voyons dans les fresques cimitérielles et de leur cycle iconographique. Mais, outre que toute règle humaine est sujette à exception, une récente découverte m'a suggéré une idée nouvelle sur la peinture en question. M. Stevenson a trouvé dernièrement, dans les hypogées chrétiens de la voie Salaria *nova*, un fragment de lame de verre peinte comme celle qui est figurée dans le Bulletin 1873 pl. III p. 22, où je l'ai rangée au nombre des lames de verre affectées à la décoration des murs. Dans celle qui vient d'être découverte on a vu des traces, malheureusement à peu près

¹ Bull. 1869 pag. 51.

² Matz et von Duhn, *Antike Bildwerke in Rom* II p. 265 et suiv. Sur les représentations de la mort d'Hippolyte dans les oeuvres de l'art antique v. Jahn, *Archäol. Beiträge* p. 326, 327.

disparues, de petites figures accompagnées de lettres grecques destinées à en expliquer le sens; il m'a semblé y lire le nom de Moïse. Les dimensions et le style des figures rappelaient les miniatures des anciens manuscrits, comme les deux Virgiles du Vatican et l'Homère de l'Ambrosienne. Dans l'art chrétien, le développement des séries de scènes simplement historiques commence à la bible figurée dans les manuscrits; aux preuves que nous avons de ce fait est venu s'ajouter récemment le précieux évangélaire grec de Rossano¹. Il a du, je crois, se passer quelque chose de semblable pour les scènes martyrologiques. Supposons que la peinture de Prudence ait été un petit tableau en miniature: il serait beaucoup plus facile alors, d'en saisir la composition artistique et d'expliquer pourquoi elle différerait du cycle ordinaire des fresques cimitérielles. La découverte, dans un cimetière, d'un fragment de lame de verre imitant les miniatures des manuscrits nous permet de soupçonner comment on a pu quelquefois exécuter et placer sur les parois des cryptes des sujets historiques analogues à ceux des anciennes bibles illustrées, aujourd'hui bien connues, et peut-être empruntés à quelque passionnaire également illustré. Ce dernier genre de livre pourrait avoir une origine plus ancienne qu'on ne le croyait jusqu'ici. — De cet épisode, important pour l'histoire générale de l'art chrétien, revenons à l'exposé des découvertes faites dans la crypte d'Hippolyte.

Les inscriptions funéraires que l'on y a trouvées et dont j'ai parlé jusqu'ici n'ont aucune relation historique directe avec elle, ni avec les problèmes et les controverses qu'elle suscite. Leurs dates consulaires appartiennent en général à la fin du IV^e siècle, au temps qui suivit immédiatement la mort de Damase, aux années 390, 391, 395, 405. J'en donnerai le texte dans la description complète du sanctuaire, quand les

¹ Gebhart et Harnack, *Evangeliorum codex graecus purpureus Rossanensis*, Leipzig 1880.

travaux seront terminés. Je me borne à en transcrire ici une, celle de 391, intéressante à cause de la qualité des personnes qu'elle mentionne et du caractère particulier du sigle qui la termine.

.....^m VNATIA SVSANNA C^Q ABITA <i>quae vi</i>XIT ANNIS QVINQVE <i>mense</i> VNO DIES QVINQVE <i>dep...</i> KAL · IVNIAS · P T C S <i>conss.</i> <i>tati</i>ANO · ET AVR · SYMACO

Munatia Susanna Abita (Avita) fut C^Q, c. a. d. *clarissima puella* ¹. Le sigle PTCS est caractéristique de l'épigraphie chrétienne de Bolsène comme l'ont prouvé les découvertes récentes faites dans le cimetière de S^{te} Christine ². Il signifie *Pax Tibi Cum Sanctis*. Les parents de la noble jeune fille Munatia Susanna Avita ou ceux qui rédigèrent son épitaphe, étaient sans doute originaires de la Toscane et peut-être de Bolsène.

CONCLUSION

Voici enfin découverte la crypte principale du cimetière d'Hippolyte, il est vrai, dans un déplorable état de ruine; ses inscriptions historiques sont peut-être irréparablement perdues. Peut-être dans les murs refaits sous Vigile et dans les galeries qui n'ont pas encore été fouillées se cache-t-il encore d'autres fragments de l'inscription monumentale en grandes lettres damasiennes, qui en ce moment est pour nous lettre close et dont il

¹ Bull. 1880 p. 34.

² Stevenson, *Escav. in un ipogeo cristiano di Bolsena* n. 3, 16, 29; cf. Bull. 1880 p. 118, 136.

serait imprudent de chercher à deviner le sens. Restent à découvrir sous terre : le tombeau de Concordia *ante fores* par rapport à la crypte d'Hippolyte ; la chambre des S^{tes} Tryphonia et Cyrilla, le tombeau de S^t Genesius, s'il fut enterré réellement dans le souterrain et non dans l'oratoire supérieur ; l'escalier et le vestibule de cet illustre hypogée. Derrière les murs latéraux de la crypte principale sont cachées des tombes antiques *loculi* et *arcosolia*, qui présentent des traces de décoration en mosaïque ; il y a des entrées qui mènent aux galeries intérieures, celles que Prudence, dans l'hymne si souvent cité, v. 163, appelle *ancipites hinc inde recessus*. C'est peut-être dans un de ces tombeaux ou de ces *recessus* que Léon IV trouva, au IX^e siècle, le polyandre abandonné ou caché d'Hippolyte *cum familia numero XVIII*, différent du tombeau d'Hippolyte seul, qui était sous l'autel et fut ouvert par Paul I^{er} au siècle précédent. Le progrès des fouilles éclaircira cette question et les autres qui restent encore sans solution, pourvu que nous ayons la chance de trouver des monuments mieux conservés que ceux dont le triste état de la crypte nous réduit à déplorer la perte. Si la partie manquante de la statue d'Hippolyte le docteur et le titre du catalogue de ses œuvres pouvait revoir le jour, nos recherches auraient obtenu le couronnement le plus envié et de nous et de tous les auteurs critiques qui s'occupent de l'histoire de l'Eglise et de la littérature chrétienne des premiers siècles. Sur cet avenir je n'ose prononcer aucune parole d'espérance ou de confort. Qui pourrait deviner ce que recèlent les ruines de la galerie arquée qui conduisait à la grande salle aujourd'hui déblayée et celles des autres cryptes ou galeries voisines ?

Je préviens, en finissant, que les opinions ou objections diverses que de savants amis m'ont proposées en particulier ou qui ont été discutées en public, relativement à la valeur historique et au sens précis de l'éloge damasien découvert dans le manuscrit de Corbie, seront examinées après que l'on aura recueilli tous les éléments, toutes les données que la continuation des fouilles pourra nous fournir.

INSCRIPTION GRECQUE
RÉCEMMENT DÉCOUVERTE EN PHRYGIE,
COMPARÉE AVEC LA CÉLÈBRE ÉPITAPHE MÉTRIQUE
D'ABERCIOUS.

Dans le *Bulletin de correspondance hellénique*, juillet 1882, M. Ramsay a publié un intéressant travail sur trois cités de la Phrygie salutaire et de la province ecclésiastique de Synnada: Brouzos, Otrous et Hiéropolis, ville qu'il ne faut pas confondre avec la célèbre Hierapolis, située également en Phrygie (Phrygie Pacatienne), au confluent du Lycus et du Méandre. Parmi les inscriptions d'Hiéropolis près Synnada, M. Ramsay en donne une, gravée sur une colonne ou stèle sépulcrale, dont l'importance, au point de vue du symbolisme chrétien, de l'épigraphie et de l'histoire ecclésiastique est plus grande qu'il ne l'a cru. Voici ce texte, tel qu'il est imprimé; j'engage l'heureux auteur de la découverte à le revoir exactement aux endroits que je vais indiquer.

1	ΛΕΚΤΗΣ ΠΟ
	ΩΣΟΠΟΛΕΙ
	ΟΥΤΕ ΠΟΙΗ
	ΝΕΧΩΦΑΝΕΙ
5	ΣΩΜΑΤΟΣ ΕΝΘΑ
	ΘΕΣΙΝΟΥΝΟΜΑ
	ΛΕΞΑΝΔΡΟΣ ΑΝΤ
	ΝΙΟΥ ΜΑΘΗΤΗΣ
	ΠΟΙΜΕΝΟΣ ΑΓΝΟΥ
10	ΟΥΜΕΝ ΤΟΙ ΤΥΜΒ
	ΤΙΣ ΕΜΩΣΤΕΡΟΝΤ
	ΝΑΘΗΣ ΕΙ ΕΙΔΟΥΝ ΡΩ
	ΜΑΙΩΝΤΑ ΕΙΩΘΗΣ
	ΔΙΣ ΕΙΛΙΑ ΡΥΣΑ
15	ΚΑΙ ΡΗΣΤΗ ΠΑΤΡΙΔ
	ΙΕΡΟΠΟΛΕΙ ΕΙΛΙ
	ΡΥΣΑ ΕΓΡΑΦΗΣΤΕΙΤ
	ΒΜΗΝ ΣΤ ΖΟΝΤΟΣ
	ΕΙΡΗΝΗ ΠΑΡΑΓΟΥΣΙΝ ΚΑ
20	ΜΝ ΚΟΜΕΝΟΙΣ ΠΕΡΙ Η ΩΝ

M. Ramsay reconnaît ici une inscription chrétienne intéressante par ses formules et par l'antiquité de la date qu'elle porte, l. 17; cette date, selon l'ère phrygienne, correspond à l'an 216 de J. C. Mais il n'a pas saisi l'intérêt spécial de ce texte, ni le rapport étroit qu'il y a entre lui et le poème d'Abercius, que les manuscrits grecs qualifient d'évêque d'Hiérapolis (et non pas Hiéropolis) en Phrygie. Ce poème est devenu célèbre, depuis que l'éminent bibliothécaire de la sainte Eglise, le cardinal Pitra, l'a remis en honneur; son mystérieux langage symbolique sur le baptême et l'eucharistie a été démontré conforme à celui de l'inscription grecque de Pectorius, découverte à Autun par le même savant; il concorde également avec celui des peintures du commencement du III^e siècle que l'on a retrouvées sous nos yeux dans les chambres de la région papale du cimetière de Calliste. Les vers mutilés de la stèle d'Hiéropolis trouvent leur complément dans les premiers et les derniers vers de l'inscription d'Abercius; les uns et les autres présentent un texte identique.

Nous n'avons le poème d'Abercius que dans les manuscrits grecs de ses actes, d'après Métaphraste et d'autres auteurs anonymes. Son authenticité, au moins pour le fond, est établie avec évidence par la nature même du texte et de son symbolisme. Cependant il faut attacher un grand prix à la découverte d'un ancien monument daté, originaire de la Phrygie, du pays même où se voyait autrefois le tombeau de cet évêque, et qui reproduit une partie de son épitaphe en l'adaptant à un autre défunt. L'inscription rédigée par Damase pour être gravée sur son propre tombeau fut ainsi reproduite ou imitée en divers endroits; on peut en dire autant de l'épitaphe de saint Grégoire le Grand. Que l'épitaphe nouvellement découverte ait été imitée de celle d'Abercius et non celle d'Abercius copiée sur elle, c'est une chose facile à démontrer.

Comparons les neuf premières lignes de cette inscription avec les hexamètres correspondants de celle d'Abercius.

1	ἐκΛΕΚΤΗΣ ΠΟ	Ἐκλεκτῆς πόλεως (ὁ) πολί-
	λεΩC O ΠΟΛΕΙτης	της τοῦτ' ἐποίησα
	ΤΟΥΤ ΕΠΟΙΗΣα	
	ζῶν ἵΝ ΕΧΩ ΦΑΝΕΙ..	Ζῶν, ἵν' ἔχω καιρῶ σώμα-
5	CΩΜΑΤOC ΕΝΘΑ	τος ἐνθάδε θέσιν
	ΘΕCIN ΟΥΝΟΜΑ	Τοῦνομ' Ἀβέρκιος ὁ ὧν μα-
α	ΛΕΞΑΝΔΡOC ΑΝΤ	θητῆς ποιμένος ἀγνοῦ
	ω ΝΙΟΥ ΜΑΘΗΤΗΣ	
	ΠΟΙΜΕΝOC ΑΓΝΟΥ	

V. 1. Les manuscrits grecs du poème d'Abercius portent généralement *τόδ' ou τότε δ'ἐποίησα*: deux seulement, à ma connaissance, ont la leçon *τοῦτ'*. Ce sont le *Parisinus* 1540 et le *Coislinianus* 110, qui tous deux diffèrent aussi des autres dans le texte même des actes (Boissonnade, *Anecdota graeca e codd. regis* V p. 487; cf. *Acta ss. Oct. t. IX* p. 485 et suiv.). La récente découverte donne une autorité spéciale à cette famille de manuscrits.

V. 2. Le marbre présente ΦΑΝΕΙ au lieu de *καιρῶ*; cet endroit a besoin d'être revu. S'il ne manque rien aux lignes 5 et 6, le vers est pentamètre; je suppléerais alors ΦΑΝΕΡῶς; ceci encore mérite d'être observé. L'hexamètre abercien est faux; les deux inscriptions dépendent pour, ces deux premiers vers, d'un formulaire plus ancien, en distiques. Pour compléter l'hexamètre d'Abercius on a proposé de lire *τοῦ σώματος*. Mais il y a toujours une trace de pentamètre dans le dernier mot *θέσιν*, dont la première syllabe est brève.

V. 3. Les noms *Ἀλέξανδρος Ἀντωνίου*, qui ne peuvent en aucune façon cadrer avec la mesure de l'hexamètre, sont évidemment substitués au nom *Ἀβέρκιος*. C'est à cela que l'on

distingue des insertions de ce genre dans les formulaires métriques latins, même de l'épòque classique et sur des marbres païens. Ce vers a une empreinte chrétienne puisqu'il nomme *le disciple du saint pasteur*; il provient évidemment de l'építaphe d'Abercius. Dans celle-ci, moyennant une légère transposition, il est régulier: *Τούτου Ἀβέρκιος ὢν, ὁ μαθητὴς ποιμένος ἁγροῦ*; dans celle d'Alexandre au contraire, il est faussé précisément par l'insertion de son nom et de celui de son père. Il est donc clair que l'építaphe d'Alexandre dépend de celle d'Abercius et non point vice versa.

Le reste de l'inscription d'Alexandre, l. 10-17, est facile à corriger et à compléter, en le rapprochant des derniers vers d'Abercius. On y a indiqué les amendes à payer au fisc romain et à la caisse municipale d'Hiéropolis, patrie du défunt, par les violateurs du tombeau ou par ceux qui y déposeraient un autre corps. A la suite des vers vient un texte en prose, avec une date propre à la stèle d'Alexandre: ΕΓΡΑΦΗ ΕΤΕΙ Τ ΜΗΝ ΣΤ ΖΟΝΤΟΣ, *écrit l'an 300, le sixième mois, de mon vivant*. L'an 300 de l'ère phrygienne correspond à l'an 216 de notre ère. Ici il y a lieu de se demander si la note numérale T (= 300) est complète, si la ligne 17 est entièrement reproduite, ou s'il ne manque point quelque lettre qui ajoutant d'autres chiffres d'unités ou de dizaines, abaisserait la date du monument dans le quatrième siècle de l'ère en question, entre les années 216 et 316 après J. C. Espérons que M. Ramsay nous donnera le fac-simile de cette intéressante inscription et coupera court à tous nos doutes sur sa date précise.

Les deux dernières lignes contiennent un salut adressé aux passants chrétiens: *εὐχὴν παράγουσιν καὶ) μν(ησ)χομένοις περὶ ἡ(μ)ῶν, paix aux passants qui se souviennent de moi*. Dans un des derniers vers de son építaphe, Abercius demandait une prière aux passants qui étaient en communauté de foi avec lui (*πᾶς ὁ συννηδός*). C'est dans le même sens que j'in-

interprète le salut d'Alexandre et son désir que les passants se souviennent de lui: *in mente habete*, dans le langage chrétien du III^e siècle, que reproduisent les anciennes liturgies, était une formule consacrée pour demander des prières.

Les exemplaires manuscrits de l'inscription d'Abercius omettent tous la partie en prose; cette partie était ordinairement négligée, dans l'antiquité, par les transpositeurs d'inscriptions métriques, grecques ou latines. La stèle d'Alexandre montre que l'autre aussi, probablement, se terminait par un texte en prose et une date. Si l'heureux voyageur qui a découvert l'inscription d'Alexandre venait à trouver celle d'Abercius, ou tout au moins sa finale et sa date, il rendrait un service signalé à la science des antiquités chrétiennes et recueillerait les plus vifs applaudissements de la part de ceux qui la cultivent.

Mais déjà le rapprochement des deux inscriptions éclaire et soutient la célèbre épitaphe d'Abercius, qui, dans le corps de son texte, dans les vers qui font suite au troisième de la nouvelle stèle, est un des documents fondamentaux de l'archéologie, de l'épigraphie et de l'iconographie chrétienne des premiers siècles. Sur ces vers, dont le texte est en certains endroits obscur et controversé, je renvoie pour le moment aux *Acta sanctorum* des Bollandistes modernes (l. c.), en attendant la recension nouvelle, accompagnée d'un appareil complet de variantes, que S. Em. le cardinal Pitra nous en doit donner dans les prochains volumes de ses *Analecta sacra*. Il ne faut pas s'étonner que la partie la plus précieuse du poème d'Abercius ne soit pas répétée sur la stèle d'Alexandre, puisqu'elle raconte la biographie personnelle de l'évêque et ne pouvait ainsi être appliquée à un autre défunt. Le monument ne dit rien et ne peut rien dire des vers que le P. Garrucci voulait effacer et des passages qu'il proposait de changer, malgré le témoignage des manuscrits. Cependant, pour les vers communs aux deux épitaphes, le marbre d'Alexandre confirme en général la leçon des manuscrits.

L'histoire ecclésiastique elle-même bénéficiera de cette découverte. Elle confirme ce que l'on savait déjà sur la grande diffusion et l'exercice public de la religion chrétienne en Phrygie vers le troisième siècle; de plus elle oblige à transférer l'évêque Abercius de la célèbre Hiérapolis à la ville moins considérable d'Hiéropolis dans le discriet de Synnada. C'est là que florissait cet Avircius Marcellus dont parle Eusèbe (*Hist. eccl.* v. 16) à propos d'un traité contre les Montanistes qui lui fut dédié, dans les premiers temps de cette hérésie. On peut maintenant considérer comme certain, ce qui n'était qu'une conjecture probable, que l'Abercius de l'inscription et l'Avircius Marcellus du temps des controverses montanistes en Phrygie ne forment qu'un seul et même personnage. De plus, la translation d'Abercius d'Hiérapolis à Hiéropolis coupe court aux difficultés que l'on avait à lui trouver une place convenable dans la série des fameux évêques d'Hiérapolis de la seconde moitié du second siècle.

Au moment où j'envoie à l'imprimerie ce rapide essai, sans pouvoir y joindre les citations nécessaires, je reçois de Paris le *Bulletin critique* du 15 août, où (p. 135, 136) mon savant collègue et ami, M. l'abbé Duchesne qui s'est aperçu lui aussi de la ressemblance entre la stèle d'Alexandre et l'inscription d'Abercius, touche spécialement à cette question historique et promet d'y revenir dans un autre travail. Je ne saurais céder la plume à une main plus compétente.

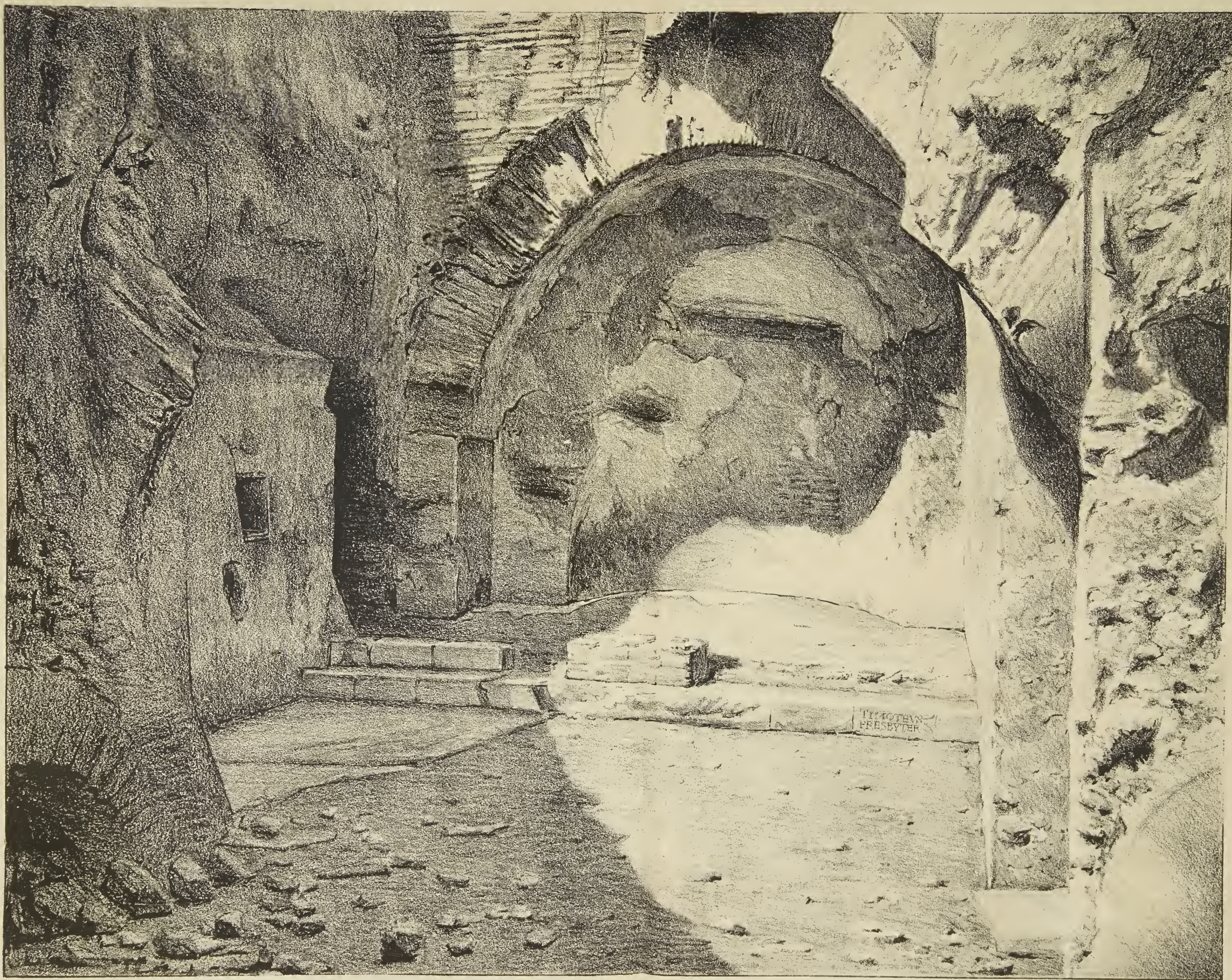
EXPLICATION DES PLANCHES.

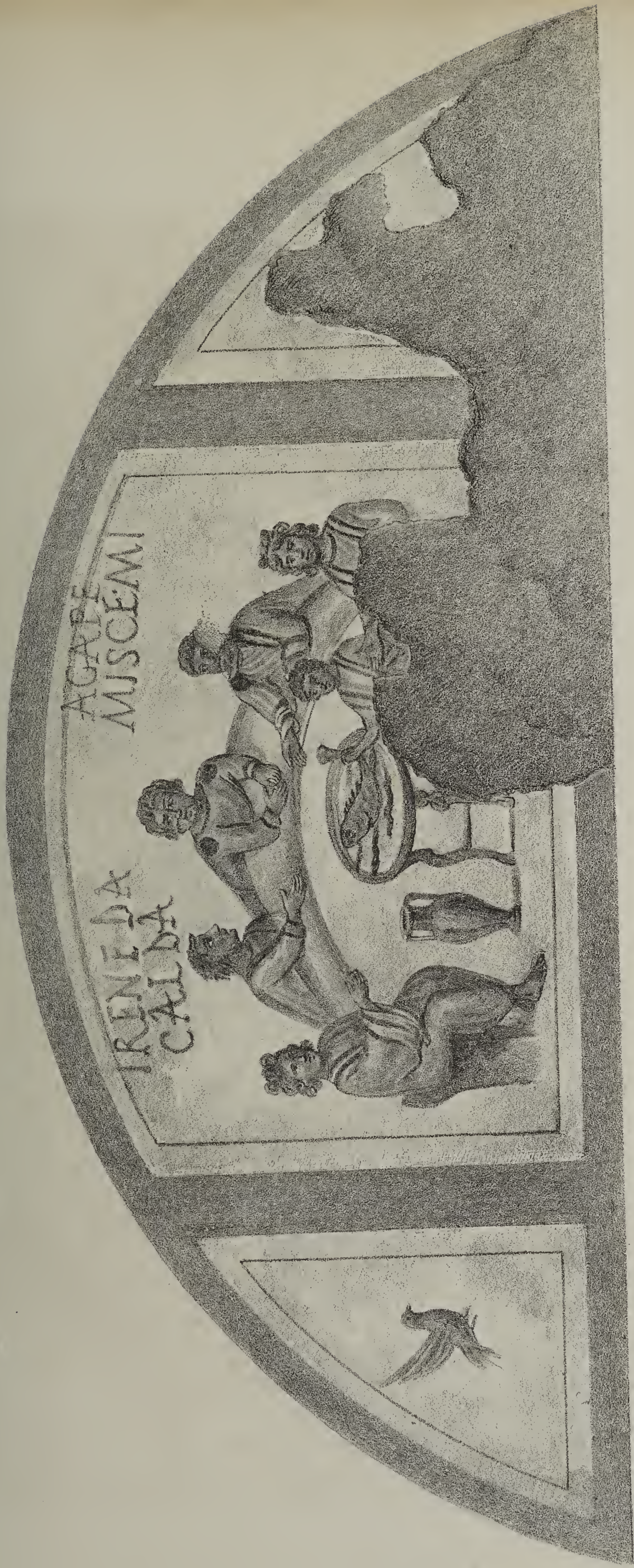
Pl. I, II. Vue du fond de la crypte récemment découverte dans le cimetière de saint Hippolyte; v. p. 69 et suiv.

Pl. III-VI. Quatre lunettes d'*arcosolium* peintes à fresque dans le cimetière des ss. Pierre et Marcellin sur la voie Labicane; toutes les quatre représentent de la même façon la cène présidée par les femmes symboliques *Irene* et *Agape*, la Paix et la Charité; deux d'entre elles étaient déjà connues; les deux autres ont été découvertes tout récemment: elles seront expliquées dans le prochain fascicule.

Table des fascicules I-II.

<i>Préface</i>	pag. 4
<i>Le cimetière de S^t Hippolyte sur la voie Tiburtine et sa principale crypte historique récemment déblayée</i>	» 9
§ I. <i>Le cimetière d'Hippolyte et celui de Cyriaque.</i>	» 10
§ II. <i>Le nom primitif du cimetière d'Hippolyte....</i>	» 13
§ III. <i>Témoignages antiques sur le tombeau d'Hip- polyte et des autres martyrs enterrés au même endroit</i>	» 17
§ IV. <i>Les topographes du VII^e siècle, et leurs rapports avec Prudence, le livre pontifical et les actes des martyrs</i>	» 20
§ V. <i>Examen chronologique de la substitution d'un Hippolyte soldat palatin à Hippolyte prêtre de Rome</i>	» 28
§ VI. <i>Translation des corps des martyrs; dévasta- tion et abandon de la crypte et du cimetière d'Hippolyte et de la basilique annexe, de puis le IX^e siècle jusqu'au milieu du XVI^e.</i>	» 39
§ VII. <i>Recherches et excavations dans le cimetière d'Hippolyte, depuis la fin du XVI^e siècle jus- qu'à nos jours</i>	» 44
§ VIII. <i>Les dernières explorations du cimetière d'Hip- polyte avant les fouilles actuelles</i>	» 52
§ IX. <i>Découverte de la crypte de S^t Hippolyte; in- scription relative aux restaurations exécutées sous le pape Vigile</i>	» 59
§ X. <i>Description sommaire de la crypte d'Hippo- lyte et des monuments que l'on y a trouvés jusqu'ici</i>	» 69
<i>Conclusion</i>	» 77
<i>Inscription grecque récemment découverte en Phrygie, comparée avec la célèbre épitaphe métrique d'Abercius</i>	» 79
<i>Explications des planches</i>	» 84





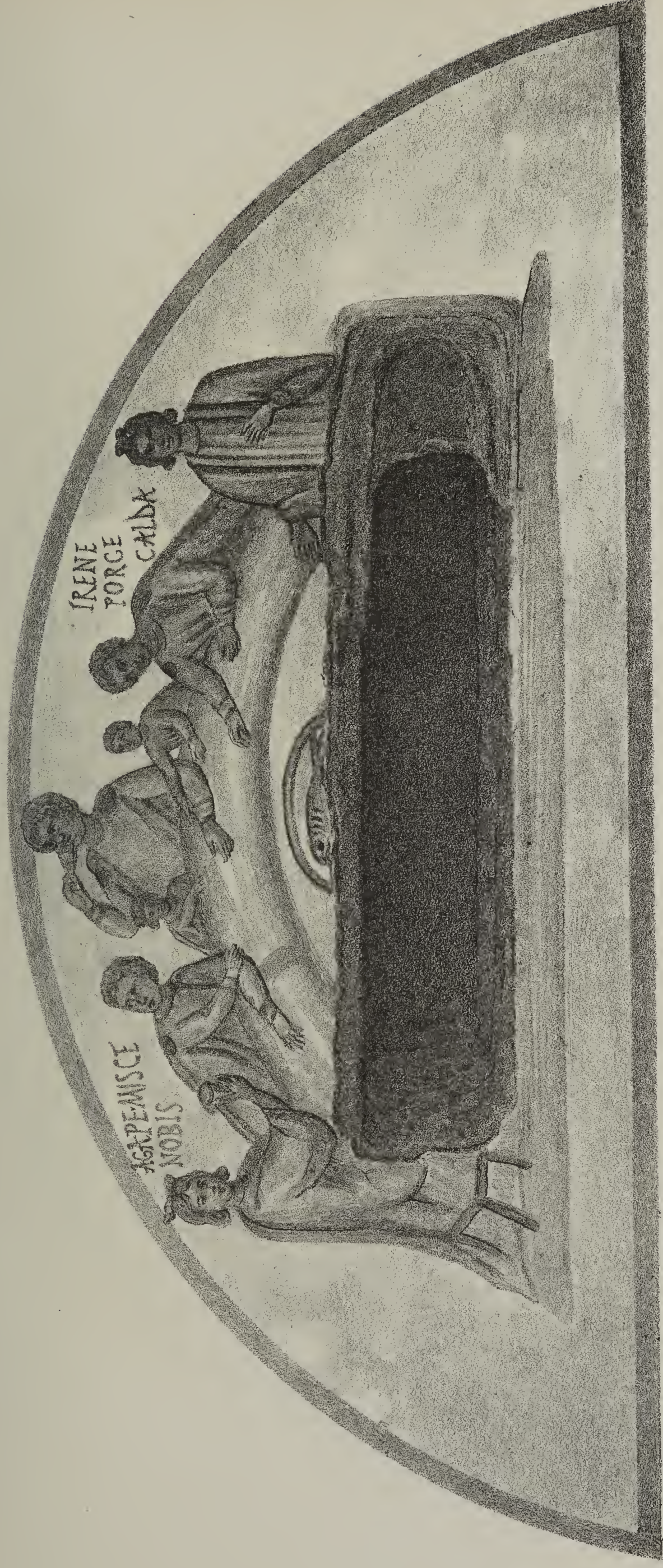
Echelle de ?

100 Centim.

50

Cromo-tit. Mairé e Mariani

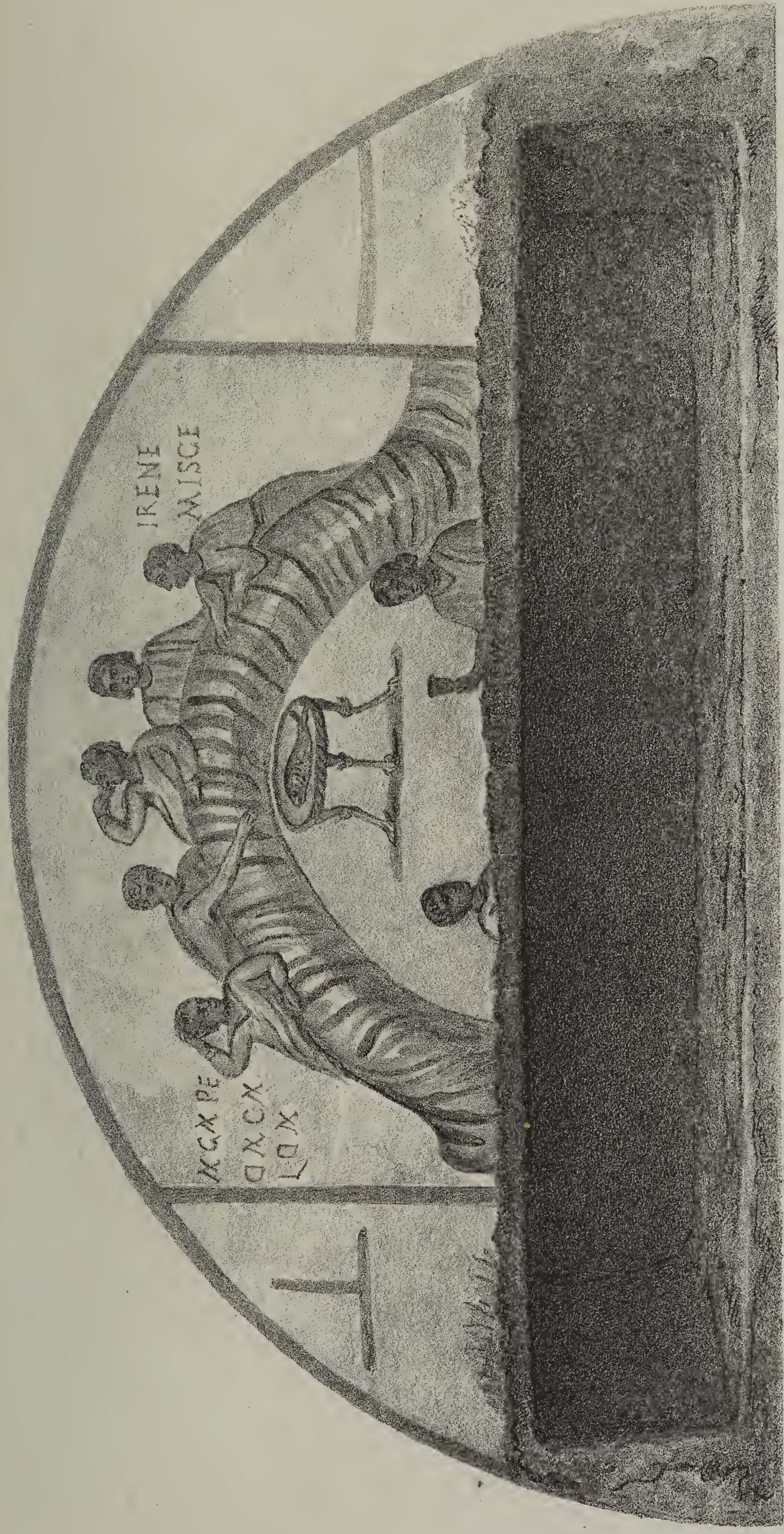
LIBRARY
OF THE
UNIVERSITY OF ILLINOIS



Echelle de 0 50 100. Centim.

Crono-lit. Marre' e Mariani

LIBRARY
OF THE
UNIVERSITY OF ILLINOIS



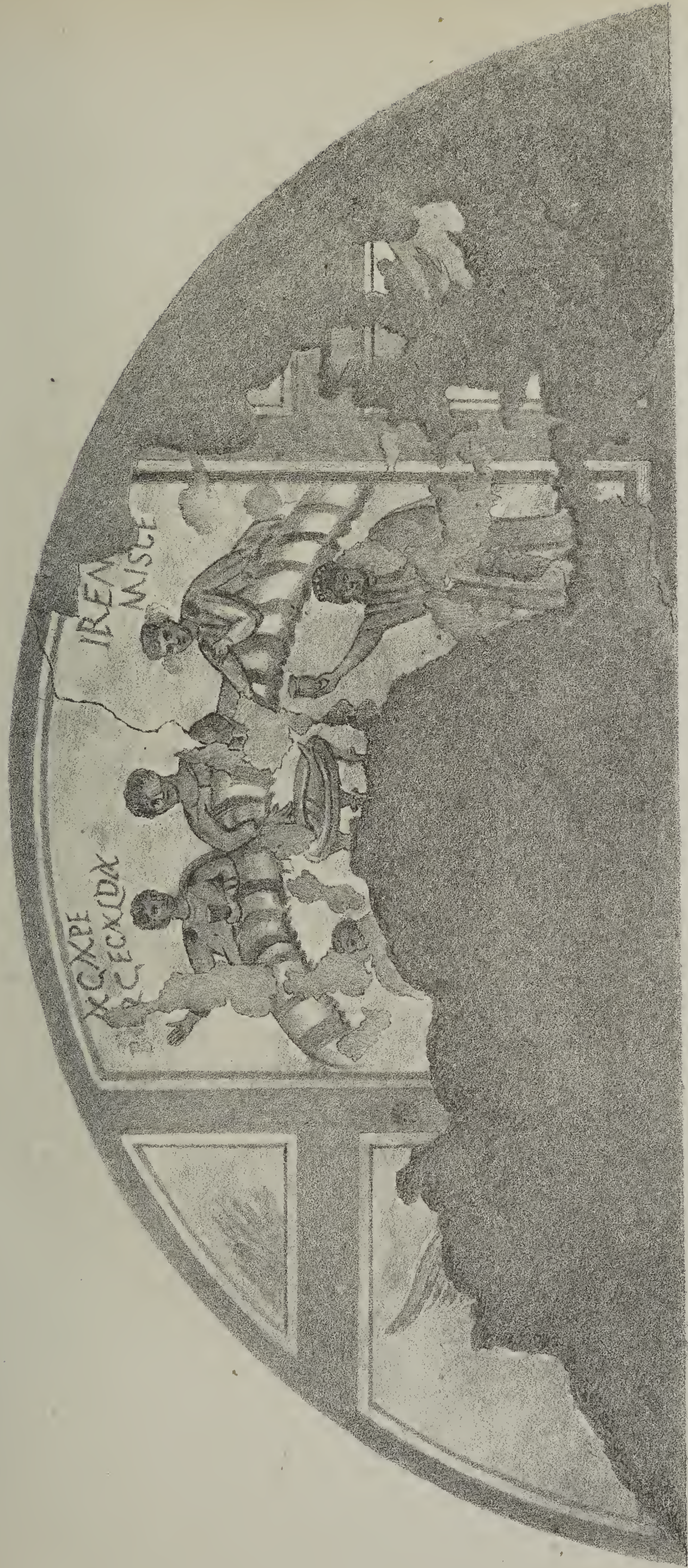
10. centum

50

Echelle de

Crono-lit. Marre' e Mariani

LIBRARY
OF THE
UNIVERSITY OF ILLINOIS



Echelle de 100 centim

Cyano-bleu de M. de M. de M.

LIBRARY
OF THE
UNIVERSITY OF ILLINOIS

CONFÉRENCES DE LA SOCIÉTÉ D'ARCHÉOLOGIE CHRÉTIENNE À ROME

~~~~~  
(VI<sup>e</sup> année)

28 novembre 1880.

La sixième année est inaugurée par un savant discours du P. Bruzza, président, qui parle d'une tessère en terre cuite, unique en son genre, présentant une formule d'exorcismes inconnue en grec et en latin. Cette tessère a été depuis publiée et commentée par le P. Bruzza dans le Bulletin de la commission communale d'archéologie, année 1881 p. 167-173.

M. de Rossi présente et explique un peigne orné d'images symboliques, trouvé récemment à Chiusi, et acquis par lui pour le musée sacré de la bibliothèque Vaticane (v. Bull. 1881 p. 81-92).

M. E. Stevenson annonce qu'il a fait à Londres une découverte de la plus grande importance pour l'histoire de l'art en général et en particulier pour celle des marbriers romains. Les tombes de plusieurs rois d'Angleterre, dans l'abbaye de Westminster et le pavé du chœur ont été exécutés par ces artistes que l'on fit venir de Rome tout exprès, à cause de leur habileté en ce genre de travail. On le sait en Angleterre, mais on l'ignorait en Italie. M. Stevenson fait l'histoire des différentes reconstructions de l'abbaye, il dit que le corps d'Edouard le Confesseur fut déposé à la place d'honneur par Henri III en 1269. Une inscription maintenant perdue, mais conservée avec les autres dans une précieuse description de l'abbaye, dont il reste

un exemplaire du XV<sup>e</sup> siècle, soigneusement étudié par M. Stevenson au British Museum, atteste que la nouvelle tombe fut exécutée cette année là même par un Romain du nom de Pierre: *Hoc opus est factum quod Petrus duxit in actum || Romanus civis etc.* Voici comment on s'explique le choix d'un artiste romain. L'abbé Richard de Ware se rendit à Rome, après son élection en 1258, et y retourna en 1267. Une inscription montre que le pavé de l'église, en *opus alexandrinum*, comme on dit, fut fait en 1268: *Tertius Henricus rex, Urbs, Odericus, et abbas || hos composuere porphireos lapides.* Ware mourut en 1283; on lit dans son épitaphe: *hic portat lapides quos huc portavit ab Urbe.* Il fut donc enterré sous les porphyres et les serpentines du pavé, apportés de Rome et disposés par un marbrier inconnu qui s'appelait Odericus. Le tombeau d'Edouard avec ses belles mosaïques dans le style des artistes romains, fut exécuté d'après les conseils de Ware et avec les procédés indiqués par lui. Il y a d'autres monuments du même travail et sans doute aussi des mêmes artistes, le tombeau d'Henri III, mort en 1272, ceux des ses fils et celui d'Edoard I<sup>er</sup>. M. Stevenson s'étend longuement sur *Petrus* et *Odericus*, sur les relations entre l'Angleterre et l'Italie au XIII<sup>e</sup> siècle, sur la célébrité des ouvriers romains, sur le style des monuments de Westminster, sur ce fait qu'à Cantorbéry et sans doute ailleurs il y a des oeuvres du style et peut-être de la main de nos marbriers qui ont pu être appelés exprès pour les exécuter.

12 décembre 1880. -

M. le docteur Holtzinger parle de antiquités chrétiennes d'Olympie, qu'il a étudiées dans un récent voyage en Grèce. Il décrit l'état actuel de la basilique byzantine, où il y a encore des parties du V<sup>e</sup> et du VI<sup>e</sup> siècle et qui s'élève sur un édifice beaucoup plus ancien; on croit que celui-ci n'est autre que l'ate-



lier de l'immortel artiste athénien qui exécuta la statue chryséléphantine de Jupiter Olympien.

Il présente ensuite des calques et des copies d'inscriptions sépulcrales, parmi lesquelles il faut en remarquer une où l'on voit trois croix peintes en rouge et une autre où sont nommés un clerc et un marbrier qui demandent les prières des fidèles. Il donne lecture d'un catalogue de terres cuites à emblèmes chrétiens conservées à Olympie et à Athènes et il montre des dessins de lampes en terre cuite ornées de la croix monogrammatique; où le P a un appendice semblable à celui de l'R latin. Sur cette forme du monogramme gréco-latin et sur sa distribution chronologique et géographique, le comm. de Rossi donne des éclaircissements conformes à ce qu'il a dit depuis sur ce sujet dans le Bulletin 1880 p. 162-168.

M. le professeur Gamurrini parle du sanctuaire de S<sup>t</sup> Donat près d'Arezzo, ancienne cathédrale de cette ville, avant le transfert du saint dans la basilique *intra muros*. Il en trace rapidement l'histoire et présente le dessin d'une grande inscription de l'année 1340, distribuée autour de l'image en relief d'un évêque de la ville; on y remarque des expressions extraordinaires et si confuses que jusqu'ici les savants n'avaient pu les expliquer. Il en relève l'importance en y signalant une allusion à une découverte de nombreux tombeaux dans l'ancienne cathédrale; il invite le comm. de Rossi à donner son opinion sur ce précieux et obscur monument.

M. de Rossi lit cette inscription étrange où il est dit que l'on découvrit en 1340 le tombeau d'un saint Marcellus, appelé improprement vicaire général de l'empereur Théodose, de Capsia sa fille, de douze martyrs et de *LIIII nobilissimorum civium de urbe Aretina*. On lit ensuite: *Quisquis hujus conspicui operis claustra conspexerit Cunemunde in qua episcoporum et martyrum membra quiescunt humata nichil aliud eis dulcius fuit quam aula regis superni natum a cunabulis nutrit mater*

*nullis contrarius evi vitia reprimendo iniqua et imitati sunt omnes semper vitam totam sanctorum patrum*<sup>1</sup>. Il dit que le lapicide avait brouillé entièrement le texte tracé sur le papier et que les mots *in qua episcoporum et martyrum membra quiescunt humata* doivent être restitués à une phrase précédente où est nommée l'église de S<sup>t</sup> Donat. Les lacunes suppléées, l'inscription doit être disposée à peu près comme ceci: *Quisquis huius conspicui operis claustra conspexerit (opus esse sciat . . . . . et matris eius) Cunemundae. Nihil aliud eis dulcius fuit quam aula regis superni: natum a cunabulis nutrit mater evi vitia reprimendo iniqua: (hic) nullis contrarius omnes semper (amavit): et imitati sunt vitam totam sanctorum patrum*. L'inscription parle donc de nobles Lombards, qui vers le VIII<sup>e</sup> siècle firent exécuter de grands travaux à S<sup>t</sup> Donat; elle en fait l'éloge dans le style du temps, grossier, mais cependant meilleur que celui des inscriptions lombardes du même genre que l'on trouve à Chiusi<sup>2</sup>. Elle continue en énumérant les noms des principaux martyrs et autres saints trouvés lors de la découverte susdite; parmi ceux-ci il y a un *Lucillus clarissimus subdiaconus*. M. de Rossi fait remarquer que *clarissimus*, titre d'honneur, est étranger au style épigraphique chrétien, en parlant d'un saint. Dans le cas présent *Clarissimus* est le nom propre du sousdiacre; il doit être séparé du précédent, *Lucillus*. Il confirme cette interprétation en disant qu'en 1340 les habitants d'Arezzo n'auraient pû expliquer les sigles antiques V · C · par *vir clarissimus*; en effet, les ayant trouvées à la suite du nom de Marcellus, ils ne les comprirent

<sup>1</sup> On peut voir un dessin de cette inscription dans la belle monographie que les jeunes frères Angelo et Ubaldo Pasqui ont publiée sur la cathédrale d'Arezzo et ses monuments, Arezzo, 1880 p. 114-116.

<sup>2</sup> De Cunemunde, de son fils et de leur *opus conspicuum* à S<sup>t</sup> Donat d'Arezzo, il n'est resté aucun souvenir; des documents inédits sur ce sanctuaire, au X<sup>e</sup> et au XI<sup>e</sup> siècle, ont été récemment publiés par M. Bress'au dans le *Neues Archiv* V p. 438-51.



pas, les lirent *vicarius generalis*, et firent de ce personnage un martyr, tandis que ce fut un homme important du temps de Théodose. Il conclut que ces données nous révèlent la situation précise et les principales tombes de l'antique cimetière chrétien d'Arezzo.

2 janvier 1881.

M. le professeur Serafino Balestra présente des dessins des églises des SS. Pierre et Paul, de S<sup>t</sup> Abundius, de S<sup>te</sup> Euphémie et de S<sup>t</sup> Fidèle à Côme; dans les souterrains de cette dernière il a trouvé les restes de la basilique primitive du quatrième siècle et même les fondements de l'ancien temple de Jupiter, depuis transformé en église. Il dit que dans l'édifice primitif on reconnaît encore la *schola cantorum*, autour de l'autel principal, et un petit autel placé à gauche. Il parle ensuite de l'abside de la basilique de S<sup>t</sup> Abundius, antérieure au XI<sup>e</sup> siècle, décrit les peintures qui la décorent à l'extérieur et dit qu'elle était probablement recouverte d'une toiture. Il parle des anciens tombeaux chrétiens retrouvés auprès de la basilique, des niches qui en occupaient le pourtour, enfin d'une inscription chrétienne, récemment découverte et datée par le postconsulat de Marcien et de Zénon (470), et en même temps par l'indiction, chose très rare sur les monuments du V<sup>e</sup> siècle.

M. de Rossi ajoute qu'il résulte de cette inscription que le consul oriental Zénon avait été promulgué en Occident<sup>1</sup>; quant à l'indiction, elle n'apparaît pas avant le VI<sup>e</sup> siècle sur les inscriptions de Rome; mais à Côme on la trouve un peu plus tôt. Il y en a même un exemple du commencement du V<sup>e</sup> siècle, de l'année 401, sur une épitaphe grecque, il est vrai, appartenant à la tombe d'un Syrien (V. *Bullettino* 1864 p. 78, 79).

<sup>1</sup> V. *Inscr. christ.* I p. 374.

Quant à l'abside de S<sup>t</sup> Abundius, ornée de peintures à l'extérieur, il pense qu'elle a pu être à arcades ouvertes, avec un déambulatoire par derrière, comme l'étaient à Rome celles des SS. Côme et Damien et de la basilique libérienne, et à Naples celles de S<sup>t</sup> Georges *ai Mannesi* récemment découverte et celle de S<sup>t</sup> Jean majeur (*Bull.* 1880 p. 154 et suiv.) Les niches du pourtour extérieur, à S<sup>t</sup> Abundius, sont des chambres sépulcrales, comme celles que décrit S<sup>t</sup> Paulin de Nole à la basilique principale de S<sup>t</sup> Félix; c'est l'origine des chapelles latérales dans l'architecture moderne de nos églises.

M. l'abbé Adolf Hytrek commence la relation de son voyage en Afrique; il communique des photographies de quelques monuments chrétiens importants de Numidie et de Mauritanie. Il parle des antiquités d'Orléansville et spécialement de la basilique de Reparatus, découverte en 1843, en décrit le pavé de mosaïque, avec les inscriptions connues : SANCTA ECLESIA et MARINVS SACERDOS, présente les calques d'autres inscriptions de la même localité, dont quelques-unes sont maintenant au musée d'Alger, des dessins des anciens *plutei* de la basilique, d'autres dessins de l'église de *Bagaia*, mentionnée plusieurs fois par S<sup>t</sup> Augustin et théâtre de luttes sanglants entre catholiques et donatistes. Il vient ensuite à la basilique de Tebessa, où il distingue deux parties, la grande église, détruite vers la fin du V<sup>e</sup> siècle, et la petite, du siècle suivant, probablement reconstruite sous Justinien. Il décrit ce qui reste de ce monument, à l'aide de dessins et de photographies, spécialement le grand atrium avec le *cantarus* au milieu, le baptistère, la mosaïque placée sous l'autel, avec le monogramme du Christ, enfin l'inscription de l'évêque Palladius.

M. Marucchi, secrétaire, présente un dessin d'un devant de sarcophage conservé au musée Chiaramonti (n. 23), qu'il a reconnu être une sculpture chrétienne, échappée aux archéologues. On y voit, à droite du spectateur, le banquet avec les

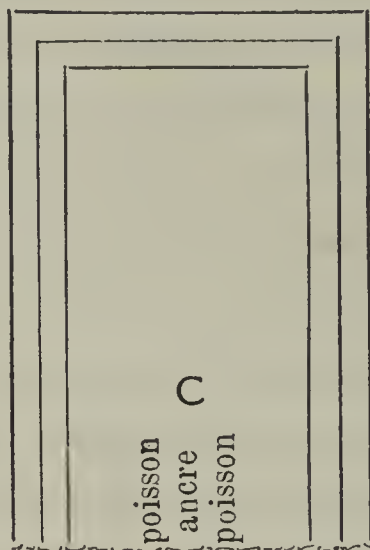


corbeilles de pain, et le poisson sur un plat devant les convives; à gauche un groupe de deux personnes, un enfant nu plongé dans l'eau jusqu'aux genoux et un homme barbu faisant le geste d'étendre la main vers la tête de l'enfant. Il reconnaît dans ce groupe une représentation du baptême et la rapproche des peintures symboliques du cimetière de Calliste, de la célèbre inscription d'Aquilée et d'autres monuments; il fait remarquer la ressemblance de cette sculpture avec un sarcophage d'Arles par Millin, où est figuré le baptême du Sauveur, et en conclut que c'est la même scène dans les deux bas-reliefs, c'est-à-dire le baptême du Christ, prototype du baptême des fidèles. Ce sujet, dans les temps les plus anciens, fut souvent représenté d'une manière symbolique; plus tard on préféra une représentation plus réaliste; la manière symbolique était en vogue au V<sup>e</sup> siècle; c'est alors que fut exécutée la sculpture du Vatican, qui nous montre le Sauveur sous les traits d'un enfant. Dans cette sculpture, l'eau baptismale semble descendre d'en haut; peut-être jaillissait-elle du rocher mystique, suivant le mot de Tertullien: *aqua baptismi defluit de petra*. La représentation du baptême, qui est ici certaine, conseille de voir l'Eucharistie dans le banquet qui s'y trouve joint, d'autant plus que les pains et les poissons y sont disposés de la même façon que dans les peintures du cimetière de Calliste. M. de Rossi approuve cette interprétation en ce qui regarde le baptême: mais il fait des réserves sur le sens eucharistique du banquet (v. pl. IX).

16 janvier 1881.

M. Lugari présente une plaque de marbre phrygien, oblongue et mince, provenant de Frascati, sur laquelle est gravée une ancre avec deux poissons: le creux de la gravure est rempli de mastic. Il fait remarquer l'aspect cruciforme de l'ancre, l'importance symbolique que lui donne son groupement avec

les deux poissons et la lettre C isolée au dessus du groupe.  
Voici la forme de ce fragment:



M. de Rossi dit que ce marbre ayant été placé verticalement, comme le montre le dessin gravé et la lettre qui subsiste, ne peut être considéré comme une fermeture de *loculus*, mais comme un revêtement de pilastre ou de mur dans quelque édifice privé ou sacré. Cela étant, c'est un objet d'une espèce très rare. La lettre C, isolée, paraît être l'initiale de CΩTHP, dernier mot de l'acrostiche IXΘYC: ainsi, le groupe symbolique aura été placé entre ces lettres mystiques, disposées de bas en haut, comme ceci:

C

Y

Θ

X

I

On pourrait aussi penser au mot CTAYPOC écrit verticalement, avec allusion à l'ancre cruciforme; la première interprétation semble préférable.

M. Gamurrini présente un plomb trouvé à Bieda, l'antique Blera, près Viterbe; il porte une inscription grecque qui se déchiffre ainsi: KYPIE BOHΘEI TW ΔΟΥΛΩ COY CTEΦANΩ ΠΑΤΡΙΚΙΩ ΚΑΙ ΔΟΥΚΙ ΡΩΜΗC: « Seigneur, secourez votre



serviteur Etienne, patrice et duc de Rome ». Ce personnage, comme le montre l'inscription grecque de sa bulle, doit être de l'époque de la domination byzantine en Italie, du VII<sup>e</sup> au VIII<sup>e</sup> siècle. M. Gamurrini rapproche ce plomb d'un autre semblable, édité par Sabatier, où Etienne est nommé duc et patrice, mais sans que le nom de Rome soit exprimé; il en conclut que le terme de patrice suffisait à indiquer le duc de Rome. Cet Etienne serait le plus ancien des ducs de Rome que l'on connaisse et il pourrait se faire que tous les plombs où le seul titre de patrice est mentionné eussent appartenu à des ducs de Rome.

M. de Rossi fait observer que le seul titre de patrice n'est pas suffisant pour désigner les ducs de Rome, vu qu'on le trouve porté par les préfets d'Afrique et par d'autres ducs byzantins. Il reconnaît d'ailleurs l'importance de ce plomb, qui provient d'un lieu célèbre dans l'histoire du duché de Rome, l'antique Blera en Toscane.

M. E. Stevenson présente le calque de l'inscription suivante, qui se lit sur une table cimetériale de marbre trouvée dans une maçonnerie du cimetière de Priscille, au second étage, près de l'escalier :

MAECILIO HYLATI DV  
LCISSIMO NVTRITORI CAE  
IONIORVM FVSCIANE CF  
ET CAMENI CV QVI VIXIT AIN ·  
LXXV MEN X FECIT MAE  
CILIA ROGATA DOMINO PA  
TRI DVLCISSIMO MELITO

AMATORI  
BONO QVI OM  
NES SVOS AM  
ABIT CARIS  
SIMO

Les lettres AE à la fin de la seconde ligne sont une adjonction postérieure; il y avait d'abord CIONIORVM, qui a été corrigé en CAEIONIORVM. L. 4, AAIN · pour ANN · est une erreur du lapicide. *Maecilius Hylas* fut le père nourricier des deux

Ceionii, *Fusciana clarissima femina* et *Camenius clarissimus vir*. M. Stevenson relève l'importance de ce détail dans une inscription certainement chrétienne; il attribue le monument à la fin du III<sup>e</sup> siècle ou au commencement du IV<sup>e</sup>.

M. de Rossi ajoute que le personnage mentionné ici est ce *Ceionius Camenius*, dont la nomenclature complète est *Alfenius Ceionius Julianus Kamenius*, qui fut préfet de Rome en 333; on en a un piédestal honoraire, érigé *in domo ejus*, et sorti de terre sur le Quirinal, près du palais Barberini<sup>1</sup>. Il résulte de là, dit-il, que la maison des Ceionii Juliani était sur le Quirinal; cela s'accorde très bien avec la découverte de l'épithaphe de leur *nutritor* dans le cimetière de Priscille, sur la voie Salaria, c'est-à-dire dans une région appropriée à la sépulture des chrétiens qui habitaient cette partie de la ville. On voit maintenant que Ceionius Camenius était frère de Fusciana; il est probable que son *gentilicium* Alfenius lui venait de sa mère qui paraît ainsi s'être appelée Alfenia Fusciana.

M. de Rossi parle ensuite des inscriptions et du tombeau trouvés à S<sup>t</sup> Laurent en préparant l'emplacement du sarcophage de Pie IX; il s'occupe en particulier d'une épithaphe métrique mutilée qu'il supplée en la rapportant au pape Zosime enterré dans cette basilique (*Bull.* 1881 p. 100).

30 janvier 1881.

M. Hytrek continue son rapport sur la basilique de Tebessa, dont il décrit toutes les parties, à l'aide des dessins qu'il met sous les yeux de la société. Parmi les ornements il fait remarquer spécialement la vigne et le ver à soie plusieurs fois répétés, et aussi quelques décorations qui ont une certaine ressemblance avec ceux de style gothique. Il dit que cet édifice

<sup>1</sup> *C. I. L.* VI, 1675; sur le lieu de la découverte, qui n'est pas noté dans le *Corpus*, v. Oderici, *Dissert.* p. 172.



fut construit vers le milieu du IV<sup>e</sup> siècle, peut-être au temps de l'évêque donatiste Marculus, vénéré comme un saint par les schismatiques; les Vandales détruisirent la basilique en 534, dans les combats qu'ils eurent à soutenir contre l'armée byzantine conduite par Bélisaire. Tebessa fut rendue à l'empire par Salomon, successeur de Bélisaire; c'est alors, pense M. Hytrek, que l'on construisit la basilique latérale, à laquelle se rattachent cinq chambres ou petites chapelles et un souterrain contenant des tombeaux, entre autres celui de l'évêque Palladius. En 684 Tebessa tomba au pouvoir des Sarrasins et la basilique fut entièrement abandonnée. M. l'abbé Delapard, curé de Tebessa, mérite les plus grands éloges pour les soins qu'il a apportés au déblaiement de cet important monument chrétien.

M. Mariano Armellini présente la copie d'une inscription trouvée depuis quelques jours dans la basilique de S<sup>te</sup> Agnès, en construisant une nouvelle chapelle:

NE TRISTES LACrimas ne pECTORA TVNDITE Vestra  
 O PATER ET MATER Nam regNA CELESTIA TANGO  
 ✕ NON TRISTIS EREBVS Non pALLIDA MORTIS IMAGO  
 ✕ SED REQVIES SECVRA TE<sup>net</sup> LVDOQVE CHOREAS  
 INTER FELICES ANIMAS ET amOENA PIORVM  
 PR . . . . . {DDIAM DECORANT}

Elle est incomplète; il y manque le nom du défunt et celui de l'auteur du monument: la paléographie et le style conviennent au IV<sup>e</sup> siècle, ce qui s'accorde bien avec la présence du monogramme constantinien. C'est un fils qui parle; il exhorte ses parents à ne pas pleurer sa mort, car il est heureux dans les beaux jardins du paradis<sup>1</sup>. M. Armellini fait remarquer que

<sup>1</sup> Au commencement du dernier vers M. Armellini a distingué les traces des lettres PR ou BR, il préfère PR et supplée *praedia*. On pourrait aussi songer à *praemia*: le sens est le même: *amoena piorum praemia* ou *praedia* c. a. d. le céleste jardin, *paradisus*. J. B. de R.

ces vers n'ont point été transcrits par les anciens auteurs de recueils épigraphiques, tandis qu'une inscription de même sens et à peu près de même forme, datée de l'année 382, a été copiée par eux à S<sup>te</sup> Agnès où l'on en conserve encore une partie (*Inscr. christ.* I p. 141 n. 317).

Le p. Bruzza présente le plan et les coupes de la basilique milanaise de S<sup>t</sup> Vincent in Prato, profanée depuis le dernier siècle, et qu'on veut rendre au culte; il invite à contribuer à cette belle œuvre, où il s'agit d'un édifice très important pour l'ancienne architecture chrétienne.

Il donne ensuite lecture d'un passage intéressant relevé dans un document de 982, dans le régeste de Tivoli. On y lit qu'Amaso, évêque de Tivoli, et sa soeur donnèrent une maison et quelques terrains au monastère de S<sup>te</sup> Agnès et S<sup>te</sup> Constance, situé à Rome, *Via Nomentana in agro Velisci*. Les actes de S<sup>te</sup> Agnès désignent sous trois noms différents le fonds de terre où elle reçut la sépulture: *praedium*, *praedictum*, *agellum parentum eius*; mais ils n'indiquent pas le nom de la région suburbaine à laquelle ce fonds de terre appartenait. Nous savons maintenant que l'*agellum* faisait partie de l'*ager Velisci*. Ce nom ne paraît pas avoir été altéré; il a la même racine que *Velia*, *Velitrae*, *Velabrum*, *Velinus*, le même suffixe que *Faliscus*, *Oscus*, *Volscus*, *Tusculus*, *Priscus*; il appartient donc à la classe des noms dérivés des langues primitives de l'Italie moyenne ou inférieure. *Veliscus* est identique aux noms de même racine que l'on vient de citer; *Velia*, *Velinus* signifiant lieu rempli d'eaux stagnantes, *Veliscus* doit avoir la même signification ou à peu près. En fait, les vallons qui s'étendent derrière la basilique de S<sup>te</sup> Agnès contiennent des bassins qui, avant les grands travaux agricoles, devaient être humides et marécageux. Cette situation doit être rapprochée de la tradition ecclésiastique sur le cimetière Ostrien, appelé *coemeterium ad nymphas*, *ubi Petrus baptizabat*; le sens du mot *ad nymphas* est le



même que celui de *Veliscus*; ainsi, les arguments philologiques viennent ici confirmer les documents de l'histoire sur l'état primitif de cette localité et permettent d'ajouter un nom nouveau à la topographie de la banlieue romaine et des lieux illustrés par les anciens souvenirs chrétiens.

M. de Rossi, pour confirmer ces conclusions, dit que les meilleurs manuscrits et les plus complets du martyrologe hiéronymien, au *XVI kal. oct.*, désignent ce cimetière de la voie Nomentane par les mots *ad Caprea, Capria*; cette appellation doit être comparée à celle du célèbre marais Caprea ou *Capreae* dans le Champ de Mars. Tout cela s'accorde bien avec l'état fangeux du souterrain, plein de suintements et de stalactites. Du reste, les actes apocryphes du pape Libère, document des premières années du VI<sup>e</sup> siècle, font allusion à des étangs ou marais existant en cet endroit et disent que S<sup>t</sup> Pierre y baptisait.

Le p. Bruzza présente ensuite quatre lampes chrétiennes offertes par M. Costa; sur l'une d'elles on voit la scène, jusqu'à présent unique, des trois enfants dans la fournaise, accompagnés de l'ange qui écarta d'eux les flammes avec ses ailes; cette représentation est empruntée fidèlement au texte sacré.

Mgr. Jänig montre deux fragments d'un même sarcophage de marbre; l'un d'eux représente le pasteur appuyé sur son *pedum*, avec la brebis auprès de lui; l'autre une figure de femme orante, près de la quelle on voit un autel circulaire allumé et une colombe. Il dit que le pasteur a la pose d'un génie du sommeil et que ce pourrait être le bon Pasteur évangélique. Quant à l'orante, la présence de l'autel, peu conforme au symbolisme chrétien, forme une grave difficulté<sup>1</sup>.

<sup>1</sup> Le P. Garrucci a récemment étudié cette sculpture singulière (*Civ. Catt.* 20 janv. 1883 p. 210-13). Suivant lui, la colonnette n'est pas un autel; il en expose le symbolisme, qui rappellerait la colonne de flamme représentée sur d'autres monuments relatifs à l'exode des Israélites. Que cette colon-

M. de Rossi présente un petit médaillon de verre avec le mot AVSONIORVM en lettres dorées (pl. VII, n. 2), trouvé dans le cimetière de Domitille; il rappelle que ces petits objets ont servi quelquefois à décorer des écrins et autres précieux utensiles domestiques, comme le p. Bruzza l'a démontré. Il parle ensuite des Ausonii, se réservant d'en traiter plus à fond dans le tome IV de la *Roma sotterranea*.

13 février 1882.

M. Mariano Armellini annonce qu'il a découvert sur le Coelius, au dessous des substructions du temple de Claude, les restes d'une abside peinte, la même certainement dont un dessin fut publié par Paciaudi, lequel y voyait un ancien bain chrétien. Dans ces peintures, actuellement disparues, figurait l'image du pape Formose, mais soigneusement effacée, ce qui se rattache à la condamnation de sa mémoire prononcée par son successeur. Il dit que cet édifice était un oratoire dédié à S<sup>t</sup> Laurent, dont on y voyait l'image, avec celle de S<sup>t</sup> Hippolyte, groupées aux côtés du Sauveur et des apôtres Pierre et Paul; peut-être était-ce là l'*ecclesia s. Laurentii supra s. Clementem* qui fut restaurée par le pape Etienne II <sup>1</sup>.

Le prof. Michele Stefano de Rossi confirme le sens donné par le p. Bruzza à la dénomination *ager Velisci* appliquée au terrain où s'étend le cimetière Ostrien. Des observations géologiques faites en cet endroit lui montrent que les affluents de l'Anio y avaient jadis formé un lac, qui s'est maintenu

nette, tant par sa position que par sa forme, ressemble à un autel, c'est ce qui me paraît impossible à nier; mais l'autel allumé étant inconciliable avec la loi chrétienne, on devra tenir compte des arguments du savant auteur pour procéder à une interprétation symbolique. J. B. de R.

<sup>1</sup> Sur cette peinture, v. le Bull. 1868 p. 59, 60; — sur l'église de S<sup>t</sup> Laurent *supra s. Clementem*, le commentaire de l'abside de S<sup>t</sup> Clément dans mon ouvrage sur les Mosaïques des églises de Rome J. B. de R.



jusqu'au voisinage de l'époque historique. Il y a remarqué des restes de murailles et des vases archaïques, témoignages de l'existence de quelque village placé sur le bord du lac. La conclusion de tout cela c'est que la tradition ecclésiastique sur l'endroit appelé *ad Nymphas*, est appuyée, même par la géologie et l'archéologie préhistorique.

M. Enrico Stevenson présente un vase de bronze à deux anses, provenant de Sicile, avec cette inscription entre deux croix: ✚ S · COLA SERRAVILLA ✚. En la comparant avec les inscriptions de cloches, il l'attribue au XIII<sup>e</sup> ou au XIV<sup>e</sup> siècle; cet objet a dû appartenir à quelque *schola* ou confrérie de Serravilla. Cependant le point après la première lettre ne semble pas mis par erreur. Peut-être faut-il lire en italien: *san Cola* (Nicolaus) (*di*) *Serravilla*.

Le président montre un fermoir de bronze avec figures d'animaux, du VIII<sup>e</sup> ou du IX<sup>e</sup> siècle; il provient sans doute d'un écriin. Il montre ensuite un album contenant des dessins de lampes chrétiennes appartenant à M. Costa; leurs symboles sont très variés; elles proviennent en grande partie de l'Afrique.

M. de Rossi présente le calque d'une inscription trouvée au dessus du cimetière de Calliste; on y lit l'élégante formule, inconnue jusqu'ici: *cuius dies inluxit....* (Bull. 1881 p. 169).

6 mars 1881.

M. le marquis Eroli présente les dessins de l'église de S<sup>te</sup> Marie de Lugnano, dans le diocèse d'Amelia, et fait ressortir l'importance de cet édifice. D'après le style on peut le rapporter au XII<sup>e</sup> siècle: mais les origines de l'église remontent plus haut: la confession est certainement du IX<sup>e</sup> siècle. Il y a dans cette église une inscription de l'année 1230; elle contient une défense d'emprunter de l'argent au nom de la ville de Lugnano. C'était autrefois l'usage de tenir conseil dans

les églises; cette inscription aura été placée là à la suite de quelque assemblée tenue dans l'église, et où l'on avait pris cette disposition.

Le P. Bruzza, président, montre un dessin d'une grande cloche fondue en mémoire de Boniface VIII et conservée jusqu'à ces derniers temps dans la cathédrale d'Anagni; elle est maintenant brisée en plusieurs morceaux.

M. E. Stevenson prend la parole sur cette communication. Outre cette cloche, plusieurs autres furent fondues, à diverses reprises, par ordre de Boniface VIII, pour la cathédrale d'Anagni; elles portent toutes des inscriptions semblables. Dans celle-ci, il faut noter surtout les noms des fondeurs *Andreoctus* et *Johannes filii condam Guidocti pisani*. M. Stevenson dit qu'il n'entrera pas dans l'histoire des fondeurs de cloches qui ont travaillé à Rome et aux environs, et ne parlera ni de leurs écoles, ni de la distribution topographique et chronologique de leurs oeuvres et des autres compagnies d'artisans indigènes; il n'a pas encore recueilli tous les éléments nécessaires à une telle étude, et d'ailleurs nos séances ne comportent guère des recherches sur le dernier moyen-âge. Cependant il communique les inscriptions des cloches fondues par Andreotto et Jean à Alatri et à Grottaferrata, et il rend compte de l'inscription d'une cloche d'Anagni, exécutée au XII<sup>e</sup> siècle, sous l'évêque Ojolino.

M. Stevenson reprend, en les approuvant, les conclusions de M. le marquis Erolì. Il a étudié lui-même, sur les lieux, l'église de Lugnano et il est resté convaincu qu'elle appartient à la période architecturale du XII<sup>e</sup> siècle. Il présente un calque de l'inscription déjà mentionnée, qui se trouve dans le portique de l'église; et il termine par quelques observations sur le pavé et les ornements de la façade, en incrustations de porphyre et de serpentine, semblables aux produits de l'art des marbriers romains du moyen-âge.

M. Orazio Marucchi, secrétaire, présente un dessin d'un



fragment de sarcophage avec figures en relief; il est encastré dans un mur avec quelques autres fragments, dans le *boschetto* de la villa Albani. Dans cette scène, en grande partie mutilée, figuraient deux époux engageant leur foi sur un livre que supportait une sorte de pupitre; au dessus un personnage étend un voile sur eux et les couronne. Cette figure est celle du Sauveur et ce monument représente le mariage chrétien. M. Marucchi cite quelques verres cimitériaux où la même scène est figurée; il en montre où l'on voit les deux époux couronnés par le Sauveur; d'autres fois une couronne ou un monogramme du Christ, placé entre eux, exprime la même idée. Quant au livre sur lequel les époux se jurent fidélité, des monuments analogues démontrent que c'est le livre des Evangiles; on peut citer en ce genre deux sarcophages; l'un de Rome, publié par Bosio et par Bottari, et l'autre d'Arles, où l'on voit entre les époux un paquet de volumes qui, d'après M. Marucchi, représentent les livres évangéliques. Tout cela relève le prix de la sculpture de la villa Albani, qui, jusqu'ici, n'avait pas attiré l'attention <sup>1</sup>.

20 mars 1881.

M. l'abbé Hytrek lit une étude sur la basilique de Tebessa, dont il présente les plans avec un dessin de l'autel. Il parle ensuite d'un oratoire chrétien situé dans la ville de Hencirim, un des derniers établissements de la Tebessa de Justinien. Il fait remarquer que l'abside était ouverte et supportée par des piliers monolithes; l'autel était isolé, en forme de coin, et orné de signes et de monogrammes.

M. Frothingham parle d'une statue de S<sup>t</sup> Simon, dans l'église de ce nom à Venise; on lit au dessous le nom de l'ar-

<sup>1</sup> Elle a été depuis publiée et expliquée par M. Marucchi dans son opuscule intitulé: *Il matrimonio cristiano sopra un antico monumento inedito*, Rome, 1882.

tiste: *coelavit Marcus opus hoc insigne Romanus*, et la date de 1317. *Romanus*, dit-il, n'est pas un nom de famille; il indique la patrie de l'artiste. La statue est placée sur un sarcophage; par le style elle rappelle Andrea Pisano et ses fameuses portes du baptistère de Florence. Ce *Marcus* doit être ajouté au catalogue des artistes romains du XIII<sup>e</sup> et du XIV<sup>e</sup> siècle, époque où florissaient les célèbres écoles des Cosmati. M. de Rossi confirme les conclusions de M. Frothingham, en disant que ces artistes avaient coutume de graver sur leurs oeuvres le nom de leur patrie, surtout quand ils travaillaient au loin.

M. E. Stevenson présente une copie à l'aquarelle et en grandeur naturelle de la fresque des trois saints Pierre, Marcellin et Pigmenius dans le cimetière de Pontien; elle a été exécutée par M. l'abbé Liell. A cette occasion, M. Stevenson donne quelques détails sur ce cimetière, ses principaux centres, dont quelques-uns sont connus de tout le monde, mais dont un autre, très ancien, a été découvert par M. Mariano Armellini; on y reconnaît l'escalier spécial, le lucernaire avec sa grille de marbre et une crypte spacieuse avec un arcosolium et un sarcophage. Quant aux peintures reproduites par M. Liell, leur importance historique vient de ce qu'elles étaient près de la tombe du martyr Pigmenius et précisément sur la *fenestella confessionis*, reconnaissable encore à la fumée des lampes votives qui l'ont noircie. M. de Rossi rappelle que sur cette *fenestella* on lit un grand nombre de *graffiti*, parmi lesquels Bosio n'a transcrit que celui d'un *servitor beati Marcellini martyris*.

M. Mariano Armellini présente une clochette de bronze trouvée à Fabriano. La peignée est un buste de femme, de style byzantin, représentant peut-être une impératrice. On lit autour: ΠΡΟΕΡΗCΙΟΥ; c'est le nom du propriétaire ou de l'ouvrier. M. Armellini soumet cet objet à l'étude des personnes présentes, sans décider s'il a été affecté à l'usage liturgique ou simplement à l'usage domestique.



M. de Rossi reconnaît la singularité de cette clochette; il la juge postérieure au VI<sup>e</sup> siècle; il ajoute que le nom ΠΡΟΕ-  
PHCIOY ne peut se rapporter à un saint, car on n'aurait pas  
alors omis d'y joindre TOY ΑΓΙΟΥ. Ce doit être le nom du  
propriétaire. Quant à l'objet lui-même, il est d'usage privé,  
car l'usage liturgique des clochettes est bien postérieur. M. le  
chanoine Le Louet fait remarquer que le battant de la clochette  
est une adjonction moderne. En somme, M. de Rossi juge que  
ce bronze est un poids de balance.

M. de Rossi expose ensuite la découverte de la chambre  
d'Ampliatius dans le cimetière de Domitille (*Bull.* 1880 p. 189;  
1881 p. 61-80).

3 avril 1881.

M. Frothingham présente le dessin d'un sarcophage chré-  
tien, jugé du IV<sup>e</sup> siècle, qui se trouve à Venise dans la cha-  
pelle du trésor de S<sup>t</sup> Marc et n'a pas encore été publié. Sur  
le devant on voit le Christ au milieu des douze apôtres, remet-  
tant un volume à saint Paul, qui le reçoit avec respect sur  
les plis de son manteau. Les autres apôtres, tenant chacun son  
volume, ont des attitudes diverses. Cette sculpture présente  
quelques particularités, des nimbes ajoutés après coup aux têtes  
des apôtres, la croix derrière la tête du Sauveur; la dorure de  
certains parties des vêtements; cette dernière particularité se  
retrouve dans un sarcophage du cimetière juif de la vigne Ran-  
danini et dans un sarcophage chrétien de Clermont.

M. de Rossi parle de la sculpture polychrome, fort esti-  
mée des anciens et dont les chrétiens aussi ont fait usage. Le  
sarcophage de Venise vient peut-être d'Aquilée. M. Marucchi  
rappelle qu'il y a dans le musée Kircher un sarcophage chrétien,  
grossièrement sculpté, où l'on a représenté le sermon sur la  
montagne, et qui conserve de nombreuses traces de dorures.

M. Mariano Armellini pense que la croix derrière la tête du Sauveur peut être une représentation voilée de la crucifixion.

M. de Rossi communique une photographie qui lui a été donnée par M. le docteur Richter. Elle représente une plaque de marbre où sont sculptés deux génies soutenant un encarpe; au milieu, le monogramme constantinien du Christ (v. pl. X, 2). Ce marbre a été, jusqu'en 1847, engagé dans la maçonnerie d'une maison de la place d'Espagne; maintenant il se trouve dans un pavillon, à Glinicke, en Prusse. Ni la forme ni le style n'indiquent un devant de sarcophage, mais plutôt une sculpture ornementale, provenant peut-être d'une basilique chrétienne ou d'un monument public. Il faut le rapprocher de la colonne en l'honneur de l'empereur Marcien, à Constantinople, dont la base présente un ornement semblable à celui-ci. Il est possible que nous ayons ici un débris de quelque monument en l'honneur d'un empereur chrétien du IV<sup>e</sup> siècle; en ce cas, ce marbre serait un objet rare et pour Rome quasi unique dans son genre.

M. Mariano Armellini présente un calque de l'inscription suivante, en grec, trouvée dans le cimetière de Priscille; il la croit du III<sup>e</sup> siècle:

ΕΡΜΙΟΝΗΝ-ΓΛΥΚΙ  
ΟΙ ΣΟΙ ΓΟΝΕΙΣ ΕΓΡΑΨΑΝ  
ΕΝ ΘΣΙΩΙΗ Χ ΒΑΣΙΛΕ  
ΗΜΕΡΑΣ ΚΒ ΑΠΕΘ  
ΚΑΛΑΝ

Il signale l'expression très rare ΕΝ ΘΕΙΑ ΙΗ Χ ΒΑΣΙΛΕΙΑ, (dans le divin royaume de Jésus-Christ). Le Χ est ici un véritable *compendium scripturae*; il est fort probable que cette inscription nous fournit un exemple antérieur à Constantin du monogramme employé comme sigle.

M. de Rossi considère comme plus probable la lecture



EN ΘΕΩ ΙΗ Χ, et peut-être ensuite ΒΑΣΙΛΕΙ; mais ce dernier mot étant mutilé, on ne peut voir clairement comment il se reliait au nom du Christ. Du reste, une belle inscription publiée dans le tome I des *Inscr. christ.* p. CXVI présente la formule: *Ψυχὴ δὲ . . . εἰς οὐράνιον Χριστοῦ βασιλείαν μετὰ τῶν ἁγίων ἀνελήμφθη.*

Le p. Bruzza, président, présente trois lampes en terre-cuite: une à deux becs avec l'empreinte d'une sauterelle; une autre avec le vase et la croix; une troisième avec un lion courant. M. de Rossi fait remarquer que, dans ces terres cuites, le lion est une réminiscence des jeux de l'amphithéâtre.

M. Marucchi, secrétaire, communique un dessin d'un sarcophage chrétien récemment déterré dans une vigne sur la voie Salaria, appartenant à M. Amante. Il est de grandes dimensions, à flancs arrondis, et très endommagé. Au milieu, le pasteur avec une brebis sur les épaules et deux autres paissant à ses pieds; à droite un groupe de trois femmes voilées, dont une assise, celle qui lui fait face est dans l'attitude des orantes; à gauche, trois figures d'hommes, portant la barbe; l'un d'eux est assis et tient des deux mains un volume déroulé devant lui; enfin, dans les angles, deux béliers de grandes dimensions. Les deux personnes assises sont les deux époux ensevelis dans ce sarcophage; ils se trouvent auprès du bon Pasteur, représenté entre deux arbres, allusion au jardin du paradis; les deux béliers des angles, qui occupent la place réservée d'habitude à des lions, symbolisent aussi le troupeau du Christ. M. Marucchi relève les caractères d'antiquité de ce monument, son style classique, surtout dans la figure orante vêtue d'un *peplum*, et le groupement de cette orante avec le pasteur, tout empreint du symbolisme antique. Suivant lui, ce sarcophage est de la fin du second siècle ou du commencement du troisième, et par suite il a une très grande importance pour l'histoire de l'art chrétien.

24 avril 1881.

Le P. Bruzza, président, présente la nouvelle publication de l'école française de Rome, intitulée *Mélanges d'archéologie et d'histoire* : il en apprécie élogieusement le contenu et accorde un juste tribut d'éloges à M. Geffroy, directeur de l'École, et à ses remarquables travaux.

M. de Rossi, s'associant aux éloges du président, signale en particulier les principaux travaux et les découvertes les plus remarquables que contient ce premier fascicule.

M. Geffroy remercie gracieusement et parle de quelques travaux en préparation que l'école française se propose de publier dans ce nouveau recueil historique et archéologique.

M. l'abbé Duchesne parle de la légende de Simon le magicien, dont abusent les personnes qui nient la venue de S<sup>t</sup> Pierre à Rome, lorsqu'elles en font dépendre la tradition historique sur cet événement. On sait que S<sup>t</sup> Justin affirme avoir vu à Rome, dans l'île du Tibre, une statue de cet imposteur avec l'inscription SIMONI DEO SANCTO. S<sup>t</sup> Irénée et Tertullien reproduisent ce détail, le premier en y ajoutant un *creditur*, mais tous les deux semblent dépendre de Justin. Celui-ci ne fait aucune mention de la lutte entre S<sup>t</sup> Pierre et Simon à Rome. Précisément dans l'île du Tibre, on découvrit une inscription en l'honneur de *Semo Sancus*, divinité sabine très ancienne ; c'était une dédicace faite par les prêtres *bidentales* : elle commence par les mots SEMONI · SANCO · DEO. La grande ressemblance entre cette dédicace et celle dont parle Justin, jointe à l'identité du lieu a déjà porté bien des personnes à croire que l'apologiste avait confondu le nom du dieu sabin avec celui du magicien oriental. M. Duchesne dit que la légende de Simon s'élevant dans les airs, à Rome, apparaît pour la première fois dans Arnobe au commencement du IV<sup>e</sup> siècle, tandis que S<sup>t</sup> Justin, les *Philosophumena*, les Récognitions pseudo-clémentines, se bornent



à mentionner la venue de l'hérésiarque à Rome, sans parler de ce prodige. En somme, la légende de Simon le magicien est entièrement indépendante de S<sup>t</sup> Justin et des auteurs qui en dérivent; elle est probablement d'origine orientale et de date relativement peu ancienne. Ainsi, le fait de la venue de S<sup>t</sup> Pierre à Rome, répandu sans aucun doute et accepté de tout le monde au second siècle, ne peut en aucune façon dépendre de ce récit apocryphe.

M. de Rossi, continuant sur le même sujet, annonce la découverte d'un nouveau document propre à jeter quelque lumière sur la légende de Simon; il en doit la connaissance au professeur Studemund. C'est un très ancien manuscrit des actes apocryphes de S<sup>t</sup> Pierre et de S<sup>t</sup> Paul, traduits du grec en latin. M. de Rossi les croit identiques avec les actes de Paul cités par Origène (*in Joh.* XX, 12), dans lesquels se lisaient les paroles du Christ: *venio (Romam) iterum crucifigi*. Les actes découverts par M. Studemund racontent le roman de Simon le magicien; il y est dit que son disciple le sénateur Marcellus lui dédia à Rome une statue avec l'inscription *Simoni juveni Deo*<sup>1</sup>. Cette expression est la traduction d'une formule connue

<sup>1</sup> Voici le texte, que M. Studemund me permet de publier. Marcel, converti par S<sup>t</sup> Pierre, lui adresse la prière suivante: *Roga ergo pro me tamquam bonus procurator Dei, non me trade cum peccatis Simonis igni aeterno, qui me tantum suavit, ut statuam illi ponerem subscriptione tali: SIMONI IVVENI DEO*. Quand le document sera publié en entier, ce que nous attendons impatiemment, on pourra revenir sur ce sujet et le traiter avec l'attention qu'il mérite. En attendant, je puis dire que dans l'apocryphe de M. Studemund j'ai reconnu, non seulement le passage cité par Origène (celui-ci mentionne encore les actes de Paul dans le *De principiis* I, 2, 3); mais encore le sens d'un obscur passage du poème apologétique de Commodien, découvert par le cardinal Pitra, dont le savant éditeur n'avait pu reconnaître la source (*Spicil. Solesm.* I, p. XXII):

*Deus est... qui... colloqui fecit*

*Et canem, ut Simoni diceret: Clamavi de Petro*

(v. 617-620 éd. Ludwig, Leipzig 1878, cf. *praef.* p. XXVIII, XXIX). J'en reparlerai après la publication du texte entier; je crois aussi pouvoir retrouver la légende du chien de Simon, même sur d'anciens monuments figurés. Les

dans l'épigraphie et la numismatique grecques: on l'employait précisément à propos des représentations d'empereurs ou d'impératrices sous les traits de quelque divinité. Mazochi (*Kal. Neap.* p. 884) avait déjà conjecturé que le commencement de l'inscription dédiée à Simon avait été ΣΗΜΩΝΙ ΝΕΩ. Cette conjecture ingénieuse est justifiée, au moins en partie, par le nouveau texte, que Mazochi ne connaissait pas. La tournure naturelle de cette formule et la haute antiquité du document conduisent à croire que les disciples de Simon lui ont réellement élevé une statue à Rome. M. de Rossi examine ensuite les textes de Justin, et ceux d'Irénée et autres pères qui parlent de la statue de Simon sous les traits de Jupiter et d'Hélène sa concubine sous les traits de Minerve. En rapprochant ces textes et le document nouveau du passage de S<sup>t</sup> Justin, et en accordant que celui-ci a pu commettre quelque inexactitude, il semble cependant impossible d'admettre qu'une erreur et un simple équivoque avec le nom de Semo Sancus suffisent à expliquer comment S<sup>t</sup> Justin a pu dire qu'il avait vu à Rome une statue de Simon, et en demander la destruction, tout en prévoyant bien quelles colères il exciterait chez les Samaritains compatriotes et sectateurs de l'hérésiarque<sup>1</sup>.

M. Stevenson présente un fac-simile d'un ancien fragment

actes apocryphes de S<sup>t</sup> Paul sont marqués dans la stichométrie du célèbre manuscrit *Claromontanus* après le Pasteur et avant l'apocalypse de Pierre.

J. B. de R.

<sup>1</sup> Sur la statue du dieu Semo Sancus récemment trouvée au Quirinal, et sur les commentaires auxquels elle a donné lieu par rapport au texte de S<sup>t</sup> Justin, v. C. L. Visconti dans les *Studi e documenti di storia e diritto* II (a. 1882) p. 120; Garrucci, *Civiltà Catt.* 19 nov. 1882 p. 471-475. Ce dernier auteur remarque à juste titre et explique comment la dernière découverte favorise la véracité du récit de Justin; j'ai de mon côté, à diverses reprises, présenté la même observation dans des conférences orales sur ce sujet (Bull. de l'inst. de corresp. archéol. 1881 p. 657: cf. Bouvy dans les *Lettres chrét.* Mars 1882 p. 438). M. Visconti est d'un avis contraire; il se range parmi les adversaires du récit de Justin.

J. B. de R.



de martyrologe hiéronymien, trouvé par lui dans le manuscrit Vaticano-Palatin n° 238. Ce sont trois feuillets de parchemin du VIII<sup>e</sup> ou IX<sup>e</sup> siècle, contenant les jours compris entre le 27 et le 31 janvier.

M. de Rossi dit qu'il en avait une copie, tirée des papiers de Schelstrate à Venise; mais Schelstrate avait écrit 283 au lieu de 238, de sorte que ces feuillets précieux ne s'étant par trouvés dans le manuscrit n° 283, on les croyait perdus. Il ajoute que ce fragment a une importance spéciale, car il contient de courtes notices historiques qui manquent dans les autres manuscrits hiéronymiens, bien que ceux-ci en aient conservé des traces. Tout cela sera étudié dans l'édition comparée de ces manuscrits que M. Duchesne et M. de Rossi préparent en collaboration.

8 mai 1881.

Le P. Bruzza, président, présente une lampe alexandrine portant le monogramme du nom ANTΩNIOC, il fait remarquer que c'est là un souvenir du célèbre anachorète si vénéré en Egypte et énumère les inscriptions de ce genre qui figurent sur des lampes alexandrines.

M. de Rossi ajoute que certaines de ces lampes étaient exécutées pour les principaux sanctuaires et marquées à leur nom; d'autres ne portaient aucun nom; les pèlerins y écrivaient eux-mêmes, à l'encre ou autrement, celui du saint au tombeau duquel ils les avaient allumées.

M. O. Marucchi, secrétaire, parle d'une exploration faite par lui dans le cimetière de S<sup>t</sup> Hippolyte sur la voie Tiburtine, où il a pénétré dans l'abside d'une grande crypte souterraine, construite en maçonnerie. Il a pu lire sur l'enduit de cette abside des noms de visiteurs, tracés à la pointe: LEO ATARI-VALITVS PREP et sur la paroi latérale: BENE SERBVS DI. Cette crypte, ensevelie sous les terres et les décombres, sem-

ble très vaste; c'est probablement la fameuse crypte d'Hippolyte décrite par Prudence.

M. de Rossi parle longuement du cimetière de S<sup>t</sup> Hippolyte et de ses monuments; il ajoute des nouveaux détails à ceux que vient de donner M. Marucchi et conclut en exprimant l'espoir que les fouilles viendront donner des preuves de l'importance historique de cette crypte (Bull. 1882 fasc. I-II).

Le P. Bruzza présente une inscription grecque déterrée sur les bords du Tibre, dans le Transtévère. Sur un cube de marbre blanc de 23<sup>cm</sup> de haut et de 20<sup>cm</sup> de large on lit:

ΙΑCΩΝ

ΔΙC

ΑΡΧΩΝ

Il relève la mention de l'archontat renouvelé et démontre que c'est de l'archontat juif qu'il s'agit. Les Juifs avaient au Transtévère leur principal centre d'habitation et leurs synagogues ou *proseuchae*. C'est dans l'une d'elles que fut placée l'inscription de Jason; le cube de marbre qui la porte était probablement la base de quelque don sacré <sup>1</sup>.

O. MARUCCHI, Segrétaire.

<sup>1</sup> Elle a été publiée par M. Lanciani dans le *Bull. della Comm. arch. com.* 1881 p. 8; et par moi à la sess. II a. 1882 de l'académie pontificale d'archéologie, p. 6, 7. J'ai fait remarquer que jusqu'ici on ne savait au sûr si le quartier juif transtévérin était près du Janicule ou près du Vatican: cette inscription provient de la rive du Tibre située au dessous du Janicule.

J. B. de R.



---

FOUILLES DANS LE CIMETIÈRE DES SS. PIERRE  
ET MARCELLIN SUR LA VOIE LABICANE.

---

J'ai dit dans le Bulletin 1882 p. 174, comment on avait été conduit à entreprendre des travaux extraordinaires dans le cimetière des SS. Pierre et Marcellin à Tor Pignattara (mausolée de S<sup>te</sup> Hélène); et j'ai même fait espérer des découvertes et des sujets d'étude pour le Bulletin 1882. Cette espérance n'était pas vaine. Les travaux, il est vrai, n'avaient pour but que de décharger la terre des galeries souterraines en la jetant dans les carrières de pouzzolane qui s'étendent au dessous, et non pas d'explorer régulièrement cet immense hypogée; la Commission d'archéologie sacrée ne pourrait s'y mettre en ce moment et tant que dureront les grandes fouilles entreprises ailleurs, notamment dans la vaste nécropole de Domitille et dans les cryptes historiques de S<sup>t</sup> Hippolyte. Aussi me bornerai-je aujourd'hui à traiter rapidement des découvertes récentes, sans m'engager dans l'étude topographique et historique de la plus grande des nécropoles souterraines de la voie Labicane.

Outre le nom des martyrs Pierre et Marcellin et aussi celui d'Hélène, attaché au mausolée qui s'élève sur le sol supérieur, le grand cimetière, situé au troisième mille de la voie Labicane, portait la dénomination locale *ad duas lauros*. Je me suis occupé de cette formule dans le Bulletin 1879 p. 76, 77; et j'en ai montré le lien, jusqu'alors obscur, avec l'histoire impériale <sup>1</sup>, expliquant en même temps le terme *in*

<sup>1</sup> Ohler, dans son édition de Tertullien, I p. 245, 246 corrige l'erreur de ceux qui confondent le *Lauretum* suburbain avec le lieu *ad duas lauros*.

*comitatu*, employé dans le plus ancien calendrier de l'église romaine pour désigner le même endroit et un cimetière adjacent. Dans le tome I de la *Roma sotterranea* p. 168, j'ai raconté comment, en 1851, je recherchai la célèbre crypte où se trouvaient des peintures historiques relatives aux principaux martyrs enterrés *ad duas lauros*, déjà vues au XVII<sup>e</sup> siècle <sup>1</sup>. Cette découverte, fruit de recherches méthodiques, fut un de mes premiers pas dans la voie par laquelle je cherchais le procédé à suivre pour retrouver les tombes historiques et les sanctuaires des martyrs romains. J'ai communiqué depuis quelques renseignements nouveaux sur ce monument à M. le docteur Bruder pour le savant ouvrage qu'il a consacré aux martyrs Pierre et Marcellin <sup>2</sup>. Enfin M. Stevenson parla, en 1877, à la société d'archéologie chrétienne de noms et prosynèmes d'anciens visiteurs qui peuvent aider à reconnaître la situation des cryptes fréquentées dans ce cimetière, en raison du culte que l'on y rendait à ses martyrs les plus illustres <sup>3</sup>. Pour ne rien omettre, je rappellerai que, cette même année 1877, M. Armellini y découvrit une épitaphe en très grandes lettres tracées à la pointe sur la chaux, au dessous d'un *loculus* <sup>4</sup>:

OLYMPI  
LECTORIS DE  
Θ EVSEBI  
LOCVS EST

Mais lui aussi se trompe en plaçant le lieu *ad duas lauros*, entre le *lauretum maius* et le *lauretum minus*, à l'intérieur de la ville; tandis que c'était une villa suburbaine impériale, située à trois milles de l'enceinte de Servius, sur la voie Labicane. Sur le *Lauretum* ou *Laurium* de la voie Aurelia, v. Tomassetti dans l'*Archivio della soc. rom. di storia patria* V (1882) p. 75.

<sup>1</sup> Bosio, *Roma sott.* p. 591 D.

<sup>2</sup> P. Bruder, *Die heiligen Märtyrer Marcellinus und Petrus, ihr Martyrium, ihre Verehrung und ihre Reliquien, nach gedruckten und ungedruckten Quellen*, Mayence 1878.

<sup>3</sup> Bull. 1878 p. 69-71.

<sup>4</sup> v. *Roma sott.* III p. 516; à la fin de la première ligne, après le nom, on a figuré une croix à peu près équilatère, avec un cercle par dessus.



La formule *lectoris de d(ominico) Eusebi*, qui indique le titre d'Eusèbe sur l'Esquilin, confirme et explique les relations hiérarchiques, paroissiales, qui rattachent le cimetière suburbain *ad duas lauros* aux titres de la troisième région ecclésiastique, laquelle embrassait les Esquilies; conformément aux principes que j'ai exposés dans la *Roma sotterranea*, t. III p. 516 et suiv.<sup>1</sup>. Je n'ai pas à m'occuper aujourd'hui de coordonner à la topographie historique du cimetière cette donnée monumentale et beaucoup d'autres analogues. L'exploration dont j'ai à parler a eu lieu dans une région éloignée des points étudiés jusqu'ici, où l'on trouve les traces des principaux sanctuaires et des tombes les plus vénérées. Cependant cette région a son importance; sa voie principale semble se diriger vers un des centres du cimetière, comme je vais le montrer.

### § I.

La région du cimetière où se trouvent les peintures  
représentant le banquet.

Toutes les personnes versées dans l'iconographie chrétienne connaissent une peinture d'arcosolium, découverte par Bosio<sup>2</sup>, où l'on voit représenté un banquet, dans lequel figurent deux servantes assises aux extrémités de la table et du lit convival

<sup>1</sup> Cf. Bull. 1882 p. 67, où j'ai montré la relation entre le cimetière d'Hippolyte et le titre de Praxède sur le Viminal; le titre de Pudentielle, voisin de celui de Praxède et rattaché à lui par les traditions sur la famille de Pudens, a eu un prêtre enterré dans la crypte d'Hippolyte avec la mention expresse TITVLI PVDENTIANAE.

<sup>2</sup> Bosio, *Roma sott.* p. 391; Aringhi éd. de Rome. II p. 119; Bottari II p. 168, pl. CXXVII; Martigny, *Dict. art. Repas*; Garrucci, *Arte crist.* pl. LVI. Cet arcosolium avait été vu au XV<sup>e</sup> siècle par Pomponio Leto et les membres de son académie romaine; ils y écrivirent leurs noms au charbon (v. ma *Roma sott.* I p. 3). Dans la pl. III de mon Bulletin on n'a représenté que la lunette du fond de l'arcosolium, où figure la cène.

(*stibadium*): des inscriptions tracées en haut de la lunette les appellent *Irene* (IRENE DA CALDA), *Agape* (AGAPE MISCE MI)<sup>1</sup>. Sur la table à trois pieds, devant les trois convives, Bosio a figuré un agneau; j'ai constaté qu'il y a dans l'original un poisson et je l'ai noté dans ma dissertation *De christianis monumentis IXΘYN exhibentibus*<sup>2</sup>: les nouvelles découvertes montrent que le poisson figure constamment dans les banquets de ce cimetière. En 1851 et les années suivantes, comme on explorait sous mes yeux les environs de l'arcosolium et les galeries voisines, on découvrit une chambre dont l'arcosolium du fond avait aussi, dans sa lunette, une peinture représentant la cène; on peut en voir le dessin à la planche IV. Sur la tête des deux femmes on lit: AGAPE · MISCE · NOBIS - IRENE PORGE · CALDA<sup>3</sup>. D'Agincourt avait pénétré dans cette salle, mais il se borna à en dessiner la voûte<sup>4</sup>, sans dire un mot de l'arcosolium et de sa fresque. Le P. Marchi la fit dessiner et le P. Garrucci a reproduit ce dessin dans la *Storia dell'Arte cristiana* pl. LVI, 3, 4, 5. Pendant la même exploration on débaya de nouveau la chambre IX<sup>e</sup> de Bosio<sup>5</sup>, auprès du premier arcossolium où figure la cène avec Irène et Agapé. Dans une galerie voisine on trouva une autre chambre que Bosio n'avait pas vue ou au moins pas notée, mais où les académiciens romains avaient pénétré en 1472; l'enduit de la lunette, dans l'arcossolium, était tombé; il était sans doute recouvert d'une fresque représentant la cène; au sommet de l'ar-

<sup>1</sup> Ces inscriptions ont été reproduites par Reinesius, *Syntagma inscr.* XX, 127; Gori, dans Doni *Inscr.* p. LXXXIX; Munter, *Miscell. Hafniensia* I p. 11-13 et bien d'autres, surtout dans les livres d'antiquités chrétiennes.

<sup>2</sup> Pitra, *Spicil. Solesm.* III p 570.

<sup>3</sup> Ces inscriptions ont été citées par M. le comte Desbassayns de Richemont, *Les nouvelles études sur les catac. Rom.* p. 397; et par M. Le Blant dans la *Gazette arch.* de MM. de Witte et Lenormant 1880 p. 83.

<sup>4</sup> Hist. de la décadence de l'art, Peinture, pl. IX, 15.

<sup>5</sup> Bosio, *Roma sott.* p. 361, 363: Bottari pl. CX: Garrucci pl. XLVIII, 2.



cade on voyait Adam et Eve, à gauche Moïse frappant le rocher, à droite Lazare; sur le devant, de chaque côté, une femme orante. Mon excellent ami M. Lefort, dans son essai de classification chronologique des peintures des catacombes, rapporte ces deux banquets avec les autres fresques qui s'y rattachent et la chambre IX<sup>e</sup> de Bosio à la période comprise entre la paix de Constantin et le milieu du IV<sup>e</sup> siècle <sup>1</sup>. Mais, en connaisseur prudent, il exprime le désir que ces jugements, fondés uniquement sur des considérations d'art, soient contrôlés par l'histoire et la chronologie topographique des lieux et des tombeaux. Ces peintures sont manifestement contemporaines des tombes et non point une décoration postérieure; elles ont même été entamées pour ouvrir des nouveaux *loculi*. On a trouvé en 1851 et 1852 un assez grand nombre d'inscriptions dans le groupe des galeries d'où dépendent l'arcosolium et les chambres en question; en voici les traits les plus caractéristiques. Aucun monogramme constantinien ou autres formes semblables du *signum Christi*, si souvent employées dans l'épigraphie funéraire de Rome pendant la première période de la paix et vers le milieu du IV<sup>e</sup> siècle <sup>2</sup>. Au contraire, deux exemples du poisson symbolique, l'un dans l'építaphe de Leontia, gravée en belles lettres et adhérente encore à son *loculus*; c'est le n° 22 du catalogue que j'ai donné en appendice à ma dissertation sur l'IXΘΥΣ <sup>3</sup>; l'autre en deux fragments que j'ai moi-même rapprochés et suppléés (catalogue cité, n° 23), auprès de l'arcosolium au banquet publié par Bosio. Le formulaire épigraphique, dans ce groupe de galeries, se ramène à peu près uniquement au salut *in pace*, écrit parfois en latin dans des inscriptions grecques, comme sur cette pierre, trouvée en place :

<sup>1</sup> *Revue arch.* Nov. 1880 p. 278.

<sup>2</sup> V. surtout *Roma sott.* t. III p. 180 et suiv.

<sup>3</sup> Pitra, *Spicil. Solesm.* l. c. p. 574.

CΕΚΟΥΔΙΝΑ ΙΝ ΠΔΚC

sic

Il y avait aussi des traces d'acclamations de style antéconstantinien, par exemple sur deux fragments auprès de l'arcosolium peint, où je lus *ispiritus in bono* entre deux dauphins placés debout. D'ailleurs aucun vestige du style épigraphique particulier à l'âge de la paix; aussi ma conclusion, dans la dissertation déjà citée, fut-elle que: (*haec regio*), *quantum a picturis, quibus ornata est, a titulis permultis, quos diligenter expendi, et a signis, quae in calce circa loculos exarata sunt, didici, constantinianam aetatem manifeste superat*. Il faut maintenant confronter cette conclusion avec les nouvelles découvertes arrivées au même endroit.

Les crevasses de la carrière de pouzzolane, au dessous du cimetière, ont permis de commencer à déblayer l'artère principale de cette région, que nous pouvons appeler désormais celle *du banquet d'Irène et Agapé*. En effet, cette scène y domine, dans les lunettes d'arcosolium, toujours accompagnée des mêmes inscriptions: elle forme une particularité spéciale à cette région. A l'entrée de la galerie, à droite, s'ouvre une chambre dont l'arcosolium a sa voûte ornée, de chaque côté, d'une figure orante; au milieu, il y avait un Noé dans l'arche, à peine reconnaissable aujourd'hui, car il est presque entièrement effacé. Dans la lunette, le banquet, cinq convives, avec les inscriptions: AGAPE QA CALDA, IRENE MISCE, comme dans le dessin de la planche V. Un peu au delà de la porte de cette chambre, à gauche de la voie, il y a un arcossolium ouvert dans la paroi: on y voit, en haut de la voûte, Noé dans l'arche, comme dans la chambre dont je viens de parler; sur les côtés, les scènes de l'histoire de Jonas; dans la lunette, la cène que représente la planche VI. Au delà dans la même galerie, se trouvent deux



chambres, l'une en face de l'autre. Dans celle de gauche, la décoration de l'arcosolium est identique à celle des deux précédents; Noé au sommet de l'arc, la cène dans la lunette; mais il n'en reste que de faibles restes. Dans la chambre en face il y a deux *arcosolia*, l'un au fond, l'autre à droite, avec des fresques différentes de celles que je viens de décrire et peut-être d'un âge un peu postérieur. La lunette de l'arcosolium de gauche présente, au lieu du banquet, un sacrifice d'Abraham, d'une exécution fort grossière; sur l'arc, un oiseau tient au sommet la place de Noé; deux orantes occupent les côtés. Dans l'arcosolium de face, la lunette est occupée par l'encadrement d'une inscription qui a été enlevée; dans l'arc il y a, au sommet, un portrait de femme en demi-buste, probablement celui de la défunte; aux côtés, les scènes du cycle de Jonas. Plus loin, dans la même galerie, se présente un autre groupe de deux chambres affrontées, qui étaient éclairées par un grand lucernaire; elles sont maintenant enterrées sous les décombres tombés du sol supérieur; nos terrassiers ont du s'arrêter ici et céder la place aux maçons pour la reconstruction des murs et de l'ouverture du puits de lumière. Cette description trop rapide suffit pourtant à montrer que nous sommes dans une des principales voies du cimetière, flanquée tout le long de chambres et d'*arcosolia* peints; il semble qu'elle se dirige vers le groupe de cryptes vénérées dont j'ai parlé plus haut, où l'on voit les images historiques des plus illustres martyrs du cimetière; cependant elle en est éloignée d'environ 120 mètres en ligne droite.

Dans la première de ces chambres, sur la paroi de la porte et sur le mur à côté, à droite, on lit des *graffiti* contenant des acclamations et des prières. Sur celle des parois intérieures où il ne s'ouvre aucun *loculus*, on a tracé légèrement l'acclamation suivante:

GAUDEN  
TIA UIUAF  
IN X

Un nom isolé est écrit, d'une autre main, en lettres cursives à peine visibles, au dessous de l'acclamation à Gaudentia; sous la porte, en lettres cursives de l'alphabet oncial, une invocation qui commence par  $\text{DEU}\overline{\text{F}}$ : on y prie pour *Rufinu*... *cum Malificia sua* <sup>1</sup> et pour d'autres personnes. La lecture en est difficile; elle réclame un fac-simile qui n'est par encore exécuté. Ce ne sont pas des *graffiti* du genre de ceux que j'appelle sépulcraux, c'est-à-dire des acclamations adressées aux défunts enterrés dans les tombes voisines <sup>2</sup>. Ils ressemblent aux proscynèmes des pèlerins; en particulier, l'invocation adressée à Dieu pour Rufin *cum Malificia sua* est une prière pour des vivants et non pour des défunts. La galerie que je viens de décrire a donc été anciennement parcourue par des voyageurs pieux qui se rendaient aux tombes des martyrs; dans quel rapport de communication et de voisinage elle se trouve avec une des cryptes historiques vénérées *ad duas lauros*, c'est ce que la continuation des fouilles peut seule nous apprendre.

Les inscriptions, entières ou mutilées, que l'on a recueillies dans cette galerie, sont du même type caractéristique que celles que j'avais vues et relevées en 1851 et 1852 dans la région contiguë où l'on avait déjà trouvé deux banquets d'Irène et Agapé. La formule *in pace* est la seule qui s'y rencontre, comme formule de salut, tant dans les inscriptions latines que dans les inscriptions grecques; quelquefois, comme dans la petite épitaphe de Secundina, elle est ajoutée en latin à un nom grec. En voici les spécimens entiers ou à peu près entiers:

<sup>1</sup> Le nom *Malificia* doit être rapproché de ce que j'ai dit (Bull. 1881 p. 78, 79) sur les noms *Bonifatius*, *Bonifatia* dérivés de *bonum fatum*, et non de *bene facere*. De cette étymologie serait venu *Bonificius*, *Bonificia*, comme le *Malificia* de notre graffite.

<sup>2</sup> *Roma soll.* I p. 171.



ΓΕΝΤΙΑΝ  
ΕΝ ΕΙΡΗΝΗ

ZOTICEN  
IN PACE

*st* ERCORIA IN PAC

VALENTINA IN PACE

ΠΑΡΘΕΝΙΚΗ IN PACE

ΕΥΧΕΒΙΑ ΕΝ ΕΙΡΗΝΗ

ZENODOR  
IN PACE

SABIDIA ♡ IRene?

Sur une grande table d'arcosolium :

ANTONIVS EVFROSINVS  
FECIT SIBI ET COIVGI SVAE

La pierre suivante, qui est énorme, a servi deux fois; d'abord elle a fermé le tombeau de Flavia Colonilla, dont on y lit l'éloge, en style ampoulé du IV<sup>e</sup> siècle; puis, au V<sup>e</sup> ou au VI<sup>e</sup> siècle, on l'emploia pour un tombeau du cimetière à ciel ouvert, comme il résulte de la paléographie de l'épithaphe écrite à l'envers du marbre. Elle n'appartient pas au souterrain où elle a été trouvée, sous un éboulement du sol supérieur; par son style elle diffère totalement des inscriptions de *loculi*, entières ou en fragments, que l'on a recueillies le long de la galerie.

• SATVRNINVS • FL • COLONILLAE • • • • •

CONIVGI • INCONPARABILI • BENIVOLENTIA • • • • •

MIRIFICA • SANCTITATIS • AC IVSTITIAE BON • • • • •

ADQVE EXEMPLVM SINCERITATIS CVNCTARVM *virtutum*

PIETATIS ADQVE CARITATIS CVM CONIVGE DVRAVIT IN MATRIMONIO

AN • XXX • M • XI QVEIVS FAMILIA • MALITIA • NON • MEMINIT • VNQUAM

B • M • INPACE ☽

DEP • NON • OCT

hic est locus FELICITATIS?  
in quo iacet MAXIMA DEP ☽

Aucune table cimetériale de marbre, aucun fragment ne présente le monogramme constantinien; il n'y a qu'un exemple de croix gammée, à lignes doubles. Parmi les marques des bri-



ques, dans les fermetures de loculi, outre les spécimens toujours nombreux du second siècle et de l'âge des Antonins, il y en a quelques uns du temps de Dioclétien. Tout cet ensemble d'indices s'accorde avec ceux que j'avais recueillis dans mes explorations de 1851 et des années suivantes et convient à la dernière période qui précéda la paix constantinienne, plutôt qu'aux années comprises entre l'avènement de Constantin et le milieu du IV<sup>e</sup> siècle. Rien dans le style des peintures ne répugne à la date fournie par les tombes et les épitaphes. Du reste, les décorations pourraient avoir été exécutées en partie dans les premières années de la paix constantinienne. La transition entre les deux périodes a été si brusque qu'il est très difficile et souvent même impossible de distinguer avec précision les oeuvres d'art des derniers temps de la persécution de celles des premiers temps de la paix.

Dans l'arcosolium où se trouve le banquet de la planche VI, on voit sur la chaux l'empreinte d'un grand plat de verre, placé verticalement, comme signe de reconnaissance et ornement. Le plat a été enlevé par les gens qui, bien avant nous, dans les siècles précédents, ont visité cette galerie, ouvert et dépouillé les tombes. Toutefois, près de la porte de la dernière chambre, qui n'est pas encore déblayée, nous avons trouvé un fond de coupe, de la catégorie des verres cimitériaux; par un exemple tout-à-fait singulier, on y voit représenté la perspective du temple de Jérusalem, en or, en argent, en rouge et en bleu foncé. Je l'ai fait graver en noir dans la pl. VII n. 1; et je lui consacrerai une étude spéciale dans le prochain fascicule. Mais comme le trait le plus caractéristique de cette région et de son artère principale est la scène si souvent répétée du banquet servi par Irène et Agapé, je vais m'en occuper dans le paragraphe suivant.

## § II.

## Le banquet d'Irène et Agapé.

M. l'abbé Liell, qui a, ces dernières années, beaucoup étudié l'art chrétien dans les catacombes romaines, a eu l'obligeance de me dessiner les quatre lunettes d'arcosolium, du cimetière *ad duas lauros*, où la scène du banquet s'est conservée entière; M. Mariani a lithographié ces dessins, après les avoir confrontés avec les originaux <sup>1</sup>. Les banquets représentés dans les peintures et les sculptures des catacombes ont été qualifiés d'agapes par tous les archéologues, jusqu'à ce que, en 1844, Polidori en eût proposé une autre interprétation, appuyée sur de graves raisons, et les eut présenté comme des banquets célestes <sup>2</sup>. Dans mon épître sur l'IXΘΥΣ je divisai en deux catégories les banquets des fresques cimitérielles: ceux qui sont joints à la représentation ou aux symboles de la multiplication miraculeuse des pains et des poissons, et dans lesquels les convives sont des hommes, au nombre de sept; et ceux qui, en dehors de ces reproductions ou réminiscences de la multiplication des pains et des poissons, représentent des hommes, des femmes, des enfants, en nombre variable, se livrant à la joie du festin. Dans les premiers je reconnus le banquet eucharistique des disciples du Christ, sur la terre <sup>3</sup>; dans les

<sup>1</sup> Dans la cène de la pl. III le poisson n'a pas la forme précise que lui donne le dessin; il est plus gros et plus court, mais je ne partage pas l'opinion des personnes qui l'ont pris pour un dauphin. Dans celle de la pl. IV, les traces du poisson sont certaines, pas aussi précises pourtant que dans le dessin. Le P. Garrucci y a mis, dans la main d'Irène, une coupe dont la peinture n'offre aucune trace.

<sup>2</sup> L. Polidori, *Dei conviti effigiati a simbolo nei monumenti cristiani*, Milan 1844, extrait du journal l'*Amico cattolico*.

<sup>3</sup> Je n'ai pas à reproduire ici les preuves de mon interprétation, pour laquelle je renvoie le lecteur à la *Roma sott.* II p. 341 et suiv. et surtout



autres, celui des bienheureux, au ciel. Polidori conjecturait que les deux femmes Irène et Agapé étaient des personnifications des traits essentiels de la joie du paradis, la *paix* et l'*amour*. Son opinion est aujourd'hui admise par la plupart des archéologues. Mais comme certaines personnes continuent encore à appeler agapes les banquets représentés sur les anciennes tombes chrétiennes, comme Polidori lui-même se demandait si les noms d'*Irène* et d'*Agapé* n'étaient pas ceux des deux femmes enterrées dans l'arcosolium (un seul était alors connu), je crois devoir profiter des découvertes récentes pour exposer plus clairement la théorie des banquets qui symbolisent la vie éternelle et la félicité des bienheureux.

Je ne commencerai pas par les banquets représentés sur les tombes païennes depuis les Etrusques et les anciens Grecs jusqu'aux Romains contemporains des peintures et des sculptures des catacombes <sup>1</sup>. On devrait établir entre eux bien des

à l'evidence fournie par le groupement des scènes, en particulier dans le cycle symbolique des peintures ordonnées en série et relatives au baptême et à l'eucharistie. Quant au sarcophage de la pl. IX que M. Marucchi a rapproché des fresques de la première catégorie, je n'avais pas voulu d'abord trancher la question de savoir si ce banquet est un symbole direct de l'eucharistie (v. ci-dessus p. 93). Les attitudes des convives et leur nombre ne rappellent pas les représentations de la première catégorie, mais plutôt celles de la seconde. La multiplication des pains, disposés des deux côtés du plat au poisson, et le voisinage de la scène du baptême me portent à croire que l'opinion de M. Marucchi a beaucoup de vraisemblance. Je crois cependant que, dans ce bas-relief, les scènes historiques du baptême du Christ et du repas offert par lui à la foule après la multiplication des poissons et des pains, occupent la place qui, dans le symbolisme le plus mystérieux, est réservée au baptême du néophyte et à la table où le pain est servi avec le poisson. Sur les représentations de ce dernier genre, dans les peintures cimetérielles, et sur les différences qu'elles offrent avec celle de la dernière Cène du Christ, dans l'art byzantin, v. Dobbert, *Die Darstellung des Abendmahls durch die Byzantinische Kunst*, Leipzig 1872 (aus Zahn's *Jahrbücher für Kunstwiss.*) p. 7 et suiv. Cf. Kraus, *Roma sott.* 2<sup>e</sup> éd. p. 316 et suiv.

<sup>1</sup> V. Stephani, *Der ausruhende Heracles* p. 15 et suiv.; Friedlaender, *De oper. anaglyphis in monum. sepulcr. graecis*, Regiomonti 1846; Holloender, *De anaglyphis sepulcralibus graecis, quae coenam repraesentare di-*

distinctions; je ne veux pas m'étendre sur ce sujet, mais seulement indiquer les points qui sont en rapport direct avec le fond de mon interprétation. Dans les peintures des hypogées étrusques, les scènes de festin sont certainement des allusions aux défunts dans les enfers et à la félicité dont ils y jouissent<sup>1</sup>. Mais elles sont évidemment trop loin du temps et des idées des artistes chrétiens. Comme oeuvres contemporaines de ceux-ci, on peut citer les peintures du tombeau de Vincentius et de Vibia, initiés aux mystères sabaziens: il y a là deux banquets dont le sens est expliqué par des inscriptions tracées au dessus des figures: l'un est le banquet funèbre des *pii* survivants, l'autre celui des défunts, *iudicati*, que l'*angelus bonus* a introduit, après le jugement, dans la vie bienheureuse<sup>2</sup>. Le banquet occupe toute la lunette de l'arcosolium, comme dans le cimetière chrétien *ad duas lauros*. Il y a une analogie manifeste entre ces scènes de banquets sabaziens et les représentations analogues des chrétiens. Il n'y a pas lieu de chercher ici quelles étaient les idées propres de cette secte, au temps des luttes les plus ardentes entre le christianisme et le paganisme; tout le monde sait que les initiations aux mystères promettaient le bonheur dans l'autre vie. Mais on peut pénétrer le sens des banquets chrétiens sans recourir à ces rapprochements et en se bornant aux témoignages fournis par l'antiquité chrétienne elle-même.

Il n'y a aucun doute sur l'esprit de symbolisme dont s'inspirent les représentations ordinaires de l'ancien art chrétien, en particulier sur les tombeaux, où les scènes de la vie présente se montrent très rarement. Cette simple observation devrait

*cuntur*, Berolini 1865; Dumont dans la *Revue arch.* oct. 1869 p. 233 et suiv. et dans les *Archives des miss. scientif.* VI p. 478; Garrucci, *Mus. Later.* p. 48 et suiv.; Reinach, *Catalogue du musée de Constantinople* p. 92.

<sup>1</sup> Helbig, *Annali dell'Institut. arch.* 1870 p. 9, 18-21.

<sup>2</sup> Garrucci, *Arte crist.* pl. 493, 494.



suffire à nous convaincre qu'il est indispensable de chercher plus haut que l'agape funèbre réelle, célébrée lors des funérailles, la signification de ce banquet si souvent figuré sur les tombes chrétiennes. Les « Constitutions apostoliques » qui sont à peut-être contemporaines de nos peintures opposent les veilles, la faim, le coucher sur la dure, les persécutions, les coups, la prison, que les chrétiens doivent endurer en cette vie, au repas des élus couchés sur des lits de festin, au sein de la joie et de l'allégresse, glorifiant Dieu qui les a appelés à la vie éternelle et formant, par leur réunion, l'Eglise catholique <sup>1</sup>. Ainsi, l'agape tranquille et joyeuse était le type du banquet céleste. Cette haute signification, elle la prenait plus naturellement encore sur les tombeaux, où tout parle de l'espérance chrétienne et des promesses divines sur la récompense éternelle et la résurrection bienheureuse.

Le langage des martyrs, leurs récits de visions, où j'ai souvent signalé comme un écho des symboles représentés sur les monuments <sup>2</sup>, ne laissent rien à désirer ici en fait de clarté; il montre, sans l'ombre d'un doute, que le sens symbolique dont je parle était attaché, non pas au banquet en général, mais à l'agape chrétienne. Dans les actes sincères des martyrs Jacques et Marien de Cirta, vers l'année 259 (§ XI), Jacques dit: *Ad martyrum beatorum pergo convivium. Nam ista nocte Agapium nostrum* (mort peu auparavant pour la foi) *videbam.... sollemne quoddam et laetitiae plenum celebrare convivium. Quo cum ego et Marianus, quasi ad AGAPEN, spiritu dilectionis et caritatis raperemur, adcurrit nobis obvius puer,*

<sup>1</sup> Ἡμεῖς συναγωγαὶ ἐν πολλῷ μόχθῳ καὶ κινδύνῳ καὶ κόπῳ διηνεκεῖ, ἀγρυπνίας, ἀσιτίας, χαμευνίας, διωγμοῖς, πληγαῖς, φυλακαῖς, ἵνα τὸ θέλημα τοῦ Θεοῦ ποιήσαντες πληρώσωμεν τὸν τρίκλινον τῶν ἀνακειμένων, τουτέστι τὴν ἱερὰν καὶ καθολικὴν ἐκκλησίαν εὐφραινομένων τῶν κλητῶν καὶ ἀγαλλιωμένων, ὑμνούντων καὶ δοξαζόντων τὸν καλέσαντα αὐτοὺς δι' ἡμῶν εἰς ζωὴν Θεόν: *Constit. apost.* II, 5 (Pitra, *Juris eccl. Graec.* I p. 203, cf. p. 219).

<sup>2</sup> Bull. 1880 p. 72-74; *Roma sotl.* III p. 529.

*quem constabat esse alterum ex geminis ante triduum cum matre passis..... et quid properatis? inquit: gaudete et exultate, cras nobiscum et ipsi coenabitis* <sup>1</sup>. Dans les actes grecs de Carpus, Papyrus et Agathonice, martyrs de Pergame, précieuse découverte récemment faite par M. Aubé <sup>2</sup>, Agathonice voit la gloire céleste préparée pour Carpus qui déjà brûle sur le bûcher; elle s'écrie: « Pour moi aussi ce festin est préparé; moi aussi je dois participer et manger à la table glorieuse » <sup>3</sup>. Les liturgies funéraires dont les rapports avec les monumentsg sepulcraux ont été si clairement exposés par M. Le Blant <sup>4</sup>, mon illustre collègue, demandent que l'âme soit admise au festin bienheureux, au festin de Dieu <sup>5</sup>. Dans les inscriptions sépulcrales des cimetières souterrains on acclame les défunts, comme sur les verres des agapes on acclame les vivants, par la formule: PIE ZESES. Je trouve une de ces acclamations, avec la date de l'année 307, c'est à dire contemporaines de la région cimitériale et des peintures dont je m'occupe, sur une inscription qui vient précisément du cimetière *ad duas lauros* <sup>6</sup>. Et ce n'est pas un fait isolé <sup>7</sup>. Le rafraichissement que l'on demande si souvent à Dieu et que l'on souhaite aux défunts dans leurs épitaphes figure aussi dans les acclamations aux

<sup>1</sup> Ruinart, *Acta mart. sincera*, éd. Amsterdam p. 228.

<sup>2</sup> *Revue arch.* Déc. 1881 p. 348 et suiv. Sur la valeur et la date probable de ces actes et des martyrs dont il y est question, v. Duchesne, *Bull. critique* 1<sup>e</sup> mai 1882 p. 468-471.

<sup>3</sup> *Tò ἀριστον τοῦτο ἐμοὶ ἡτοίμασται· δεῖ οὖν με μεταλαβοῦσαν φαγεῖν τοῦ ἐνδόξου ἀρίστου*, *Rev. arch.* l. c. p. 359.

<sup>4</sup> Le Blant, *Sarcophages d'Arles*, Introd. cf. *Roma sott.* III p. 497.

<sup>5</sup> Le Blant, l. c. p. XXXVI.

<sup>6</sup> *Inscr. christ.* I p. 30 n. 29.

<sup>7</sup> Muratori, 1922, 3, inscription du cimetière de St Hermès; j'en ai dans mes papiers trois autres exemples empruntés aux cimetières romains; un quatrième nous est fourni par l'épitaphe de Vitalio, provenant du cimetière de Zoticus et maintenant conservée à Frascati; j'aurai occasion d'en parler en revenant sur les antiquités chrétiennes du territoire de Tusculum. Dans la *Roma sott.* II p. 272, 326 j'ai commenté le marbre où on lit: *πίε ἐν Θεῷ*.



vivants tracées sur les verres à boire; *refrigerium*, *refrigerare* désignaient, chez les chrétiens, les banquets et particulièrement les banquets de charité; chez les païens ceux des confréries funéraires <sup>1</sup>. Je pourrais multiplier ces arguments; il me serait facile de tirer ici parti des textes bibliques et notamment des paraboles de l'Evangile, des explications des Pères et du langage des anciens écrivains chrétiens. Mais les preuves que j'ai données suffisent, surtout si l'on tient compte de la concordance des temps et des relations qui unissent ces monuments; revenons aux peintures cimitérielles et aux arcosoliums du cimetière *ad duas lauros*.

Polidori remarque avec raison que, dans une chambre du cimetière de S<sup>te</sup> Agnès (Ostrien), le banquet a pour pendant la scène des cinq vierges prudentes avec leurs vases à huile et que ce rapprochement montre que le banquet est celui de l'époux céleste de la parabole évangélique. Quant aux figures assises d'Irène et d'Agapé, qui servent les convives, Polidori ne put affirmer, avec une entière certitude, que ce n'étaient pas deux femmes ayant réellement vécu et porté des noms chers aux fidèles. Aujourd'hui il n'y a aucun doute que ce ne soient des personifications idéales de la *paix* et de la *charité*. Leurs noms en effet reviennent toujours les mêmes dans des fresques d'arcosoliums et de chambres distinctes, représentant des groupes assez divers d'hommes, de femmes et d'enfants; on ne peut les expliquer par le cas spécial d'une famille où deux soeurs se seraient ainsi appelées, comme d'autres soeurs chrétiennes s'appelèrent *Pistis*, *Helpis*, *Agape*; *Fides*, *Spes*, *Charitas*, la mère des trois dernières portant le nom de *Sophia* <sup>2</sup>. Les mots grecs *irene* et *agape* ont été employés, en dehors des inscriptions de ces peintures, dans les acclamations des épitaphes latines où l'on se

<sup>1</sup> *Roma sott.* III p. 502.

<sup>2</sup> *Roma sott.* II p. 171 et suiv.

souhaitait la félicité éternelle et la compagnie des saints. L'*in irene* en lettres latines et dans un contexte latin, se rencontre quelquefois; il y a même des cas où l'on trouve à la fois le mot grec et le mot latin *in pace et irene*<sup>1</sup>. En voici un bel exemple dans une inscription de Capoue sur laquelle je reviendrai en traitant dans le Bulletin des monuments sacrés de cette métropole de la Campanie.

CORPVS SANCTIS COMIN  
DAVI IRENE TIBI CVM  
SANCTIS QVINTA VALE  
IN PACE<sup>2</sup>

Il faut lire: *corpus sanctis commendavi - irene tibi cum sanctis - Quinta vale in pace*. L'auteur anonyme de cette épitaphe élégante et affectueuse y mentionne les saints par deux fois. D'abord il fait allusion à la proximité entre leur tombeau (il s'agit de martyrs très vénérés en Campanie) et celui de Quinta, dont le corps leur est ainsi recommandé: *corpus sanctis commendavi*. Puis il souhaite à l'âme de la défunte l'*irene*, la paix bienheureuse, avec les saints. L'épitaphe se termine par l'adieu chrétien<sup>3</sup>: *Quinta, vale in pace*. Dans la formule finale, l'*in pace* est en latin; dans le souhait pour l'admission de la défunte *ad martyrum beatorum convivium*, comme disait le martyr Jacques dans le texte cité plus haut, on a choisi le terme grec *irene*, que nous trouvons sur les représentations cimetérielles du banquet. Du mot *agape* employé dans des épitaphes latines, on connaît un exemple; l'inscription est maintenant au musée de Latran, cl. XVII n° 4: IVSTE NOMEN TVVM IN AGAPE<sup>4</sup>.

<sup>1</sup> *Roma sott.* II p. 288.

<sup>2</sup> Mommser, *C. I. L.* X, 4529.

<sup>3</sup> *Roma sott.* III p. 246.

<sup>4</sup> Marini, *Papiri* p. 244.



Ici l'*agape* a trait au souvenir du défunt, que ses vertus ont rendu cher à ses frères. Mais cette formule est d'un caractère spécial; en voici une autre qui a été répétée plusieurs fois. L'inscription suivante a été vue par moi, en 1848, dans le cimetière de Prétextat:

LICINIVS IVSTINAE  
CONIVGI MERENTI  
IN ☩ AGP ☩

Boldetti et Marangoni trouvèrent une épitaphe latine, d'une Primigenia, à la fin de laquelle on lit tout au long IN AGAPE, au lieu de IN PACE; elle présente une couronne, tracée à la pointe, comme symbole de la récompense éternelle<sup>1</sup>. Dans la chapelle de la maison Fondi, à Rocca di Papa, parmi d'autres inscriptions provenant des cimetières de Rome, on trouve celle-ci:

SABINA IN AGAPE

Dans ces épitaphes, la formule d'acclamation adressée aux défunts est *in agape*, comme en d'autres cas on dit *in irene*, et en mille et mille autres *in pace*; la béatitude éternelle est résumée, comme par antonomase, dans ces deux termes solennels, auxquels l'usage chrétien a conservé leur forme grecque, même en latin: *irene*, *agape*, paix et charité.

Les deux femmes qui personnifient l'*irene* et l'*agape* sont

<sup>1</sup> Boldetti p. 371; Marangoni, *Acta s. Victorini* p. 134; Passionei p. 118, 43; le marbre original est en ce moment à Florence, dans la maison Rinuccini où je l'ai copié.

toujours sans voile sur la tête, vêtues d'une simple tunique; c'est-à-dire que ce ne sont pas des matrones, mais des demoiselles; aussi sont-elles assises sur des chaises aux extrémités du lit convival. C'est ainsi que, chez les Romains <sup>1</sup>, les enfants des familles nobles prenaient place au festin, pendant que leurs parents étaient couchés (*discumbentes*) sur les *toralia segmentata*, c. a. d. sur des lits recouverts de tapis avec bandes de pourpre ou de couleurs ou brodés <sup>2</sup>, comme dans nos peintures chrétiennes. Les *pueri patrimi et matrimi*, libres de naissance et nobles, s'estimaient très honorés, non seulement de se tenir sur des chaises auprès du lit convival des Arvales <sup>3</sup> et de leurs parents, mais encore de les servir à table. Aussi l'invitation faite à l'*irene* et à l'*agape* de mêler aux convives le vin et l'eau chaude n'a rien qui ne convienne aux fonctions élevées de ces nobles personnifications symboliques. Inutile de commenter les mots *da caldā* (*calidam*): tout le monde sait que les Romains avaient coutume de mêler de l'eau chaude à leur vin. *Miscere* indiquait l'infusion du vin; les inscriptions des verres à boire portent indifféremment INPLE ME, MISCE ME <sup>4</sup>.

Jésus Christ avait promis à ses disciples qu'il les aurait admis à sa table dans la maison du Père céleste. Le poisson est le mets unique et constant des cènes symboliques où Irène et Agapé mêlent et présentent le vin. Dans tous les banquets de Romains, de Juifs, d'initiés aux mystères orientaux, nous voyons toujours le poisson, plat de choix et convenable aux festins <sup>5</sup>. Cependant, il arrive souvent qu'il n'y figure pas seul, mais joint à d'autres mets. Dans les sculptures et peintures

<sup>1</sup> Suet. in Claudio 32: *adhibebat omni cenae et liberos suos cum pueris puellisque nobilibus, qui more veteri ad fulcra lectorum sedentes vescerentur.*

<sup>2</sup> Marini, *Arvali* p. 535; Henzen, *Acta Arval.* p. 15.

<sup>3</sup> Varro ap. Nonium v. *puerae*; Marquardt, *Röm. Althert.* V, I p. 91.

<sup>4</sup> Aus'm Weerth in *Jahrbüch. d. Ver. v. Alterthumsfr. in Rheinl.* 1881 cahier LXXI p. 114.

<sup>5</sup> Garrucci, *Vetri* 2<sup>e</sup> éd. p. 53; Le Blant, *Gazett. archéol.* 1830 p. 83.



chrétiennes, le pain est ordinairement joint aux poissons; s'il y a un grand nombre de pains dans des corbeilles, c'est évidemment un souvenir des multiplications miraculeuses dont parle l'Évangile. Ce type spécial de festin mystique est, comme je l'ai dit, un symbole de l'eucharistie; il diffère de celui des festins qui symbolisent la béatitude éternelle. A propos du poisson servi sur la table et symbolisant le festin céleste, j'écrivais en 1855: *Ceterum in ipsa quoque caelestis convivii pictura piscis imago aptissima fuit, tametsi ad eucharistiam vix ulla referri ratione potuerit. Beatos enim, quos caelesti mensae accumbere veteres Christiani illis picturis significarunt, vivere in Christo et Christo frui eorum temporum aequalia passim epitaphia praedicant: quare nil aptius potuit a pictoribus excogitari, quam ut de pisce, sub quo Christus intelligitur, caelestes convivas satiari demonstrarent*<sup>1</sup>. Je continuais en faisant remarquer que, dans le festin d'Irène et Agapé découvert par Bosio, la fresque ne montre pas sur la table un agneau ou un autre quadrupède, comme dans le dessin publié mais un poisson. Aujourd'hui nous voyons que le plat avec le poisson non seulement est constant, mais qu'il est toujours seul sans accompagnement de pains, sur les tables de festin de cette région du cimetière *ad duas lauros*, où la signification symbolique de cette représentation est clairement expliquée par la présence des deux jeunes filles Agapé et Irène, qui versent le vin aux convives. Il est peu probable qu'une telle uniformité soit entièrement depourvue d'intention symbolique. Le poisson isolé, sans le pain est, dans la langue mystique, l'ΙΧΘΥΣ (Jésus-Christ, fils de Dieu, Sauveur), sans rapport spécial avec l'eucharistie; dans ces peintures il signifie probablement, comme je l'avais conjecturé bien avant les dernières découvertes, la même chose que répètent cent fois les acclamations convi-

<sup>1</sup> *Spicil. Solesm.* III p. 569.

vales et funéraires: ζήσης ἐν Θεῷ <sup>1</sup>; *vivas, vivatis in Deo, in Christo, refrigeres in pace Dei*. La gloire de Dieu, la présence sans voiles de l'ΙΧΘΥΣ dont les élus se repaissent et se rassasient au festin céleste, est la source de leur bienheureuse *agape* (amour) et de leur *irene* (paix). *Vivis in gloria Dei et in pace domini nostri Christi*, dit-on d'une âme bienheureuse dans une inscription cimetériale <sup>2</sup>; je termine sur cette belle pensée.

### VERRE PORTANT L'INSCRIPTION HODOR SVAVIS.

Dans le cimetière *ad duas lauros*, dans une région voisine de celle dont je viens de parler, on a trouvé fixé verticalement, comme signe de reconnaissance, sur la chaux d'un *loculus*, un fond de coupe de verre qui ne paraissait ni diaphane ni figuré. Une fois qu'on l'a eu détaché et que l'on a eu séparé les deux plaques entre lesquelles se trouvent ordinairement les dessins peints ou découpés dans l'or, on a vu apparaître les lettres et la figure que représente la pl. VII, n. 3. Inscription et sujet diffèrent totalement de ce que l'on trouve d'habitude sur ces vases. Au milieu on voit une plante; la tige, les branches, les feuilles sont en or; les boutons, fruits ou baies, sont en rouge foncé. Quelle est précisément la plante que le dessinateur a voulu figurer, j'avoue ne pouvoir le dire; les botanistes que j'ai consultés ne m'ont pas tiré d'incertitude. On dirait une plante épineuse; les boutons sont peut-être des boutons de rose; mais leur forme n'est pas tout-à-fait celle qui convient à cette fleur. Je laisse à d'autres la solution de ce problème de botanique archéologique. La plante est, en tout cas, une plante odoriférante, d'où l'on tirait ou distillait des

<sup>1</sup> V. Rossignol, *Des services que peut rendre l'archéologie aux études classiques*, Paris 1878 p. 103 et suiv.

<sup>2</sup> Marangoni, *Acta s. Victorini* p. 69.



aromes et des parfums: ceci résulte de l'inscription HODOR SVAVIS. Les lettres sont belles; l'R présente cette particularité caractéristique que la queue y est séparée du rinceau. Cette particularité paléographique fut adoptée par le calligraphe des inscriptions damasiennes, Furius Dionysius Filocalus; autant que je me rappelle, il n'y en avait pas d'exemple épigraphique en dehors de ces inscriptions. Les lettres de notre verre n'appartiennent pas à la calligraphie damasienne; elles me semblent plus anciennes que la seconde moitié du quatrième siècle. Filocalus, à mon avis, n'inventa pas, mais adopta plutôt, dans son bel alphabet, cette forme de l'R, dont l'origine doit être cherchée dans la calligraphie des manuscrits. L'abus de l'aspirée dans le mot HODOR, n'a rien d'étonnant au III<sup>e</sup> siècle.

Tout le monde sait quel usage fréquent et varié les Romains faisaient des parfums de toute espèce<sup>1</sup>; cet usage se rapportait, alors comme toujours, aux élégances de la vie et de la toilette personnelle<sup>2</sup>. Les *unguenta* figurent souvent parmi les legs précieux dans les testaments: *Unguentis legatis non tantum ea legata videntur, quibus ungimur voluptatis causa, sed et valetudinis*<sup>3</sup>. Le verre dont nous nous occupons est rond, semblable aux fonds de coupe de festin et non à ceux des carafes ou fioles avec des lettres et des figures en relief, insignes des marchands et manipulateurs des parfums, très différentes des dessins d'or des vases à boire<sup>4</sup>. Ainsi la plante représentée sur notre verre avec les mots HODOR SVAVIS, bien que ce soit la première fois qu'on rencontre un sujet semblable sur des vases de ce genre, rentre cependant dans la catégorie des représentations à légendes figurées sur les verres de table.

<sup>1</sup> Marquardt, *Handb. d. r. Alterth.* VII, II p. 758 et suiv.

<sup>2</sup> Martorelli, *Degli odori diss. Oraziana*, dans les *Atti dell'accad. Rom. di arch.* I p. 417 et suiv.

<sup>3</sup> Ulpian. in *Dig.* XXXIV, 2, 21.

<sup>4</sup> *Roma sott.* III p. 604, 605.

Les parfums de toute espèce étaient employés avec une profusion luxueuse et molle dans les banquets des païens, où l'on avait coutume de se couronner de fleurs; aussi les fidèles s'abstenaient-ils, pour ce motif comme pour d'autres, de prendre part aux festins des idolâtres <sup>1</sup>. Mais ils ne poussaient pas la sévérité jusqu'à se refuser l'usage naturel et simple des fleurs et de leur parfum. Minucius Felix écrivait: *quis autem ille qui dubitat vernis indulgere nos floribus, cum capiamus et rosam veris et liliū et quidquid aliud in floribus blandi coloris et odoris est? his enim et sparsis utimur molibus ac solutis, et sertis colla complectimur. Sane quod caput non coronamus, ignoscite. Auram boni floris naribus ducere non occipitio capillisve solemus haurire* <sup>2</sup>. Les Chrétiens s'abstenaient de se couronner de fleurs, parceque les païens le faisaient avec une intention et des rites idolâtriques <sup>3</sup>, mais non d'en porter des guirlandes autour du cou et d'en savourer l'odeur, plaisir innocent et conforme à la nature. D'ailleurs les fleurs et leur parfum symbolisaient l'éternel printemps et la joie du paradis. L'épithaphe métrique d'une chaste chrétienne dit: *per eximios paradisi regnat odores, Tempore perpetuo vernant ubi gramina rivis* <sup>4</sup>; les saints étaient représentés en prière dans le jardin céleste, au milieu des fleurs, *per amoena vireta* <sup>5</sup>. L'expression *odor suavis* pouvait elle-même avoir un sens symbolique et biblique: *Christi bonus odor sumus Deo*, dit S<sup>t</sup> Paul (*II Cor. II, 16*), *εὐωδία*, suivant le texte grec; ce mot se traduit ordinairement en latin par *suavitas* dans l'expression *ὁσμὴ εὐωδιάς, odor suavitatis*, qui se rencontre dans

<sup>1</sup> Garrucci, *Veltri* 2<sup>ème</sup> éd. p. 214.

<sup>2</sup> Min. Felix, *Octavius* éd. Ouzel. p. 43. Cf. Tertullien, *De corona mil.* c. 5.

<sup>3</sup> Clément d'Alex. *Paedagog.* II, 8; Tertullien. l. c.; Cyprien, *De lapsis*; cf. *Roma sott.* III p. 505.

<sup>4</sup> *Inscr. christ.* I p. 141 n. 317.

<sup>5</sup> Bull. 1863 p. 43; *Roma sott.* III p. 52, 53; v. ci-dessus p. 97.



les épîtres de S<sup>t</sup> Paul (*Eph.* V, 2; *Philip.* IV, 18; cf. *Genes.* VIII, 21, *Levit.* I, 9 etc.), à propos de l'odeur des sacrifices et holocaustes. Dans la liturgie chrétienne, qui exclut les sacrifices sanglants, l'*odor suavitatis* et le symbolique *Christi odor* se rapportent aux aromes et aux baumes. Si je me mettais à en parler, je n'en finirais plus. En somme, le sujet ici représenté et l'inscription qui l'accompagne n'ont rien qui ne convienne à une coupe de festin à l'usage de quelque disciple de l'Evangile; il ne serait pas difficile de lui trouver un sens symbolique en partant des formules du langage biblique ou liturgique, ou de l'épigraphie chrétienne.

Cependant les verres cimetériaux sont des débris et quelquefois des objets précieux d'usage privé, de toute sorte et de toute provenance, employés par les Chrétiens sans qu'ils aient mis beaucoup de soin à les choisir <sup>1</sup>. Ce nouveau spécimen que nous fournit le cimetière *ad duas lauros*, me semble n'avoir pas été affecté à un autre que l'usage domestique; le sujet vise plutôt les élégances de la vie privée que les mystères du symbolisme religieux. La première idée de l'artiste ou de la personne qui lui avait commandé la coupe pouvait être d'orner d'une devise élégante un objet destiné à être offert en cadeau. *Tu mihi stacte, tu cinnamum, tu rosa*, dit la vieille du *Curculion* de Plaute à sa fiole de vin, en parodiant les douceurs que se disent les amoureux <sup>2</sup>. Tel fut peut-être le sens de l'HODOR SVAVIS au fond de ce verre, qui plus tard fut fixé comme une simple marque dans la chaux d'un *loculus* chrétien.

<sup>1</sup> *Roma sott.* III p. 578 et suiv.

<sup>2</sup> *Curculio* I, 2, 6; cf. *Mostellaria* I, 3, 151.

## EXPLICATION DES PLANCHES.

Pl. VII n. 1. Verre cimetériel, de couleur verte; les parties pointillées et les lettres sont peintes en or; les parties blanches en argent, les parties foncées, en rouge; j'en ai annoncé, p. 123 la découverte dans le cimetière *ad duas lauros*; il sera commenté dans le prochain fascicule.

n. 2. Autre verre, avec lettres et encadrement en or, trouvé dans le cimetière de Domitille; v. p. 100.

n. 3. Fond de coupe en verre blanc, lettres en or; la plante est en or et en rouge foncé; v. p. 134-137.

Pl. VIII. Droit et revers d'un fragment de fond de coupe en verre vert, avec figures et lettres en or; sur la tête de l'enfant, agenouillé et les mains liées derrière le dos, on lit **IZAC** (Isaac); au pourtour, *anima ΔΟΥΛΙΚΙΕ ΠΙΕ ΖΗΧΗΣ*. Le Π est mal formé et ressemble à un H. Au musée de Grosseto; il a été trouvé en 1880 par M. le docteur Ademollo en faisant des fouilles auprès de Castiglione della Pescaia: il m'en a accordé un dessin, pour le commenter dans un des prochains fascicules.

Pl. IX. Fragment de sarcophage, au musée du Vatican, galerie Chiaramonti, n° 23; expliqué p. 92, 93 par M. O. Marucchi; cf. ce que j'en dit p. 125.

Pl. X n. 1. Plaque de marbre phrygien qui a servi de revêtement à un pilastre ou à une muraille; les creux du dessin sont remplis d'un mastic couleur cendre. Trouvée dans le territoire de Tusculum, elle appartient à M. l'av. Lugari, de qui j'en ai obtenu un calque avec la permission de le publier, les pages 93, 94 où il en est question étant déjà imprimées. Aussi cette planche n'y est-elle pas citée. Le dessinateur a, par distraction, omis l'une des pattes de l'ancre, celle de droite, qui subsiste encore; la précipitation avec laquelle ce dessin a été mis sous presse a empêché de s'apercevoir à temps de l'erreur et de la corriger.

n. 2. Bas relief qui ne provient probablement pas d'un sarcophage, mais qui aura servi d'ornement dans quelque monument public, sacré ou profane: v. p. 106.

## ADDITIONS ET CORRECTIONS.

Pl. IX. Ce dessin ayant été lithographié très vite, je ne l'ai vu qu'à la dernière heure, sans avoir le temps de l'examiner de près et de le confronter avec l'original. Comme il me laissait quelques doutes, je suis monté sur une échelle et j'ai considéré de près le bas-relief, encastré très haut, dans la galerie Chiaramonti. Les pains multipliés n'y sont pas dans des vases, mais, suivant l'usage et le texte évangélique, dans des corbeilles, une en treillis, les autres en paille tressée horizontalement.

Pag. 129 j'ai oublié de citer les deux martyrs Agapé et Irène, dont la *passio* se trouve dans la *Bibliotheca Cassinensis* t. III p. 255 et dans le *Florilegium* de ce même volume, p. 179.



### Table du fascicule III.

---

|                                                                                              |         |
|----------------------------------------------------------------------------------------------|---------|
| <i>Conférences de la société d'archéologie chrétienne de Rome.....</i>                       | pag. 87 |
| <i>Fouilles dans le cimetière des SS. Pierre et Marcellin sur la voie Labicane.....</i>      | » 113   |
| § I. <i>La région du cimetière où se trouvent les peintures représentant le banquet.....</i> | » 115   |
| § II. <i>Le banquet d'Irène et Agapé.....</i>                                                | » 124   |
| <i>Verre portant l'inscription HODOR SVAVIS.....</i>                                         | » 134   |
| <i>Explication des planches.....</i>                                                         | » 138   |







LIBRARY  
OF THE  
UNIVERSITY OF ILLINOIS



3



2



L. Ronci dis e Lit

C. 100 Lit Spidov

LIBRARY  
OF THE  
UNIVERSITY OF ILLINOIS





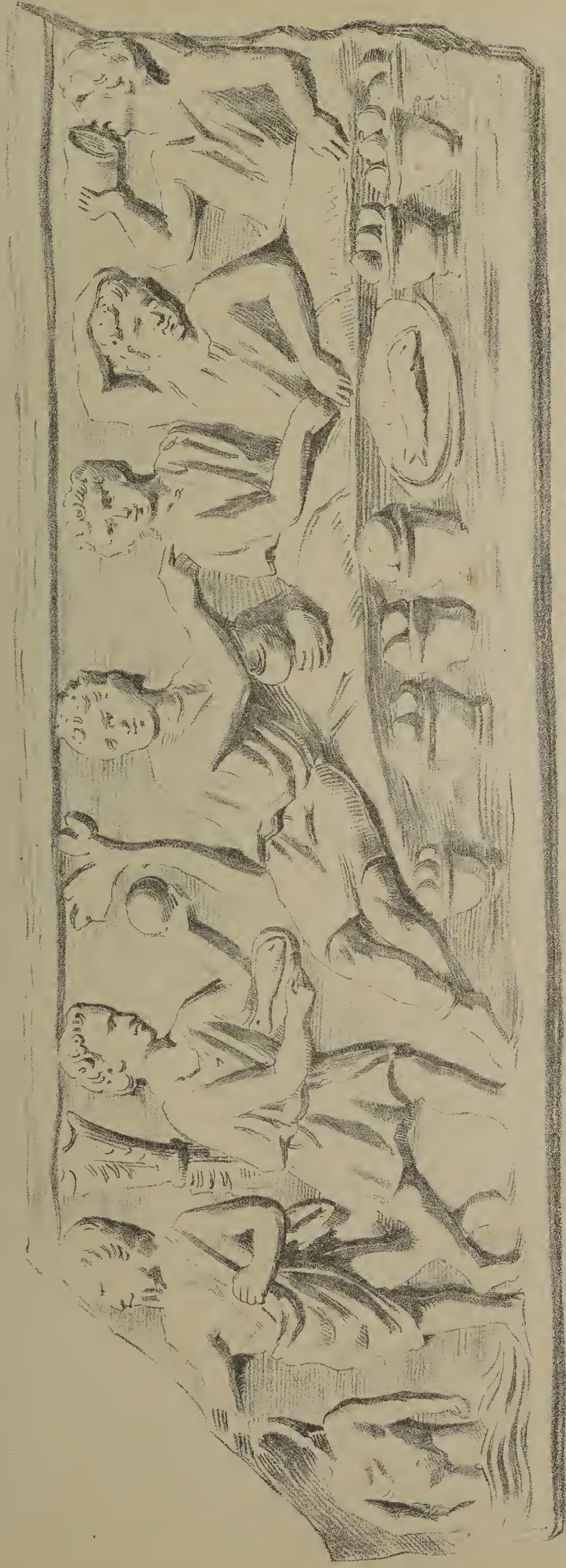
L Ronci Lit



L Ronci Lit

LIBRARY  
OF THE  
UNIVERSITY OF ILLINOIS

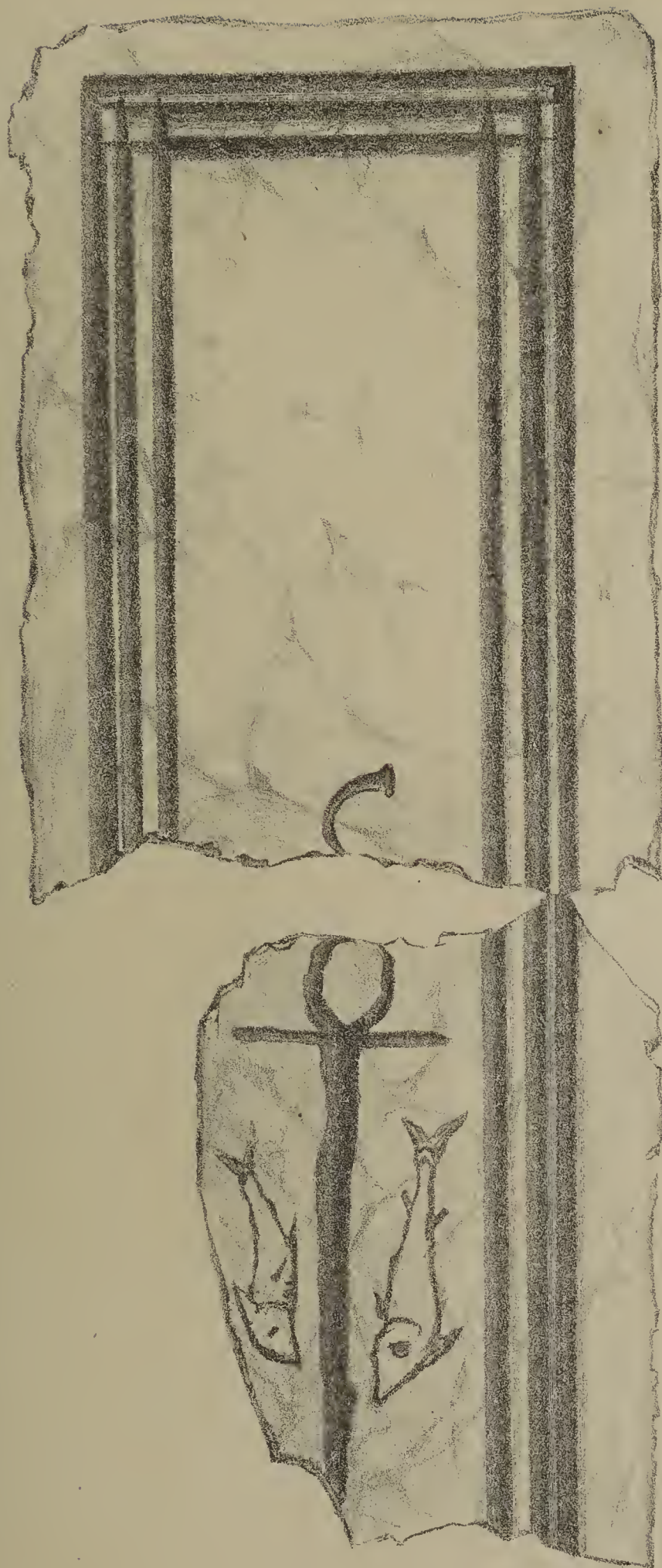




LIBRARY  
OF THE  
UNIVERSITY OF ILLINOIS



1



2



LIBRARY  
OF THE  
UNIVERSITY OF ILLINOIS



---

SUR UN VERRE COLORIÉ  
REPRÉSENTANT LE TEMPLE DE JÉRUSALEM.

---

La verre polychrome, dessiné en noir dans la planche VII, 1 et dont j'ai annoncé la découverte dans le fascicule précédent, sera aujourd'hui le thème d'un commentaire restreint aux limites convenables à une première édition. D'autres, je l'espère, reprendront ce sujet avec plus de compétence et de savoir, quand la Société de l'Orient latin aura fait à cet objet précieux l'honneur bien mérité d'une reproduction en couleurs, dans son recueil des topographies de Jérusalem. Mon travail se divisera en trois parties, j'expliquerai d'abord les détails divers de cette représentation; puis je la rapprocherai des monuments chrétiens qui ont quelque rapport avec elle; enfin je parlerai de l'inscription grecque qui l'accompagne et de l'âge probable de la coupe. La planche VII, 1 la représente en grandeur naturelle; mais cette lithographie n'a pas aussi bien réussi que je l'eusse désiré. Dans l'original, l'or et les couleurs font ressortir les détails avec beaucoup plus de relief et d'évidence; la perspective y est moins grossière. La planche polychrome, qui se prépare sous mes yeux pour la Société de l'Orient latin, donnera une reproduction tout-à-fait exacte et complète. Le dessin a été obtenu en examinant le verre sous ses deux faces; certains détails se voient mieux à l'endroit, d'autres à l'envers; quelques-uns par transparence, d'autres en maintenant l'opacité. Au moment de sa découverte, le verre était

absolument opaque; je l'ai rendu transparent en enlevant délicatement, du côté extérieur, les couches de lamelles et les pellicules de patine terreuse qui interceptaient la lumière. De cette façon les contours du dessin sont maintenant plus visibles au revers qu'au droit, mais l'or et les couleurs ne se voient qu'à l'endroit.

## § I.

### La perspective du temple de Jérusalem.

Au milieu d'une cour fermée de trois côtés par des portiques s'élève, sur un escalier assez haut, la *cella* d'un temple, dont le fronton est supporté par quatre colonnes rouges; entre celles-ci on voit une porte d'or, unique; dans le tympan du fronton est représenté le chandelier à sept branches. A droite et à gauche deux hautes colonnes monumentales, isolées, de la teinte foncée du bronze. En avant, la cour est fermée par une barrière à treillis, derrière laquelle, dans l'enceinte sacrée, sur une ou plusieurs tables, sont représentés en or des *cantari* et autres vases, avec le cédrat et le faisceau connu sous le nom de *loulab*; cela résulte de la comparaison avec les monuments judaïques, ceux de Rome surtout: je reviendrai bien-tôt là dessus. Au milieu de ces objets apparaît le grand candélabre à sept branches terminées chacune par une lampe allumée. En dehors du portique, à la droite du spectateur, on voit en perspective deux édifices dont la façade paraît être curviligne; derrière chacun d'eux s'élance un palmier, emblème caractéristique de la Judée. Il est clair que ce temple est celui de Jérusalem; les objets et symboles du culte juif, surtout le candélabre à sept lampes, répété jusque dans les ornements du fronton, le prouvent abondamment.

Il serait inutile de songer au temple d'Onias, élevé sur le modèle de celui de Jérusalem, auprès d'Héliopolis en



Egypte, sous le règne de Ptolémée Philométor. Josèphe en fait mention plusieurs fois et raconte qu'il fut dévasté et fermé sous les préfets Lupus et Paulinus, vers l'an 73 de notre ère <sup>1</sup>. Même en faisant abstraction des doutes sérieux que l'on a soulevés sur la vérité de ces récits de Josèphe, et en s'en rapportant sur ce point aux études substantielles de M. Lumbroso <sup>2</sup>, il suffit de remarquer que Philon, qui vécut à Alexandrie avant l'an 73, ne mentionne jamais ce temple, bien qu'il parle de celui de Jérusalem comme du centre de la piété religieuse des Juifs et même des Juifs d'Egypte <sup>3</sup>. Si les Alexandrins du premier siècle de notre ère n'avaient aucune vénération spéciale pour le soi-disant temple d'Onias, il n'est pas admissible que plusieurs siècles après sa dévastation, cet édifice ait été choisi, à la place de celui de Jérusalem, pour être représenté, loin de l'Egypte, sur la vaisselle de Juifs des Rome. Du reste, certains détails topographiques, propres à la Palestine, et certains monuments voisins du temple, sur lesquels je m'arrêterai plus loin, confirment cette évidence en quelque sorte spontanée et prouvent que nous avons ici une représentation du principal sanctuaire de la religion juive. Aussi ne fais-je point difficulté d'exclure toute autre hypothèse plus ou moins invraisemblable, où il serait question de quelque synagogue ou proseuque juive de Rome ou d'une autre ville de l'empire romain.

Les anciens monuments ne nous ont conservé aucune représentation du temple de Jérusalem, qui ne soit absolument imaginaire. Si celle-ci était, au moins en partie, une réminiscence ou une imitation de la réalité, elle serait unique en son genre;

<sup>1</sup> Jos. Bell. Jud. I, 1; VII, 10, 23: *Contra Apion* II, 5: *Antiq.* XII, 5, 1; 9, 7; XX, 10, 3; XIII, 3, 1; XIV, 3, 1.

<sup>2</sup> Lumbroso, *Nuovi studii di archeologia Alessandrina* dans les *Mem. della R. accad.* de Turin, XXVII p. 532 et suiv.

<sup>3</sup> Lumbroso, l. c. p. 533.

aussi doit-elle être étudiée attentivement à l'aide des données que nous possédons sur le plus considérable des monuments de la religion juive, illustré par la présence du Rédempteur et théâtre des premiers événements de l'histoire apostolique et ecclésiastique. C'est de nos jours seulement que l'on a pu étudier sur les lieux, dans la mosquée d'Omar, ce qui reste du temple primitif de Salomon et de la reconstruction qui en fut faite par Hérode le Grand. Le premier qui en ait parlé chez nous, est S. Em. le cardinal Bartolini, qui, de retour d'un voyage en Orient, exécuté en 1855, donna des dissertations sur ce sujet à l'académie romaine d'archéologie, en 1860 et 1862<sup>1</sup>. M. le comte de Vogüé dessina en 1862 toutes les parties de la mosquée d'Omar; deux ans après, il publia à Paris un volume splendide, accompagné de planches, où il avait réuni tout ce que l'étude attentive des lieux, les textes bibliques, Josèphe et les traditions de la littérature talmudique, peuvent fournir de données pour la restauration du second temple, dans la forme qu'il reçut d'Hérode<sup>2</sup>. Depuis cette publication, l'oeil des savants n'a cessé d'être ouvert sur les moindres découvertes faites à l'emplacement de ce sanctuaire vénérable: je dois ici une mention spéciale aux deux sociétés anglaise et allemande pour l'exploration et l'étude de la Palestine et à deux compatriotes de M. de Vogüé, le regretté M. de Saulcy et M. Clermont-Ganneau, à qui l'archéologie palestinienne est si redevable. C'est en profitant de leurs études et de leurs découvertes, autant qu'elles me sont connues, que je vais expliquer en peu de mots cette représentation inattendue de la perspective du temple de Jerusalem, conservée sur un verre romano-juif.

<sup>1</sup> *Sull'antico tempio di Salomone e sull'antica grotta etc. in Bellemme, Roma 1868.*

<sup>2</sup> De Vogüé, *Le temple de Jerusalem suivi d'un essai de topographie de la ville sainte*, Paris 1864: cf. de Saulcy dans la *Gazette arch.* de MM. de Witte et Lenormant 1877 p. 63-65 pl. 11.



La masse énorme des édifices du temple et de son enceinte sacrée, s'élevait à des niveaux différents et dans des cours séparées; tout étant cependant compris dans l'enceinte du grand portique dit de Salomon. Le temple proprement dit, c'est-à-dire le *Saint* avec le *Sancta Sanctorum*, était dans l'atrium le plus intérieur dont l'accès était réservé aux prêtres seuls; là, dans une cour à ciel ouvert, s'élevait l'autel des holocaustes, comme dans les temples sémitiques <sup>1</sup>. Au premier abord il semble que notre verre ne représente que l'atrium des prêtres. Le portique spécial qui l'entourait est décrit par Josèphe comme interrompu par les portes des chambres destinées au trésor. M. de Vogüé (pl. XV, XVI) en indique les colonnes, mais seulement des deux côtés du temple, et non du côté du fond. Sur le verre, le portique règne sur trois côtés et l'on n'y voit nulle part les portes du trésor. Ce défaut s'explique par la forme abrégée et grossière de cette perspective. Peut être cependant l'artiste, qui ne disposait que d'un espace étroit, a-t-il voulu indiquer seulement le portique extérieur de l'enceinte sacrée, celui de Salomon, y figurer au milieu le temple proprement dit, et indiquer par la barrière du devant l'aire sainte réservée aux prêtres. Mais cette barrière n'étant pas représentée sur les côtés, il me semble plus vraisemblable que cet atrium et ce portique est simplement celui des prêtres.

Il serait impossible de concilier avec la restitution de M. de Vogüé l'architecture de la façade du temple telle que notre verre la représente. Les *Paralipomènes* (III, 4) parlent de la grande hauteur de cette façade; Josèphe raconte que le prétexte d'Hérode pour reconstruire le temple, fut son désir de lui rendre toute la hauteur qu'il avait eu au temps de Salomon (*Ant. Jud.* XV, 11); M. de Vogüé a cru en avoir trouvé une imitation dans le temple de Siah, en grande partie contem-

<sup>1</sup> Fabiani, *La stela di Mesa re di Moab*, p. 23.

porain d'Hérode, retrouvé et remis au jour par M. Waddington et par lui <sup>1</sup>. S'attachant à ce modèle, il a figuré la façade du temple hiérosolymitain d'Hérode en lui donnant deux ordres grecs superposés, ce qui est inconciliable avec le portique tetrastyle et le tympan triangulaire de notre verre. Les chambres à plusieurs étages, que Josèphe décrit comme adossées aux flancs de la cella et du vestibule, n'y ont non plus laissé aucun vestige. Il semble qu'on ait voulu représenter d'une manière générale la façade et la cella du temple, suivant le type le plus commun de l'époque impériale, sans prétendre à une imitation spéciale des véritables formes du temple de Jérusalem, reconstruit sous Hérode; je reviendrai sur ce point dans le paragraphe suivant.

Des deux côtés de la façade s'élèvent deux colonnes monumentales isolées. Elles ne cadrent nullement avec le type ordinaire des temples gréco-romains; c'est une particularité caractéristique, digne d'une attention spéciale. Dans les temples égyptiens, devant le vestibule, il y avait deux obélisques, suivant la disposition que présente la célèbre mosaïque de Palestrina <sup>2</sup>. Apion, dans un passage obscur et fort controversé <sup>3</sup>, que rapporte Josèphe, dit que les Hébreux, en vertu d'une institution mosaïque, substituèrent, dans l'usage sacré, les colonnes aux obélisques: ἀντὶ ὀβελῶν κίονας <sup>4</sup>. On sait que les Phéniciens avaient dans leurs principaux temples, notamment dans celui de Baalsamin à Tyr, deux colonnes sacrées et symboliques <sup>5</sup>. Le vestibule du temple de Salomon était décoré des deux célèbres colonnes de bronze exécutées par des artistes phéniciens; elles sont décrites dans les livres des Rois et des Chroniques

<sup>1</sup> De Vogüé, *Syrie centrale*, Archit. civile et religieuse pl. 2-4 p. 38: cf. Waddington, *Inscr. grecques et latines de la Syrie* n. 2364, 2365.

<sup>2</sup> Zoega, *De orig. et usu obeliscorum* p. 151 et suiv.

<sup>3</sup> Zoega, l. c. p. 159.

<sup>4</sup> *Contra Apion.* II, 2.

<sup>5</sup> Movers, *Die Phönizier* I p. 292-99, 393.



(Paralipomènes) et dans Ezéchiel <sup>1</sup>; l'une s'appellait Jakin, l'autre Boaz. C'est évidemment ces deux colonnes que le dessinateur antique auquel nous devons notre verre a voulu représenter; en ceci il se montre attentif à donner au temple de Jérusalem quelques-uns au moins de ses attributs caractéristiques et à reproduire son type particulier et traditionnel conservé dans les réminiscences judaïques. M. le comte de Vogüé a placé les deux fameuses colonnes dans le vestibule, parmi les supports de l'architrave, en se fondant sur ce que ces colonnes étant terminées par des chapiteaux, ceux-ci devaient avoir un entablement à porter, et sur ce que, dans les livres des Rois et des Chroniques (Paralipomènes), elles sont indiquées comme étant dans le vestibule: Ezéchiel, entré dans le vestibule, les place devant les *antes* <sup>2</sup>. Cependant, en suivant la vision du prophète, on voit qu'après avoir mesuré le vestibule, il compte les gradins par lesquels on y montait, et qu'il mentionne ensuite les deux colonnes situées en avant, l'une à gauche, l'autre à droite. Cette description me paraît convenir à des colonnes monumentales isolées, situées auprès de l'escalier du vestibule, comme les obélisques devant les temples égyptiens; déjà d'autres savants les avaient supposées isolées comme nous les montre cet ancien verre <sup>3</sup>. Ces colonnes étaient creuses; les chapiteaux se terminaient en forme de lys; des colonnes semblables, sans architrave à supporter, mais soutenant des *canthares* d'argent, furent placées par Constantin, à Jérusalem même, autour de l'hémicycle par lequel se terminait la basilique du Saint Sépulcre décrite par Eusèbe <sup>4</sup>. Il y en avait aussi à Rome, dans la basilique constantinienne du Latran;

<sup>1</sup> III Reg. VII, 21; II Paralip. III, 17; Ezechiel. XL, 48, 49.

<sup>2</sup> De Vogüé, *Temple de Jerusalem*, p. 29, cf. p. 34.

<sup>3</sup> De Saulcy, *Hist. de l'art Judaique* 2 éd. 1864, plan du temple de Salomon K, L: Bartolini, l. c. pl. III.

<sup>4</sup> *Vita Costantini* III, 38.

elles étaient au nombre de quatre, en bronze doré, dans l'abside, et supportaient des lampes <sup>1</sup>. Je ne dis pas que sur celles de Jérusalem il y eut des lampes au dessus des chapiteaux terminés en forme de lys; bien que, dans l'art chrétien et dans la liturgie chrétienne le terme de *lilia* ait désigné des chapiteaux et des candélabres <sup>2</sup>. Mais en ce qui regarde la particularité caractéristique des deux colonnes isolées, le dessin du verre ne me semble pas être de pure fantaisie; et j'estime qu'il y a là une réminiscence de la réalité, sauf les erreurs et les impropriétés d'une perspective aussi grossière et d'un dessin à peine ébauché. Je crois que, pour dégager la perspective du temple, le dessinateur a écarté les deux colonnes, qui auraient dû être marquées devant la façade, auprès des degrés, comme les obélisques devant les pylones des temples égyptiens. Du reste, même en accordant que ces célèbres colonnes aient été élevées par Salomon dans le vestibule lui-même, notre verre nous les représente telles qu'elles étaient dans le temple d'Hérode. La particularité caractéristique de ces deux colonnes isolées donne à la perspective figurée sur notre verre le mérite d'une imitation évidente d'un type réel et non point entièrement générique et imaginaire; c'est ce qui la distingue de toutes les autres représentations du temple que l'on connaît jusqu'à présent, comme je l'expliquerai dans le paragraphe suivant.

Dans l'espace sacré et découvert on voit, rangés sur une ou plusieurs tables, des *canthara* d'or et autres vases précieux, souvenir de ceux que Salomon avait offerts au temple; au milieu

<sup>1</sup> Le livre pontifical, vie de Sylvestre, ne parle pas de ces colonnes; mais il en est question dans la *Descriptio sanctuarii ecclesiae Romanae* contenue dans le ms. Vat. Reg. 712 et dans un ms. de Valenciennes du XII<sup>e</sup> siècle (V. *Musaici di Roma*, texte relatif à la mosaïque de la chapelle des Stes Rufine et Seconde). Leur antiquité n'est pas douteuse et leur position isolée ne me paraît pas pouvoir être attribuée aux restaurations de la basilique pendant le moyen-âge.

<sup>2</sup> V. Bull. 1871 p. 69.



le candelabre à sept branches avec ses sept lampes de niveau, comme on le voit sur d'autres monuments judaïques. Tous ces objets devaient être renfermés dans la cella, dans le *Saint*, devant le *Sancta Sanctorum*; l'artiste, pour rendre visibles les offrandes et vases sacrés caractéristiques du culte juif, les a mis auprès ou au dessus de l'autel des holocaustes, dans l'atrium des prêtres. Le faisceau de petites branches, attaché autour d'une verge (celle-ci est trop mince dans le dessin: le verre la montre plus large et s'amincissant vers l'extrémité) est évidemment le *loulab*, comme il résulte de la comparaison avec les monuments judaïques <sup>1</sup>; je renvoie sur ce point, et aussi pour le cédrat, au P. Garrucci (l. c.). Les deux baguettes courbées à l'extrémité, que mon dessinateur a mises dans l'ouverture du vase le plus à gauche, ne sont pas entièrement visibles; ce sont, à mon avis, les cornes qui figurent ordinairement parmi les objets liturgiques ou symboliques du culte juif.

L'enceinte sacrée, limitée de trois côtés par un portique à colonnes, est fermée sur le devant par une barrière à jour. La barrière entre l'espace le plus rapproché du temple, accessible aux prêtres seuls, et la cour où se tenaient les Israélites, est appelée *γείσιον* et *θριγκός* par Josèphe; celle qui séparait la cour des Israélites du portique des gentils est désignée par le mot *δούρακτος*. M. Clermont-Ganneau a beaucoup écrit sur ce sujet, depuis son importante découverte de l'une des stèles grecques qui, dans cette barrière, menaçaient de la peine de mort tout *ἄλλογενής* (étranger, gentil) qui aurait osé pénétrer dans le *ιερόν* (enceinte sacrée), ouvert seulement aux juifs purifiés <sup>2</sup>. St Paul se trouva en péril de mort dans une sédition du peuple de Jérusalem (*Act.* XXI, 26-32), précisément parce qu'on l'accusa d'avoir introduit dans l'enceinte sacrée (celle des juifs) un grec, Trophime d'Ephèse. Parmi les marbres anti-

<sup>1</sup> V. Garrucci, *Vetri*, 2<sup>a</sup> éd. pl. V; *Art. crist.* p. 490, 491.

<sup>2</sup> V. *Revue arch.*, avril 1872 p. 213-34; mai, p. 290-96.

ques taillés de diverses manières et employés dans le revêtement des murs et du soubassement de la Koubbet-es-Sakhrâh, dans la mosquée d'Omar, c'est-à-dire sur l'emplacement de la roche sacrée du temple et peut-être de l'autel des holocaustes, M. de Saulcy a remarqué des *plutei* qu'il considère comme les restes précieux du γείσιον ou θοιγρός ou du δούρατος qui séparait les espaces réservés aux juifs et aux gentils <sup>1</sup>. Les dessins en ont été publiés en 1879 <sup>2</sup>; ils diffèrent beaucoup des barrières représentées sur notre verre. Il est vrai que celui-ci représente l'enceinte la plus intérieure, celle des prêtres, et que les *plutei* de M. de Saulcy sont attribués par lui de préférence au second atrium et à la clôture entre les juifs et les gentils. Bien qu'il fût exagéré de supposer une exactitude parfaite dans les détails de notre représentation, je dois dire que quelques-uns au moins des *plutei* relevés par M. de Saulcy ne me semblent pas avoir appartenu au temple d'Hérode, mais aux basiliques chrétiennes de Jérusalem et notamment à celles du temps de Justinien et du sixième siècle environ. Dans la pl. XI, n. 1 et 2, j'ai reproduit les deux parapets édités par M. de Saulcy : on peut comparer le n. 2 à celui que j'ai fait graver sous le n. 3. J'ai tiré ce dernier de la pl. XXXVII, 7 du volume déjà cité de M. de Vogüé, lequel l'a dessiné au lieu même d'où proviennent ceux de M. de Saulcy. L'illustre éditeur y a vu un devant de sarcophage et le tombeau d'une Marie, dont le nom se lit sur la corniche en lettres grecques. Mais la formule ΥΠΕΡ ΩΤΗΡΙΑΣ ΜΑΡΙΑΣ (*pro salute Mariae*) est plutôt votive que funéraire; elle indique un monument fait par ou pour une personne vivante. La formule pour les défunts et les tombeaux était ΥΠΕΡ ΑΝΑΠΑΥΣΕΩΣ. On en a trouvé un exemple à Jérusalem, en 1880, dans une mosaïque de pavement, sur le mont de Oliviers; ΥΠΕΡ ΕΥΧΗΣ Κ(αι

<sup>1</sup> De Saulcy, *Voyage en Terre Sainte*, Paris 1865 t. I p. 122, 123.

<sup>2</sup> De Witte et Lenormant, *Gazette arch.* 1879 pl. 36 p. 262-263.



ΑΝΑΠΑΥΣΕΩΣ ΚΑΝΚΤΡΑΤΟΥ ΥΠΟΔΙΑΚΟΝΟΥ ΑΓΙΑΣ ΑΝΑ-  
ΚΤΑΣΕΩΣ (*pro voto et requie Canstrati subdiaconi (ecclesiae)  
sanctae resurrectionis*) <sup>1</sup>. Le marbre de Marie est tout-à-fait  
semblable aux *plutei* des basiliques chrétiennes du VI<sup>e</sup> siècle,  
en particulier à ceux de S<sup>t</sup> Clément, à Rome. Lui aussi, je  
crois, est un *pluteus* de balustrade et provient de l'une des basi-  
liques chrétiennes de Jérusalem. La paléographie paraît con-  
venir au VI<sup>e</sup> ou au VII<sup>e</sup> siècle. Ainsi ce *pluteus* nous éclaire  
sur la provenance de celui, qui porte le n. 2 et qui est tout  
semblable; celui-ci non plus ne me paraît avoir aucun rapport  
avec le temple de Jérusalem et son enceinte sacrée. Je ne serais  
pas aussi affirmatif sur le n. 1, dont la décoration a quelque  
analogie avec celle des caisses à ossements que l'on trouve en  
Palestine <sup>2</sup>, et dont j'aurai à parler dans la troisième partie  
de ce travail. Il peut être du temps d'Hérode et provenir des  
balustrades établies par ce roi.

Du temple et de ses portiques on découvrirait la vallée de  
Josaphat avec ses mausolées et ses tombeaux de rois et de  
prophètes auxquels font allusion les paroles du Seigneur rap-  
portées par S<sup>t</sup> Matthieu (XXIII, 27, 29) et S<sup>t</sup> Luc (XI, 47).  
Deux d'entre eux, depuis le quatrième siècle au moins, sont  
demeurés célèbres parmi les juifs et les chrétiens qui s'accor-  
dent à leur donner les noms d'Absalon et de Zacharie <sup>3</sup>. Le  
pèlerin de Bordeaux, en 333, les désigne autrement: il les

<sup>1</sup> Schultze dans le *Zeitschrift d. Deutschen Palästina-Vereins* 1881 4<sup>e</sup> ca-  
hier pl. I, 1. La singularité des deux formules réunies ΥΠΕΡ ΕΥΧΗΣ et ΑΝΑΠΑΥ-  
ΣΕΩΣ vient de ce que la mosaïque a été exécutée en suite d'un vœu du dona-  
taire et pour indiquer le lieu de sa sépulture.

<sup>2</sup> Clermont-Ganneau, dans la *Revue arch.* juin 1873 p. 398 et suiv.;  
nov. 1873 p. 302 et suiv.; nov. 1878 p. 305 et suiv.; De Saulcy, Bull. du  
musée Parent p. 21 et suiv.; *The Recovery of Jerusalem* (de la société *Pale-  
stine Exploration Fund*) p. 494.

<sup>3</sup> De Saulcy, *Art Judaique* l. c. p. 222-231, 261 et suiv.; *Voyage en  
terre sainte* II p. 121, 122: cf. Renan, *Mission en Phénicie* p. 792, 793.

appelle monuments *monubiles* <sup>1</sup>. On ignore le sens de ce mot : Saumaise voulait le changer en *volubiles*, et le rapportait à des édifices *concamerati* <sup>2</sup>. Celui qui porte le nom d'Absalon se compose d'un soubassement carré, monolithe, qui supporte un tambour cylindrique, terminé par une petite pyramide ; l'autre est entièrement monolithe ; c'est une pyramide élevée sur un soubassement carré. Dans certains monuments de l'ancien art chrétien, le mausolée du S<sup>t</sup> Sépulcre a une architecture qui rappelle celle du tombeau d'Absalon <sup>3</sup>. Les deux monuments figurés sur nostre verre, à côté du temple, semblent avoir une façade curviligne ; leurs formes architectoniques ne présentent aucune imitation réelle des tombeaux en question. Cependant ils en sont une réminiscence topographique et comme une note caractéristique du lieu, de la même façon que les édifices indiqués sommairement dans les plans à perspective des anciens, par exemple dans la table de Peutinger. La forme circulaire des façades est probablement une allusion grossière au tambour circulaire du monument dit d'Absalon et aux autres mausolées palestiniens que les bas-reliefs en marbre et les ivoires du IV<sup>e</sup> siècle et des siècles suivants représentent toujours avec la forme ronde. La vraie position de ces mausolées, dans le voisinage du temple, aurait dû être indiquée sous le côté antérieur ; mais on ne doit pas demander tant d'exactitude à une perspective de ce genre.

Je conclus en disant que le verre reproduit, d'une façon très sommaire et très imparfaite, un dessin ou un modèle du temple de Jérusalem, conservé par les juifs après la ruine de la ville sainte ou imaginé d'après les souvenirs et les traditions de leurs ancêtres. Que ce type ne fût pas entièrement fanta-

<sup>1</sup> Tobler, *Itin. et descript. terrae sanctae* (ed. soc. *Orientis Latini*) Genève, 1877, I p. 18.

<sup>2</sup> Du Cange, *Gloss. med. latin.* v. *Monubilis*.

<sup>3</sup> *Roma sott.* III p. 471 et suiv.



stique, cela résulte des deux colonnes isolées et de leur position par rapport à l'édifice, car nous ne les trouvons jamais indiquées ainsi dans les représentations du temple que nous fournit l'ancien art chrétien sous des formes diverses. Voici le moment de parler de ces représentations et de les comparer à notre verre.

## § II.

La perspective du temple dans le verre judeo-romain,  
comparée avec d'autres monuments.

La perspective que nous venous d'étudier est, jusqu'à présent, la seule qui se soit rencontrée sur un ancien monument juif. Il reste à voir quelle peut être sa ressemblance avec les représentations du temple des juifs dans l'ancienne iconographie chrétienne.

Je ne m'aventurerai pas dans le champ immense de l'art figuré du moyen âge, qui a eu souvent à représenter le temple, dans les scènes bibliques et surtout dans celles du nouveau testament; d'ordinaire il se bornait à imiter sommairement les formes des édifices religieux contemporains, ou bien il ne figurait que l'autel, selon les divers styles de l'architecture et de la liturgie chrétienne, en Orient et en Occident <sup>1</sup>. Même dans des monuments antérieurs au moyen âge, par exemple dans les portes de S<sup>te</sup> Sabine, on procédait à peu près de la même façon; ainsi à S<sup>te</sup> Sabine on voit, dans la scène de Zacharie et de l'ange, un petit édicule qui symbolise le temple et par derrière une croix gemmée <sup>2</sup>. Les anciennes bibles illustrées méritent ici une attention spéciale. Leurs premières origines appartiennent à la

<sup>1</sup> V. par exemple Rohault de Fleury, *La Sainte Vierge* I p. 47 et suiv.; 146 et suiv.

<sup>2</sup> Garrucci, *Arte crist.* pl. 500: Kondakoff dans la *Rev. arch.* juin 1877 p. 369 et suiv.

période classique de l'art chrétien : elles sont ainsi contemporaines, ou à peu près, des verres du genre de celui dont nous nous occupons. Les sujets de leurs miniatures exigeaient souvent une représentation expresse du temple de Jérusalem, soit à propos des récits historiques de l'ancien testament, soit à propos de certains épisodes évangéliques. Si quelque type traditionnel ou conventionnel du temple avoit passé jadis des Juifs aux chrétiens, nous pourrions le retrouver dans les plus anciennes bibles figurées, et, à la lumière de la découverte récente, en distinguer les traits caractéristiques.

Les célèbres manuscrits illustrés de la Genèse grecque, celui de Vienne et celui du fonds Cotton, au British Museum, et le Pentateuque latin dont M. von Gebhardt prépare une reproduction phototypique <sup>1</sup> ne nous sont ici d'aucun secours; car il ne peuvent nous donner qu'une représentation idéale du tabernacle, antérieur à la construction du temple de Salomon <sup>2</sup>. Ce temple ne peut pas figurer davantage dans le *volumen* grec de la bibliothèque palatino-vaticane qui contient l'histoire de Josué, ni dans les miniatures d'un style analogue à celui du second Virgile du Vatican, signalées par M. l'abbé Duchesne dans un ms. grec du livre de Job que l'on conserve au monastère de S<sup>t</sup> Jean de Patmos <sup>3</sup>. Il faut en dire autant des précieuses esquisses à la plume du psautier latin d'Utrecht <sup>4</sup>; sur lequel cependant mon savant ami

<sup>1</sup> V. dans les *Comptes-rendus de l'académie des Inscr.* de Paris, 22 fév. 1883, la communication de M. Delisle sur les mss. de la bibliothèque d'Ashburnham-Place et en particulier les détails relatifs au très ancien Pentateuque latin à miniatures de style classique, qui appartenait autrefois à la cathédrale de Tours.

<sup>2</sup> Les plans du tabernacle dans les mss. grecs de Cosmas Indicopleustes et dans le ms. latin de Monte Amiata (Garrucci, l. c. pl. 126, 144, 152) ont été imaginés d'après *Exod. XXXI* et suiv.

<sup>3</sup> *Bibl. des écoles Fr. d'Athènes et de Rome* I, p. 237.

<sup>4</sup> Springer, *Die Psalter-illustrationen im früher Mittelalter mit besonderer Rücksicht auf den Utrecht-Psalter* dans les *Abhandl. de l'académie royale de Saxe, classe de philol. et d'hist.* t. VIII p. 190-294 pl. I-X.



M. le professeur Kraus a fait une observation très importante. Le dessin joint au psaume 26 <sup>1</sup>, où est représenté David accueilli dans le temple par le Seigneur (v. 4-6), est exactement identique à celui d'un bel et classique ivoire du musée de Zurich. J'ai sous les yeux une photographie de cet ivoire : M<sup>r</sup> Kraus doit en avoir publié dernièrement le dessin. Ainsi, dans les diverses œuvres du meilleur style que nous ait laissé l'art chrétien antique, nous avons quelquefois les mêmes types qui furent imaginés pour l'illustration des plus anciennes bibles ; les sculptures, les peintures, les mosaïques peuvent servir à combler les lacunes trop larges des bibles figurées primitives. En ce qui regarde le nouveau testament, MM. von Gebhardt et Harnack nous ont donné en 1880 des esquisses de l'évangélaire grec de Rossano ; on y voit une portion assez réduite de l'un des côtés du portique du temple, par où s'enfuient avec leurs marchandises les marchands chassés par le Seigneur <sup>2</sup>. Ces portiques, de forme assez banale, se retrouvent sur les sarcophages et les ivoires dans la scène de la dispute avec les docteurs et dans d'autres scènes ; ils n'ont point de valeur spéciale, car ils ne présentent aucune trace d'un type ou conventionnel ou formé sur l'édifice réel. Dans le manuscrit de Rossano un édicule grossier avec un voile pendant à la porte, au fond d'un portique, sert à indiquer le sanctuaire ; cela diffère complètement de la cella du temple qui est figurée dans notre verre et même de toute réminiscence architectonique du temple de Jérusalem, si si sommaire et si imparfaite, qu'on la suppose.

Il n'en est pas ainsi du temple figuré dans la mosaïque du grand arc de S<sup>te</sup> Marie Majeure, basilique décorée par Sixte III (432-440) de peintures qui peuvent fournir un précieux supplément aux lacunes des plus anciennes bibles illustrées. On y voit la rencontre entre Marie portant l'enfant divin, et les

<sup>1</sup> L. c. pl. III.

<sup>2</sup> *Evangeliorum codex graecus purpureus Rossanensis* pl. VI.

vieillards Siméon et Anne, figurée au milieu d'un grand portique à arcades, dans le style architectonique du IV<sup>e</sup> et du V<sup>e</sup> siècle. De ce portique on ne voit qu'un seul côté, au centre s'élève le temple avec une façade tétrastyle, un tympan et un toit triangulaires, comme dans notre verre; dans le tympan cependant, au lieu du candélabre à sept branches, il y a des images qui n'ont pas pu se trouver dans le temple de Jérusalem et qui imitent la décoration d'un fronton de basilique chrétienne<sup>1</sup>. L'espace sacré réservé aux prêtres est à peine indiqué dans la mosaïque par une enceinte à jour, partie à treillis, partie à écailles; les parties à treillis sont conformes à la balustrade représentée sur le verre. Il semble que par le portique à colonnes on ait voulu indiquer celui de l'enceinte extérieure, c'est-à-dire celui de Salomon, et que l'on ait négligé les *atria* intérieurs. Le verre juif est donc supérieur à la mosaïque et aux illustrations chrétiennes de la bible, comme exactitude dans la représentation du temple et de son enceinte sacrée. En particulier, il a ceci de remarquable qu'on y voit les deux colonnes de Salomon, négligées même dans la mosaïque. Cependant on doit noter l'accord de celle-ci avec le verre pour l'ensemble de la perspective et la façade de la cella, tétrastyle et terminée par un fronton triangulaire et un toit, suivant le type ordinaire des temples gréco-romains. A S<sup>t</sup> Apollinaire de Ravenne où l'on voit une série de tableaux en mosaïques représentant des scènes de l'Evangile et postérieurs de moins d'un siècle à ceux de S<sup>te</sup> Marie Majeure, l'intérieur du vestibule du temple, figuré dans la scène du publicain et du pharisien, est tétrastyle<sup>2</sup>. La répétition fréquente de ce type de temples tétrastyles sur les monnaies, sculptures et autres œuvres d'art, peut avoir occasionné cette uniformité dans la représentation du temple de Jérusalem que nous constatons dans le verre juif et dans les mosaïques, lesquelles,

<sup>1</sup> Garrucci, l. c. pl. 212, 2.

<sup>2</sup> Garrucci, l. c. pl. 248.



suivant moi, sont des reproductions des plus anciennes bibles figurées qu'ait produites l'art chrétien. Néanmoins ce point mérite considération : j'invite mon illustre ami M. le comte de Vogüé et les autres savants qui s'occupent des antiquités juives à étudier le nouveau monument et à voir si, dans une restauration du temple d'Hérode, on ne pourrait pas combiner la façade tétrastyle avec les mesures et autres données architectoniques de Josèphe et avec les autres éléments artistiques et historiques de ce problème.

Il y aurait aussi quelque parti à tirer d'un autre rapprochement, celui que l'on pourrait faire avec les anciennes synagogues juives les plus considérables. On peut supposer en effet qu'on y aura voulu quelquefois imiter plus ou moins le temple de Jérusalem. On a trouvé dernièrement, près de Tunis, les ruines d'une synagogue, avec de inscriptions et des symboles en mosaïque dans le pavé; il en a été parlé à l'Institut de France et plusieurs journaux ont donné des détails à ce sujet <sup>1</sup>. M. l'abbé Delattre a eu la bonté de m'envoyer un plan de ce monument, dessiné par le capitaine de Prudhomme. Le portique ou atrium ne fait pas le tour de l'édifice; il forme comme une basilique hypèthre, à trois nefs, devant le vestibule et la salle intérieure; c'est à peu près la même disposition que celle de l'atrium carré des basiliques chrétiennes. Aussi n'y a-t-il rien à tirer de cette synagogue pour la restitution architectonique du temple d'Hérode, ou des réminiscences qui s'en conservèrent chez les Juifs dispersés et éloignés de la Palestine; la synagogue de Tunis ne paraît avoir aucune parenté avec ce type.

<sup>1</sup> *Revue Arch.* mars-avril 1883. p. 157 et suiv. 222, 226, 234.

## § III.

## L'inscription grecque et la date du verre.

Venons maintenant au dernier point. L'inscription est grecque et divisée en deux parties : l'une encadre la cella du temple, l'autre suit la courbe du cercle extérieur qui enveloppe toute la scène. De celle-ci il ne reste que la fin, à droite,  $\text{C}\omega\text{N}$   $\text{Π}\alpha\text{N}\tau\omega\text{N}$ , qui appelle la restitution de la formule  $\text{Π}\iota\epsilon\ \text{Z}\eta\kappa\alpha\iota\varsigma\ \text{Μ}\epsilon\tau\alpha\ \text{Τ}\omega\text{N}\ \text{C}\omega\text{N}\ \text{Π}\alpha\text{N}\tau\omega\text{N}$ . Tout le monde connaît les spécimens latins de cette formule, tracés sur les verres cimetériaux, juifs ou chrétiens; mais on n'en a trouvé qu'un seul en grec, au fond d'une coupe chrétienne ornée de l'image du Bon Pasteur:  $\text{Ρ}\omicron\Upsilon\Phi\epsilon\ \text{Π}\iota\epsilon\ \text{Z}\eta\kappa\alpha\iota\varsigma\ \text{Μ}\epsilon\tau\alpha\ \text{Τ}\omega\text{N}\ \text{C}\omega\text{N}\ \text{Π}\alpha\text{N}\tau\omega\text{N}$ .<sup>1</sup> Sur un verre juif on lit...  $\text{C}\text{I}\ \text{B}\text{I}\text{B}\text{A}\text{S}\ \text{C}\text{V}\text{M}\ \text{E}\text{V}\text{L}\text{O}\text{C}\text{I}\text{A}\ \text{C}\text{O}\text{N}\text{P}\text{A}\text{K}\epsilon$ <sup>2</sup>; Eulogia est évidemment ici un nom de personne. Il en est de même de  $\text{Ε}\Upsilon\lambda\omicron\gamma\iota\alpha$  gravé sur l'armoire des livres sacrés, entre deux candélabres à sept branches, dans une épitaphe provenant des cimetières juifs de Rome, puis entrée au musée Borgia et depuis au musée national de Naples<sup>3</sup>. Aussi, quand je commençai à étudier notre verre, où l'inscription carrée ne laissait guère lire que le mot  $\text{Ε}\Upsilon\lambda\omicron\gamma\iota\alpha$ , je pensai que ce mot était la continuation de la formule acclamatoire, et qu'il représentait un nom de femme, comme dans l'inscription latine ci-dessus. Plus tard, ayant mis en évidence toute l'inscription qui encadre la cella du temple, je lus:  $\text{Ο}\text{Ι}\text{Κ}\text{Ο}\text{C}\ \text{Ι}\text{Π}\text{Η}\nu\eta\text{C}\ \text{Λ}\text{Α}\text{Β}\epsilon\ \text{Ε}\Upsilon\lambda\omicron\gamma\iota\alpha\nu$ . Ainsi l'inscription désigne d'abord le sujet représenté: *demeure de la paix*; puis elle ajoute: *prends la bénédiction*; enfin elle

<sup>1</sup> Boldetti, *Cimit.* p. 212, 2; Garrucci, *Vetri*, 2 éd. pl. VI. 1.

<sup>2</sup> Buonarroti, *Vetri* pl. III. 2; Garrucci, l. c. pl. V, 3.

<sup>3</sup> Raponi, *Inscr. mus. Borg.* p. 156 (ms. dans le musée de la Propagande; d'après lui Cardinali, *Iscr. antiche inedite* p. 64; *C. I. Gr.* n. 9901; Fiorelli, *Catal. del mus. di Napoli Iscr.* n. 1964; Garrucci, *Arte crist* pl. 492, 2.



continuait dans le cercle extérieur par l'invitation à boire: *bois et vis avec tous les tiens*. Le nom de la personne à qui s'adresse l'acclamation, s'il n'a pas été omis, a dû être écrit dans la zone circulaire, avant ΠΙΕ. Le contexte montre qu'ΕΥΛΟΓΙΑ n'est pas ici un nom propre, car, suivant le style ordinaire, on l'aurait mis avant ΛΑΒΕ. J'expliquerai bientôt cette formule ΛΑΒΕ ΕΥΛΟΓΙΑ, nouvelle sur les verres de ce genre.

Le temple est appelé ici *maison de la paix*; je n'ai pas connaissance que cette désignation se rencontre expressément dans les livres et les monuments des juifs. Dans la Sainte Ecriture on dit habituellement *maison du Seigneur*: les épitaphes hébraïques, qui datent par l'ère de la destruction du temple, l'appellent *maison de sainteté*<sup>1</sup>. Mais les juifs, et après eux les chrétiens, ont pris le mot *εἰρήνη* dans le sens de suprême félicité et de salut, temporel ou éternel; dans le Nouveau Testament, Dieu est appelé *ὁ Θεός, ὁ κύριος, τῆς εἰρήνης*, Dieu, Seigneur de la paix<sup>2</sup>, et cette expression était certainement commune aux chrétiens et aux juifs. Ainsi *maison de la paix* équivaut à *maison du Seigneur*, du Dieu de la paix. Quand les chrétiens eurent enlevé le temple aux mains des Sarrasins ils écrivirent sur la façade: *pax aeterna ab aeterno Patre sit huic domui*<sup>3</sup>. Peut-être les personnes versées dans la littérature hébraïque pourront-ils y trouver des formules semblables à celle-ci, dont le sens est en harmonie avec la langue religieuse des chrétiens et des juifs.

Le salut religieux *Paix* figure parmi les acclamations funèbres de la liturgie et des épitaphes juives rédigées en hébreu ou en grec, ou même en latin<sup>4</sup>; on le trouve aussi, en latin ou en

<sup>1</sup> V. Ascoli, *Iscr. di antichi sep. giudaici del Napolitano*, p. 90.

<sup>2</sup> *Rom.* XV 33, XVI 20; *II Cor.* XIII, 11; *Phil.* IV, 9; *I Thess.* V, 23; *II Thess.* III, 6. *Hebr.*; XIII, 20.

<sup>3</sup> Theoderici, *Libellus de locis sanctis* (vers 1172) dans de Vogüé, l.c. p. 137.

<sup>4</sup> La formule épigraphique chrétienne *in pace et irene*, que j'ai expliquée dans le fascicule précédent a un pendant juif dans une épitaphe de

grec, sur les monuments chrétiens <sup>1</sup>. M. le prof. Lumbroso me dit que ΟΙΚΟC ΕΙΡΗΝΗC, écrit ainsi autour du temple de Jérusalem par des juifs habitants Rome, pourrait exprimer une allusion ou un vœu à propos de leur sépulture. Les Juifs dispersés en dehors de la Palestine et appelés par antonomase « juifs dans la dispersion, ἐν τῇ διασπορᾷ », avaient le plus vif désir que leurs corps fussent portés après leur mort dans la terre de leur patrie, auprès de leurs pères, à l'ombre de la sainte montagne de Sion. Et ce désir semble expliquer le nombre extraordinaire des niches à ossuaires dans les grottes sépulcrales des vallées d'Hinnom et du Cédron, au dessous du mont Sion et du mont Moriah, où s'élevait le temple. Bien des personnes croient que c'est à des translations d'ossements des juifs morts loin de la terre sainte qu'il faut rapporter l'usage des caisses à ossements dont j'ai parlé plus haut <sup>2</sup>. Mais le savant qui s'en est le plus occupé et qui doit nous en donner un recueil complet, M. Clermont-Ganneau, a remarqué dernièrement qu'elles sont en pierre calcaire de Palestine, c'est-à-dire indigènes, et non point apportées d'ailleurs <sup>3</sup>. Cependant on aurait pu transporter les ossements dans des caisses de bois et les déposer à Jérusalem dans les urnes de pierre préparées sur les lieux. Il est certain que le religieux désir des juifs de reposer en paix à l'ombre de Sion, et celui de la reconstruction du temple, toujours exprimé dans les inscriptions juives datées de l'ère de la

Carthage (*C. I. L.* VIII n. 1091, v. l'avis de la p. 929, *ad* n. 1091). Aux exemples déjà connus de l'acclamation *Pax*, en latin, sur les anciennes épitaphes juives, il faut en joindre deux, provenant de Tarente, publiés par M. Bernabei dans les *Notizie degli scavi del Fiorelli*, 1882, p. 386, 387.

<sup>1</sup> J'aurai à m'occuper de ce point et des observations présentées par M. le prof. Ascoli, dans le livre ci-dessus mentionné, quand je parlerai des fouilles de Priscille reprises enfin après une interruption de deux ans.

<sup>2</sup> Clermont-Ganneau dans la *Rev. arch.* juin 1873 p. 398, 399; Schultze, *Zeitschr. d. Deutsch. Pälästina-Vereins* IV (1881) p. 12, 13; Chwolson, *Corpus inscr. hebr.*, Pétersbourg, 1882, p. 225.

<sup>3</sup> *Revue critique* février 1883 p. 146.



destruction <sup>1</sup>, s'accordent fort bien avec la désignation de *maison de la paix*, que nous voyons aujourd'hui employée à Rome en parlant du temple de Jérusalem, centre des plus ardentes aspirations des Israélites de la *diaspora*.

Après ΟΙΚΟC ΙΡΗΥΥC vient ΛΑΒΕ ΕΥΛΟΓΙΑΥ. Le mot *εὐλογία* et ses congénères sont déjà connus dans l'épigraphie gréco-judaïque : on en a retrouvé dernièrement un exemple en latin (*benedictio*) :

MEMORIA . IVS  
TORVM AD BE  
*nedictionem* <sup>2</sup>

De même, deux épitaphes chrétiennes des cimetières suburbains présentent la formule *in pace et benedictione* <sup>3</sup>. Ces paroles se rapportent aux défunts et à leur mémoire, comme l'ΕΥΛΟΓΗΜΕΝΗ d'une petite inscription grecque (maintenant chez M. A. Reda, à Bergame) provenant du cimetière juif de la vigne Randanini sur la voie Appienne <sup>4</sup>. C'est aux vivants que s'adresse le salut *εὐλογία πᾶσιν* (bénédiction à tous), écrit en mosaïque dans le pavé d'une synagogue à EGINE <sup>5</sup> et dans des épitaphes juives de Phénicie <sup>6</sup> et de Rome <sup>7</sup>. On a lu dernièrement la formule ΠΑΝΤΕC ΕΥΛΟΓΟΥCΙΝ sur un tombeau, près d'Emmaüs <sup>8</sup>; on trouve les mots ΕΥΛΟΓΕΙ ΤΟΝ ΘΕΟΝ, ΘΕΟΥ ΕΥΛΟΓΙΑ, dans deux inscriptions d'eulogie (bénédiction) à Dieu, qui sont l'œuvre de deux juifs égyptiens <sup>9</sup>. C'est de ces derniers monuments de l'épigraphie juive et du mot *εὐλογία*,

<sup>1</sup> Ascoli, l. c.

<sup>2</sup> Bernabei l. c. p. 380 : « au dessous d'une légende hébraïque », à Tarante.

<sup>3</sup> Buonarroti, *Vetri* p. 165.

<sup>4</sup> V. Garrucci, *Cim. degli Ebrei in vigna Randanini* p. 68.

<sup>5</sup> *C. I. Graec.* n. 9894.

<sup>6</sup> Renan, *Expl. de la Phénicie* p. 186, cf. p. 856.

<sup>7</sup> Garrucci, *Diss. arch. di vario argomento* II p. 185 : Schürer, *Die Gemeindeverfassung der Juden in Rom*, inscr. n. 45.

<sup>8</sup> Clermont-Ganneau, *Revue critique* 19 fév. 1883 p. 142.

<sup>9</sup> Letronne, *Revue de philol.* I, 1845 p. 304 : *C. I. Gr.* n. 4838c.

que nous devons rapprocher la formule de notre verre. Les mots ΛΑΒΕ ΕΥΛΟΓΙΑν, « prends la bénédiction », y sont une allusion manifeste aux prières de bénédiction et d'action de grâces à Dieu, que le chef de la famille prononçait dans les festins, surtout dans les festins religieux, en *prenant* (λαμβάνειν) le calice et en le donnant à boire aux convives. Les banquets étaient très usités à la fête des tabernacles, qui coïncidait avec celle de la dédicace (encénies) du temple d'Hérode <sup>1</sup>; il y a une convenance spéciale entre cette fête et la représentation du temple de Jérusalem dans les coupes de festin.

Ugolini a consacré une dissertation spéciale à expliquer la dernière cène du Sauveur, en la comparant avec le repas pascal des juifs, les rites que l'on y observait et les bénédictions prononcées par le chef de la famille au moment où l'on rompait le pain et où l'on prenait et présentait aux convives, à quatre reprises, le calice de vin <sup>2</sup>. Notre verre juif est bien approprié à cet usage; sa formule ΛΑΒΕ ΕΥΛΟΓΙΑν, πίε μετὰ τῶν ὄντων ΠΑΝΤΩΝ (prends la bénédiction, bois avec tous les tiens) se rapproche des termes du récit évangélique: ΛΑΒΩΝ ὁ Ἰησοῦς ἄρτον καὶ ΕΥΛΟΓΗΣΑΣ εἶπεν ΛΑΒΕΤΕ φάγετε κ. τ. λ. Καὶ ΛΑΒΩΝ τὸ ποτήριον εὐχαριστήσας, ἔδωκεν αὐτοῖς λέγων ΠΙΝΕΤΕ ἐξ αὐτοῦ ΠΑΝΤΕΣ κ. τ. λ. <sup>3</sup>. S<sup>t</sup> Paul appelle ποτήριον τῆς ΕΥΛΟΓΙΑΣ le calice eucharistique <sup>4</sup>. J'ai déjà parlé dans le Bulletin (1865, p. 74, 75; 1872, p. 21, 22) du terme d'εὐλογία appliqué à l'Eucharistie par les chrétiens, surtout en Egypte. L'eulogia des martyrs était l'huile bénite par le contact de leurs tombeaux. S<sup>t</sup> Jean Chrysostome <sup>5</sup> construit avec λάβε le mot εὐλογία pris dans ce sens; la formule ΕΥΛΟΓΙΑν (sic)

<sup>1</sup> Garrucci, *Vetri* 2. ed. p. 54.

<sup>2</sup> Blasii Ugolini, *Diss. de ritibus in coena Domini* etc. dans le *Thes. antiq. sacr.* XVII p. MCLXXVI et suiv.

<sup>3</sup> *Matth* XXVI, 26, 27; cf. *Marc* XIV, 22-24; *Luc.* XXII, 19, 20.

<sup>4</sup> *I Cor.* IX, 16.

<sup>5</sup> *Homil. in mart.*, Opp. t. II p. 669, 670; cf. *Rom. soll.* t. III p. 506.



ΛΑΒΟΜΕΝ ΤΟΥ ΑΓΙΟΥ ΜΗΝΑ a été lue par mon collègue M. Le Blant sur des ampoules du célèbre martyr Mennas ; et sa lecture est confirmée par le passage de S<sup>t</sup> Jean Chrysostome et par notre verre juif <sup>1</sup>. En somme l'inscription de ce dernier jette une lumière nouvelle sur les rapports entre les rites juifs et les paroles employées par les évangélistes en racontant la dernière pâque de N. S.; cette pâque où « après avoir tant aimé les siens et voyant venir l'heure de retourner de ce monde auprès de son Père » il voulut donner à ses disciples la preuve souveraine et dernière de son amour <sup>2</sup>. Aux formules de l'*eulogia* juive il ajouta les saintes paroles, profond *mystère du nouveau testament*, que, d'après son ordre exprès, les apôtres et les prêtres institués par eux et ordonnés successivement après eux ont répété et répètent encore, dans la consécration de l'oblation eucharistique.

Quant à l'âge de notre monument, je n'en dirai qu'un mot. On sait que la période de ces verres cimitériaux est restreinte au troisième et au quatrième siècle de notre ère. Leurs inscriptions sont d'ordinaire en lettres latines et en latin, sauf la formule PIE ZESSES. Les rares exemples connus de verres figurés, païens ou chrétiens, avec inscriptions grecques, sont d'un type iconographique et d'un style qui indiquent ou le commencement ou le milieu de cette période <sup>3</sup>. Il en est ainsi, notamment du verre chrétien avec le Bon Pasteur dont l'acclamation grecque nous a fourni un rapprochement et un supplément. Dans notre verre juif cependant, le dessin et la peinture sont très grossiers. Aussi n'oserais-je pas le faire remonter aux premières origines de cette fabrication ; je préfère l'attribuer à la période moyenne, c'est-à-dire à la seconde moitié du III<sup>e</sup> siècle ou à la première du quatrième.

<sup>1</sup> Le Blant, *Rev. arch.* Mai 1878 p. 302.

<sup>2</sup> Ioann. XIII, 1; sur le rapport entre ces mots et la dernière cène, v. Patrizi, *De evangeliis* lib. III diss. L, n. 17.

<sup>3</sup> Le verre dessiné dans la pl. VIII du Bulletin de cette année n'est pas des meilleurs; l'inscription y est en lettres grecques, mais en latin, sauf le ΠΙΕ ΖΗΧΗC.

---

## CONFÉRENCES DE LA SOCIÉTÉ D'ARCHÉOLOGIE CHRÉTIENNE À ROME

---

(VII<sup>e</sup> année)

27 novembre 1882.

Le P. Bruzza, président, inaugure cette septième année en donnant lecture d'un savant mémoire sur une lampe chrétienne trouvée dans les travaux d'un fort, près de Grotta Perfetta, et courtoisement offerte par M. le docteur Dressel. Il rappelle que dans les environs, à la Nunziatella, près de la voie Ardéatine, on trouva en 1877 un ancien cimetière chrétien, souterrain, étudié par le comm. de Rossi. Le style de la lampe paraît être du V<sup>e</sup> ou du VI<sup>e</sup> siècle. Elle représente une figure virile, orante, vêtue d'une sorte de saie qui attachée par une fibule sur la poitrine, se replie sur les bras et laisse voir le devant d'un vêtement intérieur, décoré d'un ornement en forme d'éventail. Le P. Bruzza rapproche cet habillement de celui des saints persans Abdon et Sennen, représentés en peinture sur leur tombeau, dans le cimetière de Pontien, et conclut que l'image qui figure sur la lampe devait être aussi celle d'un saint persan. Dans les deux monuments on trouve la coiffure appelée bonnet phrygien, que portent toujours les trois enfants de Babylone, les mages, Orphée, Pâris et Attys. Il y a un autre trait de ressemblance entre le saint représenté sur la lampe et l'image de S<sup>t</sup> Abdon peinte dans le cimetière de Pontien : tous les deux ont la barbe courte et taillée en rond, tandis que S<sup>t</sup> Sennen la porte très longue et pointue. C'est donc peut-être S<sup>t</sup> Abdon



qui est figuré sur la lampe. Dans les actes du martyre des saints persans on lit que Dèce les présenta au sénat avec leurs splendides vêtements nationaux, qu'ils portaient comme *subreguli* de la Perse; ce récit, rapproché du costume figuré sur la lampe, fournit une confirmation à la solution proposée. Le manteau que porte S<sup>t</sup> Abdon est probablement la *candys*, vêtement de peau, qui, pour le roi, était teinte en pourpre; on y reconnaît les ornements appelés *orbiculi* et *calliculae*, et des pierres précieuses. Le P. Bruzza conclut que la lampe du VI<sup>e</sup> siècle et la peinture cimetériale du huitième doivent dépendre d'un monument plus ancien, qui représentait peut-être le véritable type iconographique du saint martyr Abdon.

M. H. Stevenson parle d'une visite faite par lui au cimetière chrétien de S<sup>t</sup> Euticius, près Soriano. Après une brève description de ce petit hypogée, il s'étend sur un grand arcosolium en briques qui occupe le milieu de la crypte principale et dit qu'il y a reconnu, sur l'enduit du devant, les traces assez effacées de deux figures peintes, accompagnées de quelques lettres où l'on reconnaît les noms PETRus auprès de l'une et pauLVS auprès de l'autre. Dans une chambre adjacente a été trouvée sur un *loculus* une inscription peinte relative à une défunte nommée Apra, avec la date consulaire de l'année 359: *Eusebio et Hypatio consulibus*. La position de l'arcosolium par rapport au tombeau d'Apra montre que le premier a été construit après l'autre et par conséquent après 359. M. Stevenson saisit cette occasion pour appeler l'attention sur l'importance des monuments chrétiens de la Tuscie antique et des régions suburbicaires, trop longtemps négligés jusqu'à présent.

11 décembre 1881.

M. le prof. abbé Pawlicki présente quelques observations sur les actes des martyrs Scillitains, à propos de la découverte que le prof. Usener de Bonn a fait de leur texte grec à la

bibliothèque nationale de Paris. Jusqu'à présent ce procès était communément rapporté à l'année 200, d'après la date consulaire mutilée que présentent les manuscrits latins: *existente, praesente* ou *praesidente bis Claudio* ou *Claudio* *consule* et aussi d'après la mention des empereurs Sévère et Antonin. Le nouveau texte grec montre que la vraie date est celle de l'année 180; ἐπὶ Πραίσευτος τὸ δεύτερον καὶ Κορδιανοῦ τῶν ὑπάτων, et l'on n'y trouve pas la mention des deux Augustes. Il en résulte aussi que le texte latin, inséré parmi les actes sincères de Ruinart, n'est qu'une paraphrase du grec; c'est aussi l'opinion de M. Aubé, tandis que M. Usener regarde son texte grec comme traduit sur un document latin primitif, aujourd'hui perdu <sup>1</sup>. M. Pawlicki déduit de cette découverte que la première persécution de l'église africaine doit être reportée vingt ans plus haut et que celle de Marc-Aurèle s'étendit jusqu'en Afrique. Cette persécution fut donc générale, ce que M. Aubé avait contesté <sup>2</sup>. On a donc ici une confirmation de la date du martyre de S<sup>te</sup> Cécile acceptée par M. de Rossi telle qu'elle fut trouvée par Adon dans des manuscrits anciens: *M. Aurelio et Commodio imperatoribus*.

M. de Rossi saisit l'occasion de cette découverte de M. Usener pour parler de la littérature hagiographique, qui est encore

<sup>1</sup> M. le prof. Usener a publié sa belle découverte dans l'*Index scholarum* de l'université de Bonn, pour l'année 1881; M. le prof. Aubé a réimprimé les textes latins avec le nouveau texte grec et un commentaire étendu dans une brochure intitulée: *Etude sur un nouveau texte des Actes des martyrs Scillitains*, Paris 1881. Les preuves qu'il donne en faveur de l'antériorité du texte grec me semblent fort convaincantes. Quant à la date, il faut noter que M. Renier en avait déjà deviné la restitution; mais Borghesi ne voulut pas l'accepter, se fondant sur des difficultés tirées des textes latins; ces difficultés sont maintenant éliminées par le texte grec (Borghesi, *Oeuvres* VIII p. 615, 616). J. B. de R.

<sup>2</sup> Les Scillitains ont été condamnés le 17 juillet 180, cinq mois après la mort de Marc-Aurèle; mais ce qui causa leur mort c'est que Commode ne prit pas aussitôt des mesures pour arrêter la persécution; M. Aubé le reconnaît du reste, l. c. p. 4. J. B. de R.



bien en retard, en comparaison des autres études de recension philologique et historique dont les anciens textes ont été l'objet. Il dit que dans la formation des actes de martyrs on doit distinguer plusieurs périodes successives; la première, celle de la rédaction par des contemporains, témoins oculaires; la seconde, celle des interpolations du texte original, depuis le quatrième siècle et peut-être auparavant; puis viennent les amplifications et paraphrases composées par les rhéteurs du V<sup>e</sup> et VI<sup>e</sup> siècle; enfin les abrégés de ces paraphrases prolixes, en forme de *leçons* liturgiques et les nouvelles formes données au style des vieilles légendes, depuis le XI<sup>e</sup> siècle, par divers écrivains dont quelques-uns sont connus, qui cherchèrent à en faire disparaître les obscurités et la barbarie et à les mettre d'accord avec le goût nouveau. Dans toutes ces transformations le véritable caractère des documents ne pouvait manquer de s'altérer beaucoup; on y ajouta de longs discours, des circonstances merveilleuses, des légendes étranges; cependant le fond, la substance du récit primitif fut en général conservé. On en trouvera des exemples fort instructifs et fort clairs en reconstituant la série des transformations successives des actes dont nous avons les textes originaux et authentiques, et de ceux dont le contenu primitif se révèle par quelques indices ou quelques documents. M. de Rossi a dû plus d'une fois entreprendre de ces classements de textes hagiographiques; il en a publié quelques-uns, par exemple pour les actes des SS. Quatre-Couronnés, des martyrs Grecs, de S<sup>te</sup> Cécile. Un travail systématique, entrepris sur de larges bases, donnerait d'excellents résultats et rendrait une belle page à l'histoire de la littérature chrétienne. D'autres actes ont été écrits pour la première fois dans les siècles de paix, d'après la tradition orale et les légendes populaires. Leur origine ne saurait leur concilier le même crédit que celle des actes de la première classe: mais quant à leurs transformations elles ont eu à peu près les mêmes phases que celles des autres.

M. Frothingham présente un chapiteau provenant de S. Geminiano près Sienne, orné de reliefs grossiers, du VIII<sup>e</sup> siècle environ. Ils représentent huit petits arceaux, sous chacun desquels on voit une figure debout. Dans l'une d'elles M. Frothingham reconnaît le crucifix, dans les autres différents saints; mais il serait difficile d'en indiquer les noms. Il présente en outre un fragment de sarcophage provenant de la villa Campana, où l'on voit le groupe connu du reniement de S<sup>t</sup> Pierre, l'apôtre étant accompagné de deux juifs, reconnaissables à leur bonnet national.

M. de Rossi donne des nouvelles des fouilles que la commission d'archéologie sacrée continue à faire exécuter dans le cimetière de Domitille, aux environs de la chambre d'Ampliat. On déblaie en ce moment une grande galerie flanquée de chambres, qui conduit directement du grand escalier à la crypte sus-mentionnée. Les inscriptions chrétiennes trouvées en cet endroit sont du même style et du même temps que celles qui ont été publiées dans le Bulletin 1881 (p. 62 et suiv.). La suivante, qui est païenne, et qui est tombée dans le souterrain par un lucernaire, mérite d'être remarquée :

|                                                                                                         |
|---------------------------------------------------------------------------------------------------------|
| <p>SILVANO · SER<br/>VERNAE<br/>FIDELISSIMO<br/>MARCVS · ET<br/>PROCVLA · <math>\overline{N}</math></p> |
|---------------------------------------------------------------------------------------------------------|

Dans la dernière ligne on doit lire *Procula nostra* ou plutôt *nostri*, ce possessif s'appliquant en même temps aux deux patrons de l'esclave dont nous avons ici l'épithaphe. Cette Procula est certainement la Munatia Procula qui possédait une villa à Tor Marancia; c'est de cette villa que le petit marbre est tombé dans le cimetière. Les relations topographiques de



cette villa avec le *praedium Domitillae* et le cimetière chrétien seront étudiées dans le tome IV de la Rome souterraine. Il est étrange que les maîtres eux-mêmes se qualifient de *nostri* dans l'épithaphe qu'ils font graver pour leur esclave; probablement le soin de la rédiger fut laissé aux confrères de celui-ci; c'est ainsi que l'on peut expliquer la formule *Marcus et Procula nostri (posuerunt)*. Dans une des chambres de cette galerie on lit sur les murs les noms de plusieurs personnages du siècle dernier, tracés par la main de Marangoni, avec un détail historique de quelque importance, très curieux et tout-à-fait inattendu. L'inscription est de l'année 1716; il y est dit que plusieurs personnes se réunirent en ce lieu, les 7, 10 et 21 septembre, pour chanter solennellement le *Te Deum* en action de grâces de la victoire remportée en Hongrie sur les Turcs, le 5 août, par l'armée chrétienne, sous les ordres d'Eugène de Savoie; on y voit de plus que ces pieux visiteurs avaient formé une société appelée *Societas Matthaeorum*. Marangoni en était le secrétaire; il prend le titre de *secretarius ss. martyrum*. Ils avaient leur fête le jour de S<sup>t</sup> Matthieu apôtre, et semblent avoir dérivé leur nom du sien. Il est évident qu'il y a ici un équivoque plaisant entre *Mattei* et *matti* (fous); c'était alors la mode que les académies prissent des titres burlesques, comme celui des *Incolti* et autres semblables. La société des *Mattei*, inconnue jusqu'ici, qui fréquentait les catacombes romaines sous la direction de Marangoni et y faisait des prières solennelles, nous révèle une nouvelle page de l'histoire littéraire et religieuse de la Rome souterraine. Ces associés étaient les précurseurs des *Cultores martyrum* d'à présent, c'est-à-dire de la société formée sous ce nom par de jeunes archéologues romains, dévoués à l'archéologie sacrée et au culte des cryptes des martyrs.

8 janvier 1882.

Le P. Bruzza, président, montre des dessins de cinq lampes chrétiennes, du V<sup>e</sup> siècle, à en juger par leur style: les dessins sont l'œuvre de M. Pio Milani, acquéreur de ces objets. La première offre un type encore inconnu il y a peu d'années: elle représente le Christ entre deux anges qui se balancent en l'air; de la main droite il tient la croix avec laquelle il écrase un serpent placé au dessus d'un lion; à sa gauche sifflent l'aspic et le basilic; c'est une allusion au verset 13<sup>me</sup> du psaume 90. Sur le bord de la lampe, quatorze médaillons, qui présentent de deux en deux le monogramme constantinien <sup>1</sup>. Sur la seconde on voit un personnage en buste, revêtu d'une cuirasse et portant un casque; ce sujet, connu par d'autres reproductions, est de sens incertain. La troisième présente le monogramme du Christ tourné à gauche et placé dans un édicule, en signe de vénération. Le P. Bruzza compare les monogrammes des cercueils de plomb de Saïda en Phénicie (Bull. 1873 pl. VI) et rappelle ce qu'il a dit plusieurs fois sur l'exaltation du monogramme du Christ (Bull. 1878 p. 49, 50). Sur

<sup>1</sup> Le premier dessin d'une lampe de ce genre a été publié dans le Bull. 1867 p. 12 n. 1, d'après l'exemplaire trouvé au Palatin. J'ai annoncé plus tard (Bull. 1874 p. 30) la découverte d'un second exemplaire à Pausilippe, près Naples. M. Basilewsky en acheta un autre à Rome, vers le même temps, pour son beau musée (*Collection Basilewski, Catalogue raisonné* p. 4 n. 23). Le P. Garrucci a publié l'exemplaire acheté longtemps auparavant à Rome aussi, par M. Brûls (*Arte crist.* tav. 471, 4): des lampes du même type ont été trouvées à Athènes. J'en ai eu connaissance par M. Holtzinger. Outre Rome, l'Italie et la Grèce, l'Afrique aussi nous fournit des exemplaires de ce type de lampes, à peu près inconnu avant 1867. La lampe trouvée près de Constantine et publiée par M. Héron de Villefosse (*Musée arch.* I p. 113 et suiv.) ressemble à celle du Palatin, mais avec quelques variantes. Le type est plus simple et moins complet dans celle de Carthage publiée par M. l'abbé Delattre (*Lampes chrét. de Carthage*, p. 61). Je n'ai jamais dit si l'origine première de ce type me semblait appartenir à l'art chrétien d'Orient ou à celui d'Occident; ce ne serait pas du reste un sujet à traiter dans une note.



la quatrième on voit un cheval courant avec une croix gammée sur le dos, symbole déjà connu de la carrière de la vie humaine et allusif aux paroles de S<sup>t</sup> Paul où il compare la vie du chrétien aux courses du cirque, aux exercices du stade et de la palestres. La cinquième est plus importante, à cause d'une indication chronologique qu'elle présente. On y voit au milieu la croix monogrammatique gemmée et sur le bord huit disques qui représentent alternativement le droit et le revers d'une monnaie de Théodose II avec la légende des *vicennalia* et l'image de la victoire portant la croix <sup>1</sup>. En 426 Théodose II ordonna l'abolition des derniers vestiges de l'idolâtrie en Grèce et en Asie et fit planter la croix sur l'emplacement des temples païens. L'impression de cette monnaie sur les lampes chrétiennes semble être un souvenir de la victoire définitive de la croix et de la religion du Christ sur le vieux polythéisme. Le P. Bruzza conclut que cette lampe, avec une indication chronologique aussi sûre, permet d'attribuer à la première moitié du cinquième siècle d'autres lampes de même style et ornées de petits disques disposés en cercle.

22 janvier 1882.

M. Williams communique diverses observations sur les mosaïques de l'église des SS. Nazaire et Celse à Ravenne, fondée par Galla Placidia vers l'an 440; il en présente des photographies. Il relève la différence de style entre les diverses compositions et appelle l'attention sur la figure de S<sup>t</sup> Pierre, représenté avec les clefs; c'est peut-être, suivant lui, le premier exemple que l'on en trouve dans des mosaïques antérieures au VI<sup>e</sup> ou au VII<sup>e</sup> siècle. La figure du bon Pasteur est d'un style excellent, où survivent les traditions de l'art primitif. Il

<sup>1</sup> V. un autre exemplaire de cette lampe, conservé au musée Kircher et reproduit dans la pl. 471, 3 du P. Garrucci, l. c. (cf. Bull. 1867 p. 11).

J. B. de R.

décrit ensuite le groupe fort connu, où l'on voit un personnage avec la croix dans la main droite et un livre dans la main gauche; auprès, une grille avec du feu dessous et une armoire avec les livres des évangiles, reconnaissables aux noms qu'ils portent. D'après l'opinion commune il faut voir ici le martyr S<sup>t</sup> Laurent et le symbole de son supplice; quelques savants, comme Ciampini et Hübsch, ont pensé que c'était le Christ brûlant les livres hérétiques condamnés par le concile d'Ephèse. Laissant de côté ces interprétations diverses, M. Williams communique une découverte qu'il a faite dans un examen attentif du monument. Il a lu sur la haste de la croix que tient le personnage, le mot hébraïque

י ה ו ה

c'est-à-dire le nom de Dieu (Adonai), considéré comme se manifestant à son peuple. Cette inscription peut se rapporter à la figure du Sauveur ou à celle de S<sup>t</sup> Laurent; dans le second cas elle s'appliquerait à la croix sur laquelle mourut le Rédempteur et que le saint diacre porte comme ministre de l'Eglise et de l'Evangile. Il termine en relevant la singularité d'une inscription hébraïque sur un monument chrétien; c'est peut-être la plus ancienne qui ait été écrite en Occident, sur un monument public.

M. de Rossi dit qu'il ne saurait admettre l'interprétation de Ciampini sur les livres des hérétiques, ce sujet étant trop étranger aux traditions de l'art chrétien du V<sup>e</sup> siècle; d'autant plus qu'il n'y a pas de raison pour s'écarter de l'opinion naturelle et commune qui reconnaît ici S<sup>t</sup> Laurent, clairement indiqué par l'instrument de son martyre. Il rappelle à ce propos la mosaïque de S<sup>te</sup> Agnès sur la voie Nomentane, où l'on voit, sous les pieds de la sainte, un brasier et une épée; et les images des martyrs dans les mosaïques que Sixte III fit exécuter à S<sup>te</sup> Marie Majeure: sous chacune d'elles on voyait les symboles de la passion du saint: *sub pedibusque jacet passio cuique sua*. Dans l'art antique S<sup>t</sup> Laurent est habituellement représenté en



Dans l'art antique, S<sup>t</sup> Laurent est ordinairement représenté en *staurophore* (portant la croix), comme archidiaque, et aussi parce qu'il était considéré comme le *megalomartyr* de l'église romaine; on peut voir sur ce sujet le commentaire joint à la reproduction de la mosaïque de S<sup>t</sup> Laurent.

M. Orazio Marucchi, secrétaire, présente le dessin d'une inscription à date consulaire, découverte depuis quelques jours en démolissant un mur dans le jardin attenant à la basilique de S<sup>t</sup> Sébastien, sur la voie Appienne. Elle est gravée dans un cartouche de sarcophage et mutilée à la partie supérieure, de sorte qu'on ne peut plus y lire que la date et les formules *laetus animo, amicus omnium sine ull(a querela)*

M A I D N G R A T I A N . . . . .  
G · IIII · E T E I M E R O B A V D . . . .  
C O N S S L A E T V S A N I M . . . . .  
A M I C V S O M V I V M . . . . .  
S I N E V L L . . . . .

Elle est de l'année 377, quatrième consulat de Gratien et premier de Flavius Mérobaude. Le monument appartient au cimetière à ciel ouvert, comme on le voit par l'épaisseur du marbre et le lieu de la découverte; il en résulte que le cimetière à ciel ouvert de S<sup>t</sup> Sébastien existait déjà en 377, comme celui de Calliste existait depuis 366; et l'on voit de plus en plus clairement que ces nécropoles à fleur de terre, au dessus des catacombes, furent établies dans le courant du IV<sup>e</sup> siècle, selon que M. de Rossi l'a enseigné dans le tome III de la Rome souterraine.

Le P. Bruzza présente une lampe d'un type du VI<sup>e</sup> siècle, où l'on voit représentés les Mages devant Hérode. A son jugement et à celui du docteur Dressel, c'est une falsification moderne; comme elle pourrait tromper les yeux moins exercés, il la montre aux personnes présentes, pour leur instruction.

M. de Rossi présente un dessin colorié de la voûte d'une chambre découverte en 1878 dans un cimetière chrétien à la Nunziatella, au IV<sup>e</sup> mille de la voie Ardéatine. Cette pein-

ture a une grande importance, à cause de son style qui est très bon et probablement du commencement du III<sup>e</sup> siècle. Elle représente, au centre de la voûte, le Sauveur assis, tenant de la main droite un volume à demi ouvert; dans chacune des quatre lunettes un personnage en tunique et en pallium, avec un volume fermé à la main; ce sont sans doute les quatre évangélistes. M. de Rossi part de là pour discourir sur les souvenirs chrétiens du lieu où l'on a trouvé cet hypogée. Il se demande s'il y a eu là jadis quelque sanctuaire de martyrs des premiers siècles; et, en s'aidant principalement des topographies du VII<sup>e</sup> siècle, il démontre que le lieu où s'éleva depuis l'église de l'Annonciation n'était pas compris dans l'itinéraire des pèlerins à travers les sanctuaires des martyrs, au moins du VII<sup>e</sup> au VIII<sup>e</sup> et au IX<sup>e</sup> siècle. L'itinéraire d'Einsiedlen, rapproché de divers autres documents, permet de reconstituer le premier jour du pèlerinage romain au VIII<sup>e</sup> siècle. On commençait par la basilique Vaticane; de là par une série non interrompue de portiques on se rendait à S<sup>t</sup> Paul. De S<sup>t</sup> Pierre au pont Ælius s'étendait *la portica* (ainsi appelée par antonomase au moyen âge), renfermée plus tard dans l'enceinte de la cité Léonine. Au delà du pont, les pèlerins passaient sous l'arc élevé par Gratien, Valentinien et Théodose *ad concludendum opus omne porticum maximarum*; c'était pour eux la *prima porta Romae*. L'*opus omne porticum maximarum* était la chaîne continue de grands portiques qui reliait le pont Ælius au théâtre de Marcellus et celui-ci à la *Schola graeca*; là, aux anciens portiques *Æmilii*, commençait le portique de deux milles de long qui allait jusqu'à la basilique de S<sup>t</sup> Paul. On en voyait encore les ruines au XIV<sup>e</sup> siècle. La grande affluence des Romains et des étrangers auprès des tombes apostoliques fut sans doute une des causes qui portèrent les princes chrétiens à entreprendre cet immense *opus porticum maximarum* à l'intérieur de la ville, dans l'alignement des deux portes appelées



plus tard *s. Petri* et *s. Pauli*. Cette ligne conserve encore, dans sa partie centrale, le nom de *via del Pellegrino*. De S<sup>t</sup> Paul, l'itinéraire d'Einsiedlen conduit le pèlerin, par le chemin *delle sette chiese*, aux sanctuaires des martyrs situés entre le second et le troisième mille de la voie Ardéatine et de la voie Appienne; de là il le ramène en ville par la porte Appienne, le reconduit à S<sup>te</sup> Anastasie, derrière la *Schola graeca*, et le fait ainsi rejoindre la ligne des grands portiques; c'est la fin de la première journée du pèlerinage. Dans la dernière période du moyen âge, les pèlerins, partant de S<sup>t</sup> Paul, puis des Eaux Salvienues, prenaient un chemin de traverses qui les conduisait au cinquième mille de la voie Ardéatine; l'église *della Nunziatella* y devint pour eux un lieu de station et l'on y construisit même un hospice pour les recevoir. Ainsi la visite aux sept églises, substituée à l'antique pèlerinage à tous les cimetières et sanctuaires suburbains tout autour de la ville, pouvait être continuée le jour suivant; elle reçut le nom des *sept ou neuf églises*, à cause de l'adjonction du sanctuaire des Eaux Salviennes et de celui de la *Nunziatella*.

M. de Rossi démontre ensuite que, dans les premiers siècles de l'ère chrétienne et de l'empire, il y eut, au cinquième mille de la voie Ardéatine, un groupe de maisons, un village de cultivateurs attachés aux fermes et domaines de campagne des environs. Il a même trouvé des relations entre les propriétaires du fonds où l'hypogée chrétien vient d'être découvert et Munatia Procula, avec sa villa contiguë au *praedium Domitillae* et au grand cimetière du troisième mille. Il conclut que les petits cimetières et hypogées chrétiens du cinquième mille de l'Ardéatine appartenaient à l'origine aux habitants de ce village. C'est une nouvelle preuve de la diffusion du christianisme jusque parmi les villageois et dans les groupes d'habitations rurales situées en dehors de la zone suburbaine proprement dite, qui faisait en quelque sorte partie de la ville elle-même.

5 février 1882.

M. Frothingham parle des mosaïques de l'ancien portique de S<sup>t</sup> Jean de Latran et présente des calques pris sur des dessins qui en ont été faits au XVII<sup>e</sup> siècle et que l'on conserve dans la bibliothèque Barberini; ces dessins en donnent une idée bien plus complète que celle que l'on peut se faire d'après les planches de Ciampini. Il décrit les compartiments de cette composition, en corrigeant les erreurs des dessins de Ciampini; il en rappelle les principaux sujets, la flotte romaine de Vespasien, le siège de Jérusalem, la donation à S<sup>t</sup> Silvestre, le baptême de Constantin, etc. Il dit que le style de ce monument est essentiellement italien, sans aucune trace d'influence byzantine, et le compare à une œuvre semblable, la mosaïque du portique de S<sup>t</sup> Laurent-hors-les-murs, exécutée au temps d'Honorius III. Le nom de l'auteur des mosaïques du Latran était marqué dans l'inscription NICOLAVS · ANGELI · FECIT HOC · OPVS, placée au dessous des vers célèbres DOGMATE PAPALI etc. L'inscription figure dans les dessins de Ciampini; jusqu'ici M. Rohault de Fleury avait été seul à la remarquer, mais il avait cru que l'artiste était un toscan de la fin du XIII<sup>e</sup> siècle. M. Frothingham revendique ce nom pour le groupe des artistes romains du XII<sup>e</sup> siècle; il montre que c'est le même Nicolas qui exécuta le candélabre pascal de S<sup>t</sup> Paul, l'autel de Sutri (en 1170) et le souterrain de S<sup>t</sup> Barthélémy de l'île, en 1180. Ces monuments avaient fait connaître *Nicolaus de Angelo* comme architecte et comme sculpteur; le fait signalé par M. Frothingham prouve qu'il était aussi mosaïste, comme la plupart des marbriers romains du XII<sup>e</sup> et du XIII<sup>e</sup> siècle. Il conclut en exprimant l'opinion que les décorations du portique du Latran doivent être attribuées aux restaurations d'Alexandre III (1159-81); la longue inscription *Dogmale papali*... se trouve



déjà dans la description du Latran de Jean diacre, dédiée à ce pape; ses traits particuliers et son style ne conviendraient pas à un époque de beaucoup antérieure.

M. le Prof. abbé Pawlicki signale quelques nouvelles idées sur la persécution de Marc-Aurèle qui se trouvent exposées dans le livre récent de Keim, *Rom und das Christenthum*. Ce savant a cherché à démontrer que la persécution de Marc-Aurèle fut véritablement universelle et que l'on publia alors de nouveaux édits contre les chrétiens. Il se fonde sur l'apologie de Méliton dont nous avons un fragment dans l'histoire d'Eusèbe, où il est dit que la persécution est générale, plus cruelle que toutes les précédentes, et que les magistrats se prévalent de nouveaux édits impériaux. Keim veut déterminer la teneur de ces édits; il donne des détails qui ne sont nullement démontrés. M. Pawlicki ne croit pas que le texte de Méliton établisse clairement l'existence de nouveaux décrets généraux; il peut être expliqué en admettant que les gouverneurs avaient demandé des éclaircissements à l'empereur et reçu des réponses et des ordres particuliers pour leur direction; ces ordres peuvent être les *καὶνὰ δόγματα* rappelés par l'apologiste. Keim prouve très bien l'universalité de la persécution de Marc-Aurèle, qui résulte aussi des apologies, du témoignage de Celse, des actes des martyrs de Lyon et désormais aussi de ceux des martyrs Scillitains dont il a été question dans une autre séance. M. Pawlicki croit cependant peu fondé le système de Keim qui divise le règne de Marc-Aurèle en deux périodes, l'une de tolérance jusqu'à l'année 177 environ, l'autre de persécution acharnée. Il n'est pas certain que l'apologie de Méliton ait été écrite cette année-là; de graves raisons ont porté d'autres savants à la placer en 169 ou 170. M. Pawlicki termine en signalant l'importance des recherches de ce genre pour l'archéologie chrétienne et la littérature hagiographique; elles permettent souvent de justifier la chronologie de documents trop légèrement écartés ou méprisés.

Le P. Bruzza présente une lampe de forme élégante, sur laquelle est figurée Lédà avec le cygne et qui porte au revers le nom du célèbre potier ANNI · SER · Il rappelle que ses ateliers devaient se trouver à Ostie d'où proviennent un grand nombre de lampes marquées à son nom; quelques-unes ont été étudiées dans ces conférences par M. le comm. Lanciani (Bull. 1881 p. 114). Parmi les lampes sorties de ces ateliers, les unes sont païennes, les autres portent l'image du bon Pasteur. Celle-ci, qui présente le groupe du cygne et de Lédà, est, encore plus clairement que toutes les autres, païenne de type et de conception. On pourrait croire que le potier était un chrétien indifférent, qui, n'écoulant que ses intérêts, travaillait pour les païens comme pour les chrétiens. Mais on peut supposer aussi qu'après avoir embrassé le christianisme il avait changé les types de sa fabrication. Cependant, en tenant compte de ce fait que les poteries d'*Annius Ser.* présentent de grandes différences dans le style, ce qui suppose une fabrication de très longue durée, le P. Bruzza conjecture que les ateliers ont pu rester en activité après la mort du potier et continuer à user de sa marque, comme cela se fait encore aujourd'hui.

M. Stevenson présente trois fragments de verres cimitériaux, ornés de figures d'or assez peu visibles, et une inscription; ces objets appartiennent au musée d'antiquités chrétiennes formé par les soins de Mgr de Waal dans les bâtiments du Campo santo allemand. L'inscription, déjà publiée par Marangoni, vient du cimetière de Thrason: elle fut transportée à Anagni, d'où elle est revenue à Rome; en voici la reproduction:

FELIX QVI B · ANNV · D · N XX  
VIII · DP · V · IDV fi · S IVLIAS

✠ gure †

arbre, brebis, orante, brebis, arbre



La figure orante entre deux brebis et deux arbres offre une allusion à l'âme du défunt qui prie pour les survivants, au sein des joies du Paradis et au milieu des élus. Au dessus de l'orante, on voit gravés d'un côté le monogramme du Christ, de l'autre la croix. De la réunion de ces deux emblèmes M. Stevenson conclut que l'inscription doit appartenir à la période de transition entre le quatrième et le cinquième siècle, alors que la croix sans déguisement commençait à prendre graduellement, dans les monuments funéraires, la place du monogramme constantinien.

M. de Rossi ajoute que le groupe symbolique de l'orante, à peu près telle que le présente cette inscription, est caractéristique des monuments chrétiens d'Aquilée; le nom de *Felix* était aussi très commun dans cette ville, à cause du martyr Félix qui y était enterré et vénéré. Il en conclut que le petit enfant *Félix*, enterré dans le cimetière de Thrason, avec une épitaphe ornementée comme celles d'Aquilée, appartenait sans doute à quelque famille originaire de cette ville et que ses parents lui firent exécuter son monument funèbre suivant le goût de leur patrie.

26 février 1882.

M. le chanoine Storti présente la copie d'une inscription récemment découverte à Terni. Elle est gravée sur un cippe de style païen, en lettres de forme soignée; elle nomme un sévir augustin, mais on y trouve une particularité remarquable, une ancre cruciforme gravée au sommet, entre un *urceolus* et une patère.

urceolus-ancre-patère

D · M

SEX · RVFRIVS

FLORENTINVS

VIVIR AVGVSTALIS

SIBI ET CARDIAE

EXPECTATAE

ET T · AVFIDIVS

PRISCVS CONIVGI

B · M ·

Avec le cippe érigé par ce sévir augustal, on en a trouvé un autre où est nommé un autre sévir du même collège sacerdotal.

T · CANENO  
DIADVMENO  
VIVIR · AVG ·  
ONVSSANA PROBA  
CONIVGI  
BENEMERENTI  
ET SIBI

M. Storti demande si l'ancre peut être un signe que l'un des personnages nommés dans l'inscription était secrètement chrétien.

M. de Rossi remarque que le sacerdoce des sévirs augustaux était inconciliable avec la profession du christianisme, notamment dans les temps antérieurs à Constantin, auxquels appartiennent les deux inscriptions. Le signe de l'ancre ne serait ni extraordinaire, ni nouveau dans les monuments funéraires païens pour des pays maritimes, ou pour des personnes qui auraient eu avec la marine quelque relation de fonction, de nom, etc. Ce n'est pas le cas pour l'inscription de Terni. Mais comme l'ancre n'a pas été ajoutée de seconde main, elle ne paraît pas avoir ici de signification secrète, allusive à la qualité de chrétien chez l'un des défunts <sup>1</sup>.

ORAZIO MARUCCHI, secrétaire

<sup>1</sup> Les deux inscriptions ont été publiées avec un petit commentaire par notre ami le chanoine Storti dans la *Cronichetta mensile* de M. Armellini, 1882 p. 26-28 (il y a, par une erreur d'impression, D · M · au bas de la première au lieu de B · M ·). L'ancre sur une inscription funéraire dans un tombeau païen, a été récemment observée par M. Lanciani (Fiorelli, *Notizie di scavi* 1883 p. 85). Le type cruciforme n'est pas nécessairement symbolique au sens chrétien, car il ne fait que reproduire la forme véritable des ancres antiques (Cartault, *La trière athénienne* dans la *Bibl. des écoles françaises* etc. XX p. 91; cf. Dumont, *Archives des missions scientifiques* t. VI pl. 399 p. XIV).  
J. B. de R.



## NOUVELLES

ROME. — Continuation des découvertes dans la crypte historique de S<sup>t</sup> Hippolyte et dans les galeries adjacentes.

Les travaux du cimetière de S<sup>t</sup> Hippolyte, continués pendant la saison des fouilles, en 1882-1883, par la commission d'archéologie sacrée, ont amené la découverte de la cavité à reliques pratiquée dans le cippe ou support de l'autel de la crypte historique; on a déblayé complètement cette crypte et la galerie qui y donnait accès; de plus, on a retrouvé la porte et le vestibule souterrain de ce sanctuaire vénérable; sur le seuil on a pu lire l'épithaphe d'un *lector tituli Pudentis*, enterré en 528. L'escalier par où l'on descendait au vestibule souterrain n'était que de trois ou quatre degrés; au dessus, c'est-à-dire à un niveau peu supérieur à celui de la grande crypte et certainement inférieur à celui du sol circonvoisin, on commence à découvrir une grande *area*, occupée par des tombeaux construits en briques; le pavé qui les recouvrait est entièrement démoli et dévasté. Cette *area* est trop grande pour une chambre ou une crypte; mes collègues de la Commission d'archéologie sacrée, les PP. Bruzza et Tongiorgi, et moi nous pensons qu'elle appartient à la basilique de S<sup>t</sup> Hippolyte. La suite des fouilles nous permettra de reconnaître au moins le plan de l'édifice; on verra alors quelle en était la destination. Malheureusement cet endroit est complètement dépouillé de ses marbres et autres ornements; tout fut sans doute emporté lors de la découverte de la célèbre statue d'Hippolyte, au XVI<sup>e</sup> siècle.

Dans le vestibule cependant, dans la galerie et dans la crypte, on a recueilli beaucoup de marbres, la plupart écrits,

quelques-uns sculptés, et de beaux restes d'incrustations de marbres de formes et de couleurs diverses, quelquefois avec des *graffiti*, appartenant à la décoration des parois et figurant non seulement des motifs d'ornement, mais encore des personnages vêtus du pallium, sans doute des saints. Tout cela mérite un commentaire architectonique et épigraphique assez étendu; je m'en occuperai dans le Bulletin 1883. Pour le moment je me borne à annoncer que, sur les parois de la galerie par où l'on accède à la crypte historique, l'on a trouvé des traces de proscynèmes gravés à la pointe par d'anciens visiteurs; on y lit deux fois une invocation explicite au martyr Hippolyte (*Hippolyte*), avec la formule solennelle *in mente habe*, où le verbe *habe* est une fois exprimé, une fois sous-entendu. Dans les ruines des degrés qui relient le vestibule de la crypte à l'édifice qui paraît être la basilique d'Hippolyte, on a recueilli en menus morceaux et reconstitué en grande partie une inscription métrique acrostiche, dont le premier distique se lit ainsi :

*Laeta Deo plebs sancta canat quod moenia crescunt  
Et reparata domus martyris Hippolyti.*

Ce précieux monument parle de travaux exécutés par un prêtre Léon sous le pontificat de Damase. Le nom ce pape n'a pas encore été retrouvé tout entier, mais les parties retrouvées excluent, à mon sens, toute espèce de doute. Le poème dit de lui : *Natus qui antistes sedis apostolicae*, expression étrange, formule inconnue jusqu'ici. C'est certainement une allusion à ce fait que Damase entra *a puero* dans le clergé et au service du siège apostolique (Bull. 1881 p. 48, 49); peut-être y a-t-il aussi une protestation en sa faveur contre la compétition et le schisme d'Ursinus, Damase étant dit né ou prédestiné de Dieu pour être *antistes sedis apostolicae*. L'inscription se continue en effet par des vers où il est fait allusion à la paix de l'église romaine,



c'est-à-dire à la cessation du schisme. Ces questions et certaines autres seront traitées dans l'article annoncé ci-dessus, avec l'appareil nécessaire de dessins et de fac-similés.

#### SÉLINONTE. — Monuments chrétiens.

Dans la quantité de découvertes relatives à l'archéologie chrétienne, qui se font un peu partout, entre les limites du monde antique, et sont aussitôt publiées dans les revues archéologiques et historiques de toutes les nations (preuve manifeste de la faveur croissante dont jouissent ces nobles études), je veux signaler particulièrement les explorations faites dans les ruines classiques de Sélinonte en Sicile. M. le prof. Salinas, en publiant au mois de juin 1882 ses *Ricordi di Selinunte cristiana*, a bien voulu les consacrer à la fête de ma soixantaine. Je me sens pressé par mes sentiments affectueux de remercier publiquement ici l'illustre professeur d'antiquités classiques qui est en même temps directeur du musée national de Palerme. Sélinonte fut détruite à deux reprises par les Carthaginois, en 409 et en 250 av. J. C.; nul ne pensait qu'il s'y fût depuis formé un groupe d'habitations, jusqu'à l'invasion des Arabes en Sicile. Or M. Salinas nous y signale des monuments inattendus, chrétiens et du V<sup>e</sup> siècle environ, des traces de pauvres maisons et d'un oratoire niché dans les ruines du grand temple dit d'Hercule, avec des croix et des monogrammes chrétiens gravés sur les marbres tombés du haut de cet édifice. Parmi les choses les plus notables, il faut remarquer un bronze et une épitaphe. Le premier est une lampe à trois becs, de très belle forme, surmontée d'un grand disque travaillé à jour : on y voit le monogramme  $\text{X}$ , au centre, entouré d'un cercle formé par les mots DEO GRATIAS. Cette inscription ne s'était pas encore rencontrée sur une lampe. L'épitaphe, dont M. Salinas donne un dessin, a les caractères paléographiques du V<sup>e</sup> ou du VI<sup>e</sup> siècle; elle

est ornée d'une grande croix avec des tasseaux triangulaires; de ses bras pendent les lettres A,  $\omega$ , et on lit au dessous: *Ausanius diaconus in pace vix(it) annis LXV dep(ositus) VII idus ianua(rias)*.

Le savant éditeur rapproche la lampe de Sélinonte des monuments africains où on lit les deux formules de salut chrétien devenues célèbres par la querelle des Donatistes: *Deo gratias*, *Deo laudes* (Bull. 1875, p. 174; 1880, p. 76). La seconde devint le cri de guerre des schismatiques, la première était le salut préféré par les catholiques. Sa présence sur la lampe, jusqu'à présent unique, de Sélinonte paraît, à juste titre, à M. Salinas, être un écho venu de la côte d'Afrique. Je crois qu'il est important de rapprocher l'épithaphe du diacre Ausanius du salut africain et catholique tracé sur la lampe. Les diacres appartenaient d'ordinaire au clergé épiscopal; mais comment croire que Sélinonte, que l'on regardait comme étant restée complètement déserte pendant les premiers siècles chrétiens, soit devenue un siège épiscopal? Cela n'est pas probable; il y a d'ailleurs une autre hypothèse, si vraisemblable qu'elle me paraît presque une solution certaine. L'épithaphe d'Ausanius, elle aussi, est de style africain, comme le montrent la formule *in pace* précédant immédiatement le mot *vixit*, et le nom *Ausanius* qui (sous cette forme et non pas avec l'orthographe régulière *Auxanius*), à ma connaissance, ne s'est pas trouvé en dehors de l'Afrique. Dans ce pays nous le rencontrons en Byzacène, dans une épithaphe tout-à-fait semblable à celle de Sélinonte; une croix d'abord, puis au dessous: *Ausanius fideles vixit in pace annis LXXII* (C. I. L. VIII, 707). Ausana était le nom d'un siège épiscopal de l'Afrique proconsulaire; son évêque *Cassosus* figura parmi les prélats exilés pour la foi catholique, en 484, sous Hunéric (Morcelli, *Africa christ.* I p. 88). Ces indices d'africanisme dans les monuments chrétiens de Sélinonte donnent, à mon avis, la clef de l'énigme et expliquent leur présence dans les ruines



---

de cette ville. Du rivage voisin de l'Afrique quelques-uns des nombreux exilés ou des fidèles qui fuyaient la persécution des Vandales ariens, vinrent aborder à ce point de la côte de Sicile et se réfugièrent dans les ruines des temples détruits depuis bien des siècles par leurs ancêtres les Carthaginois.

---

#### EXPLICATION DES PLANCHES.

Pl. XI. *Plutei* de marbre, antiques, juifs et chrétiens, employés dans la construction de la mosquée d'Omar (v. p. 145 et suiv.). Les dessins des deux premiers sont de M. de Saulcy ; celui du troisième est de M. de Vogüé, comme il est expliqué l. c. L'échelle n'est pas la même pour le n° 3 que pour les deux autres ; n'ayant pu la trouver, je ne l'ai pas indiquée.

---

## Table du fascicule IV.

---

|                                                                                                                                                  |          |
|--------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------|----------|
| <i>Sur un verre colorié représentant le temple de Jérusalem</i>                                                                                  | pag. 141 |
| § I. <i>La perspective du temple de Jérusalem.....</i>                                                                                           | » 142    |
| § II. <i>La perspective du temple dans le verre judéo-romain comparée avec d'autres monuments</i>                                                | » 153    |
| § III. <i>L'inscription grecque et la date du verre....</i>                                                                                      | » 158    |
| <i>Conférences de la société d'archéologie chrétienne de Rome.....</i>                                                                           | » 164    |
| NOUVELLES. — Rome. <i>Continuation des découvertes dans la crypte historique de S<sup>t</sup> Hippolyte et dans les galeries adjacentes.....</i> | » 181    |
| Sélinonte. <i>Monuments chrétiens.....</i>                                                                                                       | » » 183  |

---

### AVIS.

A la place de la pl. XII, le Bulletin 1882 a une feuille de texte de plus qu'à l'ordinaire. Je me suis décidé à cette substitution, pour mettre au courant la publication des Conférences de la société d'archéologie chrétienne, qui se trouvaient bien en retard.

---

### RECTIFICATION.

P. 76, dans l'épithaphe de Susanna Avita *clarissima puella*, le gentilicium est marqué *mvnatia*. Comme j'écrivais à la campagne, j'ai dû me contenter d'un calque de l'épithaphe; il était imparfait, surtout pour les premières lettres. L'original, que j'ai revu, porte *EGNATIA*.







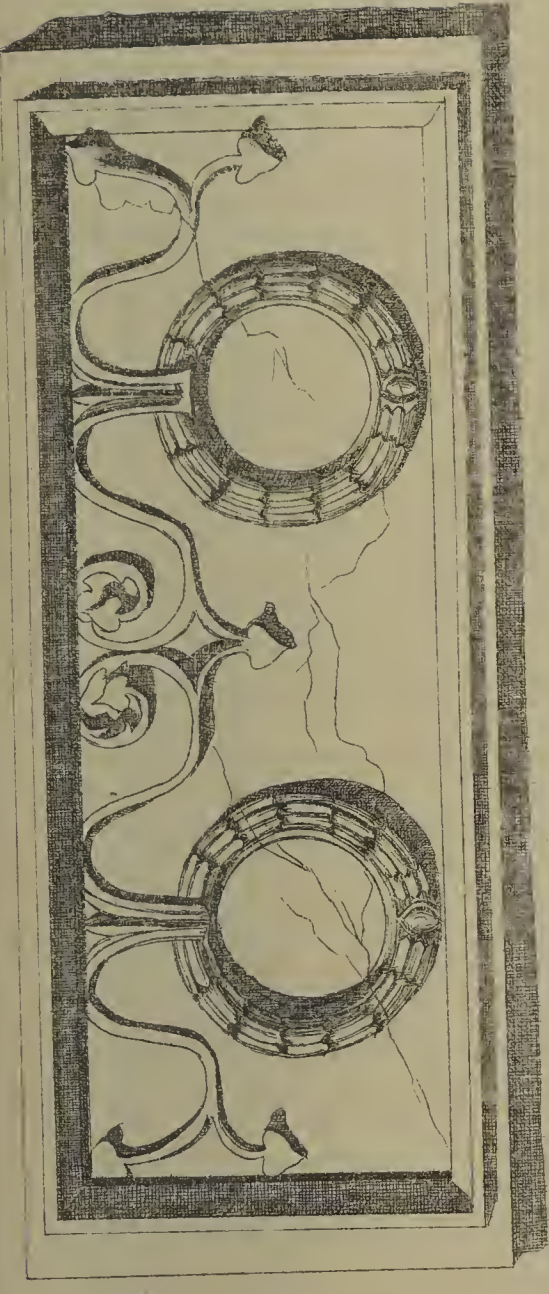


BY THE LONDON AND WESTMINSTER LITHOGRAPHS

1

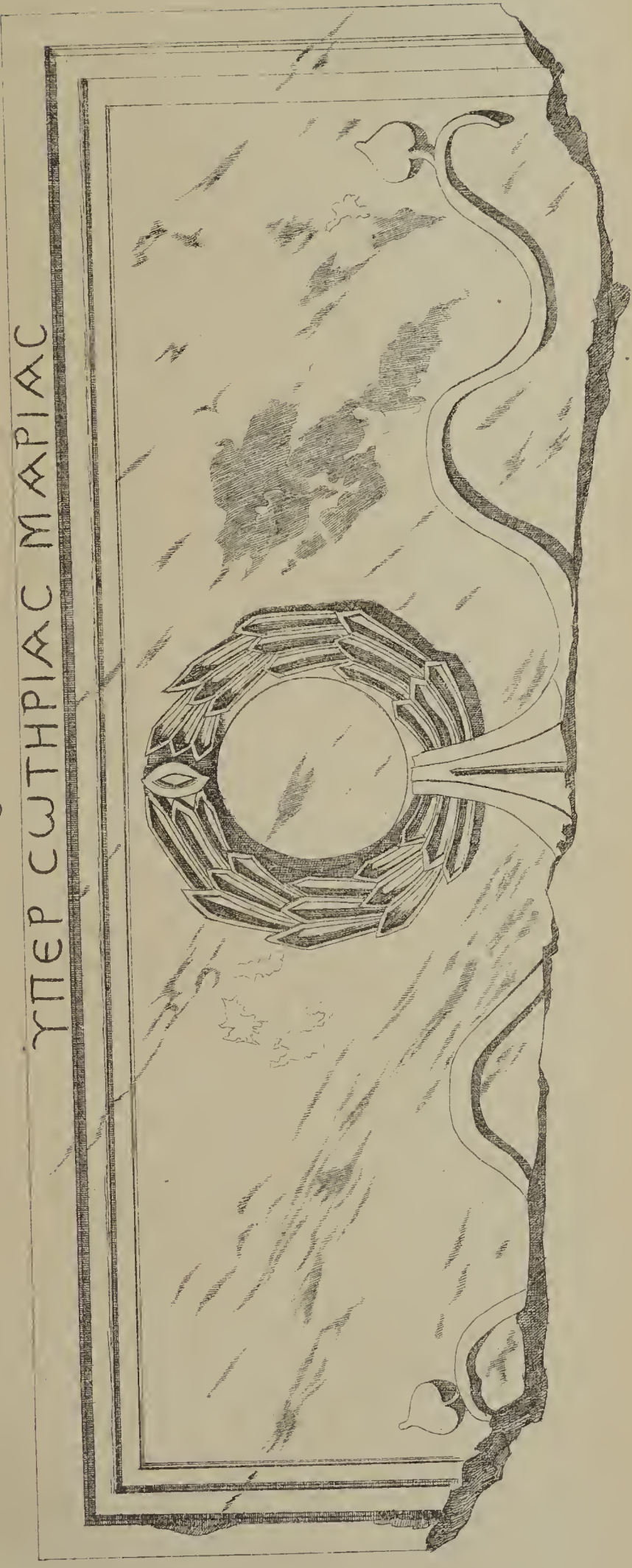


2



3

ΥΠΕΡ ΣΩΤΗΡΙΑΣ ΜΑΡΙΑΣ



LIBRARY  
OF THE  
UNIVERSITY OF ILLINOIS



BULLETIN  
D'ARCHÉOLOGIE CHRÉTIENNE

---





# BULLETIN

## D'ARCHÉOLOGIE CHRÉTIENNE

DE

M. LE COMM. JEAN BAPTISTE DE ROSSI

ÉDITION FRANÇAISE

PAR M. L'ABBÉ DUCHESNE

---

Quatrième Série - II<sup>e</sup> Année  
**Livraison 1, 2.**

---

PARIS

Les communications et les demandes d'abonnement doivent être adressées  
à **M. l'abbé Duchesne** (66, RUE DE VAUGIRARD)

---

1883





ELOGE ANONYME D'UN PAPE  
DANS LE RECUIL ÉPIGRAPHIQUE DU MANUSCRIT  
DE PÉTERSBOURG.

---

PRÉFACE

En publiant, dans le Bulletin de 1881, une première et rapide description du recueil épigraphique contenu dans un manuscrit de poètes chrétiens provenant de Corbie et actuellement conservé à la bibliothèque impériale de Pétersbourg, j'annonçais (p. 15) qu'il s'y trouvait, au milieu d'un groupe de poèmes déjà connus par d'autres recueils analogues, une pièce nouvelle et de la plus haute valeur. « C'est, disais-je, l'éloge, ou plutôt la biographie détaillée d'un pape, développée en 56 vers; le nom du pape devait être marqué dans les lignes en prose à la fin du poème: la prose est toujours omise dans l'anthologie de Corbie. Les inscriptions au milieu desquelles est enclavée cette biographie métrique, proviennent toutes des monuments et des cimetières des deux voies Salaria, où en effet plusieurs papes furent enterrés, notamment dans le cimetière de Priscille. Quel est le pape en question, quelle est la valeur historique de cet éloge remarquable, le plus long de tous ceux qui furent gravés à Rome sur les tombes pontificales, c'est ce que j'exposerai dans un article spécial ».

Cette promesse m'a été rappelée de bien des côtés; les personnes qui s'occupent d'histoire ecclésiastique ont un vif désir de connaître et d'examiner ce texte inconnu. Cette impatience vient de ce que le bruit s'est répandu que je l'attribuais au pape Libère, qui a été, comme on le sait, le sujet de gra-

ves controverses. Or c'est précisément à cause de cette attribution que j'ai différé la publication de mon commentaire. Aucune peut-être des inscriptions historiques chrétiennes ne m'a présenté autant de difficultés que celle-ci. L'ensemble des indices ne me paraissait et ne me paraît pas désigner un autre pape que Libère ; cependant, sur un point essentiel, il y a désaccord entre notre texte et l'histoire certaine de ce pontife. Aussi ai-je cru devoir, en dehors de toute idée préconçue, rechercher attentivement les hypothèses diverses, même invraisemblables qui pouvaient être proposées ; j'ai consulté de doctes amis, j'ai tout pesé scrupuleusement, tout confronté et à diverses reprises, avec les faits et documents authentiques de l'histoire de plusieurs siècles. J'exposerai chemin faisant les longues études dans lesquelles je crois avoir réuni et mis en ordre les principales données de ce problème difficile. Le soin que j'ai apporté à recueillir et à considérer sous tous les aspects tout ce qui avait rapport à ce sujet, n'a pas été sans causer quelque retard dans la publication du Bulletin, dont la périodicité souffre depuis longtemps de retards accumulés.

Un moyen sûr de mettre à l'abri de toute contestation les droits de Libère à être le héros de l'éloge en question, ce serait de découvrir au moins un fragment du texte dans le cimetière de Priscille, où ce pape fut enterré. Je ne veux pas dire que j'aie l'espérance d'y parvenir, mais j'ai le devoir de l'essayer, et c'est une des raisons pour lesquelles j'ai consacré aux fouilles de ce célèbre cimetière la partie principale de l'excédent de la souscription pour la médaille que l'on m'a fait l'honneur de me décerner. Ces fouilles, interrompues par la Commission d'archéologie sacrée pour les travaux de S<sup>t</sup> Hippolyte, ont été reprises à l'aide de cet *aurum coronarium*, s'il m'est permis de me servir de cette formule antique. J'en rendrai compte prochainement ; ce sera une suite au mémoire sur le cimetière de Priscille, que j'ai publié dans le Bulletin de 1880.



## § I.

Eloge d'un pape anonyme dans le manuscrit de Corbie,  
maintenant à Pétersbourg.

L'édition critique de cet important document est déjà imprimée, mais non publiée, dans le tome II des *Inscriptiones Christianae Urbis Romae* p. 83-87, cf. p. 74 <sup>1</sup>.

Il suffira ici de rassembler les principales données positives qui sont nécessaires à la discussion présente. L'anthologie épigraphique du manuscrit de Corbie (VIII<sup>e</sup> siècle ou commencement du IX<sup>e</sup>), est un mauvais centon, formé par la réunion de deux exemplaires d'un même recueil d'inscriptions métriques, qui fut compilé à Rome au VII<sup>e</sup> siècle <sup>2</sup>. Ce recueil, dans sa forme primitive, était disposé suivant l'ordre topographique; dans le centon de Corbie, on a supprimé les indications de lieux, excepté au commencement; mais on a conservé plusieurs séries d'inscriptions groupées topographiquement, comme on peut s'en assurer par le rapprochement d'autres anthologies et par les itinéraires. Le groupe le plus considérable et le plus compact est celui (n. 25-41) des éloges et épitaphes provenant des cimetières des deux voies Salaria, ou pour être plus exact, de la voie Salaria *nova*, car il n'y a de la voie Salaria *vetus* que le poème n° 25. C'est entre celui-ci et la série certaine de la voie Salaria *nova* (27-41) que se trouve le long éloge, jusqu'ici inconnu, dont j'ai à parler. Comme une grande partie de la série

<sup>1</sup> La première partie du tome II contient l'édition complète et critique des anciens recueils et anthologies épigraphiques; c'est dans ces recueils que se sont conservés les textes les plus longs, le plus souvent en vers, qui sont les plus importants de toute l'épigraphie chrétienne, au point de vue de l'histoire. Aussitôt terminée l'impression de cette première partie, elle sera publiée, sans attendre celle de la seconde.

<sup>2</sup> Bull. 1881 p. 5 et suiv.

à laquelle il appartient, il figure deux fois dans le manuscrit de Corbie, mais toujours au même endroit de la série. Cette observation, dont la valeur ne peut être saisie comme il faut en dehors d'une étude complète de cette série et du recueil entier, nous conseille cependant de commencer par les cimetières des voies Salaria la recherche du monument où fut transcrit le poème. En voici le texte, restitué d'après les deux exemplaires et purgé des fautes évidentes d'elles-mêmes; on trouvera en note les variantes les plus notables et les observations critiques essentielles. Tout l'appareil critique et paléographique du texte, tel qu'il est dans le manuscrit, avec les sigles, les idiotismes de prononciation et d'orthographe et les fautes, tout sera fidèlement reproduit et discuté à fond dans le volume annoncé plus haut. L'étude critique démontre en somme que les deux exemplaires sont d'accord au fond et qu'ils dérivent de deux manuscrits de la même famille, plus ou moins maltraités par les copistes.

- Quam domino fuerant devota mente parentes  
 Qui confessorem talem genuere potentem  
 Atque sacerdotem sanctum sine felle columbam  
 Divinae legis sincero corde magistrum.
- 5 Haec te nascentem suscepit ecclesia mater  
 Uberibus fidei nutriens de(vot)a beatum  
 Qui pro se passurus era(s) mala cuncta libenter  
 Parvulus utque loqui coepisti dulcia verba  
 Mox scripturarum lector pius indole factus
- 10 Ut tua lingua magis legem quam verba sonaret  
 Dilecta a Domino tua dicta infantia simplex.  
 Nullis arte dolis sceda fucata malignis  
 Officio tali iusto puroque legendi.  
 Atque item simplex adolescens mente fuisti
- 15 Maturusque animo ferventi aetate modestus  
 Remotus prudens mitis gravis integer aequus



Haec tibi lectori innocuo fuit aurea vita.  
Diaconus hinc factus iuvenis meritoque fideli  
Qui sic sincere caste integreque pudice  
20 Servieris sine fraude deo (qui) pectore puro  
Atque annis aliquot fueris levita severus  
Ac tali iusta conversatione beata  
Dignus qui merito inlibatus iure perennis  
Huic tantae sedi Christi splendore serenae  
25 Electus fidei plenus summusque sacerdos  
Qui nivea mente immaculatus papa sederes  
Qui bene apostolicam doctrinam sancte doceres  
Innocuam plebem caelesti lege magister.  
Quis (t)e tractante sua non peccata reflebat?  
30 In synodo cunctis superatis victor iniquis  
Sacilegis Nicaena fides electa triumphat  
Contra quamplures certamen sumpseris unus  
Catholica praecincte fide possederis omnes.  
Uox tua certantis fuit haec sincera salubris:  
35 Atque nec hoc metuo ne illud committereque opto:  
Haec fuit haec semper mentis constantia firma.  
Discerptus tractus profugatusque sacerdos  
Insper ut faciem quodam nigrore velaret  
No..... falsa manu portante (symbola?) caeli  
40 Ut speciem domini foedare(t) luce corusc(am).  
En tibi discrimen vehemens non sufficit annum (?)  
Insper exilio decedis martyr ad astra  
Atque inter patriarchas praesagosque prophetas  
Inter apostolicam turbam martyrumque potentum  
45 Cum hac turba dignus mediusque locatus (honeste?)  
Mitte(ris in) domini conspectu(m) iuste sacerdos  
Sic inde tibi merito tanta est concessa potestas  
Ut manum imponas patientibus incola Christi  
Daemonia expellas purges mundesque repletos

50 Ac salvos homines reddas animoque vigentes  
 Per patris ac filii nomen cui credimus omnes  
 Cumque tu(um) hoc obitum praecellens tale videmus  
 Spem gerimus cuncti proprie nos esse beatos  
 Qui sumus hocque tuum meritum fidemque secuti <sup>1</sup>.

Que cet éloge d'un *confesseur*, souverain prêtre *tantae sedis Christi splendore serenae* (v. 24-28), soit celui d'un pontife romain, siégeant sur la chaire apostolique, personne sans doute ne sera tenté de le contester. Le poème figure parmi les inscriptions suburbaines et, plus précisément, parmi celles des

<sup>1</sup> V. 5, les deux exemplaires ont *ecclesia*; d'après le mètre et l'usage reçu parmi les poètes chrétiens et dans les inscriptions du III<sup>e</sup> et du IV<sup>e</sup> siècle, on doit admettre que l'original portait *eclesia*. — 6 les deux exemplaires *dea beatum*; une main du XVII<sup>e</sup> siècle a corrigé *devota*; conjecture évidemment juste. — 7 les deux exemplaires *erat*. — 12 les deux exemplaires *fugata*; je parlerai plus loin du sens de ce vers; — 20 les deux exemplaires *quanta pectore*, il faut lire *quam* ou *qui*; cette seconde leçon est meilleure, mais l'autre s'écarte moins de celle du manuscrit. — 21 les deux exemplaires *levitate*, avec des retouches à la dernière syllabe; elle doit être effacée. — 29 dans le premier exemplaire *Qui spe tractante sua non peccata reflebat*, dans le second *sua non peccante*; j'expliquerai en détail tout ce passage, jusqu'au v. 35. — 30 les deux ex. *victor superalis*. — 35 le premier ex. *ne illud committereque*, le second *neque illud committere*; le mètre recommande la première leçon, bien qu'elle soit irrégulière. — 39 les deux ex. *Nobili falsa manu portantes aemula coeli*; sur la restitution de ce passage difficile, voir plus loin — 41, 42 le texte manque de suite; c'est ici le point le plus difficile et le noeud de l'interprétation historique de tout le poème; aussi n'ai-je pas voulu changer même une lettre du texte pour en rétablir la construction, ni signaler ce qui manque et à quel endroit; tout cela doit être sérieusement étudié dans la discussion historique. — 45 les deux ex. *locutus*; il manque un pied à l'hexamètre: je le supplée par conjecture. — 46 le premier ex. *Mite pium domini conspecto*, l'autre *Mitte* (le second *t* ajouté avec soin au dessus de la ligne) *pium domini conspectu*. — 47 le *sic* est inutile et fausse le vers; je ne l'ai pas effacé, parce qu'il est dans les deux ex. et parce que la prosodie particulière à ce genre de vers permettait l'élision de *sic* avec la première voyelle du mot suivant *inde*. — 52 le premier ex. *cum tuo hoc*, l'autre *cum quo hoc*; puis vient *obitum tale*, qui convient au vers et s'accorde avec *hoc*: cela prouve que *obitum* a ici le genre neutre.



cimetières des voies Salaria; dès les premiers mots il est évident qu'on y célèbre, non pas un étranger, mais une personne qui est née, qui a grandi au service des autels, qui a été élevé au sacerdoce suprême dans l'Eglise même où était le monument: *HAEC te nascentem suscepit ecclesia mater* (v. 5); *qui pro se passurus eras mala cuncta libenter* (v. 7); *dignus qui.... HVIC tantae sedi electus.... immaculatus papa sederes* (v. 23-26). Même sans tenir compte du groupe auquel appartient l'inscription, son texte tout seul suffirait à faire penser à l'église romaine. Pour être absolument complet, je discuterai plus loin la possibilité de la rapporter à un confesseur, champion de la foi de Nicée, qui aurait été évêque d'une autre église. En attendant je pars de la supposition la plus naturelle, celle que fournissent les indices topographiques de la collection de Corbie et le texte même de l'inscription.

Le lecteur doit avoir présent à l'esprit que, parmi les papes contemporains des grandes luttes pour la foi de Nicée, luttes aux quelles il est fait évidemment allusion dans les vers 30-40, Sylvestre et Libère furent enterrés dans le cimetière de Priscille au troisième mille de la voie Salaria *nova*; Marc près de la voie Appienne; Jules sur la voie Aurélienne; l'énigmatique Felix II sur la voie de Porto. Vers le même temps naquirent et grandirent, mais pour ne monter sur le siège apostolique qu'après le triomphe de la foi de Nicée, Sirice et Célestin enterrés dans le cimetière de Priscille auprès de Libère <sup>1</sup>; Boniface I dans celui de Maxime <sup>2</sup>, sur la même voie Salaria *nova*. Enfin, au VI<sup>e</sup> siècle, Vigile, mort loin de Rome, fut apporté auprès de ses prédécesseurs Sylvestre et Libère <sup>3</sup>. De tous ces papes, Libère dont le tombeau se trouvait précisément sur la voie Salaria *nova*, à laquelle se rapportent les indices topographi-

<sup>1</sup> V. Bull. 1880 p. 43 et suiv.

<sup>2</sup> V. Bull. 1863 p. 41 et suiv.

<sup>3</sup> V. Bull. 1880 p. 25, 47.

ques de l'inscription, est le seul à qui puissent convenir les données historiques fournies par celle-ci, comme je le montrerai plus loin. Mais il y a une difficulté très grave et en apparence insurmontable: c'est que le défunt a dû subir un exil d'un an ou un peu plus, suivi immédiatement de sa mort: *En tibi discrimen vehemens, non sufficit annu(s?), Insuper exilio decedis martyr ad astra* (v. 41, 42). Il est absolument certain que Libère mourut à Rome le 24 septembre 366, huit ans après son retour d'exil. Ce passage immédiat de l'exil à la mort subie glorieusement pour la foi paraîtrait indiquer le pape Martin I<sup>er</sup> qui condamna les monothélites dans un grand synode romain et, à cause de cela, fut déporté et soumis pendant un an à peu près aux tortures et à la prison, subit ensuite plus d'une année d'exil en Chersonnèse, où il mourut et fut enterré en 656. Ses restes n'avaient point encore été transférés à Rome, dans l'église S<sup>t</sup> Sylvestre sur l'Esquilin, au moment où fut compilé le recueil du manuscrit de Corbie. Cependant on aurait pu avoir rédigé son éloge et l'avoir fait graver ou peindre au dessous de son image dans une des églises de Rome ou de la banlieue, peut-être dans celle de S<sup>t</sup> Sylvestre sur la voie Salaria nova. Mais le poème parle en termes exprès de la *fides Nicaena*, qui n'était pas attaquée par les monothélites. Cette hypothèse et les autres que nous aurons à discuter se placent dans un intervalle de quatre siècles, du IV<sup>e</sup> au VII<sup>e</sup>. Avant d'entrer dans ce labyrinthe, examinons une question préjudicielle, comme diraient les jurisconsultes; une question qui peut nous aider à restreindre le champ des hypothèses et conjectures historiques. Je veux parler de l'âge du poème, déterminé d'après les règles de la philologie et de l'épigraphie, à la lumière des rapprochements avec d'autres monuments du même genre.



## § II.

## Examen philologique et épigraphique de l'éloge en question.

Les hexamètres sont d'une prosodie intermédiaire entre la prosodie classique des grammairiens et poètes cultivés de l'âge chrétien et la prosodie vulgaire des *quasi versus* du type des poèmes de Commodien et de beaucoup d'inscriptions païennes ou chrétiennes du III<sup>e</sup> et du IV<sup>e</sup> siècle<sup>1</sup>. Le nombre des syllabes est presque toujours exact, un cas excepté, celui du v. 44, où le mot *martyrum* ne se prêtait guère au mètre et ne pouvait cependant être omis ou changé. Dans les vers 18, 22, les syllabes en excès sont contractées; on a compté comme une seule syllabe *dia* dans *diaconus*, *tio* dans *conversatione*. Au commencement du vers 47, *sic* est surabondant, tant pour le mètre que pour le sens; on pourrait l'effacer; s'il faut maintenir la leçon du manuscrit, ce monosyllabe, quoique long de nature sera considéré comme élidé sur la voyelle suivante. Le poème observe les lois du mètre, non celles de la quantité; les voyelles brèves sont plusieurs fois allongées arbitrairement et vice versa (v. 12 *scedā fūcata*; 16 *rēmōtus*; 29 *tractantē*; 37 *prōfūgatusque*; 38 *vēlaret*; 48 *mānum*; 51 *fīlii*; 54 *fīdemque*). Des licences de cette nature ne se rencontrent jamais, dans une telle proportion, chez les poètes cultivés, même des siècles chrétiens. En somme, cette pièce n'est pas l'oeuvre d'un grammairien, d'un professeur de lettres classiques; elle n'a pas non plus été composée par un versificateur populaire de rang infime; sa latinité spontanée, de saveur antique, exhale le suave

<sup>1</sup> V. par exemple pour les inscriptions païennes, *C. I. L.* VIII n. 7156; *Ephem. epigr.* IV p. 346 n. 946; de la Blanchère, dans le *Bull. de corresp. Afric.* 1882 p. 116: pour les inscriptions chrétiennes, celle du diacre Severus (a. 296-303) *Inscr. christ. Urbis Romae* I p. XCV; *Roma sott.* III p. 46.

parfum du plus pur langage de l'antiquité chrétienne, sans aucun indice de recherche étudiée ou d'affectation scolastique. Je l'ai comparée attentivement avec le style des nombreux poèmes épigraphiques, surtout de Rome, du VI<sup>e</sup> et du VII<sup>e</sup> siècle, d'une époque où l'épigraphie métrique était devenue une spécialité des grammairiens et des rhéteurs, où les lettres s'abîmaient de plus en plus dans la barbarie. De ces poèmes à celui-ci, la différence de langue, de style, d'idées, d'allusions aux mœurs et à l'état de la société chrétienne, est si grande qu'il me semble que c'est un abîme. Je sais bien que de telles appréciations sont plus faciles à exprimer qu'à démontrer par l'analyse. Aussi j'invite les savants, les épigraphistes surtout, à faire eux-mêmes la comparaison : je suis sûr qu'ils reconnaîtront la valeur de mon observation.

A ces considérations générales je puis joindre l'examen de quelques passages, de certaines expressions dignes, à mon avis, d'une attention spéciale. Dans le bel exorde de l'éloge et dans tout le cours du texte, jusqu'à la fin, l'anonyme est toujours appelé *sacerdos* (v. 4, 25, 37, 46), avec les épithètes de *sanctus*, *sine felle columba*, *summus*, *iustus* : au v. 26 *inmaculatus papa*. Dans les éloges funéraires des papes <sup>1</sup> depuis le commencement du V<sup>e</sup> siècle, le mot *praesul* est très fréquent (Célestin I<sup>er</sup>, Anastase I<sup>er</sup>, Boniface II, Jean II, Sabinien, Honorius I<sup>er</sup>, Théodore I<sup>er</sup>, etc.) ; de la fin du V<sup>e</sup> siècle (Anastase II a. 498) au VI<sup>e</sup> et au VII<sup>e</sup>, *pontifex*, *pontifices*, *pontificale solium*, *decus*, *opus*. Réciproquement, dans les épitaphes de la même classe, *sacerdos* devient alors très rare ; dans celle de Jean II (532) il alterne une fois avec *vates*, *praesul*, *pontifex* ; dans celle de Boniface V (619) avec *culmen apostoli-*

<sup>1</sup> Pour ne pas accumuler les citations, je renvoie au volume de Sarti et Settele, *Appendix ad crypt. Vat. monum.* p. 121 et suiv., où sont réunis presque toutes les épitaphes actuellement connues des papes du V<sup>e</sup> au X<sup>e</sup> siècle.



*cum rexit*. Du quatrième siècle il ne nous est parvenue qu'une seule épitaphe de pape qui soit contemporaine de sa sépulture, c'est celle de Sirice. On y lit *magnus meruit sedere sacerdos* <sup>1</sup>. Damase composa et fit graver sur marbre les éloges de plusieurs de ses prédécesseurs; dans sa terminologie spéciale il les appelle *rectores*: mais en faisant allusion à Miltiade, il dit *vixit qui in pace sacerdos* <sup>2</sup>. En somme, la prédominance de *sacerdos* dans notre pièce, convient au IV<sup>e</sup> siècle; aux siècles suivants, au VII<sup>e</sup> en particulier, il eût été fort étrange que sur 54 vers il ne se rencontrât pas un seul des termes alors en usage, pas même le *praesul* devenu presque constant. Cet argument se renforce si l'on tient compte des épithètes. *Sine felle columba* est une formule ingénue, gracieuse, du langage chrétien et de l'épigraphie cimitériale du III<sup>e</sup> siècle; les échos s'en retrouvent au IV<sup>e</sup> <sup>3</sup>; puis elle sort de l'usage: jamais on ne la trouve dans les éloges métriques si nombreux des V<sup>e</sup>, VI<sup>e</sup>, VII<sup>e</sup> siècles; après l'an mil, elle a été imitée dans un vers léonin: *dormit in hac tumba simplex sine felle columba* <sup>4</sup>. La formule *inmaculatus papa* n'est pas, à proprement parler, une apposition à *sacerdos summus*, elle exprime une idée particulière: *qui nivea mente inmaculatus papa sederes*. Ce vers et son contexte ont une saveur plus antique que le mot *papa* employé tout seul, comme on le rencontre dans les épitaphes en prose ou en vers, depuis le VI<sup>e</sup> siècle et le commencement du VII<sup>e</sup> (épitaphes de Pélage I<sup>er</sup>, en 560, de Grégoire le Grand, en 604, de Boniface III, en 607). Du reste l'emploi absolu du mot *papa* avait déjà commencé au IV<sup>e</sup> siècle et sous Libère, comme il ressort des dernières découvertes épigraphiques <sup>5</sup>.

<sup>1</sup> Grut. 1171, 16; Doulcet, *Essai sur les rapports de l'église chrét. avec l'état Romain pendant les trois premiers siècles* p. 229.

<sup>2</sup> *Roma sott.* II p. 232, 233.

<sup>3</sup> *Roma sott.* I. c. p. 311, 312.

<sup>4</sup> *Neues Archiv* IV p. 562.

<sup>5</sup> Bull. 1876 p. 19-21; *Roma sott.* III p. 361.

Au v. 5 il faut remarquer le mot *eclesia* avec la première syllabe brève: *Haec te nascentem suscepit eclesia mater*. Commodien termine un hexamètre par les mots *vivit eclesia tota* <sup>1</sup>. Muratori avait déjà relevé cette forme spéciale comme propre aux plus anciens poètes chrétiens: il en cite des exemples tirés du poème *contra Marcionem* et de ceux de S<sup>t</sup> Paulin de Nole <sup>2</sup>. Dans l'épigraphie métrique elle nous est présentée par un des poèmes en l'honneur de l'apôtre Pierre que j'ai restitués à Achille, évêque de Spolète au commencement du V<sup>e</sup> siècle <sup>3</sup>: *quae per totum celebratur eclesia mundum*; et par l'épitaphe de Justinien, évêque de Verceil vers le milieu du même siècle: *Hunc veneranda sibi suscepit eclesia patrem* <sup>4</sup>. Aussi trouve-t-on le mot ECLESIA par un seul C sur des inscriptions chrétiennes de tout genre, au III<sup>e</sup>, au IV<sup>e</sup>, au V<sup>e</sup> siècle, à Rome, en Italie, dans l'Illyricum, en Afrique <sup>5</sup>. En Gaule, en Espagne, en Portugal, cette particularité se maintient au VI<sup>e</sup> et au VII<sup>e</sup> siècle dans les inscriptions en prose <sup>6</sup>; à Limoges les sous d'or de la fin du VI<sup>e</sup> siècle ou du commencement du VII<sup>e</sup> portent RATIO ECLISIAE <sup>7</sup>. Mais les poètes du VI<sup>e</sup> siècle et des siècles suivants n'adoptèrent point la fausse prosodie des anciens pour le mot *ecclesia*; dans l'épitaphe métrique du pape

<sup>1</sup> *Instruct.* II, 28, 13.

<sup>2</sup> Muratori *ad Paulini Nol. opp.* not. 239.

<sup>3</sup> Bull. 1871 p. 117.

<sup>4</sup> Bruzza, *Iscr. di Vercelli* p. 306, cf. p. 308.

<sup>5</sup> V. Bull. 1864 p. 28; 1867 p. 52; 1871 p. 116; 1872 p. 40; 1874 p. 128, 136; 1878 p. 106: dans les inscriptions des mosaïques de S<sup>te</sup> Sabine et de S<sup>te</sup> Pudentielle; *C. I. L.* VIII, *indices* p. 1087. Dans l'épitaphe, récemment trouvée, d'un évêque de Brindisi, on lit AECLETIAE (sic), comme je l'ai vérifié sur un calque mis à ma disposition par M. l'archidiacre Tarantini qui l'a publiée dans les *Notizie di scavi* de Fiorelli, 1882 p. 376: cf. Lenormant, *Gazette archéol.* 1882 p. 121.

<sup>6</sup> V. Le Blant, *Inscript. chrét. de la Gaule* I p. 81 n. 41; 142 n. 65: Huebner, *Inscript. Hisp. Christ.* n. 5, 107, 115, 155, 172, 175, 184; Da Veiga dans le *Bull. monum.* tom. 48 (a. 1882) p. 278.

<sup>7</sup> Deloche, *Description des monnaies mérovingiennes du Limousin* pag. 72.



Pélage I<sup>er</sup> (560) le second *e* est bref, *ecclēsia*. En somme notre v. 5 appartient à une littérature chrétienne de beaucoup antérieure au VII<sup>e</sup> siècle; il n'a pas l'apparence d'avoir été emprunté à une oeuvre plus ancienne; il est du même jet que le contexte.

Venons aux vers 8-17, où l'on parle des premières années du défunt et de son passage dans l'emploi de lecteur. Les épitaphes des papes du VI<sup>e</sup> siècle et des siècles suivants, ceux même du V<sup>e</sup> siècle ne mentionnent pas une seule fois le degré de lecteur, noviciat de la milice ecclésiastique. En revanche celle de Sirice commence par les mots *Liberium lector mox et levita secutus*. L'inscription métrique placée par Damase dans l'église titulaire urbaine fondée par lui en l'honneur de S<sup>t</sup> Laurent commence par le vers *Hinc pater (al. puer) exceptor lector levita sacerdos*<sup>1</sup>. On lit dans l'éloge de Messius Romulus de Fiesole, que j'ai examiné attentivement et reconnu être gravé en caractères du IV<sup>e</sup> siècle :

*Qui Christi cum primis iussa servaret ab annis  
Tum lector Domini annis quindecim iustus  
Continuis probatusque fuit meritoque iuvatus  
Aeclesiae (sic) sanctae diaconii est ordinatus honore*

suivent d'autres vers dont l'écriture est usée et illisible<sup>2</sup>. Ces exemples et celui que j'étudie en ce moment montrent que M. Le Blant était fondé à retrouver l'office de lecteur

<sup>1</sup> Je reparlerai de cette inscription et des variantes *pater* et *puer* en étudiant les nouvelles découvertes du cimetière de s. Hippolyte.

<sup>2</sup> Buonarroti, *Vetri* p. 115; Foggini, *De prim. Florent. apost.* p. 20; Gori, *Inscr. Etr.* II p. 120 n. 7, cf. III p. XLIII; Muratori 2098, 1. Sur la question de savoir si cette pierre mentionne le célèbre s. Romulus, évêque de Fiesole, v. Foggini, *La vera istoria di s. Romolo vescovo* etc.; Lami, dans les *Nov. lett. di Firenze* a. 1742 p. 209 et suiv.; 1745 p. 646 et suiv.; 1751. p. 423 et suiv.; 1753 p. 309, 465 et suiv., 481 et suiv., 497 et suiv. La prosodie du mot *aeclesiae* n'est pas ici conforme à l'idiotisme que je viens de signaler.

dans le vers *Qui teneris primum ministrum fulsit in annis* de l'építaphe de Concordius évêque d'Arles, qui souscrivit en 374 au concile de Valence <sup>1</sup>. Le premier *ministère*, celui que l'on confiait, dès leur *âge tendre*, aux enfants destinés à la cléricature, c'était celui de lecteur. Dans la décrétale de Sirice on lit: *quicumque se ecclesiae vovit obsequiis a sua infantia ... lectorum debet MINISTERIO sociari* <sup>2</sup>: dans la formule d'ordination attribuée au IV<sup>e</sup> concile de Carthage on promet au lecteur *partem cum iis qui verbum Dei MINISTRAVERUNT* <sup>3</sup>. Sidoine Apollinaire, racontant l'élection d'un évêque à laquelle il avait assisté, s'exprime ainsi: *lector hic primum, sic MINISTER altaris, idque ab infantia* <sup>4</sup>. Ce premier degré de la cléricature est mentionné aussi et assez souvent dans les biographies des évêques, surtout dans celles des évêques du III<sup>e</sup>, du IV<sup>e</sup> et de la première moitié du V<sup>e</sup> siècle. On connaît les termes de Paulin de Nole qui écrivait, à propos de son saint prédécesseur Félix: *primis lector servivit in annis* <sup>5</sup>. Dans le catalogue des écrivains ecclésiastiques de S<sup>t</sup> Jérôme, Eusèbe de Vercell est dit avoir été *ex lectore urbis Romae Vercellensis episcopus* <sup>6</sup>. Ennodius de Pavie dit de même de son prédécesseur Epiphane: *caelestis militiae tyrocinium sortitus, annorum ferme octo lectoris ecclesiastici suscipit officium* <sup>7</sup>. Plus anciennement,

<sup>1</sup> Le Blant, *Inscript. chrét. de la Gaule* II n. 509 p. 242. Millin, *Voyage dans le midi de la France* III p. 549 pense que ce Concordius n'est pas l'évêque d'Arles qui vivait en 377, mais un homonyme de siège inconnu. Son interprétation est fondée sur une erreur; il croit que Concordius d'Arles avait été moine à Lérins, qualité qui n'est pas mentionnée dans l'inscription. Il est certain que cet évêque n'a pas été et n'a pas pu être membre de la célèbre communauté; les origines de celle-ci ne sont pas antérieures à son épiscopat.

<sup>2</sup> Coustant, *Epist. Rom. pont.* p. 633.

<sup>3</sup> *Concil. Carthag.* IV can. 8.

<sup>4</sup> Sidon. Apollin. *ep.* IV, 25.

<sup>5</sup> *Nat.* IV, v. 104.

<sup>6</sup> Hieron. *De vir. ill.* c. 96.

<sup>7</sup> Ennodii, *Vita Epiphani* (Sirmond, *Opp.* ed. Vénise I p. 996).



au III<sup>e</sup> et au IV<sup>e</sup> siècle, les offices de lecteur et d'exorciste étaient presque indifféremment le degré antérieur au diaconat et au presbytérat <sup>1</sup>. Dans l'épithaphe de Fl. Latinus, évêque de Brescia au III<sup>e</sup> siècle environ, on lit: PRAESB . AN . XV . EXORC . AN . XII <sup>2</sup>. Des lecteurs, des exorcistes, des diacres accompagnent les évêques aux conciles les plus anciens; on le voit par les actes du concile d'Arles en 314, qui ont conservé leurs noms <sup>3</sup>. Commodien adresse la parole aux évêques, aux diacres et aux lecteurs seulement; il dit à ceux-ci: *Vos flores in plebe vos estis Christi lucernae* <sup>4</sup>. Ce dernier mot contient une allusion au texte sacré *lucerna pedibus meis verbum tuum* <sup>5</sup>. Diverses causes diminuèrent peu à peu l'importance attribuée dans les premiers siècles à l'office des lecteurs, surtout comme préparation au diaconat. Je ne veux pas transformer cette digression en une longue dissertation; il me suffira d'avertir que, dans l'église romaine, la *schola lectorum* <sup>6</sup> fut, après Grégoire le Grand, incorporée d'une certaine façon à la célèbre école de chant ecclésiastique instituée par ce pontife <sup>7</sup>. Aussi, dans le *liber pontificalis*, les vies des papes du VII<sup>e</sup> siècle où l'on trouve des allusions à la carrière ecclésiastique

<sup>1</sup> Thomassin. *Vetus et nova eccl. disciplina circa benef.* Paris. 1688 I p. 333 et suiv.

<sup>2</sup> V. Bull. 1876 p. 91.

<sup>3</sup> *Concil.* éd. Coleti I p. 1453.

<sup>4</sup> Commodian. *Instrucl.* II, 26 v. 9. éd. Ludwig, Leipzig 1878 p. 45.

<sup>5</sup> Ps. 118 v. 105: sur ce symbole v. Bull. 1880 p. 66 et suiv.

<sup>6</sup> C'est ainsi que le corps des lecteurs est appelé dans une inscription de Lyon (Boissieu, *Inscr. de Lyon* p. 582 et suiv.; Le Blant, l. c. I p. 142). A cette *schola* présidait un *primicerius*; qui était, comme nous dirions, le supérieur du séminaire. Sur ce *primicerius* des lecteurs on peut consulter Ducange (*Gloss. v. lector*), et Boissieu, l. c. Dans la *Datiana historia eccl. Mediolanensis* (éd. Biraghi, Milan 1848 p. 71), on parle d'un *primicerius lectorum* et de son affection maternelle pour les clercs; allusion à son nom *Maternus* et à la charge qu'il exerçait avec un soin affectueux.

<sup>7</sup> Sur les rapports entre les lecteurs et les chantres v. Thomasi, *Opp.* éd. Vezzosi IV p. (XXII); Giorgi, *De liturgia Rom. pont.* II p. LXXXIV et suiv.

et aux débuts du nouveau pontife, ne parlent jamais du lectorat, mais toujours du chant et de la psalmodie <sup>1</sup>. Une épithèque du VII<sup>e</sup> siècle, celle du pape Deusdedit mort en 618, parlant de sa jeunesse et de son éducation ecclésiastique (*ab exortu Petri nutritus ovili*), c'est-à-dire d'un temps antérieur au pontificat de S<sup>t</sup> Grégoire le Grand, ne fait aucune allusion au lectorat; en revanche elle parle du chant et de la psalmodie: *excubians Christi cantibus hymnisonis* <sup>2</sup>. Rien de semblable dans le long passage de notre poème où l'on raconte l'*infantia*, le premier noviciat ecclésiastique du héros, l'office de lecteur rempli par lui jusqu'à son diaconat. Ces vers ont ainsi une saveur authentique et inimitable d'antiquité; ils n'ont rien à voir avec le VII<sup>e</sup> siècle; c'est un des plus beaux documents de la littérature ecclésiastique sur les mœurs et les qualités des lecteurs; aussi prête-t-il à une autre observation.

L'inscription dit: *Parvulus utque loqui coepisti dulcia verba Mox scripturarum lector pius* etc.; dans le défunt elle loue d'abord l'*infantia dilècta a domino*, puis l'adolescence *ferventi aetate modesta*, et elle conclut: *Haec tibi lectori innocuo fuit aurea vita*. La décrétale de Sirice et les canons des conciles contemporains nous apprennent que le lectorat était conféré aux enfants avant la puberté, dès l'enfance; ils continuaient leur office pendant leur adolescence et souvent jusqu'à l'âge adulte <sup>3</sup>. L'épigraphie chrétienne nous montre à Rome un *lector tituli Fasciolae*, mort à 46 ans, en 377; un *lector de Pudentiana*, mort à 24 ans en 384; un *lector* mort à 31 ans en 402 <sup>4</sup>: à Eclane, un *lector sanctae ecclesiae Aeclanensis*, mort à 48 ans

<sup>1</sup> V. *Lib. pont.* in Leone II, Bened. II, Sergio I (Vignoli I p. 287, 292, 302).

<sup>2</sup> Sarti, l. c. p. 129.

<sup>3</sup> V. Coustant, l. c.; Concil. Carthag. a. 397 can. 19 (*Concil.* ed. Coleti II p. 1402); *Cod. can. eccl. Afric.* can. 16 (*Concil.* ed. cit. X p. 467).

<sup>4</sup> *Inscr. christ. U. R.* I p. 124 n. 262; p. 153 n. 347; p. 216 n. 507.



en 494<sup>1</sup> : un autre à Crémone, mort en 537 à 35 ans<sup>2</sup>; un autre en Afrique, du IV<sup>e</sup> ou du V<sup>e</sup> siècle, mort à 56 ans<sup>3</sup>. Quant à l'âge auquel on recevait cet office, non seulement nous trouvons souvent des lecteurs appelés *pueri* et *parvuli*, comme dans notre poème, mais il y en a en Afrique que l'on qualifie d'*infantuli*<sup>4</sup>. On a élevé des doutes sur le sens précis de ce terme appliqué aux lecteurs. Or une inscription africaine du commencement du VI<sup>e</sup> siècle nous donne un *lector* de cinq ans<sup>5</sup>, c'est à dire un véritable *infantulus*, destiné à la cléricature et à l'office de lecteur, à peine *loqui coeperat dulcia verba*. Toutes les personnes qui s'occupent des antiquités ecclésiastiques et de la hiérarchie des clercs répètent que Justinien, dans sa Novelle 123<sup>e</sup> (546) défendit les ordinations de lecteurs aussi précoces, et imposa un *minimum* de dix-huit ans. Si cela était vrai, si cette loi avait été observée à Rome, je devrais présenter cette Novelle comme une preuve de l'antériorité de notre poème au VII<sup>e</sup> siècle et à la seconde moitié du VI<sup>e</sup>. En cela j'aurais tort. En effet, un marbre romain, de style et de formules qui indiquent la fin du VI<sup>e</sup> siècle ou le VII<sup>e</sup>, parle d'un *lector tituli s. Caeciliae* âgé de dix ans seulement<sup>6</sup>. Et ce fait ne contredit pas la Novelle de Justinien, car, au témoignage de Balsamon et d'autres juristes byzantins, son texte primitif fixait à huit ans, et non à dix-huit, l'âge requis pour être lecteur<sup>7</sup>. Cependant les termes, par lesquels notre inscription désigne l'âge du jeune lecteur (*utque loqui coepisti dulcia verba*) s'accordent mieux avec les usages et les témoignages de l'âge antérieur à Justinien qu'avec ceux des temps postérieurs.

<sup>1</sup> Mommsen, *I. R. N.* n. 1299.

<sup>2</sup> *C. I. L.* V n. 4118.

<sup>3</sup> *C. I. L.* VIII n. 56.

<sup>4</sup> Victor Vit. *De persec. Vand.* III, 34 (al. V, 9).

<sup>5</sup> *C. I. L.* VIII n. 453: cf. p. 926.

<sup>6</sup> Doni, *Inscr.* XX, 27.

<sup>7</sup> Sam. Petiti, *Observ. lib.* III c. 6, Paris. 1642 p. 328 et suiv.; Heimbach, *Anecd.* I p. XXXI et suiv.

On relève dans le pieux enfant son assiduité à la lecture : de sorte que sa langue *magis legem quam verba sonaret*. Dans l'ancienne épigraphie chrétienne le mot *lex* était une antonomase qui désignait les saintes écritures : Commodien appelle bienheureux les lecteurs, parce qu'ils sont les hérauts des édits célestes : *beati facti estis cum feritis edicta* <sup>1</sup>. Notre poème loue chez le jeune lecteur la fidélité intègre de ses papiers, exempts de fraude et de dissimulation : *nullis arte dolis sceda fucata malignis*. Ceci semble être une allusion à la conservation des *scedae* (*schedae*, livres) chez les lecteurs ; un usage attesté par les actes africains de la persécution de Dioclétien et de la *purgatio* de Félix d'Aptonge <sup>2</sup>. Dans les siècles de la paix cet usage n'a pu se maintenir longtemps, car on détermina dans les basiliques un lieu spécial pour renfermer les livres sacrés et liturgiques <sup>3</sup>. Ce vers peut être interprété, conjointement avec le suivant, de la fidélité dans la lecture, et du soin de bien rendre le véritable sens : *officio tali iusto puroque legendi*. Dans le sacramentaire grégorien on recommande au lecteur de prononcer *distinctus atque ordinatus* <sup>4</sup>, dans le pontifical romain, *absque omni mendacio falsitatis*. Isidore de Séville montre par des exemples comment, en lisant sans distinguer les membres de la phrase, le lecteur pouvait dénaturer le sens du livre <sup>5</sup>.

Après son lectorat, notre personnage, conformément aux exemples cités plus haut, fut immédiatement promu au diaconat. La décrétale de Sirice, de l'année 385, exige que les lecteurs passent par les degrés d'acolythe et de sous-diacre pour arriver aux fonctions diaconales. Notre poème, bien que prolix et détaillé, ne mentionne pas ces degrés ; en cela il est d'accord

<sup>1</sup> Commodian. l. c. v. 8.

<sup>2</sup> *Concil.* ed. cit. I p. 1475.

<sup>3</sup> V. Bull. 1876 p. 52.

<sup>4</sup> S. Greg. *Opp.* ed. de St Maur. Paris, 1705 III p. 229.

<sup>5</sup> Isidori, *De off. eccl.* II, 11 : cf. Alcuin, in Duemmler, *Poet. aevi Carolini* I p. 292.



avec les épitaphes du IV<sup>e</sup> siècle déjà citées et avec le 13<sup>me</sup> canon du concile de Sardique (343), sur la promotion du lectorat au diaconat <sup>1</sup>. Au VII<sup>e</sup> siècle et même au VI<sup>e</sup>, ç' eût été une grande irrégularité. Parmi les épitaphes papales du VI<sup>e</sup> siècle et des siècles suivants, le diaconat n'est mentionné que dans celle attribuée à Jean II (535), où l'on rappelle sa mission à Constantinople, en qualité de diacre et d'apocrisiaire du siège apostolique <sup>2</sup>. Notre poème ne parle que des vertus du diacre, dans un style et d'une façon conforme au type antique du texte tout entier.

Le reste du poème se rapporte à la période du sacerdoce suprême. Dans cette partie principale, il présente le même cachet d'antiquité que nous avons observé jusqu'à présent. Les vers 25-28 : *electus fidei plenus summusque sacerdos... caelesti lege magister* développent la pensée que résume le *lectus caelesti lege sacerdos* de l'épitaphe de Concordius d'Arles, mort après 374 <sup>3</sup>. La suite de mon commentaire sera plutôt historique et critique qu'archéologique et épigraphique : je la remets aux chapîtres suivants et je conclus.

La partie de l'épitaphe que nous avons étudiée jusqu'ici indique fort clairement qu'elle a été rédigée par un contemporain et un témoin de la vie du défunt. Les réminiscences sont fraîches et affectueuses ; les souvenirs des premières années sont précis et détaillés. Tout cela est confirmé par la finale où l'auteur parle au nom du peuple chrétien qui a reçu l'enseignement du défunt pontife, qui a suivi sa foi et admiré ses vertus, qui a été témoin de sa mort et de sa gloire posthume. Ce ne peut être un éloge composé longtemps après l'événement, ni un tissu de vagues traditions et de légendes. On peut même dire

<sup>1</sup> *Concil.* ed. cit. II p. 684.

<sup>2</sup> Sarti, l. c. p. 124 ; mais dans les *Inscr. christ.* II p. 129 cette épitaphe est restituée à Jean V (a. 686).

<sup>3</sup> V. plus haut p. 18.

que des allusions à des faits récents, avec une certaine insistance sur quelques points, semblent indiquer une protestation contre des adversaires présents. Quelles sont les limites chronologiques, entre lesquelles nous avons à chercher le héros du poème, c'est-à-dire l'inconnue du problème? Les considérations philologiques, épigraphiques, archéologiques, canoniques, que je viens d'exposer (quelques-unes d'entre elles pourraient être éludées, mais non leur ensemble), excluent le septième siècle, même le sixième et une grande partie du cinquième. Martin serait donc hors de cause, avant même que ses titres n'aient été examinés. J'en suis convaincu, quant à moi, mais pour ne rien omettre dans une question si difficile, je vais examiner sommairement ce qu'on pourrait faire valoir en sa faveur, abstraction faite de toute détermination préjudicielle de l'âge du poème, qui est manifestement de deux siècles antérieur à lui.

### § III.

L'építaphe peut-elle convenir au pape Martin I ?

Martin, diacre et apocrisiaire du siège apostolique à Constantinople, où il eut à exécuter les décrets du pape Théodore contre les Monothélites <sup>1</sup>, fut élu pour lui succéder, en 649. Il convoqua aussitôt un grand concile au Latran, renouvela solennellement l'anathème contre la nouvelle hérésie et condamna le *type* de l'empereur Constant qui la favorisait. Le prince voulut se venger; après quelques tentatives sans succès, il parvint, en juin 653, à faire amener Martin du Latran à Constantinople, où

<sup>1</sup> *Lib. pont. in Martino* § 4 (Vignoli I p. 261); cf. *Theodori epist. ad Paulum Constantinop.* (Sirmond, *Opp.* éd. Venise III p. 313). Farlati, *Illyr. sacrum* I p. 573, prétend que l'abbé Martin envoyé par Jean IV en Dalmatie était le même personnage que s. Martin pape; les témoignages cités excluent cette supposition. Le pape Martin était de Todi; à la rigueur des termes notre építaphe parle d'un personnage né à Rome.



on lui fit un procès de haute trahison. Pendant dix mois le malheureux pontife, vieux et infirme, endura les fatigues d'un voyage pénible, la prison, les angoisses du procès. Sa santé était ruinée quand, en 654, on le déporta à Cherson; après un an et quatre mois d'un exil misérable et de dures privations, il mourut, le 16 septembre 665, glorifié comme un intrépide confesseur de la foi. Suivant les contemporains, *mirabilia Deus operabatur* à son tombeau, à Cherson <sup>1</sup>. Un siècle après on y voyait encore affluer les malades de la région du Bosphore et de tout le pays du Septentrion <sup>2</sup>. La dernière partie de son histoire, cet exil d'un an et un peu plus, cette tombe glorieuse, ce confesseur illustre et vénéré, tout cela concorde exactement avec l'exorde et les derniers vers de notre poème. Voyons si l'on peut en dire autant du corps de l'építaphe, de ses traits historiques et caractéristiques.

Il y a certainement accord avec la suite et l'ensemble de la narration. Le défunt était diacre quand il fut élevé au pontificat suprême. On vante surtout en lui son zèle ardent pour la pureté du dogme, la doctrine céleste de son enseignement apostolique, le synode qu'il célébra pour la défense de la foi orthodoxe, la constance qu'il déploya devant les menaces et la persécution. Le pontife est *discerptus, tractus, profugatus* (v. 37). Depuis l'exil jusqu'à la fin, la concordance est absolument exacte, comme je viens de le dire: c'est l'histoire de Martin. Mais si des traits généraux nous passons aux détails, si nous fixons le regard sur les notes historiques et chronologiques, toute cette harmonie disparaît. Dans ces 54 vers il n'y a pas un mot qui porte l'empreinte des événements et des controverses du siècle

<sup>1</sup> *Lib. pont.* l. c. § 8 (éd. cit. I p. 264): dans l'*Hypomnesticon*, écrit en 669, le tombeau de Martin est appelé *pretiosa memoria Martini summi et vere universalis papae et magni martyris veritatis, et miracula copiosa ibidem facta sunt* (Sirmond, *Opp.* éd. de Venise, III p. 397).

<sup>2</sup> Gregor. II *ep. ad Leonem imp.* (*Concil.* éd. cit. VIII p. 663).

où vécut le pape Martin; pas une allusion ni à sa qualité d'apocrisiaire, dans le passage où l'on parle du diaconat, ni au monothélisme et à ses défenseurs à Constantinople; pas une trace de l'âge byzantin, alors à l'apogée de son système politico-religieux. De tels indices seraient faciles à reconnaître; il n'y avait aucune raison de les dissimuler; d'ailleurs la critique saurait bien les discerner. Au contraire; de même que le style, les réminiscences, la peinture de la société chrétienne nous reportent à un temps beaucoup plus ancien que celui du pape Martin, de même aussi les allusions dogmatiques et historiques sont en rapport, non point avec les luttes contre les Monothélites, mais avec celles qui furent soutenues contre les Ariens, au IV<sup>e</sup> siècle.

Ce pourquoi l'on combattait, c'était la *fides Nicaena*, dont notre poème célèbre le triomphe complet: *cunctis superatis iniquis sacrilegis, Nicaena fides electa triumphat* (v. 30, 31). Ce triomphe était dirigé par le pontife vainqueur (*victor*), qui seul (*unus*) avait combattu contre un très grand nombre d'adversaires (*quamplures*); tous (*omnes*) avaient été subjugués et amenés à lui: (*quum*) *contra complures certamen sumpseris unus, Catholica praecincte fide possederis omnes* (v. 32, 33). Rien de tout cela n'a trait aux controverses monothélites, à l'histoire du synode de s. Martin et à ses conséquences. Je vais d'abord rappeler les données historiques; j'en viendrai ensuite à la formule qui caractérise la lutte, la *Nicaena fides*, qui est le point principal de cette discussion.

Martin, ni *in synodo*, ni en dehors du concile ne fut *unus contra quamplures* à défendre le dogme; l'Occident tout entier et l'Afrique étaient avec lui; au concile de Latran l'accord fut complet, l'unanimité absolue. Les adversaires étaient en Orient, leur centre était le siège patriarcal de Constantinople: Théodore, prédécesseur de Martin, avait fait rétracter son hérésie à Pyrrhus, patriarche de la ville impériale, qui revint plus tard sur



sa rétractation : Martin ne put avoir raison ni de lui, ni de Paul son successeur, ni des Monothélites leurs adhérents. Forts de la protection de l'empereur, ceux-ci défièrent pendant vingt ans le synode et l'anathème prononcé contre eux par Martin ; ce n'est que sous son cinquième successeur qu'ils furent battus, au concile général de Constantinople (680). La persécution dirigée contre Martin fut une persécution masquée, dissimulée ; on le poursuivit pour élection illégitime et pour crime d'état. Il ne fut point tenté *ut faciem aliquo nigrore velaret* (v. 38) ; ce n'est pas pour cela qu'il eut à subir un *certamen vehemens* : cruellement traité comme accusé, il ne put dire un mot de la foi pour laquelle il souffrait <sup>1</sup>. Ces quelques mots sur la série des faits sont, je pense, suffisants ; venons au point caractéristique et essentiel.

L'expression *Nicaena fides* n'est pas une antonomase qui désigne la foi de l'église catholique sur n'importe quel article du symbole ; ce qu'elle indique, c'est la formule spéciale, dressée contre Arius et les Ariens par le concile de Nicée. Au milieu du IV<sup>e</sup> siècle, sous le règne de Constance, pendant le pontificat de Libère, alors que la controverse semblait concentrée sur le terme *ὁμοούσιον* (consubstantiel) appliqué au Père et au Fils, ce mot était la tessère de la *fides Nicaena*. La formule de Nicée n'avait, au contraire, aucun rapport direct avec la controverse monothélite ; l'hérésie monothélite s'attaquait aux décrets dogmatiques de Léon le Grand et du concile de Chalcédoine sur les deux natures, divine et humaine, et leurs opérations dans la personne unique du Verbe incarné. J'ai relu tous les actes synodaux, tous les documents relatifs à cette hérésie, depuis son

<sup>1</sup> Dans la relation, écrite par un témoin oculaire, des souffrances, du procès et de la condamnation de Martin, document qui fut expédié à Rome et dans tout l'Occident, il est expressément raconté comment la parole fut refusée au pape aussitôt qu'il eut nommé le *type* de l'empereur ; on lui dit qu'il était poursuivi *de duellio non de fide* (Sirmond. *Opp.* éd. Venise III p. 326 ; *Concil.* éd. Coleti VII p. 68).

origine jusqu'à sa condamnation au sixième concile oecuménique; j'y ai toujours vu mis en cause le *tome* de Léon et le concile de Chalcédoine, jamais la *fides Nicaena*. Le concile de Nicée est nommé dans ces textes avec les autres conciles oecuméniques, dans les énumérations d'ensemble, mais jamais isolément. Chercher un épisode de l'histoire du monothélisme, dans un poème qui parle expressément de luttes pour la foi de Nicée, ce serait un anachronisme.

Et il ne faut pas dire que l'interprétation ne saurait demander à un texte épigraphique de style à peu près populaire la rigueur théologique et officielle des formules solennelles; que le peuple était incapable de rien comprendre aux subtiles hérésies byzantines, que pour lui la foi exposée par les 318 pères de Nicée représentait toute l'orthodoxie. Le style de notre épitaphe, n'est ni grossier ni vulgaire, comme je l'ai dit plus haut; de telles inscriptions ne pouvaient être rédigées et gravées par le premier venu *de plebe*; quand elles n'étaient pas l'oeuvre de quelque grammairien, elles étaient composées par des clercs et des notaires ecclésiastiques. Dans les inscriptions métriques romaines du VII<sup>e</sup> siècle, notamment dans celles d'Honorius I<sup>er</sup>, sous lequel commença la controverse monothélite, le mètre est souvent beaucoup plus maltraité qu'ici; les formules et allusions dogmatiques sont exactement celles qui étaient en usage alors et que tout le monde comprenait. Ainsi, sur les portes de la basilique vaticane, ornementées par Honorius I<sup>er</sup>, on grava deux inscriptions dont l'une doit être considérée comme en rapport avec la doctrine de ce pape sur les controverses monothélites, alors à leur origine. On y lit:

*Plenus homo in nostris et verus nascitur isdem  
Virginis ex utero totus ubique deus* <sup>2</sup>.

<sup>2</sup> V. Grut. 1163, 6; Baron. *Ann.* éd. de Lucques, t. XI p. 223.



Les mots *plenus homo in nostris* reproduisent précisément la formule des lettres pontificales contemporaines du monothélisme: *totus in nostris, homo perfectus* <sup>1</sup>. Du reste le peuple de Rome s'intéressait, comme son clergé et plus vivement qu'on ne serait tenté de le croire, à la lutte contre les Monothélites et à la condamnation de leur formules. On en a un témoignage dans la vie d'Eugène, qui fut appelé à gouverner l'église romaine pendant l'exil de Martin; cette vie n'a certainement pas été rédigée par un théologien. On y raconte l'indignation, le bruit, qu'excita dans le *peuple* et dans le clergé l'arrivée de la synodique du nouveau patriarche de Constantinople, avec des formules plus enveloppées et plus obscures que celles de ses prédécesseurs, sans que l'on y trouvât clairement exprimées *duas operationes aut voluntates in Domino nostro Jesu Christo* <sup>2</sup>. Le clergé et le peuple ne voulurent pas qu'Eugène célébrât pontificalement dans la basilique libérienne, si d'abord il ne promettait de ne jamais accepter la nouvelle lettre synodique de Constantinople.

Du reste le sens naturel, ordinaire, accessible à tous, des mots *Nicaena fides* est confirmé par les indices chronologiques étudiés dans le paragraphe précédent; il est d'accord avec le v. 40 où l'on fait allusion à la divine lumière du Verbe, *speciem Domini luce coruscam*; et avec la finale de l'inscription. Dans celle-ci l'auteur parle au nom de tous ceux qui ont suivi la foi du pontife: *qui sumus hocque tuum meritum fidemque secuti*; il exprime l'article principal de cette foi dans les mots *Patris et Filii nomen cui credimus omnes*. C'est là le point cardinal de la controverse arienne et de la foi de Nicée; au VII<sup>e</sup> siècle on aurait exprimé la foi à la Trinité; on peut même dire que nous avons ici un trait caractéristique de l'époque anté-

<sup>1</sup> *Concil.* éd. Coleti VII p. 18.

<sup>2</sup> *Lib. pont. in Eugenio* § 2 (Vignoli I p. 266).

rieure à la manifestation complète de l'hérésie macédonienne, comme nous le verrons au paragraphe sixième.

J'ai examiné attentivement les titres historiques de Martin I<sup>er</sup> à l'éloge qui nous occupe; non seulement parce que la candidature de ce saint pontife est d'apparence fort séduisante, mais encore parce que cet examen ouvre une voie facile vers la solution du problème. Je ne présenterai pourtant pas encore cette solution, avant d'avoir signalé d'autres noms qui pourraient être proposés avec plus ou moins de raison et dont les titres méritent quelques instants de discussion.

#### § IV.

##### Autres systèmes qui doivent être écartés.

Les raisons que je viens d'exposer excluent aussi Vigile, dont le tombeau *ad s. Marcellum*, sur la voie *Salaria nova* rentre bien dans le groupe topographique du manuscrit de Corbie. La controverse dite des trois chapîtres, au VI<sup>e</sup> siècle, n'avait aucun rapport spécial avec la foi de Nicée; du reste l'histoire de Vigile et sa conduite dans cette querelle inextricable ne s'accordent pas avec le texte du poème. Il n'est pas besoin de s'expliquer longuement là dessus; entrons dans le champ que nous ouvre réellement notre poème, dans l'histoire des luttes pour la vraie *fides Nicaena*, au quatrième siècle.

Chercher en Orient et dans des pays de langue grecque le héros de cette inscription latine, ce serait s'écarter du droit chemin. Cependant je ne me suis pas dispensé d'examiner cette hypothèse paradoxale: mais je n'ai trouvé aucun des évêques confesseurs ou martyrs de la foi de Nicée en Orient, en qui l'on puisse reconnaître le héros de l'inscription. Cherchons-le donc en Occident, même loin de Rome et de l'Italie. Dans le manuscrit de Corbie et dans d'autres manuscrits de la même



famille, parmi les inscriptions romaines, et notamment parmi celles de la voie Salaria, on intercala une inscription métrique de Ravenne, fort connue, reproduite par Paul Diacre dans ses histoires <sup>1</sup>. L'interpolation se découvre au premier coup d'oeil; j'en ai à peu près deviné le motif <sup>2</sup>. Aucun indice ne porte à soupçonner que notre éloge ait été intercalé comme celui-ci; au contraire, son texte se rapporte tout spécialement à l'église romaine; supposons pourtant que l'inscription soit ou puisse être étrangère à Rome. Mettons nous en route pour l'Occident, cherchons si nous trouverons quelque part le confesseur de la foi de Nicée à qui puisse convenir un rôle éminent et unique dans un *synode* contre les ennemis de cette foi, qui soit mort en exil après une résistance d'un an et plus, suivant le sens littéral de l'expression *exilio decedis martyr ad astra*; car celle-ci, dans cette forme précise, n'est pas applicable au pape Libère.

Le premier évêque d'Occident qui fut condamné à l'exil pour la foi de Nicée, est l'*inclytus Paulinus* de Trèves, *qui pro fide martyr in exilio animam dedit* <sup>3</sup>. Seul (*unus*) il se refusa, dans le concile d'Arles (353) à condamner Athanase, comme le voulaient l'empereur Constance et les Ariens; pour ce fait il fut déporté et traîné d'exil en exil <sup>4</sup>, et il finit par mourir en Phrygie (358). Son corps fut rapporté à Trèves en 395; on a retrouvé tout récemment le cercueil qui le contenait, orné d'objets d'or et d'argent, dons votifs des fidèles à la mémoire de l'invincible confesseur <sup>5</sup>. Cependant on ne sau-

<sup>1</sup> *Inscr. christ. U. R.* tom. II, *Syll.* VII, 55; VIII, 89; IX, 5; p. 76, 115, 121.

<sup>2</sup> *L. c.* p. 96.

<sup>3</sup> Ces paroles sont de Faustinus et Marcellinus, deux prêtres contemporains, dans leur *Libellus precum* adressé à Théodose (*Sirmondi Opp.* éd. Ven. I, p. 149).

<sup>4</sup> Hilar. *Ad Constantium* lib. I, 8.

<sup>5</sup> Fr. Schneider, *Die Krypta von St. Paulin zu Trier*; Mayence 1883. M. l'abbé Liell m'a donné des renseignements exacts sur la reconnaissance de cette crypte et du tombeau de St. Paulin. Sur les parois de la châsse de bois étaient fixés des médaillons ronds ou carrés d'or et argent travail-

rait dire de lui qu'après avoir vaincu les ennemis de la foi de Nicée, il l'avait fait triompher *in synodo*, que *contra complures certamen sumpserit unus, possederit omnes*. Ni lui, ni le légat de Libère, Vincent de Capoue, qui eut plus tard la faiblesse de céder, ne purent obtenir des Ariens réunis à Arles que l'on souscrirait à la foi de Nicée avant de s'occuper d'Athanasie. Ses souffrances se prolongèrent pendant cinq ans et plus.

Pour compléter sa victoire d'Arles, Constance réunit à Milan, en 355, une autre grande assemblée conciliaire. Là, les Ariens rencontrèrent de la résistance, mais non pas seulement de la part d'un seul personnage principal. Lucifer, évêque de

lés à jour ou au repoussé. Un disque d'argent présente le monogramme A  $\omega$  et tout autour l'inscription: ELEVThERA PECCATRIX POSVIT, en haut de cette inscription le monogramme du Christ est répété, avec les lettres A,  $\omega$ . Le même monogramme est reproduit sur un disque d'or, à jour. Une plaque rectangulaire d'argent, également à jour, présentait, au dessous de ce monogramme, d'autres lettres, maintenant brisées, que l'on a suppléées IX $\theta$ vs; et le monogramme du nom PAVLINVS. Sur une plaque d'argent carrée au repoussé, on voit Adam et Eve et le Christ ressuscitant Lazare (la mort par le péché et la resurrection bienheureuse par la rédemption); derrière les figures on lit: MARTINIANI MANVS VI///AT, probablement VIncAT; à mon avis c'est un voeu ou souhait de quelque chef militaire. Il y avait autrefois d'autres ornements de ce genre, on en distingue encore l'emplacement. L'âge et le style de ces objets indique l'époque de la translation du saint de Phrygie à Trèves, en 395. Il est reconnu maintenant que beaucoup de médaillons émaillés, surtout de ceux des fabriques de Limoges, au XIII<sup>e</sup> siècle et plus tard, ont servi à décorer les châsses où l'on déposait les os des personnages distingués (Mella, dans les *Atti della società di archeol. e belle arti per la prov. di Torino*, 1883 IV p. 256 et suiv.). Le cercueil de St. Paulin montre que cet usage remonte beaucoup plus haut que le moyen âge; je crois que c'est le même *loculus* dans lequel les restes vénérables du prélat exilé furent solennellement rapportés dans sa ville épiscopale. Ce cercueil avait déjà été ouvert en 1405; les actes de la reconnaissance qui en fut faite alors parlent de plusieurs *argenteae sphaerae diversis sanctorum imaginibus operosa confectae subtilitate*, c'est-à-dire de médaillons qui n'ont pas été retrouvés. Sur la poitrine du saint était posé un disque d'argent, travaillé à jour, représentant le monogramme du Christ entouré d'une couronne triomphale, comme sur tant d'autres pièces de la décoration du cercueil. Il me semble évident que ce monogramme, sur la poitrine de l'invincible confesseur de la foi de Nicée, est une allusion à la divinité du Verbe, exprimée par les lettres mystiques A  $\omega$ .



Cagliari, et les autres légats du pape Libère, Denys, évêque de Milan, Eusèbe de Vercell, se montrèrent inébranlables; aussi furent-ils condamnés et envoyés en exil. Seul Denys y mourut, trois ans après, en Cappadoce: *in exilii locis propiori martyribus titulo vitam exhalavit* <sup>1</sup>; son corps fut rapporté à Milan en 374, par les soins de son successeur Ambroise, et vénéré comme trophée d'un confesseur de la foi <sup>2</sup>.

Bien d'autres eurent à souffrir pendant la persécution de Constance et des Ariens, à la suite du concile de Milan; à aucun d'eux notre poème n'est applicable, pour des raisons diverses, et parceque d'aucun d'eux on ne peut dire que *in synodo certamen sumpserit unus, possederit omnes*, en faisant triompher la *fides Nicaena*. Ainsi, Maxime, évêque de Naples: dans leur *libellus precum* les prêtres Faustin et Marcellin disent de lui, comme de Paulin de Trèves: *ductus in exilium, illic martyr in Domini pace requievit*. Son corps fut rendu à l'église de Naples; l'inscription primitive de son tombeau, avec la qualification glorieuse *qui et confessor* <sup>3</sup> vient d'être retrouvée dans la cathédrale de Naples par l'infatigable explorateur des antiquités sacrées de sa patrie, don Gennaro Galante.

Libère écrivit à Lucifer, à Denys et à Eusèbe pour les féliciter de leur constance, disant qu'il voulait être considéré comme étant déjà leur compagnon d'exil <sup>4</sup>. Il fut en effet exilé dans l'année même, en 355; le fait est connu et j'aurai occasion d'y revenir. A la place de Libère, fut ordonné Félix, archidiaque de l'église romaine; sur cet événement et sur la suite de son histoire il règne tant d'obscurité et il s'est répandu tant de légendes qu'il faut bien en dire quelque chose et pla-

<sup>1</sup> Ambros. *Ep.* 63 *ad Vercellensem eccles.*

<sup>2</sup> *C. I. L.* V n. 6183.

<sup>3</sup> On en trouvera le texte dans les Conférences de la société d'archéologie chrétienne, 1882-1883.

<sup>4</sup> S. Hilar. *Fragmenta*, VI.

cer Félix au nombre des candidats aux éloges décernés dans notre épitaphe.

### §. V.

#### L'éloge pent-il convenir à Félix II ?

La légende de Félix II, dans les passionnaires dérivés du *Liber pontificalis*, s'exprime ainsi: *fecit concilium et invenit duos presbyteros Romanos consentientes Constantio Augusto Ariano, nomine Ursatium et Valentem, et damnavit eos in concilio coram quadraginta et octo episcopis qui fuerant congregati: hic declaravit Constantium filium Constantini haereticum . . . . et per hoc eiicitur . . . . et habitavit in praedio suo via Portuensi . . . et capite truncato martyrio coronatur*<sup>1</sup>. Dans le même *Liber pontificalis* où figure la notice de Félix II, celle de Libère, au lieu de mentionner son martyre, dit que *in praediolo suo . . . requievit in pace*<sup>2</sup>. Il est certain que Félix mourut dans sa retraite en 365, sept ans après que Libère était revenu d'exil.

Il suffit de confronter cette légende avec les témoignages des contemporains et des historiens pour en reconnaître la fausseté. Mais comme le culte de Félix II est très ancien et très solennel dans l'église romaine et qu'il est difficile d'en distinguer l'origine et la raison, tant au point de vue canonique qu'au point de vue historique; il est naturel que tout le monde ne condamne pas entièrement et sans appel une légende qui, au

<sup>1</sup> Baluze, *ital. Miscell.* II p. 497: Paoli, *di s. Felice II papa e martire*, opp. p. LXV, LXVI; *Lib. pont. in Liberio et Felice II* (Vignoli I p. 115, 119). Dans les *Analecta Bollandiana* II (1883), p. 322 et suiv. on a publié les actes de Félix II dans la forme qui leur fut donnée vers le XII<sup>e</sup> siècle; c'est un centon d'extraits empruntés à des historiens anciens, d'après la Tripartite de Cassiodore (V, 17, 18), aux actes apocryphes de Félix II lui-même et à ceux du prêtre Eusèbe.

<sup>2</sup> *Lib. pont. in Liberio* § 5 (ed. Vignoli I p. 117).



commencement du VI<sup>e</sup> siècle, jouissait à Rome d'une certaine vogue et qui fut insérée dans le *liber Pontificalis* sous deux formes diverses, dans les vies de Libère et de Félix II <sup>1</sup>. Il faut donc examiner si le synode, où, selon l'inscription, triompha solennellement la *fides Nicaena*, ne serait pas par aventure celui de la légende félicienne, et Félix II le pontife exalté à ce titre. Comparons notre texte avec les données certaines de l'histoire, puis avec la légende.

Dans la succession des faits certains de la période pendant laquelle Félix II siégea à la place de Libère exilé, on ne peut trouver place pour un synode romain contre les adversaires de la foi de Nicée, où celle-ci ait triomphé de tous ses ennemis. Félix II, presque tous les anciens historiens en sont d'accord, était personnellement orthodoxe; mais quand même on admettrait, en dépit de St. Athanase et autres contemporains, la légende qui présente son élévation comme légitime, faite du consentement de Libère, en vue de pourvoir à son remplacement pendant son exil, il est clair qu'il ne pouvait se mettre en hostilité ouverte avec les Ariens tout puissants à la cour, surtout avec Ursace et Valence, évêques, et non prêtres de Rome, comme le veut la légende. Aussi le peuple dévoué à la foi de Nicée refusait la communion de Félix et réclamait Libère avec instance; les églises de Rome restaient désertes. Pour ne pas abandonner un protégé, Constance essaya, nouveauté étrange, de faire gouverner le siège apostolique *aequo jure*, par Libère et par Félix; mais les clameurs du peuple, en plein cirque, tournèrent ce système en dérision <sup>2</sup>. Cela étant, qui voudrait attribuer à Félix l'honneur d'avoir combattu seul (*unus*) et vaincu les *iniqui*, *sacrilegi*, ennemis de la foi de Nicée, alors que ces *iniqui*, ces *sacrilegi*, étaient avant tout l'empereur Constance et les évêques

<sup>1</sup> Duchesne, *Étude sur le liber pontificalis* p. 184 et suiv.

<sup>2</sup> V. Bull. 1876 p. 18, 19.

de cour Ursace et Valens, décidés à maintenir Félix, coûte que coûte, au gouvernement de l'église romaine?

Libère revenu d'exil, Félix fut chassé de Rome à deux reprises, non par les ennemis de la foi de Nicée, mais *a senatu et populo*<sup>1</sup>, qui jamais n'avait accepté sa communion; il n'ent pas à soutenir *certamen vehemens* pendant un an et plus: retiré *in praediolo suo via Portuensi, orationibus vacans*, il survécut sept ans à la période troublée et obscure pour nous de son administration.

Si des données certaines de l'histoire nous passons à celles de la légende, celle-ci non plus ne nous fournit pas le point essentiel de notre éloge. Dans la légende Félix, d'accord avec un synode de 48 évêques, condamne deux adhérents de l'empereur Constance, Ursace et Valens, transformés en prêtres de l'église romaine. L'éloquente épitaphe en dit beaucoup plus; elle décrit vivement l'action du pontife resté *unus contra complures*. Du reste la saine critique doit nous détourner absolument d'interpréter dans le sens d'une légende tissée d'erreurs manifestes, d'équivoques, de vagues et lointaines réminiscences un poème dont tous les mots ont un cachet contemporain et qui est rempli d'allusions à des faits tout récents et connus de tout le monde.

Enfin rien ne nous invite à chercher sur la voie de Porto le monument où fut copiée cette longue inscription; les cimetières de cette voie n'ont rien fourni, ni au manuscrit de Corbie ni aux autres anthologies anciennes. Les arguments négatifs si nombreux que je viens d'exposer, les diverses hypothèses que je viens d'écarter nous engagent à revenir à la voie Salaria où dès le principe nous avons été conduits par des arguments et des indices positifs; et à étudier directement les titres historiques de Libère avec la grave objection qui peut leur être opposée.

<sup>1</sup> *Marcellini et Faustini, Lib. precum, praef.* (Sirmond, *Opp.* 1. c.)



## § VI.

## L'éloge convient-il au pape Libère?

On peut diviser en trois périodes la partie de notre texte où l'on résume les actes du *summus sacerdos*. La première, v. 23-33, vante son zèle pour la pureté de la doctrine apostolique et célèbre le triomphe de la foi de Nicée; la seconde, v. 34-41 (cf. v. 7) fait allusion aux tentations qu'il a subies, à ses luttes, à ses tribulations, à son exil; la dernière, v. 41-54 (cf. l'exorde v. 1-4), rapporte sa mort et porte jusqu'au ciel sa gloire posthume de confesseur de la foi. Comparons successivement ces trois parties avec l'histoire du pape Libère.

La première commence ainsi: *Dignus qui merito inlibatus iure perennis . . . papa sederes*. Il faut noter les mots *iure perennis*, qui font allusion à un pontificat continu en droit, mais non en fait; ceci est expliqué, v. 37 et suiv., où une expulsion est mentionnée, *tractus profugatusque sacerdos*. Au temps des grandes luttes pour la foi de Nicée, cette condition d'un pontificat continu en droit mais non en fait, se vérifie pour Libère. Au moment où il partait pour l'exil, tout le clergé jura que, lui vivant, il n'accepterait jamais un autre pape<sup>1</sup>; mais une fois Félix ordonné, le même clergé se divisa en deux partis, le peuple demeura fidèle à Libère. Celui-ci, après la mort de Félix, rétablit dans leurs anciennes dignités les clercs qui avaient adhéré à son rival; mais dans une partie du peuple, qui n'avait jamais quitté Libère, il couvait de mauvais sentiments pour les clercs féliciens; de là le schisme qui éclata lors de l'élection de Damase. Les mots importants *iure perennis* doivent contenir une allusion étudiée à cette situation; on la comprend,

<sup>1</sup> *Libell. prec.* l. c.; cf. Hieron. *Chron.* ap. Roncalli, *Vel. Lat. Chron.* I p. 503.

si on les applique à Libère, surtout si on les regarde comme écrites au nom de la *plebs sancta, quae Liberio fidem servaverat in exilio constituto*<sup>1</sup>.

La *doctrina apostolica* qui fut enseignée au peuple chrétien par le *papa, caelesti lege magister*, c'est, d'après la suite du poème, la *Nicaena fides*. Elle triompha dans un synode qui est le plus grand titre de gloire du défunt anonyme. C'est ici le point capital de l'inscription; il faut l'examiner attentivement et à loisir. Le passage où il est question du synode me paraît commencer au v. 29, qui, dans le manuscrit est ainsi écrit: *Qui spe tractante sua non peccata*<sup>2</sup> *reflebat*. Les premiers mots ne donnent aucun sens. Pour faire le moins possible de changements, et en tenant compte de l'alphabet carré des inscriptions, j'avais songé à changer le P en R; ces deux lettres ont beaucoup de ressemblance. Cela donnait RETRACTANTE. Les vers suivants parlent du triomphe de la foi de Nicée après la défection d'un très grand nombre (*complures*), auxquels le pape résista seul (*unus*). La triste fin du concile de Rimini, auquel Libère ne prêta aucun consentement, et la rétractation de ce concile qu'il obtint ensuite de l'Occident tout entier et d'une grande partie de l'épiscopat d'Orient, me semblaient donner la clef du sens de ce vers défiguré dans le manuscrit. Je le rétablissais donc ainsi:

*Qui retractante(s) sua non peccata reflebat.*

Je regrettais pourtant la suppression arbitraire de l's après *Qui*; et la phrase n'avait pas la même limpidité que le reste du poème. Mon ami, l'abbé Duchesne, me proposa de changer seulement le P en T et de lire:

*Quis te tractante sua non peccata reflebat?*

<sup>1</sup> *Lib. prec. l. c.*

<sup>2</sup> La variante *peccante*, dans le second exemplaire, est une erreur manifeste.



*Tractare, tractatus* sont des mots très usités dans le langage ecclésiastique pour désigner les homélies adressées au peuple par les évêques, dans les assemblées liturgiques. Le *reflebat*, à la troisième personne, s'explique mieux, parce qu'il ne se rapporte plus au défunt, à qui le poète adresse ordinairement la parole, à la seconde personne, dans une apostrophe presque continuelle. Cependant, après cette interrogation, la transition au synode devient dure et peu naturelle. Mais il n'y a aucune nécessité de séparer ce vers interrogatif des vers qui lui font suite et qui parlent du synode : le *tractatus*, dans le langage ecclésiastique, ne convient pas moins à une allocution en présence d'un concile qu'à une homélie prononcée devant le peuple. Le grand concile de Nicée et son symbole sont appelés, par S<sup>t</sup> Hilaire et par d'autres, *tractatus habitus apud Nicaeam contra Arianam haeresim* <sup>1</sup>. Ainsi le vers heureusement rétabli par l'abbé Duchesne peut comporter le même sens que celui auquel j'avais songé d'abord ; l'expression *quis sua non peccata reflebat*, peut être rattachée à *in synodo*, le *te tractante* à *certamen sumpseris unus, possederis omnes*. Expliquons quel est ce synode ; c'est la clef de ce problème historique, dont la solution, si je ne me trompe, est déjà voisine.

En 366, Libère accueillit à Rome les envoyés d'un grand nombre d'évêques d'Asie et de conciles tenus à Smyrne, à Lampsaque, en Pisidie, en Isaurie, en Pamphylie et en Lycie ; il obtint d'eux qu'ils souscrivissent purement et simplement le symbole de Nicée. Puis il leur remit une encyclique solennelle, pour tous les évêques d'Orient, écrite en son nom et au nom des évêques d'Italie et d'Occident. Il y déclare que « presque tous ceux qui, trompés par divers artifices, avaient accepté la formule de Rimini, l'avaient condamnée depuis et souscrit au symbole de la foi catholique et apostolique, promulgué

<sup>1</sup> Hilarii, *Fragm.* II (Concil. ed. cit. II p. 898) : cf. Damasi *epist.* ap. Coustant, l. c. p. 483 ; je pourrais citer cent exemples de ce genre.

« à Nicée ». Il proclame donc que tout le monde est d'accord sur la foi de Nicée: *πάντας πρὸς τὴν κατὰ Νίκαιαν πίστιν συμπεπνευμέναι* <sup>1</sup>.

Ce document solennel de la rétractation des actes de Rimini et du triomphe de la foi de Nicée annoncée par Libère à l'Orient au nom de l'Occident tout entier, est mis en lumière par la première décrétale de Sirice. Sirice, second successeur de Libère, dont il avait été le ministre fidèle (*Liberium lector mox et levita secutus*), cite les *generalia decreta post cassatum Ariminense concilium missa ad provincias a venerandae memoriae praedecessore Liberio* <sup>2</sup>. Damase, que l'on dit avoir été un des adhérents de Félix, en confirmant la cassation des actes de Rimini, les déclare nuls, entre autres raisons, parce que son prédécesseur Libère n'y avait pris aucune part, n'y avait donné aucun consentement, Libère, *cuius ante omnia fuit expetenda sententia* <sup>3</sup>. De telles actions accomplies par Libère, des décrets généraux promulgués, le triomphe définitif de la foi de Nicée proclamé, tout cela n'a pu se faire sans de grandes assemblées conciliaires, conformément à l'usage du temps. Le titre de l'encyclique citée plus haut, adressée à l'Orient au nom de l'Occident tout entier, et l'anathème par lequel elle se termine, mentionnent expressément une sentence synodale: *μετὰ ταύτην τὴν σύνοδον*, « après ce synode », il n'y eut plus d'ambages possibles: il fallut accepter simplement et intégralement la foi de Nicée. Comment ne pas penser à cette période de l'histoire ecclésiastique, en lisant les paroles pompeuses de notre poème sur le *synode* et le *triomphe*?

Il est vrai que nous n'avons aucun renseignement direct sur la réunion solennelle d'un concile romain ou occidental pour

<sup>1</sup> Socrat. *Hist. eccl.* IV, 12; *Concil.* ed. cit. II p. 969: cf. Sozom. *Hist. eccl.* VI, 10.

<sup>2</sup> Coustant; l. c. p. 625.

<sup>3</sup> Coustant; l. c. p. 490, cf. p. 486.



la rescission des actes de Rimini. Mais toute l'histoire du pontificat de Libère, après son retour de l'exil, est enveloppée d'une obscurité profonde; nous n'avons pas les documents de la rétractation du symbole de Rimini, en Italie et dans l'Occident, en 362 et les années suivantes. <sup>1</sup> Il en fut question au concile d'Alexandrie d'Egypte, auquel assista Eusèbe de Verceil et dans des synodes tenus en Grèce, en Gaule et en Espagne <sup>2</sup>; les décrets des conciles particuliers furent sanctionnés par le pape Libère <sup>3</sup>, certainement dans le synode romain, d'où émanèrent les décrets généraux *per provincias*, cités par le pape Sirice. L'encyclique de Libère, annonçant aux Orientaux ces grands faits accomplis en Occident, nous est parvenu seulement en grec, dans un texte reproduit par Socrate et indiqué par Sozomène. Sans la brève allusion de Sirice aux *generalia decreta* de Libère *post cassatum Ariminense concilium*, à peine pourrions-nous en conjecturer l'existence. Si nous désirons un témoignage positif et explicite sur le principal concile où Libère, après avoir condamnés les ennemis obstinés de la foi de Nicée en Occident, *superatis iniquis sacrilegis*, Ursace, Valens et leurs adhérents peu nombreux <sup>4</sup>, après avoir obtenu de tous les autres une rétractation de la formule de Rimini, leur rendit la communion catholique (*Catholica praecinctus fide possederit omnes*), ce témoignage nous est fourni par notre inscription. Elle insiste en termes graves sur le *certamen* du moment critique, où un seul homme (*unus*) dut tant travailler pour défendre la foi de Nicée, où il réconcilia tant de personnes avec elle; c'est une allusion manifeste au temps où cette foi sembla

<sup>1</sup> Coustant, l. c. p. 466.

<sup>2</sup> Athanas. *Ep. ad Rufinian.* (Opp. I P. II p. 768 éd. de Padoue.): cf. Ambros. *De Fide* I, 9.

<sup>3</sup> Athanas. *Ep. cit.* selon l'exemplaire lu au second concile de Nicée, act. I: *Vita s. Eusebii Vercell.* dans les *Concil.* éd. Mansi III p. 356: Hilar. *Fragm.* XII, 1, ap. Coustant, l. c. p. 448.

<sup>4</sup> V. la lettre du Libère dans les fragments de St. Hilaire, l. c.

éclipsée et, selon l'expression exagérée de saint Jérôme, le monde gémit et s'étonna d'être devenu Arien <sup>1</sup>. Cet *unus* ce fut principalement Libère.

Le mérite d'avoir sauvé le symbole de Nicée est la gloire des dernières années de son pontificat. Rien d'étonnant à ce que le panégyriste ait voulu relever entre tous ce titre d'honneur de l'*inmaculatus papa*, sans tenir grandement compte de la suite chronologique des événements; peut-être même a-t-il fait exprès de commencer par là son panégyrique. La seconde partie, v. 34-41, semble relative à des événements antérieurs au concile de Rimini, à la persécution arienne de Constance contre les catholiques, en 355-358, comme je l'ai indiqué dans les paragraphes précédents. Le texte est coupé, entortillé et même, en certains endroits, évidemment corrompu. Le vers 34 me semblait être très obscur et mériter correction; mais mon ami Duchesne m'a convaincu qu'il fallait l'accepter tel quel et y voir des paroles mises sur les lèvres du pontife intrépide: *Vox tua certantis fuit haec sincera salubris: Atque nec hoc metuo* (les menaces ne m'effrayent pas) *ne illud committere que opto* (je ne veux pas commettre une mauvaise action). Nous avons ici comme le résumé des nobles et généreuses réponses de Libère à Constance <sup>2</sup> et de ses lettres aux confesseurs dont il espérait partager bientôt l'exil <sup>3</sup>. Ses vœux furent accomplis vers la fin de l'année 355; c'est à l'exil et aux souffrances du *profugatus sacerdos* que fait allusion le v. 37 qui vient après les deux précédents. Suivent quatre autres vers, 38-41, qui parlent des artifices et des tentations auxquelles on eut recours pour obtenir que le pontife cédât, au moins en partie: *ut faciem aliquo nigrore velaret*. L'expression est choisie avec déli-

<sup>1</sup> *Tunc Nicaenae fidei damnatio conclamata est; ingemuit totus orbis et Arianum se esse miratus est*, Adv. Lucif. c. 19.

<sup>2</sup> Theodoret. *Hist. eccl.* II, 16; Athanas *Hist. Ar. ad mon.* c. 39.

<sup>3</sup> V. plus haut p. 33.



catesse; elle est en rapport avec l'ambiguïté des formules de foi diverses que l'on colportait alors, et que connaissent bien les historiens du dogme et de l'Eglise. De quoi il était question, le vers 40 l'indique: *Ut speciem Domini foedaret luce coruscant*. La *species luce corusca*, c'est ce que l'épître aux Hébreux (I, 3) appelle *splendor gloriae* du Fils de Dieu, lumière et splendeur que les formules semiariennes dissimulaient sous des prétextes spécieux, si elles ne la niaient pas. Deux endroits réclament évidemment correction, le v. 39 et le v. 41. Dans le premier on lit *Nobili falsa manu portantes aemula caeli*. Du contexte il résulte clairement qu'il s'agit de quelque fausseté que l'on demande au *summus sacerdos* de signer. Le commencement et la fin du vers n'ont aucun sens; il faut un changement radical. En conservant la syllabe initiale du premier mot, je proposerais *No(sset?) falsa manu portante . . . . caeli*. Le *portante . . . . caeli* semble appeler un mot exprimant les clefs du ciel, mentionnées dans une inscription métrique de Rome du temps du pape Simplicius: *Qui caeli terraeque Petro commisit habenas . . . . Simplicio nunc ipse dedit sacra iura tenere* <sup>1</sup>. Il ne serait pas étonnant qu'on en eût dit autant d'un prédécesseur de Simplicius. Je ne puis rien trouver pour remplacer *aemula*, si ce n'est *sumbola*: on a appelé *symbola*, en latin, les anneaux qui servaient à sceller; le concept et l'usage de ces objets ont beaucoup de rapport avec ceux des clefs; les Chrétiens appelaient *symbolum* le *signaculum*, la tessère de la foi révélée et céleste. Que l'on cherche une conjecture plus vraisemblable; je l'accueillerai avec plaisir et je l'adopterai si elle vaut mieux que celle-ci. Enfin le v. 41: *En tibi discrimen vehemens non sufficit annum* n'est point complété par le vers suivant, comme il le faudrait, ni pour le sens, ni pour la construction; la correction facile *annus* donnerait ce que réclament

<sup>1</sup> Grut. 1163, 3.

à la rigueur les lois de la grammaire ; mais la phrase resterait tronquée et interrompue. Ici il faut absolument examiner la suite du texte. Avant d'arriver à cette partie du poème, l'endroit critique et le noeud du problème, rappelons quelques données certaines de l'histoire et de la chronologie, relativement à l'hémistiche *non sufficit annum* ou *annus*.

Libère revint à Rome en août 358 <sup>1</sup>. Athanase et Théodoret fixent à deux ans la durée de son exil <sup>2</sup>; les prêtres Marcellin et Faustin marquent son retour à Rome *tertio anno*. Dans la chronique de St. Jérôme on lit que Félix, qui occupa le siège de Libère exilé, *post annum eiectus est* <sup>3</sup>. Ainsi le *non sufficit annum* ou *annus* de notre poème est une expression vague, mais qui n'est pas en desaccord avec les témoignages contemporains sur la durée de la persécution et de l'exil du pape Libère. Plus grave est le débat sur les conditions du retour de l'illustre exilé à son siège épiscopal. Tout le monde sait ce que l'on dit de sa faiblesse, après qu'il eût été brisé par les douleurs de l'exil; des disputes interminables se sont élevées sur la nature et même sur la réalité du *Liberii lapsus*, comme disent les controversistes. Notre épitaphe dit qu'il fut tenté *ut faciem aliquo nigrore velaret, ut speciem Domini foedaret luce coruscam*, (ut) *nosset(?) falsa manu portante symbola(?) caeli*; mais elle ne dit pas en termes exprès et clairs quelle fut l'issue du *discrimen vehemens* qui dura plus d'une année, *non sufficit annum*. Ici on peut regarder comme très probable la supposition d'une lacune d'un ou plusieurs vers. Cependant le poème tout entier est si explicite et si absolu dans l'éloge qu'il fait et répète de la doctrine apostolique, de la ferme constance de l'*inmaculatus papa*, qu'il ne peut s'être

<sup>1</sup> Roma sott. II p. 108, 109: cf. Hefele, *Hist. des conciles*, trad. fr. Paris 1869 II p. 59, 61.

<sup>2</sup> Athan. *Hist. Arian. ad mon.* c. 41; Theodoret. *Hist.* II 17.

<sup>3</sup> *Chron.* ap. Roncalli, l. c. p. 303.



contredit à la fin, au moment où il célèbre la gloire du confesseur de la foi.

Peut-être pourrait-on songer à un second exil de Libère, que certains auteurs introduisent dans son histoire après le concile de Rimini <sup>1</sup>; le poète mentionnerait celui-ci seulement, en évitant de rappeler le premier. Mais ce prétendu second exil n'aurait été qu'une retraite auprès de la basilique de St. Agnès à un mille de la ville; en des circonstances analogues d'autres papes se retirèrent ainsi dans les habitations annexées aux basiliques ou cimetières de la banlieue <sup>2</sup>. Il n'est pas admissible que le vers *discerptus, tractus profugatusque sacerdos* et ce qui suit soit pris dans le sens d'un simple séjour à St. Agnès, ni vraisemblable que l'épithaphe soit muette sur le fameux exil de Libère en Thrace. Après ces observations préalables, examinons la fin de l'éloge, depuis le v. 41.

Cette dernière période, depuis le v. 41, déjà discuté et que nous devons maintenant rattacher aux vers suivants, commence par les mots: *Insuper exilio decedis martyr ad astra*. Puis l'auteur continue, en exaltant la gloire, terrestre et céleste, du *iustus sacerdos* admis en présence du Seigneur, au milieu des patriarches, des prophètes, des apôtres, des martyrs *puissants*, devenu lui-même thaumaturge et intercesseur pour son peuple. La fidélité de celui-ci à la doctrine du saint évêque est exprimée dans les derniers vers, qui aboutissent à la formule *Per Patris ac Filii nomen, cui credimus omnes*, véritable tessère, caractéristique de l'état des controverses dogmatiques du IV<sup>e</sup> siècle à Rome, pendant le pontificat tout entier de Libère. Les évêques d'Asie qui envoyèrent leurs députés à Rome en 366 étaient déjà imbus de l'erreur appelée plus tard macédonienne, sur le S<sup>t</sup> Esprit. En Occident ce point n'était pas encore assez remarqué;

<sup>1</sup> V. Baron. *Ann.* a. 359 § XLVIII; Merenda, *De gestis Liberii exulis* § X *in prolegom. ad Damasi opp.* Cf. Tillemont, *Hist. eccl.* VI p. 465.

<sup>2</sup> V. Bull. 1863 p. 43; 1867 p. 23.

Libère se contenta d'exiger des Orientaux la profession complète de la foi de Nicée, spécialement au sujet de l'*ὁμοούσιος*, et des relations entre le Fils et le Père. Libère était à peine mort, que l'hérésie macédonienne se révéla clairement; Damase fut obligé de la condamner dans un grand synode romain et occidental: les Orientaux en firent autant au concile de Constantinople. La controverse dogmatique sur les personnes divines ne pouvait plus être désignée à Rome, ni autre part, comme relative au *Patris et Filii nomen*; elle portait sur la triade des personnes dans l'unité de la substance divine. Nous avons donc en ces mots un dernier trait, fort important, de l'époque de Libère; ce que cette formule résume, c'est la doctrine prêchée par le pape à son peuple, contre les hérésies du temps où il vivait.

Mais comment concilier l'*exilio decedis martyr* avec l'histoire de Libère, qui mourut à Rome le 24 septembre 366, peu après le synode où il avait accueilli les envoyés des évêques d'Asie et leur avait remis son encyclique à tout l'Orient? Deux hypothèses seulement se présentent à mon esprit, pour résoudre ce difficile problème. Ou bien *exilio* se relie au vers précédent et le panégyriste a arrêté sa phrase après ce mot; alors, procédant, comme dans la partie supérieure, sans ordre chronologique, il a voulu commencer une autre phrase par l'hémistiche *Decedis martyr ad astra*. Ou bien il y a une lacune aux vers 41, 42; et dans cette hypothèse *Insuper exilio* est rapproché à tort de *decedis martyr ad astra*. Autrement il faut avouer notre impuissance à résoudre ce problème historique et à dire qui est cet illustre *confessor*, ce *summus sacerdos*, ce *papa* tant célébré dans une pièce épigraphique aussi éloquente. Ce parti désespéré ne saurait être embrassé. S'il s'agissait non de la période des luttes pour la foi de Nicée, mais de siècles obscurs, de pages inconnues de l'histoire ecclésiastique, on aurait le droit de suspendre son jugement et d'attendre de nouveaux documents. Mais l'histoire des persécutions dirigées, en Occident, contre la



foi de Nicée, est si connue dans ses lignes principales, si bien établie, si éclairée par des documents contemporains, qu'il serait paradoxal de prétendre qu'un personnage comme le héros de ce poème, puisse demeurer indéterminé. D'autre part nous avons passé en revue tous les champions de la foi de Nicée à qui, même par d'étranges suppositions, on puisse rattacher cet éloge; tous et, ce me semble, avec raison, ont été exclus. Revenons à Libère à qui l'ensemble des indices et des traits caractéristiques, sauf le seul vers 42, donne des titres évidents, et cherchons la solution du problème dans l'une des deux hypothèses proposées.

La plus simple est la première. Sans rien changer, sans rien ajouter, mettre un point après *exilio* et séparer *decedis* etc. de ce qui précède. Dans cette hypothèse il ne serait pas même nécessaire, à la rigueur, de faire le léger changement d'*annum* en *annus* (*non sufficit annus*). *Insuper annum* est une expression adverbiale de la basse latinité, qui signifie dans le courant de l'année <sup>1</sup>; elle pourrait venir du latin rustique, dont notre poème porte évidemment l'empreinte. Au v. 38 il nous montre le mot *insuper* dans une autre expression plutôt vulgaire que classique. Si donc l'*annum* final du v. 41 pouvait être construit avec l'*insuper* initial du vers suivant, en prenant adverbialement le groupe *annum insuper*, la phrase s'arrêterait nécessairement après *exilio*; ce mot serait séparé du verbe suivant et la difficulté historique se trouverait éliminée. *En tibi discrimen vehemens, non sufficit annum insuper exilio* devrait signifier: *insuper annum exulem esse*. Mais cette construction est trop irrégulière et trop obscure.

Considérons l'autre hypothèse, celle qui tranche le noeud, la disparition de vers et d'hémistiches. L'omission de vers isolés, ou de distiques entiers, au commencement ou à la fin des inscrip-

<sup>1</sup> V. Du Cange, *Gloss. v. Insuper annum*.

tions métriques ou même au milieu, est un fait que j'ai constaté souvent dans le recueil épigraphique de Corbie (n. 2, 3, 5, 10, 11, 15, 16, 19, 31 b, 32, 34, 37). Ces exemples nombreux, vérifiés par la comparaison avec d'autres manuscrits ou avec les marbres actuellement conservés, nous permettent de soupçonner légitimement une omission semblable aux endroits décousus d'un poème que sa prolixité extraordinaire exposait plus particulièrement à des accidents de ce genre. Ici, à ces vers 41, 42, véritable croix dans ce problème historique, le manque de construction nous invite à recourir à ce remède; il n'est donc pas arbitraire, mais juste et raisonnable, de supposer ici une lacune. Je ne dissimulerai pas que les omissions constatées portent sur des vers ou des distiques entiers, sautés au commencement, au milieu ou à la fin des pièces. Il n'y a pas d'exemple, dans le manuscrit de Corbie, de lacunes à partir du milieu des vers et d'hémistiches indûment recousus. Mais l'expérience paléographique suffit à montrer de combien de manières différentes les copistes ont introduit des lacunes dans les anciens textes, surtout quand la répétition d'un même mot ou la ressemblance de mots divers faisait dévier leur regard. Si, par exemple, on lisait dans un vers *exilio decedis victor ad Urbem* (dans la chronique de S<sup>t</sup> Jérôme on lit *Liberius Romam quasi victor intravit*), et dans un autre *decedis martyr ad astra*, le saut de l'un des *decedis* à l'autre serait tout à fait naturel et conforme à cent accidents de ce genre.

Quelle que soit la vraie leçon ou la restitution des vers 41, 42, le contexte est trop défiguré et trop incertain pour qu'un tel obstacle puisse nous forcer à reculer et à renoncer à la seule exégèse historique qui s'accorde avec les autres parties et aux traits caractéristiques du poème, comme je me suis efforcé de l'établir. Le *tantus confessor*, le *summus sacerdos*, l'*inmaculatus papa*, à mon avis, ne peut être autre que Libère.

Reste à voir comment l'auteur de l'éloge a pu donner des



titres si glorieux, attribuer l'honneur d'une si ferme constance à un pape dont la faiblesse, quel soit le degré de sa culpabilité, est déplorée par des contemporains comme Athanase, Hilaire et Jérôme.

## § VII.

### Rapports de l'építaphe avec les documents sur la chute imputée à Libère.

Personne ne doit s'attendre à ce que, dans le dernier article d'une dissertation si longue et si compliquée, j'entreprenne de débrouiller l'écheveau de systèmes et de disputes que les modernes ont entortillé autour de la chute de Libère <sup>1</sup>, de sa réalité et de sa nature. Je me bornerai à confronter notre építaphe avec les témoignages des historiens anciens et des contemporains du fait.

Le panégyriste insiste tant sur la foi immaculée, sur la généreuse confession, sur la fermeté constante de son héros qu'il est facile de comprendre que ce n'est pas sans une raison spéciale. Dès le début, aux vers 3, 4, le *sacerdos sanctus sine felle columba* est appelé *divinae legis sincero corde magister*; au v. 6 on dit d'avance qu'il devait souffrir *mala cuncta libenter* pour l'église, sa mère et sa nourrice dans la foi. Ici je noterai une observation qui m'a été suggérée par mon collègue le P. Tongiorgi: *libenter*, dans le goût littéraire du IV<sup>e</sup> siècle, contient probablement une allusion au nom du pape, *Liberius*: il serait facile d'alléguer des exemples analogues. Depuis le v. 23 jusqu'à la fin, depuis l'élection du défunt à la *tanta*

<sup>1</sup> Les principaux apologistes de Libère sont Stilting, *Acta ss. Sept.* IV p. 572 et suiv.; Zaccaria, *De commentitio Liberii lapsu*; Palma, *Praelect. hist. eccl.* I P. II p. 94 et suiv.; E. Dumont, dans la Revue des questions hist. I (1866) p. 124 et suiv.; Jungmann, *Diss. selectae in hist. eccl.* II p. 1 et suiv.

*sedes Christi splendore serena*, jusqu'à sa mort, on ne célèbre pas autre chose que son zèle pour la pureté de la doctrine apostolique. Le panégyriste ne se lasse pas d'affirmer, de répéter avec une insistance voulue que sa foi a été entière, sa constance intrépide, son activité efficace et couronnée par le triomphe complet du *fidei plenus summusque sacerdos*, du *papa niveamente immaculatus*, du *sanctus apostolicae doctrinae caelesti lege magister* (v. 25-28): *Haec fuit, haec semper mentis constantia firma!* (v. 36). Des garants semblent signer la fin du poème et la certifier: ce sont les témoins de sa mort: *obitum praecellens tale videntes* (v. 52), les témoins de ses mérites, les disciples de la foi du vénéré confesseur: *qui sumus hocque tuum meritum fidemque secuti* (v. 54).

Je ne suis guère étonné de ce témoignage et de cette protestation; elle ne saurait paraître extraordinaire à qui connaît les dires et les actes des contemporains de Libère et les détails diversement rapportés par les historiens. Déjà les apologistes ont remarqué qu'Epiphane, Basile, Ambroise, Sirice donnent à Libère, comme notre poème, et d'une manière absolue, les titres de vénération que l'on joint ordinairement aux noms des saints; l'historien Théodoret ne se borne pas à l'appeler saint, il le qualifie d'athlète glorieux de la vérité <sup>1</sup>. Personne ne fait mention d'une rétractation de Libère, tandis qu'on le voit en exiger une des évêques signataires de la formule de Rimini. Cette observation, qui n'a par elle-même qu'une valeur négative, tire quelque poids des paroles positives de Rufin, historien contemporain: *utrum adquieverit (Liberius) voluntati (Constantii) ad subscribendum, ... pro certo compertum non habeo* <sup>2</sup>. Ainsi le doute, la variété des opinions sur la signature imputée à Libère, ne sont pas chose nouvelle: même parmi ses contemporains il a dû y en avoir qui le disculpaient, qui donnaient

<sup>1</sup> Théodoret. *Hist.* II, 17.

<sup>2</sup> Rufin. *Hist.* I, 27.



du fait une explication différente de celle que les Ariens faisaient circuler et de ce qui fut plus ou moins affirmé par Athanase, Hilaire ou Jérôme, ou bien en niaient absolument la vérité. Ce que l'on pouvait déjà déduire du texte de Rufin, apparaît clairement, à mon avis, dans cet éloge, gravé sur le tombeau de Libère au nom de ses fidèles, de la *plebs sancta, quae Liberio fidem servaverat in exilio constituto*, comme disent les prêtres Marcellin et Faustin. Je vais expliquer rapidement deux choses : d'abord, comment l'important document qui vient de revoir le jour, est d'accord avec ce que l'histoire atteste sur l'affection du peuple romain pour Libère et comment elle jette de la lumière sur la source de certains renseignements qui nous sont parvenus sur les circonstances de son exil et de son retour : en second lieu, comment on peut concilier cette inscription avec le témoignage, si grave, des contemporains et des historiens qui affirment que Libère avait plus ou moins cédé.

Le peuple romain conserva toujours à Libère une affection ardente <sup>1</sup> ; il le redemanda à l'empereur avec de si vives et si bruyantes instances qu'on finit par lui accorder son retour ; l'exilé fut accueilli par des manifestations telles qu'on n'aurait pu en faire davantage pour un triomphateur. Ceci est raconté avec beaucoup de détail par Théodoret (l. c.) ; plus rapidement, et avec une faute chronologique, par Socrate (II, 37) ; Sulpice

<sup>1</sup> Il est remarquable que le nom et la mention de Libère revient plusieurs fois dans les épitaphes chrétiennes de Rome et d'ailleurs, tandis qu'il était très rare que le pape fût nommé, même à Rome, sur les tombes des fidèles. Déjà Baronius (*Ann. a. 367* § 5 éd. de Lucques, V p. 240) avait cité, comme preuve de la vénération des fidèles pour Libère, l'inscription de Spolète (Bull. 1871 p. 109), où on relève comme une chose mémorable, que la défunte avait été *consignata* (confirmée) *a Liberio papa*, probablement lors de son passage à Spolète, en revenant à Rome. St. Ambroise rappelait souvent à sa soeur Marcelline la solennelle imposition du voile qui lui avait été faite par Libère, souvenir d'autant plus utile et cher *quo vir (ille) sanctior* (*De Virg.* III, 1). Dans les inscriptions funéraires de Rome, nous avons déjà trouvé deux fois, à la place des noms des consuls ; SVB LIBERIO PAPA,

Sévère y fait allusion (*Chron.* II, 39); ces écrivains attribuent le retour de Libère uniquement aux instances et aux clameurs des Romains, sans parler de conditions imposées par Constance et acceptées par le pontife. Rufin, comme je l'ai dit, parle d'une signature demandée à Libère, mais il avoue n'avoir pu s'assurer qu'il eût consenti à cette demande. Les deux prêtres Marcellin et Faustin et St. Jérôme dans sa chronique racontent l'accueil triomphal fait à Libère par les Romains; ils attribuent son retour à sa faiblesse, causée par les ennuis et les fatigues de l'exil, mais ils ne marquent pas avec précision quelle formule il aurait signée. Il faut en dire autant d'Athanase, qui dit seulement que Libère céda et signa, après deux ans d'exil et devant des menaces de mort <sup>1</sup>. Les célèbres paroles adressées par St. Hilaire à Constance sont plus vagues et plus obscures: *nescio utrum majore impietate (Liberium) relegaveris quam remiseris* <sup>2</sup>. Seul Sozomène précise et indique la formule que Libère fut, d'après ses renseignements, amené à signer, et quels tempéraments accompagnèrent cet acte, qui eut lieu non point en Thrace, au lieu de son exil, mais à Sirmium, au moment où l'on s'occupait de son retour à Rome. Je reviendrai plus loin sur ce récit de Sozomène.

Pour concilier l'accueil fait à Libère par les Romains avec la faute qui lui était imputée, on a dit que le peuple, enthous-

*sedent* E PAPA LIBERIO (v. Bull. 1876 p. 17-21; *Roma sott.* III p. 361, cf. II p. 109). J'ai expliqué que ce n'est pas une formule chronologique ordinaire, mais une protestation de fidélité à Libère, depuis son retour en 358. Il recouvra alors la juridiction sur les basiliques et les cimetières; il n'est pas probable que de telles inscriptions y aient été placées pendant que les lieux sacrés de Rome étaient au pouvoir du clergé de Félix II. Langen (*Geschichte der röm. Kirche* p. 481) affirme résolument que ces inscriptions sont du temps où Libère était en exil; mais il ne répond pas à la raison que j'ai apportée pour les attribuer à l'année 358 ou aux années suivantes.

<sup>1</sup> Athanas. *Hist. Arian. ad monachos* c. 14: cf. Héfélé, *Hist. des conciles* trad. fr. II p. 62 et suiv.

<sup>2</sup> Hilar. *Contra Constantium* c. 2.



siaste de la personne de son pasteur, ne s'intéressait que peu ou point aux controverses dogmatiques. Sozomène cependant, tout en relatant les conditions mises par l'empereur au retour du pape, affirme que « le peuple aimait Libère pour sa rigoureuse défense du dogme attaqué par l'empereur (*ἀνδρείως ὑπὲρ τοῦ δόγματος ἀντειπόντα τῷ βασιλεῖ*), et qu'il avait « été jusqu'à s'emporter à de graves séditions, avec effusion « de sang » (IV, 15). Les évêques de Rimini, dans une lettre à Constance, attribuent expressément ces troubles à des tentatives contre la foi de Nicée <sup>1</sup>. En 357, les matrones romaines protestèrent devant l'empereur que les églises de Rome étaient désertes, parce que le peuple ne voulait pas communiquer, même indirectement, avec les adversaires de la foi de Nicée <sup>2</sup>. Enfin l'inscription parle du peuple saint (*innocuam plebem*), imbu de la doctrine du symbole nicéen; au nom de tous ceux qui suivent la foi au Père et au Fils; elle apostrophe, en terminant, le pape défunt:

*Per Patris ac Filii nomen cui credimus omnes....  
Spem gerimus cuncti proprie nos esse beatos  
Qui sumus hocque tuum meritum fidemque secuti.*

Il serait difficile de comprendre comment ce peuple aurait pu et voulu célébrer le retour de Libère et le reconduire triomphalement sur le siège apostolique s'il eût cru que sa gloire était obscurcie, que son front était *aliquo nigrore velata*, pour me servir des expressions de l'építaphe. Celle-ci au contraire nous apprend une chose que nous pouvions déjà déduire des faits et d'arguments négatifs, c'est que l'opinion publique du peuple romain accueillit Libère comme *divinae legis sincero corde magistrum, nivea mente immaculatum, semper mentis constantia firma, facie nullo nigrore velata*.

<sup>1</sup> Sozomen. IV, 18.

<sup>2</sup> Theod. *Hist. eccl.* 11, 17.

Cette découverte peut servir à classer d'une manière critique les témoignages discordants relatifs à des événements si graves et à distinguer quelles en sont les sources. Théodoret parle de Libère, *admirable athlète de la foi de Nicée*, précisément comme notre poème. D'où lui viennent les renseignements qu'il nous a transmis en plus grande abondance que les autres? Un rapide examen suffit pour s'apercevoir que sa source est romaine et qu'elle sort du cercle des plus fidèles adhérents à Libère. Il raconte les détails des entretiens de l'empereur avec les matrones, les acclamations du peuple dans le cirque, et tout cela avec un tel accent de sincérité que nul critique n'a mis en doute la vérité de son récit, qui doit venir nécessairement de sources contemporaines, des témoins même des événements. Les nobles réponses faites à Milan par Libère à Constance et à ses eunuques, ne peuvent avoir été connues que par des personnes qui assistaient à l'entretien. Théodoret en effet atteste que ces *admirables paroles* furent recueillies par de pieux fidèles contemporains. Les principaux évêques avaient autour d'eux comme *exceptores* (tachygraphes, notaires), des jeunes gens, tout au plus de l'ordre des lecteurs, qui receuillaient leurs discours et les enregistraient dans des protocoles officiels. Libère eut pour compagnon Sirice, lecteur, puis diacre, puis successeur de Damase sur le siège apostolique. *Liberium lector mox et levita secutus*; ainsi commence l'épithaphe de Sirice, voisine de celle de Libère; il a dû y avoir quelque relation entre ces deux inscriptions. Les paroles et les détails rapportés par Théodoret proviennent des notes prises par Sirice *lector et exceptor Liberium secutus* ou de quelque autre compagnon fidèle du pape à Milan. Ils furent plus tard recueillis et publiés dans un récit d'origine romaine <sup>1</sup>. C'est de la même source que

<sup>1</sup> Le texte latin du dialogue de Libère et de Constance qui figure dans les anciens recueils canoniques (*Bibl. Casin. ms. I p. 36*) n'est certainement pas l'original romain, mais une traduction de la version grecque de Théodoret, empruntée à l'histoire tripartite de Cassiodore.



Socrate dépend immédiatement ou par intermédiaire. Les deux historiens grecs, Socrate et Théodoret, et les deux historiens latins Sulpice Sévère et Rufin, ce dernier au moins dubitativement, étant d'accord pour attribuer le retour de Libère aux seules instances du peuple romain, sans parler d'aucun obscurcissement de sa gloire, il y a là une forte raison de croire que leurs documents romains, émanés de personnes fidèles à Libère concordaient avec notre poème, romain aussi et rédigé au nom des partisans dévoués de ce pape.

Mais tout le monde ne parlait pas ainsi, même à Rome. Les deux prêtres romains, schismatiques lucifériens, ont mis sur les lèvres de Constance, au moment de son séjour à Rome, un propos qui fait allusion à un changement d'attitude de Libère; ils l'expliquent même en disant que *ille manus perfidiae dederat*. Il est pourtant notoire que Libère était resté inébranlable pendant deux ans d'exil: Constance, à l'époque de son passage à Rome en mai 357 peut avoir parlé d'après ses désirs, mais non d'après un fait accompli. Sous la plume de ces schismatiques (on dirait aujourd'hui de ces intransigeants fanatiques) à qui tout le monde paraissait souillé et qui se séparaient de tout le monde <sup>1</sup>, ce que signifiait *manus perfidiae dederat*, il est difficile de le définir avec toute précision. On fit circuler des lettres de Libère exilé; trois d'entre elles se lisent dans les fragments attribués à St. Hilaire, avec des parenthèses où s'exprime l'exécration la plus indignée. Si ces lettres étaient authentiques, quelque atténuation qu'on put y apporter dans l'interprétation, la faiblesse, la faute de Libère aurait été fort grave. Mais les raisons très sérieuses présentées par des critiques sagaces et impartiaux pour démontrer que ces trois lettres sont une pure imposture <sup>2</sup> me semblent être confirmées aujourd'hui par notre inscription. Si Libère avait écrit ces let-

<sup>1</sup> V. Mazochi *Kal. Neap.* p. 582, 583.

<sup>2</sup> Hefele, II l. c. p. 67 et suiv.

tres, je ne vois pas comment même les plus dévoués à sa personne auraient pu affirmer ce qu'elle dit et répète avec tant d'insistance. Disons-nous donc que la source unique, l'origine des accusations contre Libère ait été cette imposture, qu'elle ait trompé même Athanase et Hilaire, auteurs contemporains? Sur cette grave question Sozomène nous fournit des renseignements entièrement indépendants et divers de ce que nous trouvons dans ces prétendues lettres de Libère; ce point mérite une considération spéciale.

Cet historien (IV, 11) résume le même récit évidemment que Théodoret reproduit in extenso, sur l'entretien de Constance à Milan et sur sa condamnation à l'exil. Il ajoute que l'empereur promit aux Romains de leur rendre leur bien aimé pasteur, pourvu qu'il se mît d'accord avec les évêques de sa cour. Cette réponse dilatoire et conditionnelle convient bien à la suite des faits; il n'en est pas de même de celle que les deux prêtres schismatiques mettent sur les lèvres de Constance, où Libère est accusé d'avoir déjà cédé à la perfidie avant la venue de l'empereur à Rome en 357. Puis, sur le retour de Libère en 358, Sozomène (c. 15) rapporte des détails qui ne se trouvent pas ailleurs. Ils se ramènent à ceci; Libère fut mandé de son exil à Sirmium où résidait l'empereur; quelques évêques y furent convoqués; il fut convenu que l'on éviterait le mot *ὁμοούσιος*, uniquement pour empêcher l'abus qu'en faisaient les Sabelliens et les disciples de Paul de Samosate, dans un sens opposé à celui de Nicée; on signa donc une des formules déjà rédigées dans le synode d'Antioche *in encaeniis*; elle paraît être la même qui fut approuvée au premier concile de Sirmium <sup>1</sup>; on peut l'appeller orthodoxe <sup>2</sup>. Cependant Libère ne se contenta pas de cela; il émit une protestation formelle, accompagnée d'anathème, contre quiconque n'aurait pas déclaré

<sup>1</sup> V. Hefélé, l. c. p. 65.

<sup>2</sup> V. Hefele, I p. 515-521.



que le Fils est, en tout et quant à la substance, ὁμοιος τῷ πατρί. Remarquons ici que Sozomène met une formule semblable et moins explicite encore sur les lèvres de Libère, au moment de sa généreuse confession à Milan et de son départ pour l'exil, c'est-à-dire en un temps où tout le monde le vantait comme un défenseur de la foi de Nicée: ὁ Χριστὸς ὁ ἐν ἅπασιν τῷ Πατρὶ ὁμοιος (IV, 11). Je ne veux point entrer sur le terrain de la théologie et entreprendre l'analyse de ces formules dogmatiques: je m'en tiens aux faits et je pense que c'est dans la protestation de Libère, dont la teneur intégrale ne nous est pas parvenue, que se trouve cachée la clef de l'énigme et l'explication des jugements contradictoires que l'on porta sur sa conduite, depuis son retour de l'exil. Lui et ses fidèles de Rome donnèrent le sens le plus largement catholique à cette déclaration. De fait Sozomène, après avoir raconté la convention de Sirmium et le retour de Libère à son *trône apostolique*, répète que « le peuple romain l'aimait comme un homme excellent et un valeureux défenseur du dogme ».

Et il ne faut pas dire qu'il y a ici une contradiction, que les renseignements de Sozomène sur la convention de Sirmium doivent provenir d'une source impure et calomnieuse. Les calomnies, répandues par les Ariens contre la réputation orthodoxe de Libère, sont mentionnées expressément par Sozomène dans ce même c. 15; elles sont prouvées par les extraits de l'histoire de l'arien Philostorge que Photius nous a conservés <sup>1</sup>. C'est justement contre ces calomnies que, d'après Sozomène, fut dirigée la déclaration de Libère à Sirmium.

En somme, de la signature apposée à la formule de Sirmium par Libère et des déclarations qu'il y joignit, on peut répéter, je crois, et avec bien plus de raison, ce que St. Jérôme écrivait de la formule de Rimini relativement au temps où les

<sup>1</sup> Philostorgii, *Hist. eccl. epit.* IV, 3.

évêques l'acceptèrent, trompés par l'hypocrisie de Valens, qui prétendait avoir horreur de l'hérésie : *sonabant verba pietatem, non curae erat episcopis de vocabulo (ὁμοούσιος) cum sensus esset in tuto* <sup>1</sup>. La suite des faits montra quels menteurs avaient été Valens, Ursace et leurs partisans, à Sirmium et à Rimini. La fourberie *nunc agnoscitur*, dit au même endroit St. Jérôme : *nam illo tempore nihil tam pium, nihil tam conveniens servo Dei videbatur, quam ..... a totius mundi communione non scindi, praesertim cum superficies expositionis nihil iam sacrilegum praeferret.*

Cette observation s'applique bien mieux à Libère à Sirmium qu'aux évêques réunis à Rimini. La signature donnée par ceux-ci fut blâmée ensuite, à cause des effets que l'on en vit sortir, *ut nunc agnoscitur* ; de même celle de Libère à Sirmium, bien que soigneusement expliquée dans une protestation spéciale, fut stigmatisée sévèrement par St. Jérôme, écrivant après le complet triomphe de la foi de Nicée. Les contemporains, St. Athanase et St. Hilaire, parlent d'une façon peu précise, le premier en termes modérés, le second en termes obscurs. D'ailleurs quelle qu'ait été, au temps du retour de Libère, la variété des jugements sur sa conduite à Sirmium, quelle qu'ait été la vogue des calomnies répandues contre lui par les hérétiques et accueillies par les partisans de Félix, le peuple romain protesta, acclama son pape *immaculé* et écrivit sur son tombeau : *Haec fuit haec semper mentis constantia firma*. C'est sur ce tombeau que l'on chanta le triomphe du symbole de Nicée : Libère fut proclamé confesseur et martyr de la foi.

Du culte rendu à la mémoire du célèbre pape nous n'avions certes aucun document aussi éloquent que cette épitaphe. Mais St. Ambroise, toujours d'accord avec l'église romaine, est au fond dans les mêmes sentiments ; en 377, sous Damase, que

<sup>1</sup> *Contra Lucif.* l. c.



les deux prêtres schismatiques disent avoir été appuyé par la faction antilibérienne, il rappelait le souvenir de Libère, non seulement en lui donnant le titre de bienheureux, mais en faisant ouvertement allusion à l'opinion publique sur son éminente sainteté <sup>1</sup>. En Orient St. Epiphane et St. Basile l'appellent *beatus*, *beatissimus*, dans des lettres adressées aux Occidentaux <sup>2</sup>. Dans les calendriers antiques de l'église romaine qui nous sont parvenus dans le martyrologe hiéronymien, la commémoration de Libère est marquée deux fois, au 23 ou 24 septembre, jour de sa *depositio* <sup>3</sup>, et au 17 mai, jour de son ordination <sup>4</sup>. Raban, qui dépend évidemment d'un texte hiéronymien plus complet que les nôtres et dans lequel s'était conservée la mention du cimetière de Priscille, présente la leçon suivante: *VII Kal. Oct. Romae natale Priscillae et Liberi episcopi et confessoris*. Il faut suppléer et corriger (*in coemeterio*) *Priscillae natale Liberii episcopi et confessoris*. Les églises orientales rangent Libère parmi les saints. Les Grecs et les Slaves en font la fête comme d'un confesseur de la foi <sup>5</sup>; les Coptes aussi, dans

<sup>1</sup> V. ci-dessus p. 51.

<sup>2</sup> Epiphan. *Haeres* 75; Basil. *ep.* 263 al. 74.

<sup>3</sup> Ms. de Berne: *Romae depositio Liberii episcopi*; les mss. de type moins ancien portent *sancti Liberii episcopi*.

<sup>4</sup> Fiorentini, *Vel. occid. Martyrol.*, p. 535, doute si, au 17 mai, c'est le pape Libère qui est mentionné, ou bien un évêque inconnu, du même nom. Les Bollandistes (*Acta SS. Mai* IV p. 26) affirment que ce Libère est différent du pape, le P. Stilting (*Acta SS. Sept.* VI p. 573) croit que c'est le pape, mais il ne parvient pas à expliquer pourquoi il est commémoré ce jour-là. Selon le catalogue philocalien Libère fut ordonné le *XI Kal. iun.*; ce jour n'étant pas un dimanche, les chronologistes ont voulu le changer en *XI Kal. iul.* (Pagi *Crit. ad Baron.* a. 352; Lipsius *Chronol. d. röm. Bischöfe* p. 262). Le martyrologe hiéronymien montre que ce qu'il faut changer, ce n'est pas le nom du mois, mais le chiffre. Le *XVI Kal. iun.*, en 352, tombe le dimanche: la mémoire de l'ordination de Libère est demeurée dans le plus ancien calendrier de l'église romaine, avec une erreur cependant dans un grand nombre de manuscrits, *depositio* marqué au lieu de *ordinatio*.

<sup>5</sup> *Menologium Basilianum* et Martinov, *Annus eccl. Graeco-Slav. die* 28 Aug.

le patriarcat d'Alexandrie <sup>1</sup>; quant à celui d'Antioche, il est représenté par un beau *contakion* du X<sup>e</sup> siècle, conservé à la bibliothèque vaticane, dont j'ai eu connaissance par le P. abbé Cozza, vice-bibliothécaire du St. Siège; Libère y est marqué dans le canon parmi les confesseurs.

Morcelli remarque qu'à l'égard de Libère et d'Osius de Cordoue les Grecs *liberalius egerunt quam optare fas esset; neque enim Hosium Latini coluisse usquam videntur, Liberii rara in martyrologiis veteribus mentio est, nulla in recentioribus* <sup>2</sup>. Ceci est vrai d'Osius; quant à Libère, les origines de son culte doivent être cherchées à Rome: outre les témoignages cités, notre inscription le montre d'une façon toute spéciale, en lui donnant, au milieu de tant d'éloges, non seulement les titres de confesseur et de martyr, mais jusqu'à celui de thaumaturge. Il est vrai que dans le martyrologe romain moderne le nom de Libère est passé sous silence et que, dans la série des portraits des papes, peinte sur le murs de la basilique vaticane par ordre de Nicolas III (1277-80), pendant que les papes des quatre premiers siècles portaient tous le nimbe circulaire, indice de culte, Libère seul avait le nimbe carré <sup>3</sup>. Il est facile de voir pourquoi Libère a été exclu des martyrologes du moyen-âge. La vogue du *Liber pontificalis*, toujours croissante, avait fait tort à sa réputation, car sa vie y est composée des faussetés racontées dans les actes apocryphes du prêtre Eusèbe. Adon fit, dans son martyrologe, au 14 août, un abrégé de la légende d'Eusèbe et exclut par suite Libère du nombre des saints admis dans ses fastes. Usuard abrégé à son tour le martyrologe d'Adon et son abrégé, communément adopté,

<sup>1</sup> *Acta SS. Sept.* l. c.

<sup>2</sup> *Kal. Constantinop.* II p. 145.

<sup>3</sup> Grimaldi, *Cod. Barb.* XXX, 50 f. 106 et suiv.; cf. mon *Esame storico ed archeologico dell'immagine di Urbano II etc.* (dans les *Studi in Italia* 1881) p. 51.



devint la base du martyrologe romain moderne; cependant beaucoup de manuscrits d'Usuard et même d'Adon et de Bède ajoutèrent à leur texte le nom de Libère. Dans les martyrologes restés fidèles à l'antique tradition hiéronymienne, dont quelques-uns furent conservés par les Bénédictins d'Italie jusqu'au XI<sup>e</sup> siècle, Libère fut maintenu au 23 septembre. Il en fut de même à Rome dans le monastère de S<sup>t</sup> Cyriaque *in via Lata*. Sur les murs de l'abbaye de S<sup>te</sup> Marie de l'Aventin, au XI<sup>e</sup> ou au XII<sup>e</sup> siècle, on peignit un calendrier dont il restait encore, vers 1600, les six premiers mois avec une partie du septième; le dernier saint qui s'y trouvât mentionné était Léon IX (1054) <sup>1</sup>. Au 24 avril on y lisait LIBERII PP. BENEDICTI PP. On ne sait pourquoi la commémoration de ces deux papes avait été alors fixée à ce jour. Le moine Hildebrand, depuis Grégoire VII, habita ce monastère. Le schismatique Bennon lui reprocha d'avoir établi ou renouvelé le culte de Libère.

---

J'aurai trop développé pour les uns, trop peu pour les autres, ce commentaire sur notre épitaphe monumentale, le plus long texte épigraphique dont j'aie connaissance pendant les quatre premiers siècles de l'Eglise. La gravité et l'obscurité du sujet nécessitaient une exposition étendue. J'ai conscience d'être arrivé à une conviction ferme, que je proclame ici, sur l'appartenance de ce poème au pape Libère; j'y suis parvenu après de longues et sérieuses réflexions, après un examen attentif des diverses hypothèses qui m'ont été suggérées, soit par mon étude personnelle, soit par les savants que j'ai interrogés, après une hésitation prudente et prolongée. Mes amis savent combien j'ai résisté à leur impatience de me voir publier ce texte important et le commentaire qui l'accompagne. Celui-ci est étroitement

<sup>1</sup> Cod. Vat. 9135 f. 360': cf. *Acta ss.* l. c. p. 632.

---

lié à la controverse sur Libère, que l'illustre historien des conciles, Mgr Hefele, dit avoir été rarement traitée avec une méthode impartiale <sup>1</sup>. Je déclare en terminant que dans mes recherches pour déterminer qui était l'*inmaculatus papa*, héros du poème, je n'ai eu en vue que la vérité, dans toute la rigueur avec laquelle elle se présentait à mon esprit. Je sou mets aux juges compétents et impartiaux la série de recherches et l'ensemble d'arguments négatifs et positifs qui ont triomphé en moi de tous les doutes sur le point essentiel, c'est-à-dire sur l'identité de la personne célébrée dans l'inscription.

<sup>1</sup> L. c. p. 62.

---



---

INSCRIPTION HISTORIQUE  
DU TEMPS DU PAPE DAMASE  
TROUVÉE DANS LE CIMETIÈRE DE S<sup>t</sup> HIPPOLYTE

---

Dans le dernier fascicule du Bulletin de l'année 1882, j'ai annoncé la continuation des fouilles de la crypte de S<sup>t</sup> Hippolyte et la découverte d'une inscription historique du temps du pape Damase. Elle a été trouvée en morceaux, dans le vestibule, entre la porte de la galerie qui conduit à la crypte et une cour spacieuse, probablement celle qui précédait la basilique. Il manque encore quelques fragments, qui n'ont pas été trouvés jusqu'ici. La planche I comprend tout ce que nous avons pu réunir; cela suffit à donner le sens de ce texte, quelle que soit la diversité des suppléments possibles pour les derniers hémistiches du deuxième et du troisième distiques. Je vais commenter cette inscription en peu de mots.

D'abord il est certain que son deuxième vers mentionne le martyr Hippolyte, car le nom de celui-ci se reconnaît clairement dans les dernières lettres du pentamètre :

LAETA DEO PLEBS SANCTA CANAT QVOD MOENIA CRESCVNT  
ET RENOVATA DOMVS MARTYRIS *hippoliti*

Je parlerai plus loin des *moenia* et de la *renovata domus martyris Hippolyti*. Il faut d'abord porter notre attention sur le distique suivant, qui donne la date de l'inscription et des travaux dont elle fait mention. L'hexamètre commence par *Ornamenta operis surgunt*; le pentamètre par *Natus qui antistes sedis a . . . . .* Il est clair qu'il faut suppléer *sedis apostolicae*

et qu'à la fin de l'hexamètre les lettres....IASO forment la finale du nom de l'*antistes sedis apostolicae*, sous le gouvernement, sous l'influence et par l'ordre duquel (*sedente, auctore*, ou tout autre mot de même sens) ce travail fut exécuté. Dans la série pontificale, pour la période à laquelle peut convenir le style et la paléographie de l'inscription, même en la prolongeant au delà des termes probables et raisonnables jusqu'au septième siècle ou au huitième, il n'y a qu'un nom terminé en ASO à l'ablatif: *Damaso*, avec l'accent transporté sur la deuxième syllabe, pour les besoins de la versification. On pourrait songer peut-être à Anastase I<sup>er</sup>, Gélase ou Anastase II, car on trouve, très rarement il est vrai, sur des marbres funéraires, *Gelasus, Anastasus Anastasa* <sup>1</sup>. Mais ce qui reste de la lettre qui précédait ASO n'indique pas un T; ANASTASO est trop long pour avoir pu trouver place, avec *auctore* ou un mot semblable, dans l'espace étroit de la lacune; celle-ci suppose un nom de six lettres au plus. GELASO pourrait y entrer; mais la haste verticale qui précède l'A tombe trop près du pied de cette dernière lettre pour avoir appartenu à un L; au contraire l'M de *daMASO* s'adapte très bien à ce vestige. C'est ainsi qu'un trait fort menu, comme cela se voit souvent en épigraphie, suffit à nous révéler la date de l'inscription, en nous rendant la formule *sedente* (ou *auctore* ou autre chose de ce genre) *daMASO*. En étudiant la formule singulière du pentamètre et le sens du distique suivant, nous verrons que le contexte convient très bien au temps du pape Damase.

Le pentamètre en effet nous donne un texte tout-à-fait extraordinaire: *natus qui antistes sedis apostolicae*. Il mérite un examen sérieux. Sur les monnaies de l'empereur Aurélien on lit DEO ET DOMINO NATO <sup>2</sup>. Spanheim, suivi par Eckhel,

<sup>1</sup> Suivant une étymologie grammaticale rigoureuse, *Anastasa* serait un nom différent de *Anastasia* (De Vit, *Onomast.* v. *Anastasa*).

<sup>2</sup> Eckhel, *Doctr. num.* VIII p. 482.



voit ici une formule d'adulation, adressée à un prince dévot au culte du Soleil: *NATO ut distingueretur a Sole ingenito*. Cet exergue païen d'une monnaie impériale ne nous est d'aucun secours pour déterminer en quel sens Damase a pu être dit *natus antistes sedis apostolicae*. Adressons nous aux formules propres à l'épigraphie chrétienne. Dans l'építaphe d'Anastase II († 498) on lit: *Presbytero genitus.... militiaeque Dei natus in officiis* <sup>1</sup>. Les décrétales du pape Sirice confirment l'antique discipline dont j'ai parlé plus haut (p. 20), qui prescrivait de recevoir *a pueris* les enfants destinés à la cléricature et de leur conférer *ab infantia* l'ordre de lecteur; arrivés à l'adolescence, s'ils désiraient se marier, ils demeuraient dans l'ordre de lecteur ou d'acolyte, jusqu'à ce que, le lien conjugal étant rompu ou la séparation effectuée d'un consentement mutuel, le clerc pût monter jusqu'au diaconat ou la prêtrise, ministères pour lesquels la continence était sévèrement commandée. Les fils de clerc mariés dans les ordres mineurs, puis devenus diacres ou prêtres, étaient, dès leur naissance, rattachés au clergé par un lien spécial et comme *nati in officiis militiae Dei*, suivant les termes de l'építaphe citée plus haut. Il arrivait souvent qu'ils fussent, comme leurs pères, destinés *ab infantia* aux fonctions de lecteur, et élevés par le *primicerius scholae lectorum*. De quelques-uns d'entre eux on pouvait dire, comme de Boniface IV: *ab exortu Petri est nutritus ovili* <sup>2</sup>. Dans le premier vers de l'inscription métrique qui ornait la porte de l'église S<sup>t</sup> Laurent *in Damaso*, le pape Damase disait: *Hinc pater exceptor, lector, levita, sacerdos* <sup>3</sup>. Giorgi avait entendu ce passage non du père de Damase, mais de Damase lui-même <sup>4</sup>;

<sup>1</sup> Gruter, 1165, 7: Settele et Sarti, *App. ad crypt. Vat.* p. 122.

<sup>2</sup> Epítaphe dans Gruter 1165, 10; Settele et Sarti, l. c. p. 129.

<sup>3</sup> Bull. 1881 p. 52; corriger à cet endroit, d'après ce que je dis ici, tout ce qui regarde la leçon *puer* au lieu de *pater*.

<sup>4</sup> *De liturgia Rom. pont.* II p. LXXXIV.

le manuscrit de Verdun, qui porte *puer* au lieu de *pater*, confirmerait cette interprétation. Mais la suite du texte favorise la leçon *pater* du manuscrit palatin; et celle-ci concorde avec la formule de l'inscription récemment découverte, où il est dit de Damase: *natus qui antistes sedis apostolicae*. Il naquit dans l'église romaine, d'un père *exceptor*, *lector*, puis *levita*, enfin *sacerdos*; on pourrait dire de lui ce que l'épithaphe de Libère dit de ce pape: *haec te nascentem suscepit ecclesia mater*. Il fut lui-même *a puero lector*, selon les actes des martyrs Pierre et Marcellin <sup>1</sup>. C'est cette origine, cette préparation, commencée dès l'enfance, aux plus hautes charges de l'église romaine, qui aura inspiré à l'auteur de notre petit poème la métaphore hardie: *Damasus natus antistes sedis apostolicae*.

Mais ce n'est pas sans une raison spéciale que cette métaphore a été imaginée et choisie. Damase eut pour compétiteur Ursinus ou Ursicinus, diacre, élu par cette minorité du clergé et du peuple qui ne s'était jamais réconciliée de cœur avec les Féliciens, accueillis par Libère et maintenus dans leurs fonctions. L'histoire de ce schisme sanglant est fort connue: l'auteur de notre poème, dévoué à Damase et à sa cause, le déclare prédestiné de Dieu dès sa naissance, au souverain sacerdoce et au siège apostolique.

Le schisme dura quelques années seulement; le clergé ursinien se soumit. L'Eglise étant pacifiée, Damase accomplit les vœux qu'il avait faits aux martyrs: *pro reditu cleri Christo praestante triumphans* <sup>2</sup>. Ces faits historiques et les poèmes damasiens où ils sont l'objet d'allusions, me suggèrent les suppléments du distique suivant:

*Inclyta pacificis facta es[t haec aula triumphis]  
Servatura decus perpetu[amque fidem].*

<sup>1</sup> V. Bull. 1881 pag. 52.

<sup>2</sup> Grut. 1171, 3; cf. *Inscr. christ. U. R.* II p. 100 n. 17.



Ces triomphes pacifiques ne peuvent être ceux des martyrs, car les leurs furent *cruenti*; l'histoire nous invite à y voir ceux de l'église romaine, pacifiée depuis le *reditus cleri* et le *triomphe* de Damase, comme il dit lui-même dans son poème votif. Comment l'*aula* d'Hippolyte est-elle devenue *inclyta* par le souvenir de ces faits mémorables, il est difficile de le définir avec précision. Peut-être la dédicace de la *renovata domus martyris Hippolyti* fut-elle célébrée au moment même du *reditus cleri*; il n'est pas invraisemblable que c'ait été là que le clergé rallié ait rendu publiquement hommage à Damase. Au troisième siècle, en temps de persécution, Cornelius reçut, dans une réunion publique des fidèles, la rétractation solennelle des prêtres qui avaient adhéré au schisme de Novatien: il le raconte lui-même dans une lettre à Cyprien <sup>1</sup>: une telle solennité est encore plus vraisemblable dans le temps de la paix et du *triomphe* de Damase. Du reste, cette interprétation historique du vers 5 dépend entièrement de la restitution proposée, que les rapprochements indiqués me fait considérer comme très probable. Il convient pourtant d'attendre la découverte de la partie manquante, avant de prononcer un jugement certain et définitif.

Le dernier vers, irrégulier dans le mètre et l'orthographe, est ainsi conçu: *Haec omnia quaeque vides Le[o presby]ter hornat*; le nom LEONIS se détache dans l'acrostiche formé par les initiales des trois distiques. Ce prêtre Léon n'est pas, à ma connaissance, mentionné autre part. Il fut sans doute chargé par le pape Damase de diriger les travaux, comme le diacre Mercure pour le baptistère du Vatican, le prêtre Félix et le diacre Adéodat pour la reconstruction de la basilique de S<sup>t</sup> Paul, sous Léon le Grand, etc.; peut-être décora-t-il à ses frais les *moenia* agrandis et la *renovata domus martyris Hippolyti*. Cet édifice étant appelé *domus* et *moenia*, tandis que la chambre

<sup>1</sup> Bull. 1881 p. 53.

souterraine du tombeau est désignée par le mot *antrum* <sup>1</sup>, dans le poème de Vigile, c'est probablement non pas la crypte *ad corpus*, mais la basilique voisine, décrite par Prudence. Je me réserve de traiter ce point avec détail, quand j'étudierai la topographie de ces nouvelles découvertes. Je ferai remarquer, en terminant, que si un ancien topographe indique auprès du cimetière de S<sup>t</sup> Hippolyte la prison de S<sup>t</sup> Laurent, qui était *in domo Hippolyti* <sup>2</sup>, cette erreur me paraît venir, comme tant d'autres, d'une interprétation maladroite du monument et de l'expression *renovata domus martyris Hippolyti*, dans l'inscription que je viens d'expliquer.

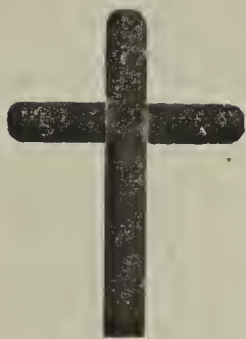
Cette inscription n'est point en lettres damasiennes. Sa paléographie n'a rien qui ne convienne au quatrième siècle; cependant le marbre, tel qu'il est dessiné dans la pl. I, pourrait bien n'être qu'une copie de l'inscription originale, brisée par les barbares, comme l'éloge damasien du pape Eusèbe, dans le cimetière de Calliste.

<sup>1</sup> Bull. 1882 p. 57.

<sup>2</sup> Bull. cit. p. 24.

---





Qu'il est douloureux, qu'il est amer le devoir que j'ai à remplir aujourd'hui en publiant le compte-rendu des séances de la société d'archéologie chrétienne ! Pendant que ces pages s'imprimaient, le très aimé président et père de notre société, fondée, élevée, dirigée par lui, le collègue, l'ami intime à qui m'attachent les liens de la reconnaissance et de l'affection, des liens que la mort ne saurait relâcher, le P. Luigi Bruzza, de la congrégation des Barnabites, quittait tranquillement ce monde, après y avoir vécu soixante et onze ans, toujours appliqué à faire le bien : *pertransiit benefaciendo*. Nous qui avons été admis à ses derniers entretiens, nous pouvons dire de sa fin ce que Minucius Felix disait des anciens chrétiens : *eadem tranquillitate qua vixit (mortuus est)*. La modestie suave et sincère, la bienveillante effusion d'un cœur simple et pur, la sérénité de son esprit cultivé et de son âme élevée, qui attiraient à lui et à son humble cellule des hommes de tout âge et de toute condition, sans distinction de partis, ne se sont point démenties jusqu'à son dernier soupir. Il mêlait à l'expression religieuse de ses actions de grâces à Dieu et de sa résignation tranquille aux volontés divines les plus doux remerciements à ses confrères et à nous ses amis, et il cherchait à nous dissimuler la gra-

tivité d'un mal incurable et ses pressentiments de sa fin prochaine, pour diminuer notre douleur. Il y avait déjà onze mois que, à la suite d'une chute qu'il avait faite dans une fosse, en visitant et en dirigeant, de concert avec la Commission d'archéologie sacrée, les fouilles de S<sup>t</sup> Hippolyte, sa constitution s'était trouvée altérée; l'érysipèle s'étant manifesté aux jambes, monta tout-à-coup à l'estomac, à la poitrine, au cœur: en quelques jours il fut suffoqué. Saisi au milieu de la nuit d'une oppression subite et se croyant à sa dernière heure, il ne voulut pas, même à ce moment suprême, déranger les autres et éveiller les quelques confrères qui vivaient avec lui. Il sortit de sa chambre, frappa à la porte d'un prêtre, son voisin, et lui demanda tranquillement les derniers sacrements. Il survécut encore quelques jours, si douloureusement oppressé qu'il ne pouvait plus s'étendre sur un lit, c'est le 6 novembre dernier qu'il exhala doucement son dernier soupir.

Ce n'est pas ici le lieu de raconter la vie et de louer comme il convient les savants travaux de cet homme illustre, dont la mort laisse orpheline la jeune société d'archéologie chrétienne, et soulève d'universels regrets, partout où sont en honneur les sciences historiques et archéologiques, non seulement en Italie, mais en France et en Allemagne. Notre société a prié un de nos collègues, M. le professeur D. Cosimo Stornaiolo, de rédiger l'éloge funèbre pour le service modeste que nous ferons célébrer au trentième jour après la mort de ce père bien aimé. En attendant, je dirai en quelques lignes quel fut le sujet de ses études.

Chargé, pendant près de quarante ans, d'enseigner les lettres grecques et latines dans les collèges de Barnabites les plus florissants, en Piémont et à Naples, directeur royal des écoles publiques de Verceil, enfin appelé à Rome en 1867 aux premiers emplois de son ordre, il consacrait avec amour, aux études historiques et archéologiques tout le temps dont il pouvait disposer, s'occupant surtout de l'histoire des arts, d'épi-



graphie classique et chrétienne, de géographie et de topographie antique et médiévale. En ce qui regarde l'histoire des arts, il réunit un appareil considérable de matériaux sur l'histoire des artistes, des peintres surtout, du Piémont et de Verceil en particulier. Il n'en publia que ses *Notizie intorno alla patria ed ai primi studii del pittore Giov. Antonio Bazzi, detto il Sodoma*. Quant au reste, il le céda ces années dernières à un de ses confrères <sup>1</sup>, n'espérant plus pouvoir remplir son programme et attiré de plus en plus par les études épigraphiques, où il a donné au public les meilleures preuves de sa science et les plus beaux fruits de son expérience et de son activité.

Par l'étendue, si non par l'importance, son travail sur les anciennes inscriptions de Verceil, païennes et chrétiennes, l'emporte sur les autres; il fut publié à Rome en 1874, en un beau volume de plus de 600 pages. M. Mommsen, juge compétent et sévère, n'en avait encore vu, en épreuves, que le recueil épigraphique et analytique; il n'en connaissait pas encore la synthèse historique et géographique, si pleine et si substantielle, lorsqu'il écrivit dans le *Corpus inscr. lat.* (t. V p. 736) que ce livre était composé *ea diligentia, ea fide, ea doctrina, ut si ad eum modum adornari solerent corpora inscriptionum municipalia, nos hoc nostro (corpore) acta agere nobis videremur*. Il concluait: *Equidem nullum novi, quod maxime in auctorum tam editorum quam scriptorum, tam municipalium quam ad studia haec in universum pertinentium plena perscrutatione Vercellense (corpus) Bruzzae aequet*. On ne pourrait rien dire de plus. Ailleurs il appelle le P. Bruzza *virum doctissimum et optimum auctorem*, et signale le secours qu'il en reçut lorsqu'il s'occupait de recueillir les matériaux épigraphiques relatifs au Piémont (l. c. p. 779). Verceil, reconnaissante

<sup>1</sup> Le P. Giuseppe Colombo, qui a déjà publié ce qui regarde les artistes de Verceil.

envers l'homme qui l'a illustrée, a donné son nom à son musée communal et a fait frapper en son honneur une médaille d'or.

Le second de ses ouvrages, sous le rapport du volume, est à mes yeux aussi important que le précédent; je veux parler de son célèbre travail sur les inscriptions des marbres bruts provenant des carrières antiques de toutes les régions de l'empire romain. L'administration de ces carrières, d'où sont sortis les matériaux des plus beaux monuments de l'antiquité, fut mise en pleine lumière par ses patientes études, par l'étendue et la méthode de son savoir épigraphique. Après s'être occupé des carrières de Grèce, d'Asie et d'Egypte, il se voyait conduit à étudier celles de notre pays; il préparait un ample et lumineux mémoire sur celles de Carrare; une partie avait déjà été rédigée, quand la mort est venue l'interrompre. Ces recherches attirèrent son attention sur les signes gravés que portent les blocs de tuf des constructions romaines de la lointaine époque des rois; il démontra que ces caractères représentent le plus ancien spécimen de l'écriture et de l'alphabet du Latium. Je passe sur une foule de dissertations sur les sujets les plus divers, dans le champ de l'épigraphie classique ou chrétienne, et en général dans tous les domaines de l'archéologie, accueillies à l'envi par le *Bullettino archeologico napoletano*, par le Bulletin et les Annales de l'Institut allemand, par le Bulletin de la Commission archéologique municipale de Rome: il avait été appelé à faire partie de cette commission, comme de celle d'archéologie sacrée; dans l'une et dans l'autre il comptait parmi les membres les plus actifs et les plus considérés. Ces jours derniers encore, on a publié de lui une dissertation sur une inscription grecque d'un grand intérêt pour la science de l'antiquité, tant profane que sacrée; il m'a recommandé en mourant de la distribuer à ses amis, comme un dernier souvenir de ses chères études.

Il me reste à parler du troisième sujet principal des recherches de cet infatigable et sagace explorateur de l'antiquité



et du moyen-âge. Ses villégiatures à Tivoli, à Subiaco et dans le voisinage lui fournirent l'occasion de rechercher dans les archives les anciens documents sur ce territoire et d'étudier une bonne partie de la géographie et de la topographie antique et médiévale de la Valeria. Le premier fruit de ces recherches a été la publication du vieux régeste de l'église de Tivoli, d'après l'original conservé dans les archives du Vatican; ce texte, accompagné de planches chromolithographiques, a paru dans les *Studii e documenti di storia e diritto dell'accademia storico-giuridica*, fondée par le pape régnant; le P. Bruzza fut un des premiers membres de cette académie. Il se proposait de joindre à ce régeste une ample annotation géographique, topographique et historique; à ses derniers moments encore il me parlait de la riche collection de documents qu'il laisse dans ses papiers pour ce travail.

Les savants remarqueront que dans les sujets traités par le P. Bruzza on distingue un penchant pour les études partielles, souvent menues et de peu d'apparence, sorte de rebut des travaux d'autrui. Son choix n'était pas sans motifs; et puisque ces motifs sont à l'honneur de son coeur et de son esprit, je veux les révéler et terminer par là, non pas cette biographie, mais cette commémoration attendrie. C'était une bienveillance délicate envers tout le monde et une défiance modeste de ses propres forces qui lui faisaient rechercher, de propos délibéré, ce dont les autres s'inquiétaient peu ou point; il m'a fait souvent cet aveu dans nos entretiens intimes. Ici se montre la noblesse de cette âme inconsciente de sa valeur, arrêtée par une timidité modeste et des scrupules délicats. Car il savait tirer bon parti des choses les plus menues, les commenter avec une érudition sincère, naturelle et non point affectée et tirée par les cheveux. Je me rappelle encore l'étonnement d'auditeurs savants, en le voyant ouvrir de vastes perspectives à propos de petits fragments, peut-être dédaignés, dans son premier discours sur les découvertes de l'emporium romain. Une de

ses dissertations parvint à une telle célébrité qu'elle franchit les limites étroites de notre monde érudit et devint presque populaire; ce fut l'occasion de la renaissance d'une forme antique de bijoux pour les enfants et les femmes, celle des clochettes contre le mauvais œil, qui furent appelées à la Bruzza. Le bon religieux souriait de cette mode, disant qu'il était mortifié d'avoir été cause d'une vanité nouvelle. Mais où l'on voit toute la valeur et la richesse d'esprit de cet archéologue puissant, quoique modeste, c'est dans sa longue introduction aux inscriptions de Verceil, synthèse historique et topographique, où il embrasse, depuis les origines préhistoriques jusqu'au moyen-âge, les destinées des races qui habitèrent ou parcoururent le pays situé entre les Alpes, la Doire, le Pô et la Sesia. Ce traité est une œuvre parfaite en son genre; c'est, avec le livre de Carlo Promis sur Turin antique, un modèle d'un nouveau type d'histoire municipale, déduite d'une étude exacte et critique des matériaux épigraphiques et archéologiques, comparés avec la science générale de l'ethnographie et de l'histoire politique. Le P. Bruzza préparait un autre volume sur l'histoire de Verceil: c'eût été une digne continuation de son grand travail. Sa science, même dans ses dernières années, qui n'étaient pas des années de jeunesse, n'avait rien de vieilli et d'arriéré; elle était fraîche et alerte à suivre les découvertes récentes et la bibliographie de nos études, de plus en plus étendue dans tous les pays.

Mais quand finirais-je, si je voulais dire tout ce que m'inspirent l'amitié, l'estime, une douleur inconsolable? Que la mémoire de son pieux, juste, bienfaisant, modeste et savant père et fondateur soit toujours vivante dans notre société! Qu'il continue du haut du ciel à la présider et à la maintenir unie dans le pur amour de la science et de la vérité!

J. B. DE ROSSI.



---

## SÉANCES DE LA SOCIÉTÉ D'ARCHÉOLOGIE CHRÉTIENNE À ROME

---

(VII<sup>e</sup> année, suite et fin)

26 février 1882.

M. Stevenson présente un fragment de lame de verre peinte, trouvée par M. l'abbé Liell, qui explorait avec lui une région cimetériale peu connue, sur la voie *Salaria nova*. Ce verre n'appartient pas à la catégorie fort connue des verres à découpures en or, soudés au feu; il a été simplement peint au pinceau sur la face postérieure, de façon que les traits se vissent à travers la lame transparente, comme dans une autre objet du même genre, trouvé en 1872 dans un autre cimetière de la même voie et publié par M. de Rossi dans le Bulletin 1873, p. 21, pl. III. Dans celui-ci on a de la peine à distinguer quelques restes de figures, accompagnés de lettres grecques. Le style paraît être celui du quatrième siècle. En se référant à Pline, Sénèque, Stace et Vopiscus, qui parlent de lames de verre peintes comme celle-ci, M. Stevenson juge que ce fragment rentre dans la catégorie des plaques de verre dont on se servait pour décorer les murs et les plafonds des appartements <sup>1</sup>.

<sup>1</sup> J'ai fait allusion à ce verre dans le Bulletin de l'année dernière p. 75, en parlant des peintures chrétiennes du genre historique, mais de petites dimensions, semblables à celles des miniatures de manuscrits. Les restes de peinture, n'étant pas dans ce verre protégés, comme dans les verres soudés au feu, contre le contact de l'air, ils ont presque entièrement disparu; le procédé employé pour fixer les couleurs, au lieu de favoriser leur conservation en a plutôt accéléré la destruction.

J. B. de R.

M. Stevenson parle ensuite du cimetière souterrain où ce verre a été trouvé. Il dit que l'hypogée exploré par lui correspond très bien à celui que Bosio avait visité, au dessous des ruines de la basilique de s. Saturnin; il croit probable que c'était précisément dans ce cimetière que se trouvait la fameuse crypte des martyrs Chrysanthé et Darie, sous la basilique de s. Saturnin. Il donne ensuite quelques indications, tirées d'un manuscrit Barberini, qui permettent de se faire une idée de l'état où se trouvait l'édifice dans les premières années du XVII<sup>e</sup> siècle. Il décrit un escalier remarqué par lui dans l'intérieur du cimetière et qui lui paraît convenir à un lieu fréquenté et vénéré dans les siècles de la paix. Enfin il montre une copie des peintures d'un arcosolium de ce souterrain, exécutée avec soin par M. l'abbé Liell; ces peintures représentent deux figures orantes; dans le même arcosolium on voit la scène de Tobie et du poisson à gauche, et des vestiges d'autres peintures difficiles à déterminer.

M. Orazio Marucchi, secrétaire, ajoute qu'ayant examiné attentivement cet arcosolium il y a reconnu avec certitude, auprès de la scène de Tobie, celle d'Abraham conduisant au sacrifice son fils Isaac chargé d'un fagot.

M. de Rossi dit que ce souterrain appartient réellement au cimetière de s. Saturnin. Mais pour affirmer que c'est précisément là que se trouvent les cryptes historiques de cette célèbre nécropole, il faudrait vérifier que la vigne sous laquelle se développe la région explorée par MM. Liell et Stevenson est bien celle de Girolamo Favale, où Torrigio, l'auteur des notes contenues dans le manuscrit Barberini, aperçut des traces du sanctuaire. Quant au verre, il ajoute que, puisqu'on y voit un reste de figure orante en tunique, avec les lettres MOYC..... on pourrait penser à quelque scène relative à Moïse.

Le P. Bruzza raconte qu'auprès d'Iesi un paysan avait trouvé une patène d'argent ornée du poisson symbolique, une



cuiller et une couverture d'évangélaire, également en argent : le tout a été acquis par un amateur étranger. Au même endroit on découvrit des « peaux », comme disait le paysan ; c'étaient peut-être des feuillets en parchemin de l'évangélaire. Le P. Bruzza engage les personnes qui le pourraient à suivre la trace de cette découverte, à en donner une relation exacte et à sauver ces précieux restes.

12 mars 1882.

Le P. Bruzza présente quelques gemmes offertes par M. Fortnum. La première est un onyx, sur lequel est gravé le symbole de l'ancre entre deux poissons ; l'autre est une cornaline : le sujet est Daniel au milieu des lions : la troisième présente un ange avec un globe surmonté de la croix, type imité d'une monnaie byzantine ; elle est remarquable en outre par la singularité de la matière, la pyrite de fer. La quatrième est plus importante : au centre on voit le navire mystique, symbole de l'Eglise, au dessus duquel apparaît une étoile avec les lettres IHC X : au dessous, l'ancre accostée de deux poissons, et Jonas vomé par le monstre marin. Le P. Bruzza relève la particularité du groupement de tant de symboles différents, réunis sur la même gemme <sup>1</sup>.

M. le prof. D. Cosimo Stornaiolo montre les dessins de deux figures de saints, en grandeur naturelle, trouvées par don Gennaro Galante dans une grotte près *Calvi*, avec d'autres peintures qui lui ont paru être du huitième siècle. Ces deux figures, d'après les noms qui les accompagnent, sont celles de S. CASTRENTIVS et de S. PRISCVS. M. Stornaiolo parle de l'im-

<sup>1</sup> Sur ces gemmes chrétiennes, ornées de plusieurs symboles réunis, v. Le Blant, dans les *Mélanges d'archéologie et d'histoire de l'école française de Rome*, Mars 1883, p. 36 ; Garrucci, *Arte crist.*, pl. 477, 8, 11, 12. La gemme décrite ici vient de Syrie.

portance de ces deux saints dans l'histoire ecclésiastique de la Campanie; suivant la tradition locale ils y débarquèrent en venant d'Afrique, cherchant à fuir la persécution vandale; il établit que leur arrivée a eu lieu vers l'année 512 et apporte des arguments solides en faveur de leur qualité d'évêques, qui semble contestée dans leur vie, écrite au septième siècle <sup>1</sup>. Enfin il cite de nombreuses grottes, dans l'Italie méridionale, qui ressemblent à celle où ont été trouvées ces peintures, et qui ne paraissent pas avoir été des tombeaux. A son avis, ce seraient d'anciens oratoires privés, du temps des guerres civiles; cette opinion est confirmée par le fait que les peintures de S<sup>t</sup> Castrentius et de S<sup>t</sup> Priscus ont été faites aux frais de particuliers: on y trouve en effet les débris du nom d'un pieux fidèle qui dit les avoir fait exécuter par dévotion, de concert avec son épouse.

M. Barnabei pense que ces grottes out pu être des oratoires d'anciens ermites.

M. le professeur Pietro Cavoti présente un dessin d'un antique monument, d'appareil pélasgique, en forme de cabane, appelé *la casa delle cento pietre*, existant auprès du village de *Patu*, que l'on croit être l'antique Veretum, à quelques milles du cap Leuca. Il dit avoir découvert à l'intérieur de cet édifice quelques anciennes peintures chrétiennes, qu'il est parvenu à déterminer et à dessiner en partie. Il montre des dessins de ces figures et en signale les plus importantes; la Vierge avec l'enfant Jésus sur les genoux, une femme tenant un enfant à tête nimbée et priant; c'est, dit-il, sainte Anne avec Marie enfant, car l'attitude de la prière ne peut convenir au Christ. Ces peintures prouvent que ce vieux monument avait été conservé pour servir d'église chrétienne; elles attestent par leur style l'influence absolue de l'art byzantin dans cette région située à l'extrémité de l'Italie.

<sup>1</sup> Sur s. Castrentius et son culte en Campanie, v. Bull. 1881, p. 157.



M. Barnabei dit avoir étudié aussi ce monument; il reconnaît, qu'il est antérieur au christianisme; les peintures rentrent dans l'art grec pur, à la différence de certaines autres de la même province qui portent l'empreinte de l'art local.

M. de Rossi juge que ces peintures ne sont pas antérieures au neuvième ou au dixième siècle.

M. l'abbé Balestra parle de la célèbre abbaye de S<sup>t</sup> Anthime près Montalcino. Il communique une copie de l'inscription sculptée au dessus de la grande porte, publiée plusieurs fois mais avec des inexactitudes.

VIR BONVS IN XPO MAGNVS VIRTVTIBVS AZZO:  
 CENOBII' MONACHVS PVER HVIVS POSTQVE DECANVS:  
 ISTIVS EGREGIE FVIT AVCTOR PREVIVS AVLE:  
 ATQVE LIBENS OPERIS PORTAVIT PONDERA TANTI:  
 PROGENIE TVSCVS PORCORVM SANGVINE CRETVS:  
 PRO QVO XPICOLE CVNCTI DNM ROGITATE:  
 DET SIBI PERPETVE CVM SCIS GAVDIA VITE:  
 MARTYR ET EXIMIVS SIT CVSTOS ANTIMVS EIVS:

Luigi Antonio Paolozzi, dans les *Novelle letterarie Fiorentine* du 3 octobre 1762, l'imprima avec quelques erreurs qui n'ont pas été corrigées par l'historien siennois Pecci, car, dans son manuscrit, conservé à la bibliothèque de Sienne, on trouve la leçon de Paolozzi: il en est de même dans le livre de mgr Fr. Liverani « Il ducato e le antichità longobarde e saliche di Chiusi », publié à Sienne en 1875. Nous donnons ici la véritable leçon, avec les abréviations, mais sans les ligatures, pour faciliter l'impression <sup>1</sup>. Repetti la datait de l'année 1292: elle est certainement plus ancienne; la porte, on le voit par son style, est contemporaine de l'inscription. Quoique assez antique, cette porte

<sup>1</sup> Sur le v. 5 et l'expression *Porcorum sanguine cretus* voir ma dissertation sur la famille Porcari et sa maison à Rome, dans les *Studi e documenti di storia e diritto*, 2<sup>ème</sup> année (1881) p. 99. J. B. de R.

est cependant postérieure à l'église elle-même, car elle a été ouverte dans un mur préexistant et substituée à un portique dont on voit encore des traces. M. Balestra présenta ensuite les empreintes de trois inscriptions de cloches; l'une de cette même église de S<sup>t</sup>. Anthime, avec le nom de l'abbé Ugo et la date de 1219 et du pontificat d'Honorius III; une autre, de S<sup>t</sup> Sauveur à monte Amiata, avec les noms des fondateurs *Guido doctus et Bartolomeus Pisani* et la date 1276; la troisième, de l'église voisine de l'amphitéâtre de Padoue, avec l'inscription  
 † GREGORIVS ME FECIT.

26 mars 1882.

M. l'abbé Liell présente une belle copie, en grandeur naturelle, de la peinture qui orne le devant du tombeau des ss. Abdon et Sennen, dans le cimetière de Pontien; cette copie, exécutée avec beaucoup d'habileté, lui vaut d'unanimes éloges.

M. le professeur Kraus donne une liste d'antiquités chrétiennes conservées au musée de Marseille et d'autres qui ont été récemment découvertes à Strasbourg et à Fribourg en Brisgau; ce sont des lampes et autres petits objets, quelques-uns d'usage liturgique. Il parle aussi de peintures du X<sup>e</sup> siècle environ, représentant des scènes évangéliques, découvertes à Oberzell dans l'île de Reichenau en Suisse <sup>1</sup>; il présente quelques observations nouvelles sur le célèbre ivoire de Trèves dont il a été déjà question dans nos séances (Bull. 1880 p. 110).

M. de Rossi cite les plus anciens manuscrits illustrés de la Bible, entiers ou fragmentaires, et les rapproche des peintures de Reichenau; il dit que celles-ci rentrent dans le même cycle de types, dont les premières origines remontent au quatrième

<sup>1</sup> M. le professeur Kraus a traité savamment de ces peintures dans la *Deutsche Rundschau*, avril 1883; les scènes y sont expliquées par des inscriptions métriques, dont la teneur a été étudiée avec soin par M. le docteur Engelmann dans le *Beiblatt zur Zeitschrift für bildende Kunst*, octobre 1883, pag. 7-9, 22-24.



ou au cinquième siècle. A propos de l'ivoire de Trèves, où le peuple est représenté tout entier, avec des encensoirs à la main, assistant à une solennelle translation de reliques, il rappelle un sarcophage de S<sup>t</sup> Marc de Venise, où sont représentés des encensoirs suspendus sous des arcades; les anciens pèlerins et visiteurs des sanctuaires avaient coutume d'encenser les tombes des saints, coutume qui s'est conservée dans la liturgie, notamment aux vêpres et aux matines solennelles.

Le professeur Cavoti présente une belle collection d'aquarelles exécutées par lui d'après les peintures de diverses églises antiques de la province de Lecce et celles des laures ou grottes d'ermites. Il donne, sur ces représentations, les explications voulues.

16 avril 1882.

Le P. Bruzza présente quelques objets antiques trouvés dans les fouilles du cimetière de Domitille et employés comme signes de reconnaissance dans la fermeture des *loculi*: quelques fragments de pierres coloriées, quelques monnaies de Constance, fils de Constantin, une de Valentinien I<sup>er</sup>, une médaille de Cyzique en Mysie, une de Gordien le Pieux.

M. de Rossi fait remarquer que sur tant d'objets divers provenant des catacombes comme ceux-ci, on n'en a jamais trouvé de l'époque byzantine; les plus récents sont du commencement du cinquième siècle. Ce fait constant fournit une confirmation sans cesse renouvelée de la synthèse chronologique formulée et expliquée dans le tome III de la *Roma sotterranea* et d'après laquelle il est clair que le creusement des catacombes et leur affectation funéraire cessa dans les premières années du cinquième siècle.

M. Orazio Marucchi, secrétaire, rapporte qu'il a trouvé un hypogée jusqu'ici inconnu sous la vigne Apolloni, vers le second mille de la voie Labicane. Il présente les formes ordi-

dinaires des catacombes romaines : une partie est creusée dans un arénaire préexistant, pendant que d'autres galeries ont été exécutées exprès pour la sépulture. Les *loculi* sont de grandes dimensions, fermés avec de larges tuiles où l'on discerne de faibles traces de lettres rouges. On reconnaît aussi la voûte d'un escalier, enterré tout entier, qui devait être l'entrée principale. Ce cimetière ne peut-avoir fait partie ni de celui des ss. Pierre et Marcellin, situé au troisième mille de la même voie, sur une autre colline, ni de celui de Castulus, beaucoup plus rapproché de la ville. On pouvait donc penser que ce nouvel hypogée était un cimetière privé, dont les anciens documents n'avaient pu conserver le souvenir, ou un cimetière appartenant à quelque secte hérétique. En explorant les galeries, M. Marucchi s'aperçut qu'il avait affaire à un ancien cimetière juif. En effet, sur la chaux d'un *loculus*, on discerne un graffite qui représente le chandelier à sept branches, le loulab et le cédrat, symboles connus du culte judaïque. Ce nouveau cimetière juif de la voie Labicane est d'une haute antiquité, à en juger par les vastes proportions et par les timbres des briques, qui sont du temps des premiers Antonins; mais il a été en grande partie dépouillé et beaucoup de galeries sont remplies de terre. Un *loculus* présente la formule habituelle des épitaphes juives ΕΝΘΑΔΕ ΚΕΙΤΑΙ; sur un autre on distingue la lettre א, qui est peut être la dernière de la formule abrégée אשכנח, c'est-à-dire *Beschalom, amen (in pace amen)*. Cette découverte d'un cimetière juif, en un lieu où on n'en soupçonnait pas l'existence, est d'un grand intérêt; c'est un indice d'un centre de population israélite établi dans la partie de la ville la plus rapprochée de la voie Labicane, c'est-à-dire sur l'Esquilin ou le Viminal, comme les cimetières déjà connus de la voie Appienne et de la voie de Porto, sont en rapport avec les quartiers juifs de la porte Capène et du Transtévère, mentionnés par les anciens auteurs. M. Marucchi rappelle l'inscription païenne d'un *pomarius* de



*aggere a proseucha*, qui prouve l'existence d'une proseuque juive dans le voisinage de l'*agger* de Servius Tullius. Cette proseuque et ce nouveau cimetière supposent un centre de population juive dans les hauts quartiers de la ville. De tout cela il résulte que les juifs étaient très nombreux à Rome, sous les empereurs; cela explique la grande influence à laquelle ils parvinrent et qu'ils employèrent souvent contre les chrétiens.

M. de Rossi relève l'importance de la découverte et rappelle l'archonte des *Siburenses*, dont parle une inscription grecque de Rome; on y a vu le chef d'une synagogue de la Suburra (*Corp. inscr. Graec.* n. 6447); cette synagogue se rattacherait bien aux juifs établis sur le Viminal et à l'endroit appelé *sub aggere*.

30 avril 1882.

Le P. Bruzza, président, communique une pâte de verre où est représenté un personnage en buste, vêtu du *paludamentum*, avec le diadème sur la tête, un nimbe et un nom grec en monogramme. L'étude des monnaies byzantines montre que le diadème et le nimbe apparaissent pour la première fois sur les monnaies de Justinien, en 527 (Sabatier, I, pl. XI, 19): avant et après cette date les empereurs ont ou le diadème seul ou le casque seul; cependant le diadème et le nimbe se trouvent réunis aussi sur les monnaies de Justin II et de Sophie (565-578; Sabatier, pl. XXII, 2), de Maurice, Constantin et Sophie (582-602). En se fondant sur ces données, le P. Bruzza assigne au sixième siècle le fragment présenté par lui; il pense qu'il a fait partie d'une fibule du genre de celles que l'on voit représentées sur les monnaies d'Arcadius, Eudoxie, Léon I<sup>er</sup> et Verina. Le monogramme grec lui paraît devoir être déchiffré MAPTYPIOY; il croit y reconnaître le saint de ce nom, qui était en grande vénération à Constantinople. Ce saint mourut en 353, victime de la persécution cruelle soulevée contre les catholiques par l'empereur arien Constance: il était honoré avec son com-

pagnon Marcien; saint Jean Chrysostome éleva une église en leur honneur. La fête de ces deux martyrs, que le ménologe basilien marque au 26 octobre, étant une fête très populaire, donna lieu à quelques abus. Le diadème, qui orne la tête de Martyrius, est un insigne impérial; mais on peut admettre qu'on ait voulu honorer un martyr aussi vénéré, en lui accordant cette distinction.

M. de Rossi donne des nouvelles des fouilles qui se poursuivent dans le cimetière de S<sup>t</sup> Hippolyte, sur la voie Tiburtine (Bull. 1882, p. 9-76).

Le P. Bruzza lit un important mémoire sur certains souvenirs chrétiens trouvés dans les carrières de marbres de l'antiquité. Le premier signe de christianisme qui ait été signalé dans ces carrières, nous vient de celles de marbre jaune de la Numidie proconsulaire; c'est une inscription postérieure à Constantin, découverte par M. l'abbé Delattre. Dans d'autres galeries de ces mêmes carrières on a lu, sur deux blocs, les dates consulaires des années 107 et 150; ces dates conviennent à la période d'exploitation de ces carrières, que l'on savait remonter jusqu'à l'année 172. La galerie où se trouve l'inscription chrétienne est un travail d'une période postérieure; elle prouve qu'au quatrième siècle la carrière fut reprise après un long abandon, peut-être pour approvisionner de marbre la nouvelle capitale de l'empire, Constantinople. Le P. Bruzza communique une copie exacte de l'inscription, exécutée par M. Cagnat, envoyé en mission scientifique par le gouvernement français.

✠

OFFINVE

NTAADIO

TIMO 

α<sup>v</sup>GPNL

INRI

ιDIBVS...



On voit en tête le monogramme *decussatum*, dans un cercle, et on y lit: *officina inventa a Diotimo Aug. nostri liberto*. Le terme *officina*, à la place de *caesura*, n'entra dans l'usage qu'après le troisième siècle, en même temps qu'il se substituait, sur les timbres doliaires, au mot *figlina*. Entre *Augusti* et *nostri* on a inséré la croix monogrammatique, comme interponction. A l'avant dernière ligne, le groupe I N R I présente une singularité remarquable; ce sont les mêmes lettres que l'on grave aujourd'hui sur le titre de la croix; mais leur origine ne remonte pas au quatrième siècle. Si elles pouvaient avoir sur cette pierre la même signification qu'elles ont sur nos croix, elles représenteraient une invocation adressée au Christ, tout-à-fait à sa place dans une inscription relative à un travail pénible et dangereux. Le P. Bruzza parle ensuite des martyrs d'Afrique qui furent condamnés *ad metalla*; saint Cyprien en mentionne un groupe, comme *commorantes apud metallum Siguense*, carrière voisine de l'ancienne *Sigus*, actuellement *Aïn-el-Trab* en Mauritanie. C'est là, croyait-on, que se trouvaient les carrières de marbre jaune; mais en réalité celles-ci étaient à Simittu, à plus de 130 kilomètres de *Sigus*; ce sont donc deux exploitations toutes différentes. Dans l'éloge que Cyprien fait des martyrs de *Sigus*, il faut relever une belle expression: d'après le saint évêque de Carthage, la nature de ces mines était changée; autrefois on en tirait de l'or et de l'argent, maintenant on y portait ces métaux précieux. C'est une allusion aux confesseurs qui s'y trouvaient employés: elle prouve que le *metallum* de *Sigus* était, non point une carrière de marbre, mais une mine de métaux précieux.

14 mai 1882.

Le P. Bruzza communique un dessin d'un monument romain, transformé en autel vers le VI<sup>e</sup> ou le VII<sup>e</sup> siècle, sur lequel furent sculptés les symboles des quatre évangélistes.

Le professeur Cavoti présente un album d'aquarelles représentant les peintures de l'église de Galatina, près Lecce; on y voit figurée la légende apocryphe de la mort de la S<sup>te</sup> Vierge.

M. Orazio Marucchi, secrétaire, présente le calque d'une intéressante épitaphe grecque d'un catéchumène, trouvée par lui près de la voie Tiburtine:

KITE BIKTOP KATHXOY.ΜΕΝΟC  
ΑΙΤΩΝ ΕΙΚΟCΙ ΠΑΡΘΕΝΟC  
ΔΟΥΛΟC ΤΟΥ ΚΥΡΙΟΥ ΕΙΗCΟΥ Χ

Elle a été publiée et commentée par M. Marucchi lui-même dans la revue *Gli studi in Italia*, VI<sup>e</sup> année t. II, fasc. 2.

Le P. Bruzza communique deux copies d'inscriptions, que lui a envoyées M. l'abbé Delattre. Ces inscriptions ont été trouvées à Carthage:

FELIX  
IN PACE  
SPIRITV  
TVO IN BO  
NV

A Χ (ω)  
DEVA(bet)  
FID(elis)  
IN PA(ce)

Il faut remarquer dans la première l'acclamation *spiritu tuo in bonu*, dont on a des exemples dans l'épigraphie des catacombes de Rome, mais pas dans celle de l'Afrique.

O. MARUCCHI, secrétaire.



## EXPLICATION DES PLANCHES

Pl. I. Inscription historique de l'église de S<sup>t</sup> Hippolyte, dans le cimetière de ce saint; expliquée p. 63-68.

Les autres planches, n'ayant pas de rapport avec les sujets traités dans ce double fascicule, seront réunies dans les deux suivants.

## Table du fascicule I-II.

|                                                                                                              |        |
|--------------------------------------------------------------------------------------------------------------|--------|
| <i>Eloge anonyme d'un pape dans le recueil épigraphique<br/>du manuscrit de Pétersbourg.....</i>             | pag. 5 |
| § I. <i>Eloge d'un pape anonyme dans le manuscrit<br/>de Corbie, maintenant à Pétersbourg.....</i>           | » 7    |
| § II. <i>Examen philologique et épigraphique de l'éloge<br/>en question.....</i>                             | » 13   |
| § III. <i>L'épithaphe peut-elle convenir au pape Martin I? .....</i>                                         | » 24   |
| § IV. <i>Autres systèmes qui doivent être écartés.....</i>                                                   | » 30   |
| § V. <i>L'éloge peut-il convenir à Félix II?.....</i>                                                        | » 34   |
| § VI. <i>L'éloge convient-il au pape Libère?.....</i>                                                        | » 37   |
| § VII. <i>Rapports de l'épithaphe avec les documents sur<br/>la chute imputée à Libère.....</i>              | » 49   |
| <i>Inscription historique du temps du pape Damase, dans<br/>le cimetière de S<sup>t</sup> Hippolyte.....</i> | » 63   |
| <i>A la mémoire du P. Luigi Bruzza, président de la<br/>Société d'archéologie chrétienne.....</i>            | » 69   |
| <i>Séances de la société d'archéologie chrétienne de Rome.</i>                                               | » 75   |





## CONFÉRENCES DE LA SOCIÉTÉ D'ARCHÉOLOGIE CHRÉTIENNE À ROME

~~~~~  
(VIII^e année)

17 décembre 1882.

Le p. Bruzza, président, lit le discours d'ouverture de cette huitième année de nos conférences. Il a pris pour sujet une importante inscription grecque, remarquée par lui dans la vigne Silenzi, hors la porte Cavalleggeri; cette inscription fut dédiée par les Tauroménitains à une Iallia Bassia, de la noble famille des Iallii Bassi, inconnue jusqu'à ces derniers temps, et dont on a trouvé des monuments chrétiens dans le cimetière de Calliste (Bull. 1865, p. 78); ces monuments appartenaient probablement aux parents ou aux ancêtres de la Iallia Bassia qui fut honorée par les citoyens de Taormine. (Ce discours de notre regretté président est le dernier de ces travaux qui ait été imprimé; il a paru dans le *Bull. arch. com.* de Rome, année 1883, p. 137-143).

Don Gennaro Galante présente un rapport sur une découverte faite par lui dans les catacombes de saint Janvier, à Naples. Dans la plus grande des petites basiliques souterraines de ce cimetière, il a reconnu, au haut des murs, une large zone peinte, avec des restes de lettres également peintes et des numéros disposés en série successive. Malheureusement il ne reste presque rien de cette décoration, mais ce qui subsiste a suffi pour qu'il ait pu reconnaître qu'on avait exécuté en cet

endroit les portraits des quatorze premiers évêques de Naples, rangés dans l'ordre chronologique. Le style semble être celui du cinquième siècle; il ressemble à celui de la première série des portraits des papes, dans la basilique de Saint-Paul.

Ce qu'on sait des évêques de Naples provient de Jean diacre, qui composa le livre pontifical napolitain, vers le milieu du neuvième siècle. Don Galante examine avec soin les différentes parties de ce document précieux et émet l'opinion que l'original en est peut-être le manuscrit conservé à la Vaticane. Il reconnaît, dans la série des portraits peints dans les catacombes, la source monumentale à laquelle le compilateur emprunta ses renseignements sur la succession des évêques et la durée de leur administration.

Cette même série de portraits fut reproduite dans l'ancienne cathédrale de Naples, appelée la *Stephania*, quand l'évêque Jean IV le Scribe y transporta les corps des saints ses prédécesseurs, tirés des cimetières suburbains. D. Galante a remarqué que ces antiques peintures ont subi des retouches: à ce propos, il montre un calque du portrait de s. Agrippinus, qui a été évidemment ajouté après coup. Une série semblable doit se trouver dans les catacombes de s. Gaudiosus; elle y a été vue par Bianchini.

En terminant, il présente le calque d'une inscription, découverte récemment par lui dans la cathédrale, et relative à l'évêque de Naples saint Maxime: MAXIMVS · EPISCOPVS · QVI · ET · CONFESSOR X̄. Ce saint évêque, contemporain du pape Libère, fut condamné à l'exil par l'empereur Constance; il y mourut, confesseur de la foi; son corps, rapporté à Naples, fut déposé dans le cimetière de s. Fortunatus et transféré par Jean IV à la *Stephania*, avec les autres. Il faut qu'on ait transporté alors, en même temps que les reliques des évêques, leurs épitaphes et leurs sarcophages; tout fut plus tard bouleversé, quand, au temps des rois angevins, on construisit la

cathédrale actuelle. C'est dans un des autels de celle-ci que l'on a trouvé l'inscription.

M. de Rossi relève les belles découvertes de don Galante et en montre l'importance. Il dit que le catalogue des évêques de Naples est très ancien, que le premier nom de cette série porte en lui-même une empreinte d'authenticité. *Asprenas*, en effet, est un *cognomen* de la gens Nonia et plus tard de la gens Calpurnia; il fut employé sous la république et au commencement de l'empire (*C. I. L.* I p. 474; VI n. 1370, 1371; *Eph. epigr.* III p. 14; Waddington, *Explic. des inscr. de l'Asie mineure*, etc. III p. 385), puis tomba en désuétude. Si le catalogue avait été imaginé à plaisir pendant le cinquième siècle, on n'aurait pas songé à un nom depuis longtemps hors d'usage. Il est même remarquable que les transpositeurs du catalogue ne savaient plus comment l'écrire et le décliner. Ils en ont fait le nom indéclinable *Aspren* (Capasso, *Mon. hist. Neap.* I p. 156, 222, 351; Mazochi *De ss. eccl. Neap. episc. cultu*, p. 191). Déjà, dans une inscription de bonne époque, on trouve *Asprenans* pour *Asprenas* (*C. I. L.* VI, 1370). M. de Rossi ajoute que la tradition ou l'opinion qui rattache à l'apôtre Pierre la fondation des églises situées le long de la voie Appienne, de Pouzzoles à Rome, est exprimée dans l'ancien apocryphe grec, où est raconté le voyage de saint Paul de Pouzzoles à Baïes, Gaète, Terracine, *Tres Tabernae*, *Forum Appii*, *Vicus Serapidis* (*Βιχουσάραπι*), Rome. Paul rencontre en plusieurs endroits des missionnaires ordonnés par l'apôtre Pierre (Tischendorf, *Acta apost. apocrypha*, p. 5, 6).

7 janvier 1883.

Mgr Jänig présente un devant de sarcophage chrétien, orné de reliefs grossiers, du style du quatrième siècle, trouvé dans une maison près de la rue de Marforio. On y voit le sacrifice

d'Abraham ; une particularité assez rare, c'est qu'Isaac y est représenté en deux attitude différentes, avec le fagot sur les épaules et près de l'autel du sacrifice. On voit encore, sur ce fragment, une figure orante, symbole de la défunte. Ce marbre a servi, vers le XV^e siècle, à couvrir une autre tombe, car on y distingue, sur l'autre face, un buste d'homme, tracé en creux et entouré d'une inscription en caractères dits semigothiques.

En examinant ce marbre avec attention, M. de Rossi y découvre des traces de ce genre d'ornement à noeuds que l'on appelle en France *entrelacs*, très fréquent sur les *plutei* et transennes servant à clore le *presbyterium* des églises, au VIII^e et au IX^e siècle. Ainsi, ce monument a passé par trois usages différents. Au quatrième siècle, c'était un sarcophage dans un cimetière chrétien ; vers le VIII^e ou le IX^e siècle, une balustrade dans une église ; enfin, vers le commencement du XV^e siècle, une pierre sépulcrale, dans le pavé d'une église ou d'un cloître.

M. Frothingham présente une photographie du font baptismal conservé dans l'église de Grotta Ferrata, monument d'une certaine importance pour l'histoire de l'art chrétien. Cette vasque, en forme de *puteal*, avec ses rebords inclinés en dedans et un orifice circulaire fermé par un couvercle mobile, est orné de bas-reliefs qui représentent les flots de la mer avec des poissons de formes diverses, des scènes de pêche, des pêcheurs assis sur des rochers en différentes attitudes. M. Frothingham fait remarquer le symbolisme de la mer et des poissons relativement au baptême ; il juge cette sculpture postérieure à l'art chrétien primitif, mais antérieure au XI^e siècle, époque à laquelle la rapportent quelques archéologues. Ceci résulte non seulement du style, mais du sujet lui-même, car, dans la décoration de ces monuments, on reproduisait, au XI^e siècle, des scènes du cycle biblique, comme celles que nous voyons, par exemple,

dans le baptistère de Vérone et dans celui de s. Frediano de Lucques.

M. Orazio Marucchi, secrétaire, présente le calque d'un fragment d'inscription, trouvé il y a déjà longtemps, dans les fouilles de l'ancienne basilique de Saint-Agapit, près Palestrina (ce fragment porte le numéro 2 dans la planche annexée au mémoire de Scognamiglio sur la basilique primitive de Saint-Agapit); on n'en avait pas, jusqu'ici, donné d'interprétation. La paléographie est du IX^e siècle; le texte comprenait un catalogue de saints dans l'ordre de leurs fêtes; c'était une *notitia nataliciorum Sanctorum*, comme celles que l'on voit encore dans le vestibule de s. Silvestro in Capite. Les fêtes marquées ici vont du 25 mars au 20 septembre; on y trouve entre autres celle de saint Agapit, martyr, patron de la ville de Palestrina, et celle de saint Agapit pape. A propos de cette dernière, M. Marucchi conjecture que la mémoire du pape Agapit était fêtée d'une manière spéciale dans l'église de Préneste, parce que, faisant partie de la famille des Gordiens, il devait avoir quelque lien de parenté avec la célèbre maison des Anicii, originaire de cette localité. Il fait remarquer, en terminant, que ce fragment appartenait à la même inscription, qu'un autre publié et commenté par lui les années précédentes, où il avait reconnu une mention de l'empereur Constantin comme fondateur de la basilique, et un souvenir de la consécration célébrée par l'évêque du lieu après les grandes restaurations dont elle fut l'objet sous Léon III. Ce prélat avait joint à l'inscription commémorative de cette restauration la *notitia nataliciorum* des saints en l'honneur desquels l'église de Préneste célébrait, au IX^e siècle, une solennité spéciale.

M. de Rossi remercie publiquement M. G. Gatti pour le catalogue de ses oeuvres, compilé par lui avec le plus grand soin et inséré dans l'album des souscripteurs à la médaille qui lui a été offerte récemment. Il ajoute en souriant qu'il man-

que à ce catalogue une dissertation dont ont parlé certains journaux, en faisant l'éloge du regretté duc Michelangelo Caetani. Le sujet en aurait été la prétendue inscription de *s. Cucufinus*. En réalité, cette dissertation n'a jamais existé sous aucune forme, ni publique, ni privée; c'est une plaisanterie du défunt, ami de M. de Rossi, qui a donné lieu à cette légende. M. de Rossi, présente à la société une mince plaque de marbre portant l'inscription **CVCVFINVS IN PACE**, d'une paléographie étudiée et même étrange en certaines parties; au dessous, on voit une petite branche de palmier. Il raconte comment cette inscription avait été fabriquée par le duc Caetani, avec un art et une adresse subtiles, en vue de la faire passer pour une trouvaille récente; mais ce fut sans succès, et M. de Rossi ne fut point victime de ce tour ingénieux; à plus forte raison n'écrivit-il rien sur cette petite inscription qui, eût-elle été antique, n'aurait eu droit à aucun commentaire, car elle est du type le plus commun dans l'épigraphie funéraire chrétienne, d'un type qui n'est nullement spécial aux inscriptions des martyrs.

14 janvier 1883.

M. Frothingham communique un renseignement important, qu'il a découvert relativement à un monument de l'ancienne basilique vaticane. Il s'agit de l'arc triomphal, où se lisait la grande inscription dédicatoire de Constantin:

**QVOD DVCE TE MVNDVS SVRREXIT IN ASTRA TRIVMPHANS
HANC CONSTANTINVS VICTOR TIBI CONDIDIT AVLAM**

Il dit que, si l'on pouvait conjecturer que cette inscription était placée au dessous d'une mosaïque, on n'en avait cependant, jusqu'ici, aucune preuve directe. C'est cette preuve positive qu'il a trouvée dans le livre *De concilio* du cardinal Jacobacci, imprimé en 1538. Voici le texte (dernière page): « . . . *cum adhuc temporibus nostris fuerit in ecclesia sancti Petri in*

frontispitio maioris arcus ante altare Constantinus in musivo depictus, literis aureis ostendens Salvatori et beato Petro apostolo ecclesiam ipsam a se aedificatam, videlicet ecclesiam sancti Petri ». Ainsi, sur la mosaïque de l'arc triomphal, on voyait l'empereur Constantin, présenté au Sauveur par saint Pierre ¹.

M. de Rossi fait l'éloge de cette belle découverte et y joint quelques observations sur l'inscription. Muratori doutait qu'elle fût antique; mais M. Piper a montré qu'elle était contemporaine de Constantin ². Et vraiment on ne saurait admettre qu'elle ait été placée après le temps de cet empereur, car les inscriptions dédicatoires analogues qui figurent dans les basiliques romaines ont été exécutées par ordre de ceux qui y firent faire des travaux; il en est ainsi, par exemple, de celles d'Honorius et de Placidie sur l'arc triomphal de la basilique de Saint-Paul. M. Piper croit que l'apostrophe *quod duce te* est adressée au Christ. Elle pourrait l'être aussi à saint Pierre. Prudence, en effet, semble paraphraser l'inscription constantinienne dans le début de son hymne à saint Laurent: *Antiqua fanorum parens — Iam Roma Christo dedita — Laurentio victrix DUCE — Ritum triumphas barbarum*. Mais comme dans la mosaïque l'image du Christ occupait le milieu, le *duce te* peut se rapporter au Sauveur du monde.

Le prof. Barnabei reprend la question traitée par M. le prof. Ascoli au congrès des orientalistes, à Florence, en 1878, où le savant professeur de l'académie de Milan a démontré qu'on avait eu tort de prétendre que les monuments lapidaires juifs font défaut du quatrième siècle au onzième. Il rappelle que les inscriptions médiévales juives de Venosa et de Lavello appartiennent aux années 810-846 et que les inscriptions peintes

¹ Cette belle découverte a été exposée par M. le prof. Frothingham dans la *Revue Arch.* Janv. Février 1883 p. 68-72. G. B. de R.

² Piper, *Zwei Inschriften Constantins des Grossen* p. 43 (dans les *Theologische Studien* de Gotha, 1874).

ou gravées sur le stuc dans les catacombes juives de Venosa viennent, pour la date, immédiatement après celles des cimetières juifs de Rome, ce qui permet de constater que la série des monuments israélites ne présente aucune interruption. Il ajoute, à propos de l'hypogée juif de Venosa, que jusqu'à ces derniers temps on croyait qu'il n'en restait rien, en dehors des manuscrits de MM. de Angelis et Smith et du rapport du comm. d'Aloe, documents conservés aux archives du musée national de Naples; on a, en effet, répété plusieurs fois que ces catacombes avaient été entièrement détruites quelques années après la visite qu'y fit M. Hirschfeld. Mais heureusement le dégât n'est pas aussi complet qu'on l'avait dit au professeur Ascoli: M. Barnabei a visité l'hypogée en compagnie de M. Lenormant; on y voit encore presque toutes les inscriptions grecques, latines et hébraïques qui sont reproduites les unes dans le tome IX du *Corpus*, les autres dans le livre de M. Ascoli: *Iscrizioni inedite o mal note greche, latine, ebraiche di sepolcri giudaici del Napoletano* (Loescher 1880) ¹.

M. Stevenson présente une lampe chrétienne en terre cuite avec le monogramme χ ; elle provient du musée chrétien de l'hospice allemand. Cette lampe a ceci de particulier qu'on y voit un petit disque uni à l'anse; M. Stevenson prouve par divers exemples que cette disposition est imitée des lampes de bronze, dont le dossier était souvent orné du monogramme du Christ.

M. de Rossi présente un verre précieux trouvé dernièrement dans le cimetière des ss. Pierre et Marcellin; on y voit représenté le temple de Jerusalem (v. le *Bull.* 1882, pl. VII, p. 137-158; et la reproduction en chromolithographie dans les *Archives de l'Orient Latin* t. II, 2, 1883 p. 439-455).

¹ Dans la *Civiltà Cattolica* de mars 1883, p. 786 et suiv., le P. Garrucci a reproduit et commenté une partie de ces inscriptions, d'après les copies mentionnées ci-dessus.

11 février 1883.

M. le prof. Kondakoff rend compte de son récent voyage au mont Sinaï et présente quelques photographies de ce lieu célèbre, du monastère grec de Sainte-Catherine et de sa basilique du sixième siècle. La mosaïque absidale a été entièrement restaurée dans les temps modernes, mais celles des médaillons placés à l'intérieur de la coupole sont antiques et probablement du septième siècle; elles représentent les apôtres et les prophètes. A propos de ces mosaïques, M. Kondakoff fait quelques remarques sur le type de Moïse dans l'ancien art byzantin; on le représente parfois jeune et imberbe, sans doute par allusion à sa mort mystérieuse; une reproduction de ce type paraît fournie par un monument romain. L'orateur présente alors la photographie d'une mosaïque du mausolée de Sainte-Costance, où l'on voit le Sauveur assis et un personnage imberbe incliné devant lui, dans l'attitude de quelqu'un qui reçoit un objet. On avait cru jusqu'ici que ce groupe représentait un apôtre recevant la loi du Christ. Mais M. Kondakoff ayant remarqué que le Sauveur n'a pas ici les traits de la jeunesse, il croit qu'il faut voir dans cette figure une représentation de la Divinité, et que le personnage incliné est Moïse recevant les tables de la loi. Au fond du tableau on voit dix palmiers qui peuvent symboliser les dix préceptes de la loi et le mont Sinaï.

M. de Rossi approuve cette ingénieuse explication et ajoute qu'elle s'accorde bien avec le parallélisme fourni par la mosaïque qui forme, dans la même église, le pendant de celle-ci et représente le Sauveur donnant la loi à saint Pierre: ainsi ces deux scènes figureraient la promulgation de l'ancienne loi et de la nouvelle. Il dit de plus que d'après le manuscrit d'Ugonio reconnu par lui à la bibliothèque de Ferrare, la figure du Sauveur, dans la mosaïque étudiée par M. Kondakoff était accom-

pagné de chœurs d'anges et représentait ainsi la majesté divine entourée du cortège céleste. Ceci s'accorde très bien avec la doctrine des plus anciens Pères qui attribuaient au Verbe les *théophanies* de l'ancien Testament.

M. le prof. Barnabei présente le dessin d'un plat en verre récemment découvert dans les fouilles de *Concordia Sagittaria* près Porto Gruaro. On y voit, en creux, la scène de Daniel au milieu des lions; le style peut convenir au cinquième siècle. A ce propos M. Barnabei donne quelques indications sur l'ancienne colonie de Concordia et rappelle le cimetière de soldats chrétiens qui a été trouvé en cet endroit; c'est de là peut-être que provient le plat dont il vient de parler.

M. Müntz envoie de Paris la communication suivante:

« À diverses reprises j'ai été amené à m'occuper de la décoration du mausolée de sainte Constance, monument vraiment unique de la transition de l'art des catacombes à l'art des basiliques. Un membre de la Société d'archéologie chrétienne, M. Armellini, a pu, en s'aidant du texte d'Ugonio, que j'avais copié à Ferrare, retrouver sous le badigeon qui recouvre les niches du portique intérieur quelques traces des mosaïques primitives, des chrismes et des étoiles. Mon illustre maître, M. le commandeur de Rossi, m'annonce d'autre part, qu'en soumettant le manuscrit de Ferrare à un examen approfondi, il y a déchiffré certains passages dont le sens m'avait embarrassé. Ainsi, grâce à des efforts multiples, l'histoire de cet insigne et vénérable monument du IV^e siècle va s'élucidant et se complétant de jour en jour.

Il suffit, en pareille matière, que l'attention soit éveillée sur un point pour que le hasard, *l'ἀγαθή τύχη*, se mette de la partie et qu'une sorte de lien mystique s'établisse entre le chercheur et l'objet cherché. Il y a quelque temps, en examinant à Paris, chez mon ami le baron Henri de Geymüller, le savant historien de la nouvelle basilique Vaticane, sa précieuse

collection de dessins d'architecture originaux et de calques, j'y remarquai un croquis, de dimensions considérables, sinon fort détaillé, dans lequel je reconnus immédiatement une coupe de sainte Constance. Le croquis, s'il ne nous apprend rien de particulier sur la disposition générale des mosaïques, nous fournit par contre une indication que je crois inédite et qui a son prix. Je serais heureux si les membres de la Société d'archéologie chrétienne, aux travaux de laquelle il m'a été donné d'assister dès le début, me permettaient de leur offrir la primeur de cette trouvaille.

On sait que, dans la voûte annulaire du mausolée, vers le fond, est pratiquée une sorte de coupole, d'une forme bizarre et dont la destination n'a jusqu'ici pu être réellement établie. Ugonio, dans le manuscrit cité plus haut, donne la description suivante des mosaïques qui, de son temps, ornaient cette partie du sanctuaire : *Qui locus variis musivis figuris erat ornatus, quae partim deciderunt, partim vix apparent. In facie supra sepulcrum videntur quidam sedentes, qua fere specie sunt ad Sanctam Pudentianam in abside majore, et sine dubio hic erat Salvator, quantum opinari possum... Supra hos sedentes ornatus est quidam ex frondibus contextus, inter ceu candelabra quaedam. E regione... similes quaedam figurae sedentes. Et duae in angulis oblongae mulieres alba veste stantes. Circum et in sublimi omnia exoleverunt et corruerunt.*

Le croquis de M. de Geymüller contient un détail omis par Ugonio : dans la partie gauche de cette espèce de coupole, devant un édifice aux formes imposantes, au milieu de vases ou d'urnes, se tient un agneau nimbé, qui semble lever légèrement un des ses pieds. L'artiste du XVI^e siècle lui a donné des cornes, ce qui le fait ressembler à une génisse, mais c'est là évidemment une erreur.

L'explication de cette scène ne laisse pas que d'embarrasser. Sans vouloir ici donner une solution définitive, je ferai remar-

quer son analogie avec quelques uns des basreliefs du sarcophage de Junius Bassus. On sait que, dans ce dernier, l'agneau divin frappe le rocher, multiplie les pains, ressuscite Lazare. N'aurions nous pas affaire, à Sainte-Constance, à une représentation du même genre: l'agneau changeant en vin, aux noces de Cana, l'eau contenue dans les urnes? »

25 février 1883.

M. le prof. Cosimo Stornaiolo parle de la pénurie des documents historiques sur l'antique église napolitaine, à propos de deux de ses évêques, du huitième siècle, dont il a existé jusqu'en 1700 des monuments cités par Chiarello et Caracciolo, et disparus depuis. Il présente deux dessins figurant leurs portraits, trouvés dans l'histoire de Tutini, qui se conserve en manuscrit à la bibliothèque Brancacciana, à Naples. Il y ajoute un texte rapporté par le même auteur, d'après le livre *Ortus et vita sanctorum Casinensium* de Pierre diacre, où se trouve un court récit de la vie de l'évêque Julien, entièrement inconnue jusqu'ici. Cette découverte a son importance en ce qu'elle comble une lacune dans l'histoire ecclésiastique de Naples.

Le docteur Dressel présente une lampe en terre cuite où l'on distingue, à la partie supérieure, les lettres A, T, N, O, C disposées en cercle; il compare cette lampe à une autre semblable qu'il a montrée à l'une de nos séances de l'an dernier, et sur laquelle il lut le nom ANTONIOC; elle lui parut provenir du sanctuaire de l'ermite égyptien. Celle-ci appartient à la même classe que les lampes alexandrines; l'O y est lié avec une autre lettre qui semble être un Y: à la partie inférieure on discerne un autre nom peint en noir, dont il reste les sillabes *του ... γιον ... αθα ...*: il faut lire *τοῦ ἁγίου Ἀθα-ρασίου*. M. Dressel conclut que ces lampes, comme les autres où on lit le nom ANTONIOC, doivent se rapporter plutôt au sanctuaire du fameux évêque d'Alexandrie.

M. de Rossi rappelle que ces lampes alexandrines ont ceci de particulier qu'elles présentent le nom du saint à la mémoire duquel elles étaient dédiées; il parle de l'usage où étaient les anciens pèlerins de les allumer pendant qu'ils faisaient leurs prières et de les conserver comme souvenir de leurs pieuses visites. Il ajoute que, quand ces lampes étaient fabriquées pour un sanctuaire spécial, on y imprimait le nom du saint et que, quand elles étaient employées en un autre lieu, le pèlerin y écrivait en noir le nom du saint au tombeau duquel il les avait allumées. Il en conclut que la répétition du nom de saint Athanase, sur la lampe de M. Dressel, lui semblerait extraordinaire.

Dom Gregorio Palmieri, bénédictin, communique un document trouvé par lui dans les archives secrètes du Vatican, relativement à la grande mosaïque absidale de Saint-Paul. Après une énumération rapide des mosaïques de ce célèbre sanctuaire et de leurs dates, il rappelle que celle de l'abside fut exécutée au XIII^e siècle, sous le pontificat d'Honorius III; jusqu'ici on ne savait à quels artistes et à quelle école on devait en faire honneur. Or, dom Palmieri a trouvé dans le regeste d'Honorius III une lettre au doge de Venise, du 23 janvier 1218, par laquelle on demande deux autres artistes de cette ville pour terminer la mosaïque commencée par un de leurs compatriotes. Elle doit donc être attribuée à l'école byzantine alors florissante à Venise; les artistes romains de ce temps-là n'étaient point capables d'exécuter une œuvre aussi grandiose. (Le document de dom Palmieri a été publié dans la *Cronachetta* de M. Armellini, Décembre 1883).

M. de Rossi fait observer que les marbriers romains des écoles qu'il a classifiées semblent avoir restreint leur activité à la petite mosaïque, comme celle qui servait à décorer les balustrades, les ambons, les cloîtres, et n'avoir point eu l'expérience des grandes compositions.

M. Stevenson parle de la décoration des murs du mausolée de Sainte-Constance; en prenant comme point de départ la communication de M. Müntz, qui a été lue dans la séance précédente. M. Müntz, dans un article de la *Revue archéologique* où il s'est occupé des mosaïques de la coupole, partiellement dessinées dans un manuscrit de Venise du XV^e siècle, avait jugé probable qu'un autre dessin du même manuscrit se rapportât à décoration des murs au dessous de la coupole. Ces murs auraient été jadis incrustés de marbres disposés de manière à former une riche décoration architectonique, du genre appelé *opus sectile marmoreum*, dont on connaît d'autres exemples. M. Stevenson considère cela non seulement comme probable, mais comme certain; il a en effet comparé le dessin en question avec la coupe du mausolée, dessinée dans le manuscrit, et constaté que celle-ci présente, en très petites proportions, les mêmes ornements que reproduit le dessin. Les murs de la basilique esquiline, construite en 317 par Junius Bassus étaient couverts d'une décoration de marbres tout-à-fait semblable à celle que représente le manuscrit de Venise; et la ressemblance n'est pas seulement dans la disposition architectonique; elle s'étend à de nombreux détails. Cependant M. Stevenson ne modifie pas son opinion sur le mausolée de Sainte-Constance: mais il pense que la ressemblance s'explique par l'âge à peu près contemporain des deux édifices et aussi par une certaine tradition artistique que l'on reconnaît en comparant l'*opus sectile* des murs du Panthéon et de la salle antique transformée en église des SS. Côme et Damien, sous Félix IV; ces deux décorations, au jugement de M. Lanciani, sont du temps de Septime Sévère. Le nouveau dessin produit par M. Müntz complète, aux yeux de M. Stevenson, la démonstration de sa thèse, car on y voit en perspective une partie des murs du mausolée, décorés exactement comme dans le manuscrit de Venise. On peut donc considérer comme fixée la nature des décorations qui revê-

taient les murs au dessous de la coupole, dans ce célèbre monument.

Le même M. Stevenson, revenant sur la catégorie spéciale de lampes chrétiennes en terre cuite qui sont ornées d'un disque sur le manche, dit qu'il peut en signaler d'autres exemples importants. On sait que certaines lampes étaient ornées, sur leur pourtour, des têtes des douze apôtres. Il y a, au musée Kircher, un disque où sont figurées ces têtes avec la croix monogrammatique au centre; on pouvait croire que c'était la surface supérieure d'une lampe; mais, on l'examinant de près, M. Stevenson a reconnu que c'est un disque du genre de ceux dont il avait été question à la dernière séance. Le fragment publié par Boldetti, où l'on voit les têtes des apôtres avec une palme au milieu, est d'une forme si ronde que ce doit être un autre disque ornemental de la même catégorie.

M. de Rossi rend compte de la continuation des fouilles dans le cimetière de Saint-Hippolyte, sur la voie Tiburtine.

Dans la crypte découverte l'an dernier, au niveau du sol antique, on a reconnu les restes de l'autel, en briques, au milieu des degrés du *bema*; c'est un petit pilier, où l'on voit la trace du *loculus* carré destiné aux reliques. Ce ne peut être l'autel primitif décrit par Prudence; il date probablement du temps du pape Vigile, qui fit exécuter ici de grandes restaurations, après les ravages commis par les Goths. Il est possible que ce pape ait recueilli quelque partie des cendres du martyr, dans le sarcophage brisé par les dévastateurs, et l'ait placée dans le support du nouvel autel.

M. de Rossi ajoute que parmi les nombreuses inscriptions trouvées l'an dernier dans cette crypte, il y en avait une qui mentionnait un prêtre du titre de Praxède; de cette inscription et d'autres arguments il avait conclu que le cimetière d'Hippolyte dépendait de ce titre. Or on vient de découvrir l'építaphe d'un prêtre du titre de Pudentielle, voisin de celui de Praxède

et en rapports étroits avec lui. Il semble que le cimetière d'Hippolyte se rattache à ces deux églises à la fois. Les chrétiens qui habitaient sur l'Esquilin faisaient un usage spécial de ce cimetière: on en a une nouvelle preuve dans une inscription qui vient d'y être découverte, et que M. de Rossi a restituée: elle mentionne un *fullo de macello*, c'est-à-dire du célèbre *macellum Liviae* dans le *forum Esquilinum*.

11 mars 1883.

M. Le Blant, directeur de l'école française de Rome, présente la photographie d'un sarcophage chrétien du VI^e ou VII^e siècle, sur lequel il fait la communication suivante.

« Il n'est pas, sur les sarcophages chrétiens de l'Italie et de la Gaule, de sujet plus fréquemment reproduit que l'image du Christ debout et enseignant, au milieu de ses douze apôtres. Les sculpteurs de notre pays qui ont figuré ce tableau l'ont souvent divisé en sept compartiments séparés par des colonnettes; le Christ occupe seul celui du centre, tandis que les apôtres sont groupés deux par deux dans les six autres. Ainsi en est-il, parmi plusieurs monuments de l'espèce, pour un sarcophage du VI^e ou du VII^e siècle servant d'autel dans la cathédrale de Clermont. Si barbare que soit l'exécution de ce marbre et de ses similaires, les artistes des âges suivants n'ont pas dédaigné de les prendre pour modèles; j'en trouve la preuve dans un ouvrage du XI^e siècle, conservé dans une église des bords du Rhin et qui reproduit visiblement le type dont je viens de parler. C'est un bas relief de pierre, représentant six apôtres groupés deux par deux dans trois arcades, que supportent des colonnettes. Plusieurs de ces personnages font, en regardant leur compagnon, un geste vers la gauche, c'est à dire vers la partie où, sur les sarcophages, est placée l'image du Christ. C'est là un trait de ressemblance frappante avec les tombes que j'ai citées, et l'on ne

saurait douter, que cette pierre, bien que très supérieure en dimension, ne reproduise néanmoins trois compartiments de la partie droite d'un sarcophage mérovingien. Les noms des apôtres se lisent au dessus de leurs têtes; ce sont, en commençant par la gauche, PETRVS et IOANNES, BARTOLOMEVS et IACOBVS, SIMON et IVDAS. Cette distribution même mérite d'appeler notre attention. Les archéologues d'aujourd'hui ont dû s'appliquer à démontrer que, sur les bas reliefs funéraires, représentant ainsi le Christ debout entre les apôtres, celui qui est placé à sa gauche, c'est à dire à la droite du spectateur, n'est autre que S^t Pierre. La croix gemmée que porte dans ces scènes le Prince de l'Eglise, le *volumen* de la LEX qui lui est remise par le Seigneur n'auraient point paru, aux yeux de tous, le caractériser assez nettement, si un marbre de Ravenne ne nous le faisait voir, à la même place, désigné de même et portant de plus les clefs symboliques. Le bas relief du Rhin nous montre qu'au XI^e siècle, il n'y avait point de doute sur le personnage ainsi représenté en tête du groupe de droite. C'était bien, pensait-on, saint Pierre désigné à la fois, dans notre sculpture, par l'inscription de son nom et par les clefs du ciel.

Cette brève communication que l'on a bien voulu m'engager à vous soumettre, demeurera nécessairement incomplète. Eloigné de mes notes, je ne puis, en effet, qu'indiquer très sommairement, pour la région du Rhin, d'autres exemples de l'imitation des types antiques par les artistes du moyen âge. Je rappellerai en passant que l'architecte de la célèbre abbaye de Lorsch a suivi les modèles romains et qu'au XI^e siècle, c'est à dire au temps même où fut exécuté notre bas relief, Bernard, évêque d'Hildesheim, fit élever une colonne de bronze reproduisant en miniature, par l'enroulement de ses bas reliefs, la colonne Trajane et Antonine ».

M. le prof. Gatti présente le calque d'une inscription du XII^e siècle, très connue et publiée plusieurs fois, mais dont

on n'avait pas jusqu'ici donné une interprétation exacte. Elle se trouve sur la tour dite *della Marana*, près de l'emplacement de l'ancienne porte Metronia; elle rappelle les réparations faites à cette partie des murs de Rome, par le sénat romain, en 1157.

M. Gatti fait remarquer que c'est sur cette pierre que l'on voit pour la première fois réapparaître l'antique formule S · P · Q · R ·, qui fut remise en vigueur en 1144, en même temps que l'ancien ordre sénatorial. Les neuf sénateurs dont il a relevé les noms avec soin, ne représentent pas le sénat tout entier, dans l'état où il avait été reconstitué 13 ans auparavant; on doit y voir les *senatores consilarii*, ceux à qui était délégué plus spécialement le pouvoir exécutif et qui étaient ordinairement au nombre de neuf. Il ajoute que, dans la première ligne, on avait cru que quelques mots avaient été effacés sur la pierre entre les lettres R et S^{AGL}, que l'on voit aux deux extrémités. En fait, pourtant, il n'y a pas trace de martellement; seulement la pierre est éclatée à sa partie supérieure. Il faut donc rejeter absolument la supposition de Nibby, qu'il aurait pu y avoir R(egnante d. n. Friderico) S(emper) A(ugusto) GL(oriosissimo), et que ce nom odieux aurait été effacé quand l'empereur fut excommunié par le pape Alexandre III. Ainsi les sigles R et S^{AGL}, gravées aux deux angles supérieurs de la pierre, n'admettant aucun supplément intermédiaire, et précédant le texte de l'inscription qui commence régulièrement à la seconde ligne par un signe cruciforme, ils ne peuvent être considérés comme une phrase faisant partie de ce texte lui-même. Ils ne peuvent donc avoir d'autre sens que celui de *Regio Sancti AnGcLi*, indication topographique en rapport avec la division régionale de Rome, telle qu'elle était usitée au milieu du XII^e siècle. Il faut en conclure que les circonscriptions des douze régions cistibérines, que nous rencontrons dans les documents du XIV^e siècle et parmi lesquelles était celle de S. An-

gelo, avaient déjà été introduites alors. M. Gatti saisit cette occasion pour remarquer que l'on ne peut établir d'une manière positive la succession et les limites chronologiques des trois divisions régionales de Rome, celle d'Auguste, la division ecclésiastique et celle du moyen âge.

M. Jordan a cru que les quatorze régions d'Auguste avaient persisté jusqu'au XII^e siècle; l'abbé Duchesne conjecture qu'elles furent abandonnées vers le milieu du VI^e siècle et que depuis lors, on s'en tint constamment aux sept régions ecclésiastiques, transformées et subdivisées en *rioni*, les *rioni* du XIV^e siècle. M. Gregorovius pense que le X^e siècle vit introduire la nouvelle circonscription en douze régions et que, depuis lors, on s'en tint constamment aux sept régions ecclésiastiques, qui avaient succédé elles-mêmes à la division d'Auguste. Mais en étudiant les documents du X^e siècle au XI^e, où les unes et les autres sont indiquées en même temps, on voit clairement qu'il a dû y avoir une période de transition, où l'on se servait simultanément de la division d'Auguste et de la division ecclésiastique. Il reste cependant très difficile d'établir avec précision quand commença la nouvelle répartition de la ville en douze régions cistibérines. L'inscription des murs près de la porte Metronia témoigne indubitablement qu'elle était en vigueur au milieu du XII^e siècle; on peut conjecturer qu'elle remonte au siècle précédent, au commencement duquel durait encore l'usage simultané des régions d'Auguste et des régions ecclésiastiques.

A l'appui du système de cette période de transition, M. de Rossi produit une pièce inédite importante, délivrée à Rome en 1057, avec la signature originale du préfet de Rome et des juges qu'il a découverte dans les archives capitulaires d'Arezzo. Dans ce document, la situation d'une maison voisine de S^{te} Marie Maieure est désignée par des indications topographiques fort précises, mais dont la série présente une lacune

intentionnelle, au numéro de la region; on y lit: *regione*..... avec un blanc à l'endroit du numéro; signe évident de l'incertitude où se trouvait le notaire sur le numéro de région à enregistrer.

M. de Rossi rend compte ensuite du progrès des fouilles dans le cimetière de Saint Hippolyte. A l'entrée de la grande crypte déjà entièrement déblayée, on a découvert une galerie perpendiculaire à l'axe de la crypte elle-même: ce doit être le passage par où les visiteurs pénétraient dans le sanctuaire, car l'enduit des parois est couvert de noms tracés à la pointe. On y remarque une invocation fort importante, adressée au martyr et ainsi conçue:

IPPOLITE · IN · MENTE
PETRV ... PECCATORE

c'est-à-dire: *in mente habe Petrum peccatorem*. Ce proscynème confirme donc pleinement ce que l'on savait déjà par de nombreux indices, que cette grande crypte est celle du célèbre martyr de la voie qui fut décrite poétiquement par Prudence. Il faut remarquer le style antique de la formule *in mente habe* ou *habete*, qui se trouve dans les lettres de saint Cyprien. Elle se maintint dans le langage des fidèles et dans la liturgie; il est possible que ce graffite ait été écrit après les restaurations du pape Vigile.

M. Frothingham présente quelques observations sur les mosaïques de l'église abbatiale de Grottaferrata et en montre des photographies. Il résume en quelques mots l'histoire de ce sanctuaire, depuis ses origines au XI^e siècle jusqu'aux restaurations postérieures à la renaissance; il décrit les deux mosaïques, celle de la porte entre le vestibule et l'église, et celle de l'arc triomphal. La première représente le Sauveur sur un trône, bénissant de la main droite et tenant de la gauche le livre des évangiles: à ses côtés se tiennent la Vierge et saint Jean

Baptiste, avec l'hégoumène du monastère. Il juge ces mosaïques de style grec pur, sans aucune trace de l'influence italo-byzantine; c'est un travail du temps de la fondation de l'église, exécuté peut-être par des artistes que saint Nil aurait amenés de l'Italie méridionale.

La mosaïque de l'arc triomphal représente les douze apôtres assis, autour du trône vide du Sauveur; sur chaque tête apparaît un rayon de lumière. C'est, dit M. Frothingham, la scène de la Pentecôte; et, en fait, on n'y voit pas saint Paul, qui est remplacé par saint Matthias. M. de Rossi, dans son Bulletin de 1872, avait vu ici la scène de l'*etimasia*, c'est-à-dire de la préparation du jugement dernier; il le prouvait par l'inscription latine qu'on lisait ici avant les restaurations et qui se conserve dans les papiers de la bibliothèque Barberini.

Cependant M. Frothingham maintient son interprétation, tout en reconnaissant dans cette mosaïque une compénétration des deux sujets. Le trône pouvait symboliser d'une façon générale la présence du Christ, qui, remonté au ciel, ne saurait apparaître en personne. Le style est purement byzantin et semble indiquer le XII^e siècle, c'est-à-dire le temps de l'abbé Nicolas II, qui fit exécuter des travaux à Grottaferrata vers 1125¹.

M. Frothingham ajoute quelques détails à sa précédente communication sur la mosaïque de l'arc triomphal de la basilique Vaticane. Il dit que Torrigio, lui aussi, en a parlé; mais que son témoignage dépend de celui de Jacobacci et renferme une erreur chronologique propre à renseigner sur sa provenance. Selon Torrigio, la mosaïque était encore visible au temps de Paul III, en un temps où elle était certainement détruite. La cause de son erreur c'est que le livre de Jacobacci ne fut publié qu'après la mort de l'auteur, sous le pontificat de Paul III.

¹ M. Frothingham a publié et développé cette étude sur les importants mosaïques de Grottaferrata, encore inédites, dans la *Gazette archéol.* année 1883, p. 348-356 pl. 57, 58.

M. de Rossi rappelle que, dans les mosaïques de Grotta-ferrata, la zone où sont figurés les douze apôtres faisait partie d'une scène terminée en haut par une fresque; celle-ci est maintenant couverte par le plafond du XVI^e siècle. Elle représente la Trinité; de ce groupe divin partent douze rayons lumineux qui vont peut-être rejoindre ceux que l'on voit briller sur la tête des apôtres dans la zone en mosaïque.

Le P. Bruzza présente un bassin en cuivre, provenant de Milan et portant des figures gravées en creux, où l'on reconnaît la légende de la vie et du martyre de l'apôtre saint Thomas. Il rappelle le peu que l'on sait de son histoire par les anciens pères, et en particulier sa mission dans les Indes. Ses actes sont apocryphes; c'est eux qui donnèrent naissance, pendant le moyen-âge, à la légende figurée ici. Les scènes représentées à l'intérieur du bassin sont: l'apôtre catechisant une femme; le baptême de quatre femmes et autres personnages; l'apôtre prisonnier, conduit devant le roi; sa décapitation, où l'on voit la main céleste qui reçoit son âme. Près du rebord, on lit l'inscription suivante, qui fait le tour de la coupe :

† FVLGET · APOSTOLICIS · HAEC · PELVIS · COMPTA · TRIVMPHIS
ADTESTANS · THOMAM · FIDEI · MERVISSE · CORONAM
COLLVM · PRO · DOMINO · FLECTENTEM · SANGVINE · FVSO

Il y avait au centre une autre inscription, actuellement illisible, à cause de l'usure; on y voyait aussi la scène de l'apôtre mis au tombeau. Quant à la date de cet ustensile, le P. Bruzza fait observer que la forme des édifices qui s'y trouvent dessinés, les vêtements et toutes les particularités de style rappellent les types du septième siècle et du huitième; il croit cependant que nous avons plutôt ici une copie d'un objet de ce temps, exécutée à une époque de beaucoup postérieure. Il ajoute, relativement à l'usage de ce vase, qu'il s'en conserve de sem-

blables à Verceil, où ils servent, le Jeudi Saint, à la bénédiction des huiles ¹.

M. de Rossi continue à rendre compte des fouilles de S. Hippolyte. Il parle des autres graffites découverts à l'entrée de la crypte historique et en présente un *fac-simile* de grandeur naturelle, exécuté par M. Stevenson. On y lit quelques noms de visiteurs et la prière *in mente habe*, suivie d'un nom où l'on discerne les lettres IPPOLITE. C'est une longue liste de personnes qui se recommandent au saint du lieu et qui montre ainsi, de plus en plus, combien cet hypogée était vénéré. On a dégagé et mis au jour la porte de cette galerie par où l'on entrait dans le sanctuaire souterrain; elle est ornée de petites colonnes en briques et, dans le seuil de la porte, on lit l'inscription suivante, de l'année 528, en lettres usées par le frottement :

✠ HIC · REQUIESCIT · IN · PACE · HILARVS
 L I C T O R (*sic*) T T P V D E N T I S
 Q V I · V I X I T · A N N P L · M · X X X
 D E P C I I D V S I V L P C /// M A B O R T I · V · C ².

M. de Rossi relève l'importance de cette inscription, qui confirme les relations déjà observées entre le cimetière d'Hippolyte et le très ancien titre du *vicus Patricius*; il rappelle que l'appellation *titulus Pudentis* se rencontre aussi dans les signatures de plusieurs synodes. Cette église avait trois noms, tous correspondant aux traditions sur ses origines : *titulus Puden-*

¹ Deux bassins du même genre que ceux dont a parlé le regretté p. Bruzza ont été trouvés à Bethléem; M. Clermont Ganneau en a donné connaissance à l'Institut de France; il les attribue au XII^e siècle. Les scènes de la vie et du martyre de saint Thomas y sont expliquées par des inscriptions latines en vers léonins (*Gazette archéol.* 1884 p. 141). M. Bonnet a publié récemment une édition critique des Actes grecs de s. Thomas (*Acta Thomae graece*, Leipzig, 1883). J. B. de R.

² Cette copie mérite révision; le seuil et l'inscription se trouvent couverts maintenant et inaccessibles, à cause des travaux de maçonnerie qui s'exécutent en cet endroit.

tis, titulus Pudentianae, ecclesia Pudentiana. On l'appelait adjectivement *Pudentiana* ou bien *Pudentis* et *Pudentianae*, du nom de ses fondateurs. Le cimetière d'Hippolyte fournit des témoignages pour chacun de ces deux noms; l'inscription d'une *memoria sancti martyris Hippolyti*, relative au voisinage de S^{te} Pudentielle est éclairée par les relations constatées entre le cimetière de la voie Tiburtine et le titre de Pudens; on peut en conclure que ce martyr Hippolyte n'est pas différent de celui du cimetière (Bull. 1882 p. 15, 16).

Le P. Bruzza présente le calque d'une inscription conservée au séminaire de Segni. C'est une inscription historique; elle rappelle la fondation de l'église de S^t Pierre, l'ancienne cathédrale, détruite depuis plus d'un siècle. Elle était connue de la personne qui renseigna Ughelli (*Ital. sacra* 1 p. 151*, I^{ère} éd.) sur l'église de Segni; mais la copie est si altérée et si mutilée qu'elle semble avoir été faite plutôt pour prendre note que pour avoir une transcription exacte. Voici comment elle a été publiée par Ughelli:

*Anno Domini M. C. LXXXV tempore domini Lucii III
anno pont. sui IV tempore domini Petri episc. Signiae anno X
perfectum fuit opus ecclesiae cathedralis.*

On lit en réalité sur l'estampage:

*Ann. M . C . LXXXV . a . IIII . Dñi Lucii . III . PP
et X dñi epi Petri Hoc opus pfectum est . in cuius structura.
Beñ huius Eccle pbr pro anima sua et
frīs sui . A . narniēn epi dedit . C . sol. Greg. diac. IIII .
lib. Petrus subd. XX . sol . Albertinus . scriniarius unam
marcam argenti.*

Les notes chronologiques sont exactes. Néanmoins Cappelletti (*Le chiese d'Italia*, VI p. 629) qui connut l'inscription par l'édition d'Ughelli, voudrait qu'au lieu de l'an X de l'épiscopat de Pierre, on lût l'an VI ou VII; il croit à une erreur du graveur. Ce point réclame l'examen et la comparaison d'au-

tres documents, il devra être élucidé par ceux qui s'occuperont de la serie chronologique des évêques de Segni. Il nous suffit de savoir que l'église fut construite aux frais de personnes privées. Les sommes qui furent données par les trois principaux bienfaiteurs sont indiquées dans les termes alors usités pour les comptes. On sait qu'il n'est pas facile de réduire ces sommes en chiffres de notre monnaie. Le marc indiqué ici, comme donné par le *scriniarius* Albertinus, peut-être le chancelier de la curie épiscopale, n'est pas une monnaie réelle, mais une monnaie de compte; il équivalait à la valeur monétaire d'une demi-livre d'argent pur. Cette valeur variait avec la proportion de l'alliage qu'autorisaient les lois impériales; en comptant par marcs on retranchait la valeur de l'alliage et on ne considérait que celle de l'argent pur. Le marc se divisait en 30 sous, chacun desquels équivalait à quatre deniers d'argent qui, à Rome et dans le Latium, semblent avoir été les *Provisini* du sénat. Mais le nombre de sous que valait un marc variait suivant les lieux et le poids de la livre, variable lui aussi d'un pays à l'autre. Le prêtre Benoît donna cent sous, ce qui revient à dire trois livres $\frac{1}{3}$ d'argent; le diacre Grégoire quatre livres, le sous-diacre Pierre vingt sous, soit $\frac{2}{3}$ de marc. La somme totale de ces trois offrandes forme donc neuf livres d'argent.

L'inscription nomme, par la seule initiale de son nom propre, selon un usage assez fréquent pour les noms des évêques, abrégés ainsi même dans les bulles pontificales, un évêque de Narni, frère du prêtre Benoît. Ce nom commençait par un A. En ce siècle, avant et après 1185, aucun évêque de Narni que l'on sache ne porte un nom commençant par cette voyelle. Mais comme le catalogue des évêques de Narni offre une lacune entre 1180 et 1220, il faudra y insérer ce prélat dans cet intervalle, et attendre que de nouvelles découvertes permettent de déchiffrer entièrement son nom. On conserve au séminaire de Segni une autre inscription relative à deux Cosmati, père et

filis, Laurent et Jacques, qui avaient orné de travaux en marbre et en mosaïques l'église de Saint-Pierre. Ces deux artistes étaient déjà connus (Bull. 1875, p. 127) : M. Stevenson a parlé ici de cette seconde inscription dans la séance du 8 décembre 1878 (*ibid.* p. 59), sans doute d'après un ancien manuscrit et non d'après l'original.

15 avril 1883

Le p. Bruzza revient sur le bassin historié qu'il a présenté à la dernière séance. Il dit que l'usage de consacrer les huiles dans ces bassins est propre à l'église de Verceil; que pourtant des vases semblables, quoique moins concaves, existent dans le mobilier sacré des églises de Milan et de Pavie et qu'on les place sur les crédences dans les grandes solennités. Elles sont ornées de scènes qui n'ont rien à voir avec les actes de saint Thomas.

M. de Rossi fait observer que les *lances* placées sur les crédences, auprès des autels, étaient appelées *missoria* au temps du bas empire; elles appartenaient à la classe des boucliers ou disques votifs et honorifiques. C'est un rite fort ancien que celui d'exposer ces dons précieux dans les grandes solennités. M. de Rossi rappelle, à cette occasion, la savante monographie de M. de Longpérier sur les *missoria*.

M. Frothingham communique un extrait du *Theatrum urbis Romae* de Pompeo Ugonio, dont il doit la connaissance à M. Müntz. Dans cet ouvrage manuscrit, conservé à la bibliothèque Barberini, f. 187, on lit une description de l'église de s. Maria in Monticelli qui avait encore son ancienne forme. Le chœur en était formé d'incrustations de marbres du genre que l'on appelle maintenant cosmatesque; il était signé d'un artiste André, dont un fils, du même nom, fut le collaborateur, et daté de 1227. Voici l'inscription: *Magister Andreas cum filio suo Andrea*

hoc opus fecerunt «A . D . MCCXXVII ». Les noms de ces deux marbriers nous révèlent une autre famille et une autre école de cet art, à Rome, au XIII^e siècle, outre les quatre déjà énumérées par M. de Rossi, celles de *Paolo*, de *Ranuccio*, des *Vassalletti* et de Laurent, celle-ci dite des *Cosmati*. M. Frothingham compare le choeur de s. Maria in Monticelli, décrit par Ugonio, avec le bel ouvrage de ce genre que possède la crypte de la cathédrale de Civitacastellana et qui est dû à l'école de Laurent; il dit que le premier est peut-être une imitation de celui-ci, car il lui est postérieur de quelques années. Ugonio parle aussi de l'image en mosaïque du Sauveur, que l'on voyait dans l'abside de cette église et rapporte l'inscription commémorative de la consécration de l'édifice, au temps d'Innocent II.

Sanctificans aulam (pa)ter Innocentius istam

Ne cum servisset sic libera jussit ut esset

Qui tunc praesentes laudarunt pontifices tres

Conradus Stephanus Albricus cum foret annus

Ternus millenus deciesque quaterque decenus

Et quartus decimus patris hujus pontificatus

Et sextum solem Aprilis revocaret in orbem.

M. Frothingham dit encore que le manuscrit d'Ugonio peut fournir bien d'autres détails sur les écoles des marbriers romains; il cite en particulier une indication qu'il y a relevée (f. 360), sur le pavé de l'église s. Ambrogio in Pescheria, exécuté par un certain Jacques : *Jacobus fecit hoc opus*.

29 avril 1883.

Le p. Bruzza présente la copie d'un parchemin conservé dans la bibliothèque privée du roi, à Turin; c'est une transcription faite au XI^e siècle d'un document de l'année 814. Dans cette pièce, Ermenulf, fils de feu Erembert, qui déclare être lombard, offre et donne à l'église Saint-Pierre de

Rome une terre et l'église qu'il bâtissait en l'honneur de saint Alexandre, *in loco Bisucii*, avec la rente annuelle de sept deniers milanais d'argent, ne s'en réservant que le patronage qui consistait, d'après ses explications, dans l'obligation d'en défendre les droits et d'en payer les réparations quand cela serait nécessaire. Le document présente deux courtes lacunes, l'une à l'endroit où devait être le nom du pape, Léon III, l'autre à la place de l'une des formules usuelles. L'acte de donation semble avoir été rédigé à Cuma; les témoins sont: Ilbrand de Cislaco, Arnald de Vico, Adalard de Vico, Adalard de Comis, Acherius *vexillifer*, et Sabellius *nutricius*.

Le p. Vincenzo de Vit fait remarquer que Bisuccio se trouve sur le lac Majeur et que, par suite, Cuma doit être identifié avec Côme; Cislaco, lui aussi, est un village du lac Majeur. M. de Rossi dit que le saint Alexandre mentionné dans le document doit être celui de Bergame, très célèbre en Lombardie.

M. Stevenson présente une riche collection de photographies, représentant les précieux monuments chrétiens conservés dans le trésor de Monza ainsi que les mosaïques et autres antiquités sacrées de Ravenne. Il saisit cette occasion pour confirmer une observation déjà faite par Mommsen, que, dans le diptyque de Monza qui passe pour représenter Boèce, on ne lit en aucune façon le titre de son livre *De fide catholica*, ni aucune acclamation chrétienne, choses que Biraghi avait cru y découvrir¹. A propos de la croix d'argent conservée dans la basilique Ursiana, à Ravenne, M. Stevenson, tout en admettant quelques-uns des arguments présentés contre son attribution à l'évê-

¹ Il est bon d'avertir, que toute controverse est maintenant finie sur l'authenticité des écrits théologiques du philosophe Boèce, depuis que l'on en a trouvé une mention explicite faite par son contemporain Cassiodore (Usener, *Anecdota Holderi*, Bonn, 1877). Ceux qui (par exemple Graf, *Roma nelle memorie del medio evo*, II, p. 330 et suiv.) continuent à douter ou à nier que ces livres soient de Boèce, ignorent la découverte de cet important fragment.

J. B. de Rossi.

que Agnellus et au VI^e siècle, ne croit pas devoir accepter comme une preuve l'observation du p. Garrucci sur un des deux disques du milieu, où est représentée la resurrection du Sauveur. Ce disque, en effet, est une oeuvre moderne, ainsi que les écussons qui s'y trouvent figurés.

M. Orazio Marucchi, secrétaire, présente le calque d'une inscription métrique, trouvée, il y a longtemps, dans les fouilles de la basilique de S^t Agapit près Palestrina, mais qui n'a pas encore été interprétée. Elle est mutilée et conçue dans le style grossier des *quasi versus* employés dès le troisième siècle par Commodien. M. Marucchi cherche à la suppléer dans le style de la partie subsistante et fait quelques observations sur son importance. Elle fut exécutée en l'honneur d'un jeune homme appelé Placidien, par les parents de ce jeune homme; elle se divisait en trois parties (v. le texte dans la dissertation déjà citée de Scognamiglio, p. 10).

Les trois premiers vers parlent de la basilique de saint Agapit, appelée *atria sancti martyris et aula pudoris*. On décrit ensuite les offices funèbres célébrés à l'enterrement du jeune Placidien, accompagné à sa dernière demeure par ses parents affligés, par l'évêque, le clergé et le peuple, qui demandent pour lui la paix; son frère Placidus a soin de sa sépulture. Il faut remarquer la mention des *metae* qui entourent le *lacetabilis tumulus*, c'est-à-dire la tombe du martyr: cette expression indique le périmètre du cimetière chrétien. Vient enfin une invocation au martyr Agapit, pour qu'il accueille l'âme du défunt; l'inscription se termine par quelques mots où le pauvre poète se loue d'avoir célébré en vers le jeune Placidien.

M. Marucchi montre l'importance de cette inscription, tant au point de vue de la description des offices funèbres et des prières de suffrage que pour l'invocation des saints, présentée ici suivant le concept de l'ancien art chrétien, les saints introduisant les défunts dans le paradis. Il ajoute que ce texte

lui permet de conclure que les Placidi nommés dans l'inscription ont été les fondateurs de la basilique de saint Agapit, près de Préneste, où ils avaient des biens. Ces Placidi doivent être des descendants des Furii Placidi, famille dont un des membres fut consul en 273. Il rappelle qu'il a expliqué, dans une autre séance, une inscription d'où il résulte que l'édifice fut construit au temps de l'empereur Constantin; à son avis, l'épithaphe commentée aujourd'hui convient très bien à la même époque.

M. de Rossi approuve en général les conclusions précédentes; il fait remarquer l'importance spéciale de la mention des *metac* placées autour du monument; on y voit clairement l'idée d'une surface définie par des bornes-limites (*Roma sott.*, t. III, p. 400).

M. de Rossi continue son compte-rendu des découvertes faites dans le cimetière de s. Hippolyte sur la voie Tiburtine. Il annonce que, devant la porte de la crypte historique on a déblayé les degrés d'un escalier et que, parmi les décombres, on a trouvé en cet endroit plusieurs fragments de marbre tombés d'en haut; au nombre de ces fragments figurent ceux d'une inscription métrique monumentale acrostiche, dont les lettres initiales donnent le nom LEONIS (Bull. 1883, pl. I, p. 60-65).

Il annonce également que les fouilles à exécuter avec le reste de la somme versée pour la médaille que l'on a frappée en son honneur ont été entreprises dans la vigne où se trouve le tombeau des Scipions, sur la voie Appienne, en dedans de l'enceinte d'Aurélien. Là, suivant des données communiquées par feu le marquis Campana, on découvrit en 1840 un *cubiculum* chrétien isolé, orné de fresques à sujets bibliques et d'inscriptions grecques et latines. Un monument si extraordinaire par ses conditions d'isolement et sa situation à l'intérieur des murs d'Aurélien, auxquels il doit être antérieur, méritait d'être remis au jour et étudié. Mais les indications fournies par le défunt

marquis ne sont pas précises; beaucoup de temps et de travail a été dépensé en vain pour retrouver l'entrée de ce souterrain. Afin de ne pas employer toute cette offrande à un travail peut-être inutile, on abandonne provisoirement l'entreprise; la semaine prochaine on dirigera les recherches sur un point très important du célèbre cimetière de Priscille.

O. MARUCCHI Secrétaire.

LES MONUMENTS CHRÉTIENS
DU TERRITOIRE DES CAPÉNATES
ET LEUR DISTRIBUTION GÉOGRAPHIQUE.

J'ai parlé plus d'une fois, dans le Bulletin, du territoire des Capénates, situé entre celui de Véies, celui des Falisques et le Tibre, et des monuments chrétiens qui s'y rencontrent; j'ai même promis de m'en occuper spécialement ¹. Voici le moment de le faire. J'ai publié dernièrement dans les Annales de l'Institut archéologique allemand une étude sur la géographie classique du *municipium Capenatum foederatorum* ²; ce travail a besoin d'être complété par un examen topographique des monuments chrétiens. Cependant je n'entreprendrai pas de décrire dans tous leurs détails les anciens cimetières et les monuments chrétiens du territoire de Capène, ni d'en publier toutes les inscriptions; ce que je veux, c'est reconstituer leurs groupes et en indiquer la distribution géographique dans ses rapports avec celle des villes et villages du territoire.

Quelques personnes craindront peut-être qu'en restreignant mon travail dans ces limites, je n'aie en vue que l'utilité qu'il peut avoir pour compléter mon étude sur la géographie antique de ce pays et sur la constitution du municipes Capénate, et que l'archéologie chrétienne n'en tire aucun profit. L'histoire ecclésiastique ne nous apprend rien sur Capène ni sur les origines du christianisme dans cette localité; il ne reste aucune

¹ Bull. 1865, p. 24; 1874 p. 77, 113; 1876 p. 27-30.

² *Annali dell'Ist. arch. Germ.* 1883 p. 253-84.

mention d'évêques de cette antique population. La sépulture donnée aux martyrs Abundius, Abundantius, Marcien et Jean, au temps de Dioclétien, dans un cimetière voisin de Rignano, au XXVI^e mille de la voie Flaminienne, est présentée, dans la légende de ces saints, comme un fait isolé, comme un acte personnel de Théodora, matrone romaine, propriétaire du fonds, sans que l'évènement ait le moindre rapport avec la chrétienté établie en cet endroit. Tout près de là, les Véïens et les Falisques ont des monuments ou des traditions sur des évêques et des martyrs locaux; rien de semblable chez les Capénates. Le temple et le bois sacré de la déesse Feronia, situés dans le territoire de Capène, jouissaient d'une célébrité immémoriale. Faut-il croire que la ténacité de ce culte chez les païens (*paganî*, habitants des *pagi*) ait complètement arrêté la prédication évangélique dans cette contrée; qu'elle soit devenue une des dernières citadelles de l'idolâtrie, impénétrable à la foi nouvelle, comme fut le mont Cassin avec son temple d'Apollon, jusqu'à ce que, au sixième siècle, le patriarche des moines d'Occident n'en eut fait l'ascension? Il n'en est rien. Dans le silence de l'histoire et de la tradition, les monuments élèvent leurs voix: nous les entendrons, non pas isolées sur un seul point, mais nombreuses et proportionnées à l'importance géographique des lieux d'où elles partent. La diffusion ou l'infiltration plus ou moins lente du christianisme dans les petites villes, bourgades et campagnes, avant l'heure du triomphe définitif, serait un beau et attrayant sujet d'étude, mais un sujet très obscur, souvent inabordable à la seule lumière de l'histoire, et sur lequel l'archéologie seule peut jeter quelque jour. J'ai commencé, dans le Bulletin de 1869, p. 65 et suiv., à tracer le programme de ces études et j'en ai même donné alors un spécimen intéressant; depuis, je m'en suis occupé plusieurs fois, spécialement à propos de l'Ombrie (1871, p. 81-148), du Latium (1872 p. 83-121, 125-155; 1873 p. 83-117; 1878 p. 83-99),

de la Toscane (1874 p. 81-118; 1875 p. 85-110, 142-152; 1880 p. 109-143); et des villes de Pavie (1876 p. 77-106), de Salone (1878 p. 100-114), de Ravenne (1879 p. 97-117), de Stabies (1879 p. 118-127), etc. L'étude que je vais consacrer au territoire des Capénates ne sera pas moins instructive que les précédentes; elle révélera l'existence de groupes et communautés de fidèles en des lieux et en des temps, où rien de tel n'est connu, ni par l'histoire, ni par les traditions, ni par les légendes.

§ I.

Lucoferonia.

La planche VII-VIII présente la chorographie du territoire des Capénates et de ses localités principales, dont nous aurons à traiter. Le chef-lieu, Capène, fut placé par Galletti près de Leprignano, sur la colline appelée Civitucola, où ont été trouvées en effet plusieurs bases de statues, dédiées à des empereurs, magistrats ou prêtres et mentionnant la *respublica*, le *municipium*, l'*ordo Capenatum foederatorum* ¹. Mais dans mon étude imprimée (*Annali* l. c.), j'ai démontré, à l'aide de preuves certaines et acceptées par les savants spéciaux, que Civitucola n'est pas le site de *Capena* elle-même, mais du *lucus Feroniae*, c'est-à-dire du célèbre temple de cette déesse, avec son fameux bois sacré. Là se groupèrent de bonne heure, comme auprès de tous les santuaires très fréquentés, des maisons de marchands, indigènes ou étrangers; on y établit ensuite une des colonies juliennes, appelée *Iulia Felix Lucoferoniensis*, qui devint le chef-lieu religieux du municpe Capénate; là se célébraient tous les ans des jeux solennels, des combats d'amphithéâtre, dont j'ai retrouvé les fastes, en petits morceaux, tombés

¹ Galletti, *Capena, municipio dei Romani*, Rome 1756; Nibby, *Dintorni di Roma*, t. I p. 381 et suiv.

des murailles du temple, où ils étaient jadis disposés, comme ceux des fêtes latines dans le temple de Jupiter Latial, ancien centre religieux du Latium et de ses cités confédérées. Lucoferonia était à quatre milles de la station *Ad XX* sur la voie Flaminienne; en ce dernier endroit, il y avait, à l'époque impériale, un village qui appartenait certainement au territoire de la colonie, car on a trouvé, auprès de la station, une base dédiée *patrono coloniae* ¹. On ne sait ce qu'il advint du temple de Feronia sous les empereurs chrétiens; la ville de Lucoferonia elle-même n'est jamais mentionnée par les historiens et les géographes après le quatrième siècle. Son nom cependant se conserva dans le souvenir et le langage du peuple jusqu'au XV^e et au XVI^e siècle, comme je l'ai démontré dans mon étude. Un marbre de l'année 469, indiqué *apud lucum Feroniae* en 1493 par Stefano Gavoti, dans le manuscrit de Marcanova (bibl. civique de Gênes, f.^o 48), montre que; sur le déclin du cinquième siècle, il y avait encore à Lucoferonia des *viri laudabiles* et de *laudabiles feminae*, c'est-à-dire des familles de rang décurional. L'inscription en question est certainement chrétienne; en voici la teneur, suivant la copie de Gavoti, qui mérite correction :

HIC REQUIESCIT IN PACE V · CARN VIGILIA L · F · QVAE
VIXIT AN · XXIV DEPOSITA EST SEXTIV DECIMV
KALENDAS FEBRVARIAS · POSITVS TITVLVS A DVLCISS ·
VIGILIO V · L · CONSVLI MARCIANO V · C ·

A la première ligne il y a lieu, je crois, de corriger IN PACE EVCARIA VIGILIA, car la formule *in pace u(niversae) carn(is)* est sans exemple dans l'épigraphie antique; à la troisième, il faut suppléer ou sous-entendre *a dulciss(imo fratre)*, car les noms *Vigilia*, *Vigilius* sont des noms de frère et soeur; à la

¹ V. *Ann. dell'Ist.* l. c. p. 280.

quatrième, on doit lire CONSVLE. Dans le Bulletin de 1874, p. 77, pl. II n. 5, j'ai publié un sceau de bronze en forme de pied, avec l'inscription SPES IN DEO, trouvé près de Capène, c'est-à-dire de Lucoferonie; d'après sa forme et celle des lettres, ce sceau doit être du quatrième siècle, peut-être même du troisième. Mais des objets de cette nature, mobiles, faciles à transporter et dont on a pu se servir longtemps, ne nous permettent pas de conclure à l'existence d'un groupe de chrétiens à Lucoferonia au quatrième siècle plutôt qu'au cinquième. C'est à la fin de celui-ci ou au siècle suivant qu'il faut rapporter l'empreinte

✠ IN NOMI
NE DEI

trouvée sur des briques; l'une d'elles a été découverte tout récemment; c'est M. Marucchi, secrétaire de notre Société d'archéologie chrétienne, qui en a donné connaissance dans les séances de l'année 1883-84¹.

D'après les lois des empereurs chrétiens, surtout depuis l'année 394, le magnifique temple de Feronia doit avoir été, non pas démoli, mais fermé, le *lucus* coupé et livré à la culture; *multi crescente religione sacratissima christiana templorum lucos profanos occupaverunt et serunt*, dit l'ancien glossateur du traité *De limitibus agrorum*². Mais la religion chrétienne n'avait pas attendu l'abolition légale du culte idolâtrique pour jeter des racines à Lucoferonia.

¹ Sur cette marque, v. Bull. 1869 p. 94; 1870 p. 16.

² *Agrimensores* éd. Lachmann p. 88.

§ II.

Cimetières chrétiens sur le territoire de Lucoferonia.

Galletti, dans le ms. Vat. 7939, parle de *catacombes* près de *Leprignano*; mais ses expressions sont vagues; elles peuvent désigner les hypogées sepulcraux des Capénates antiques tout aussi bien que des cimetières chrétiens. Ceux-ci, longtemps cachés dans les entrailles de la terre, ont commencé en 1864 à se révéler sur le territoire de Lucoferonia. En cette année, on trouva, près du vingtième mille de la voie Flaminienne, un cimetière chrétien¹; j'en vis alors la seule galerie qui fût déblayée: elle était garnie de *loculi*, comme celles du cimetière de Rignano; un enduit blanc recouvrait les murs et la voûte; sur cet enduit on voyait un beau monogramme constantinien χ , au milieu d'un cercle, tracé à la pointe et à sec, peut-être en un temps postérieur aux tombeaux. Trois *loculi* étaient munis de plaques de marbre portant des inscriptions, placées régulièrement au dessus de la fermeture et relatives aux personnes enterrées dans chacun d'eux. Je les ai fait dessiner dans la planche IX; voici la teneur des épitaphes:

*Balerio Leoni benemerenti anim(a)e pientissim(a)e fecerunt pater et fratres ipsius, qui vixit annos XXXV m(en-
ses) V (h)oras VIII, qui depositus Kal. Julis; vient ensuite une
croix gammée, précédée de deux ornements formés de lignes
de longueur décroissante, qui présentent la figure d'un trian-
gle. — Castissim(a)e femin(a)e Numisiae Paul(a)e qu(a)e vixit
annis XLVI menses XI dies VIII Agrippa maritus cum fili(i)s
benemerenti fecerunt, deposita VII Kal. Sept. in pace; le salut
final est encadré entre deux colombes avec la palme au bec,
symbole des âmes bienheureuses. La troisième inscription
s'étendait sur deux plaques de marbre; la première, contenant*

¹ Bull. 1865 p. 24.

le nom du défunt, est perdue; la seconde est ainsi conçue : *fecerunt parentes huius quot (quod) ipse debuerat facere parentibus*. Le Q, isolé au bas du marbre, doit être la dernière lettre d'une formule écrite ou abrégée en sigles sur une ligne qui s'étendait d'une pierre à l'autre, par exemple, IN PACE Q. ou IN P · Q · (*in pace quiescas*), comme dans les épitaphes de Bolsène P · T · C · S., *pax tibi cum sanctis* ¹. Une plaque de marbre trouvée dans la même galerie, mais que je n'ai pas vue moi-même adhérente au *loculus* (pl. X n. 1), est dépourvue de toute formule ou terme propre à l'épigraphie chrétienne; les sigles D · M · portent à croire qu'elle est païenne; les lignes, disposées dans le sens de la hauteur et non de la longueur, paraissent indiquer qu'elle a été exécutée pour un tombeau d'une autre forme que ceux des cimetières chrétiens. Aussi je pense qu'elle aura été employée comme pierre de fermeture, les lettres retournées, et non comme épitaphe appartenant réellement à une tombe du cimetière chrétien. Cependant, comme le D · M · a été quelquefois gravé sur des marbres chrétiens et que la paléographie de cette inscription est à peu près contemporaine de celle des trois autres, il n'est pas absolument impossible qu'elle appartienne au groupe chrétien au milieu duquel elle a été trouvée. En voici la teneur: *D(is) M(anibus), Aureliae Ampliatae coniugi dulcissimae bene merenti qu(a)e vixit ann(is) XXIII diebus n(umero) L sine ulla quaerella Atheneus fecit*. Il faut relever la particularité paléographique de l'A toujours accompagné d'une virgule: les noms *Aurelia Ampliata* rappellent ceux d'*Ampliatas* et d'*Aurelius Ampliatas* dans une très ancienne chambre du cimetière de Domitille ²; mais on ne peut rien tirer de cette homonymie. L'épitaphe de L. Valerius Maximus (pl. X, 2) diffère aussi des inscriptions

¹ V. Stevenson, *Ipogeo crist. di Bolsena*, n. 3, 16, 29: cf. Bull. 1880 p. 113, 129, 130; 1882 p. 75.

² Bull. 1881 p. 72 tav. VI.

cimitérielles chrétiennes, tant par sa forme que par son libellé; elle était encastrée à rebours dans la fermeture d'un *loculus* de la galerie souterraine. Il est remarquable que l'une des épitaphes chrétiennes soit celle d'un Valerius Leo; celle de Valerius Maximus, employée à fermer un *loculus* du cimetière, doit venir d'un tombeau voisin. Les Valerii nommés dans ces deux inscriptions appartenaient probablement à la même famille; ce furent des notables de Lucoferonia, car Valerius Maximus avait été *trium civitatum omnibus honoribus functus*. Dans le sol au dessus du cimetière on a découvert des tubes de plomb portant les mots C · SOFERIVS FORTVNATVS FEC; qui ne se rapportent pas au propriétaire du terrain, mais au fabricant (*officinator*) de tubes.

L'ensemble des traits fournis par les trois inscriptions qui proviennent certainement des tombes chrétiennes du cimetière prouve qu'elles sont antérieures, non seulement au cinquième siècle, mais au quatrième siècle, ou au moins à sa seconde moitié. Parmi les noms des défunts on remarque les anciens *gentilitia*, *Numisia*, *Valerius*, avant les *cognomina*, tandis que, dans l'inscription de Lucoferonia, datée de 469, la défunte, une *laudabilis femina*, et son frère, un *vir laudabilis*, c'est-à dire des personnes de famille décurionale et des plus importants de la localité, ne portent aucun *gentilitium* antique, mais des *cognomina* de basse époque, *Vigilius* et *Eucaria* (?) *Vigilia*. Ceci reporte nos trois inscriptions au moins au delà du milieu du cinquième siècle. Avant d'en déduire une date plus haute encore, il faut se rappeler une remarque faite dans le tome III de la *Roma sotterranea* (p. 685 et suiv.), que la nomenclature, dans les inscriptions chrétiennes, n'a pas la même chronologie à Rome que dans les provinces et même que dans les régions voisines de la capitale ¹. De l'épigraphie chrétienne des Capénates, nous avons un document précieux dans la nombreuse

¹ Cf. Bull. 1878 p. 87.

série des inscriptions du cimetière de Théodora, près Rignano. Là on ne trouve qu'un seul *gentilicium*: BEBI VINDEMIALINIS, dans une épitaphe de la seconde moitié du quatrième siècle ou du commencement du cinquième. Les autres ne présentent que le seul *cognomen*; or, il y en a beaucoup de date certaine, depuis 339 jusqu'à 424 ¹. Ainsi, les *gentilicia* des marbres chrétiens trouvés dans le cimetière *Ad XX*, comme dans les inscriptions païennes du même endroit, donnent un indice sérieux en faveur de leur antériorité au milieu du quatrième siècle, à tout le moins; et je ne puis omettre de signaler le *gentilicium* *Numisius* comme très différent de ceux (*Flavius*, *Valerius*, *Aurelius*) qui demeurèrent en usage dans les derniers siècles de l'empire.

Remarquons maintenant que le libellé des trois inscriptions chrétiennes est identique à celui des inscriptions païennes, sauf le mot *depositus*, *deposita*, écrit en toutes lettres et accompagné une fois de la vieille formule chrétienne *in pace*. Dans le cimetière de Rignano, nous trouvons un style tout différent de celui des trois inscriptions du cimetière *Ad XX*; c'est le style spécial de l'épigraphie chrétienne. Le *depositus* y est abrégé en DP, ou écrit en langue vulgaire *deposio*, *depostio*, et accompagné des formules *dormit in pace*, *requiescet in somno pacis*. Sur une des épitaphes du cimetière *Ad XX*, le *signum Christi* a la forme d'une croix gammée Γ ²; or, cette forme ne se montre jamais dans le grand cimetière de Rignano, dont le développement s'étend, comme je le montrerai bientôt, depuis le règne de Dioclétien environ, jusqu'à la première moitié du cinquième siècle; en revanche on y voit souvent le monogramme Ψ , notam-

¹ *Inscr. Christ. U. R.* Tom. I. n. 55, 58, 75-77, 81, 86, 90, 116, 165, 166, 291, 327, 428, 430, 519, 520, 581, 610.

² Sur la croix gammée, ses origines antérieures au christianisme, son usage et sa chronologie dans les monuments chrétiens, voir le Bull. 1868 p. 92 et suiv; Kraus, *Real-Encykl. der christ. Alterth.* art. *Kreuz*, t. II p. 225 et suiv.

ment dans les galeries où se trouvent les tombeaux datés de 339, 344, 345, 380, 383. Ces observations suffisent à établir, que le cimetière dont une galerie à peine a été déblayée sur le territoire de Lucoferonia doit avoir des origines antérieures à celles de la nécropole souterraine qui se ramifie autour du tombeau des martyrs enterrés par Théodora, dans sa propriété, pendant la persécution de Dioclétien, au XXVI^e mille de la voie Flaminienne, près du village moderne de Rignano. Il est à souhaiter que le cimetière de Lucoferonia soit exploré en entier; il paraissait, quand je l'ai visité, à peu près intact; il est possible qu'il renferme encore des monuments importants pour l'archéologie chrétienne, et surtout pour l'histoire des origines chrétiennes des Capénates et du village voisin de la station *Ad XX* sur la voie Flaminienne.

Sur cette même voie, auprès du XVI^e mille, on découvrit en 1876 un très beau sarcophage chrétien, du quatrième siècle; dont on peut voir un dessin à la pl. IV-V du Bulletin de la même année. Il appartenait à des époux chrétiens de famille sénatoriale, enterrés probablement dans leur propriété ¹. Un autre monument chrétien, à peu près du même temps, a été vu par M. le prof. Tomassetti dans la citerne du cloître des Capucins, près Riano, à deux kilomètres de l'endroit où le sarcophage avait été trouvé. C'est une épitaphe gréco-latine, dont voici la teneur, d'après la copie de M. Tomassetti ²:



¹ V. Bull. 1876 p. 27-30.

² *Archivio della soc. Rom. di storia patria*, VI p. 479; la copie que je publie m'a été courtoisement fournie par le transcripateur lui-même. La répétition de *IN* à la seconde ligne est peut-être une faute du lapicide; si c'était une abréviation du mot *innocenti*, il y aurait au moins une lettre de plus, *INN*.

À la seconde ligne il semble qu'il faille lire PATRON^ae IN X^p: les *patroni* et *patronae* sont très rarement mentionnés dans les inscriptions chrétiennes. On ne sait d'où vient cette inscription: il n'y a aucune raison de la croire transportée de bien loin; elle doit appartenir à quelqu'un des cimetières communs ou des tombes chrétiennes isolées qui se trouvaient le long de la voie Flaminienne, dans la région autour de la colonie de Lucoferonia et des villages voisins.

Si tant de monuments, du quatrième siècle ou même plus anciens, ont été trouvés et relevés en quelques années du XVI^e au XX^e mille de la voie Flaminienne, il est certain qu'un bien plus grand nombre a dû en être découvert autrefois et négligé par insouciance, détruit ou transporté ailleurs, sans que la provenance en ait été notée. Je ne parle pas des anciennes églises de Civitucola (Lucoferonia) et des environs, actuellement territoire de Leprignano; car elles ne remontent qu'au moyen âge, et je n'ai à m'occuper ici que des monuments antérieurs au cinquième siècle ou au sixième ¹.

§ III.

Sepernates.

Capène, c'est-à-dire le chef-lieu civil des Capénates, étant délogée de la position de Civitucola, où nous avons retrouvé le site de Lucoferonia, il faut lui trouver un autre emplacement. On pense tout naturellement à Nazzano, village important aujourd'hui et autrefois si riche en monuments que quelques-uns, avec grande apparence de raison, y avaient placé le

¹ Galletti (cod. Vat. 7971 f. 76, 77) a recueilli quelques détails sur les églises de Leprignano, Civitella, Fiano, et décrit les colonnes et marbres antiques qu'elles contiennent. M. Tomassetti est plus complet et plus exact dans son grand traité sur la Campagne romaine (*Archivio Rom. di st. patria*, t. VI a. 1884).

temple de Feronia ¹. Près de Nazzano s'élève la basilique de s. Anthime, toute entière construite en marbres et en beaux fragments d'architecture enlevés à des édifices antiques; son pavé était encore, au siècle dernier, formé de débris d'inscriptions de l'époque impériale. Des marbres sculptés et couverts d'inscriptions que l'on voyait à s. Anthime il reste des dessins recueillis par Galletti dans le ms. Vat. 7929, p. II, p. 241-252 ². Dans l'une des inscriptions on lit la date de la dédicace d'un monument érigé au nom des *decuriones et seviri*, en 199; beaucoup de fragments proviennent d'inscriptions dédiées aux empereurs; ces marbres appartiennent évidemment à l'un des principaux centres habités du territoire *Capenatium foederatorum*, au voisinage d'un temple de la *Bona dea*.

Ce n'est pas là que fut Capène; les fragments vus par Galletti et maintenant perdus, avec deux autres transportés de Nazzano à Rome m'ont permis de rétablir le nom local de la déesse honorée en cet endroit. Elle s'appellait *Sepernas*; *Sepernates* fut donc le nom des habitants et je vois en eux l'une des *tres civitates* mentionnées, dans l'inscription de Valerius Maximus. Je parlerai de tout cela dans le Bulletin de l'Institut archéologique, où je donnerai un appendice à mon mémoire sur les Capénates. La semence de la foi chrétienne fut jetée parmi les *Sepernates* avant son triomphe définitif. En effet, il y avait près de Nazzano un cimetière chrétien souterrain, dont parle le p. abbé di Costanzo dans son précieux *Odeporico*, manuscrit

¹ V. Lanciani, dans le *Bull. dell'Istituto*, 1870 p. 26 et suiv.

² Au moment où j'ai écrit et publié dans les *Annali dell'Istituto* mon mémoire sur les Capénates, je n'avais pu retrouver les croquis pris sur les dessins de Galletti ni en prendre moi-même sur le manuscrit original; aussi n'en ai-je rien dit. Dans un appendice que je joindrai à ce mémoire dans le Bulletin du même Institut, je démontrerai qu'il y avait à Nazzano un magnifique temple de la *Bona dea* et que son culte y était très florissant au second et au troisième siècle de l'empire.

autographe (bibl. du monastère de S^t Paul), p. 202. Voici ce qu'en dit ce savant homme : « Découverte d'un ancien cimetière chrétien entre Nazzano et Civitella s. Paolo. — En passant par le chemin qui de Nazzano conduit à un autre village, appelé Civitella s. Paolo, je remarquai à main gauche et au bord d'une vigne, un enfoncement du terrain et un trou, par où il me sembla apercevoir quelques murailles; j'éprouvai une vive curiosité d'examiner ce souterrain.... et je priai un prêtre instruit de chercher à y pénétrer, d'explorer les lieux et de m'en faire une description minutieuse. Ma commission fut exécutée; je reçus bientôt un rapport accompagné d'un dessin;... c'en fut assez pour me démontrer qu'il y avait là une catacombe antique, semblable aux catacombes romaines, divisée en deux corridors avec des *loculi* creusés l'un au dessus de l'autre, exactement comme dans les catacombes de Rome ». M. Leone Nardoni a retrouvé le cimetière souterrain de Nazzano; il l'a exploré et en a tiré de grandes tuiles, provenant de la fermeture des *loculi* et portant des colombes symboliques, gravées à la pointe; il y a trouvé aussi une lame de plomb avec des lettres grecques qui, quand je les examinai, me parurent constituer des formules superstitieuses; en ce moment, écrivant loin de Rome, je n'en ai pas de copie sous les yeux ni de souvenir bien précis. Peut-être M. Nardoni lui-même se décidera-t-il quelque jour à publier une relation exacte de ses découvertes dans ce souterrain. En tout cas, il demeure certain qu'il y a un cimetière chrétien près de Nazzano, dans le territoire spécial des *Sepernates*; et, comme les origines de toutes les nécropoles souterraines chrétiennes, dans le Latium et les pays voisins, remontent au temps des persécutions ou au plus tard aux premiers temps de la paix, je crois que le cimetière de Nazzano, comme ceux de la station *Ad XX* et de Rignano, dans le même territoire

des Capenates, est antérieur à l'âge constantinien ou au moins de cette période ¹.

§ IV.

Capène.

Reste à trouver la véritable Capène, chef-lieu civil de tout le territoire. Dans mon mémoire sur les Capénates, auquel je ne cesse de renvoyer le lecteur (p. 281), j'ai placé Capène sur la colline adossée au Soracte, où maintenant est la terre de s. Oreste. Au dessous se trouve Rignano, au XXVI^e mille de la voie Flaminienne, avec tant de ruines antiques qu'on a voulu y retrouver le temple et le bois sacré de la déesse Feronia ². *Arinianum*, *Arignanum*, *Rinianum*, *Rignanum* est une dénomination qui remonte probablement aux temps romains, mais que nous ne connaissons que par des documents du moyen âge: le plus ancien est un diplôme d'Othon 1^{er}, daté de Rignano, en 962 ³. Il y eut là, à l'origine, un pagus des Capénates, régi par des *magistri*, comme je l'ai montré dans les Annales de l'Institut (l. c. p. 282). Sous l'empire la population s'accrut et aussi son importance, grâce au mouvement de transit de la voie Flaminienne; de cette façon, à mon avis, ce village devint comme un grand faubourg de la vieille Capène, située sur la hauteur. C'est à Rignano que Fra Giocondo vit la base d'une

¹ Une tuile portant une marque du nom du roi Athalaric a été trouvée par M. Nardoni auprès de Nazzano (Bull. 1870, p. 160, 161); mais elle ne provient pas du cimetière souterrain.

² Nissen et Zangemeister dans le Bull. 1864 p. 113; Gori, *Ann. dell'Ist.* 1864 p. 134, 135.

³ C'est ce que montrera M. Tomassetti dans la suite de son mémoire sur la Campagne romaine. Nibby, *Analisi*, III p. 13, 14, affirme que l'on n'a aucune mention de Rignano avant le XII^e siècle.

statue élevée par un augustal à l'empereur Tibère, avec le titre CONSERVATORI PATRIAE, conservateur de Capène et de son municipe ¹.

On s'est demandé si Rignano n'est pas la *Rostrata Villa*, station de la voie Flaminienne que l'itinéraire d'Antonin est le seul à marquer, au XXIV^e mille. Nibby, qui d'abord avait placé cette *villa* à Rignano, se dédit depuis; il la reconnut, avec Nardini, à Morolo, vrai site du XXIV^e mille ². La station de *Rostrata Villa* fut transportée au XX^e mille et s'y maintint jusqu'à la chute de l'empire; ceci résulte de l'accord des quatre itinéraires de Vicarello ³, de celui de Bordeaux rédigé sous Constantin, et de la carte de Peutinger, du cinquième siècle ⁴. Les deux derniers documents indiquent, entre l'*Ad XX* et Rome, la *mutatio Rubras, Ad rubras*. Tout ceci doit être retenu pour bien comprendre la suite de mon discours et la série des monuments chrétiens. L'importance de la station *Ad XX*, dans les derniers siècles de l'empire, est démontrée par le cimetière chrétien et par les inscriptions dont j'ai parlé dans le § II. Rignano, qui n'est qu'à six milles du *vigesimum*, n'a pu être une des stations de la Flaminia. Ceci relève l'importance du village situé au XXVI^e mille et lui assigne une existence propre, indépendante des *stabula cursus publici* et des *mansiones* et auberges pour les voyageurs.

Cependant je crois devoir rattacher à l'administration des voies publiques un fragment d'inscription sur marbre, que

¹ L'inscription est inédite; elle sera publiée par M. Bormann, dans le *Corp. Inscr. Lat.* tome XI.

² Nibby, l. c. II p. 385; cf. Nardini, *Roma antica* éd. Nibby, IV p. 70.

³ Garrucci, *Dissert. varie*, I p. 164: sur trois des vases on lit AD XX, sur le quatrième AD VICESIMO; c'est la première station depuis Rome.

⁴ Desjardins, *La Carte de Peutinger*, p. 109, 110.

j'ai vu à Rignano, en 1857. Les lettres sont de la fin du quatrième siècle :

.....
 ... *t e* RRARVM ...
 ENVMINI
 ... *vi?* VENTIVS ...

Dans la première ligne il faut chercher une expression construite avec les mots *orbis terrarum*, c'est à dire un titre ou un éloge impérial ¹, au datif ou à l'ablatif, avec *salvis* etc. A la troisième ligne il me semble qu'il est question de Viventius, préfet du prétoire d'Italie en 368-371 ². Le NVMINI de la seconde ligne se relie difficilement avec ce qui précède et ce qui suit, car on voit, devant NVMINI un E étranger à la formule ordinaire *devotus numini maiestatique eius*, et cette formule devrait être à la fin et non au milieu de l'inscription. Celle-ci était très longue; le fragment subsistant est trop petit pour qu'il soit facile de la restituer. Cependant il est certain qu'elle appartient à la classe des inscriptions impériales que l'on gravait sur les monuments publics et honoraires. Si celui qui l'a dédiée était, comme je le crois, Viventius, préfet du prétoire sous Valentinienn et Valens, elle doit avoir rapport avec le *cursus publicus*, administration qui dépendait alors de la préfecture du prétoire ³. Elle rappelait quelque travail important, ordonné par Viventius sur la voie Flaminienne, près Rignano, au pied du Soracte et de l'antique Capène.

¹ Depuis Auguste on trouve souvent les formules *rector* et *imperium orbis terrarum*: pour le quatrième siècle et les suivants, voyez *C. I. L.* XI, 333; X, 677; Murat. 266, 6.

² Corsini, *Ser. praef. Urbis* p. 249.

³ Gotofred. ad Cod. Theod. lib. VIII *paratitlon* V: cf. Borghesi, *Oeuvres*, VIII p. 348 et suiv.

Sur le Soracte et à s. Oreste je ne connais pas de monuments chrétiens antérieurs au moyen âge ¹. Au bas de l'une des collines voisines, entre la montagne et le Tibre, s'élevait la célèbre abbaye de s. André *in flumine*, au dessous de Ponzano ². La table de son maître-autel est formée en partie d'une dalle de marbre provenant d'un tombeau chrétien à deux places. Le P. di Costanzo (*Odeporico* p. 204) en prit copie, sauf la dernière ligne, où se trouve la date consulaire, lue par MM. Stevenson et Tomassetti:

BENEM *erenti*
 ☽ XI KL
 HIC POSITVS PA
 ANNORVM XV
 AETIO III ET *symmacho cons.*

Elle est de l'année 446. L'autel lui-même est recouvert d'un baldaquin exécuté par le marbrier romain Nicolas et ses fils Jean et Guitton, vers le milieu du XII^e siècle ³. Aussi, M. Stevenson met-il en doute l'origine capénate de l'inscription de 446, les marbriers ayant pu l'apporter de Rome quand ils

¹ Les célèbres *Acta Silvestri* contiennent un récit fabuleux sur la retraite de ce pape au mont *Syraptis*; v. Guidi, dans l'*Archivio di st. patria* 1877, p. 214-216; Frothingham, *L'omilia di Giacomo di Sarug*, dans les Mémoires de l'académie royale des Lincei (sciences morales, etc., t. VIII, année 1882); Duchesne, *Étude sur le L. P.* p. 165-173; et l'*Introduction* du même auteur à son édition critique du *Liber pont.*, qui paraît en ce moment, p. CIX et suiv. La consécration de l'église de s. Silvestre sur le Soracte est attribuée au pape Damase dans la chronique de Benoît du Soracte (Pertz, *Mon. Germ. Script.* III p. 695); mais ceci ne mérite aucune créance.

² Sur cette abbaye et son histoire M. Tomassetti publiera, dans la continuation de son travail déjà cité, des recherches d'une grande importance.

³ On lit sur la base de l'une des colonnes: + NICOLAV' CVM SVIS FILIIS - IOANNES ET GVITONE - FECERVNT hoc OPVS. Dans le Bull. 1875 p. 120-122, j'ai reconstitué par conjecture la généalogie et la chronologie de cette famille de marbriers romains; cette inscription confirme exactement mes conjectures: elle avait été copiée par le P. di Costanzo (l. c.); mais je ne l'avais pas présente à l'esprit quand je m'occupais des marbriers romains en 1875.

exécutèrent le baldaquin ¹. J'ai sans doute enseigné que ces artistes avaient coutume d'en agir ainsi, quand ils travaillaient pour des églises éloignées de Rome, par exemple, pour celles d'Orviéto, pour s. Maria de Castello à Corneto etc. Cependant ce marbre n'appartient pas aux travaux de sculpture, de mosaïque, de placage, qui se préparaient à Rome; le territoire de Capène abondait en marbres antiques. Même à s. Maria de Castello j'ai distingué avec soin les marbres de Tarquinia, indigènes, des plaques menues et minces découpées par les marbriers romains, dont les inscriptions présentent manifestement le même type que celles des cimetières suburbains. Cette grosse dalle, empruntée à un tombeau *bisome*, de l'année 446, pour coustruire l'autel de s. André près Ponzano, me paraît indigène; elle doit provenir d'une nécropole chrétienne du cinquième siècle.

Le monuments chrétiens ou réputés tels, et d'origine capénate bien établie, abondent à Rignano. Je mentionnerai d'abord le cippe de C. Clodius Fabatus:

C · CLODIO · FABATO
MARITO OPTIMO
ATILIA MARCELLA

TERRENV · CORPVS
CAELESTIS · SPIRITVS · IN ME
QVO REPETENTE · SVAM
SEDEM · NVNC · VIVIMVS · ILLIC
ET FRVITVR · SVPERIS
AETERNA · IN LVCE · FABATVS ¹

¹ Voyez l'encyclopédie de Kraus, art. *Suburbicarischen Coemeterien* T. II p. 126.

² Lors de mon passage à Rignano je ne pris point copie de cette inscription, si souvent copiée et imprimée. Aussi je ne garantis pas les points et les menus détails orthographiques.

Depuis le XV^e siècle il a été visible dans l'église de s. Abundius, au dessous de Rignano, église différente de celle où est le cimetière souterrain de Théodora. Smetius, le premier éditeur, p. 142,13, y joint cette note : *videtur esse Christiani hominis epitaphium, valde tamen antiquum quantum ex characteribus et scribendi forma nominumque ratione colligi potest*. Pighius fit la même observation dans le manuscrit de Leyde, p. 280. Burmann, cependant, remarqua avec raison qu'il ne faut pas se presser de ranger cette inscription parmi les monuments chrétiens ¹. Le débat est soulevé par deux données de sens contraire : la forme matérielle du monument, étrangère à celle des marbres funéraires chrétiens ; le sens de l'inscription, qui s'accorde bien avec la foi chrétienne. Quant au premier point, il suffit de rappeler les exemples, indiqués ou produits dans le Bulletin, de très anciennes épitaphes chrétiennes, gravées sur des cippes de forme classique, comme ceux des tombeaux païens ². La forme extérieure du monument n'est donc pas un obstacle insurmontable à ce qu'il soit chrétien. Reste le second point, le vrai sens des trois hexamètres. On y voit affirmée l'immortalité de l'âme et sa béatitude au sein de la lumière éternelle, en termes qui rappellent en partie ceux de la langue et même de la liturgie chrétienne. Cependant tout le monde sait que les philosophes platoniciens professaient l'origine céleste et divine de l'âme humaine ainsi que l'espérance de son immortalité ; cette doctrine était aussi enseignée et adoptée en partie par les stoïciens, solennellement proposée aux initiés des mystères d'Eleusis et d'ailleurs. Aussi est-il parfois difficile de définir avec précision et certitude si c'est le pur concept chrétien qui s'exprime dans certaines formules, ou bien l'idée philosophique et païenne de l'immortalité et du

¹ *Anthol. Lat.* II p. 151.

² *V. Bull.* 1872 p. 99, 100; 1873 p. 52, 74.

bonheur des âmes séparées du corps ¹. Je ne veux pas, au cours d'un épisode, embrasser l'ensemble de l'un des plus beaux problèmes de l'épigraphie classique et chrétienne. Je me bornerai à dire que l'expression la plus vive que l'idée qui nous occupe ait trouvé dans l'épigraphie classique, se rencontre dans une épitaphe encore inédite, dont le dernier vers est ainsi conçu: *Corpore consumpto, viva anima Deus sum* ². Cette formule ne doit pas, je crois, être prise dans un sens absolument panthéiste; elle doit être comparée avec les petites lames d'or, à inscriptions grecques, trouvées dernièrement à Sybaris, dans une tombe; M. le prof. Comparetti croit que ces dernières ont été écrites par des philosophes pythagoriciens du temps de Platon; l'âme du défunt y est dite: *Θεὸς ἐλλε(ι)νοῦ ἐξ ἀνθρώπου*, *d'homme misérable (devenue) dieu* ³. A l'extrême opposé se placent les formules qui font dissoudre l'âme dans l'air: *terra tenet corpus, nomen lapis, atque animam aer* ⁴; *naturae socialem spiritum, corpusque origini reddidit* ⁵. Entre ces deux extrêmes on trouve beaucoup de termes ou d'expressions qui expriment avec plus ou moins de vague le même sens que l'inscription de Rignano présente d'une façon précise: *terrenum corpus, caelestis spiritus, qui repetens suam sedem vivit et fruitur superis aeterna in luce*. On lit dans Sénèque, philosophe stoïcien: *cum venerit dies ille, qui mixtum hoc divini humanique secernat, corpus hic ubi inveni relinquam, ipse me Dis reddam* (*Ep.* CII, 22). Dans sa langue propre et authenti-

¹ Voyez, par exemple, Bayet, *Tit. Attic. Christ.* p. 43, cf. p. 82.

² Elle est gravée sur une table de travertin, en lettres du temps de César ou d'Auguste, trouvée, les années dernières, dans le monastère des Eaux Salviennes, près de voie d'Ostie. La pierre ayant été, au moyen âge, employée comme montant de porte, fut maltraitée de telle façon qu'il ne reste que les premières et les dernières lettres de chaque vers; cependant celui que je cite est demeuré à peu près intact.

³ Fiorelli, *Notizie di scavi* etc. 1879 p. 158: cf. 1880 p. 158.

⁴ *C. I. L.* III n. 3247.

⁵ De Boissieu, *Inscr. ant. de Lyon* p. 477.

que, l'épigraphie chrétienne emploie les formules *Deo animam reddere, terrae corpus* ¹, l'acclamation *vivas in Deo*, adressée à l'âme, l'affirmation *vivis in Deo*. Il n'y a pas tant de clarté et de précision dans le *fruitur superis aeterna in luce*: les *superi* peuvent être les dieux, les héros, les sages, les âmes illustres dont les Platoniciens affirmaient la présence dans le ciel empyrée. Il n'y a donc, en somme, aucune raison décisive ou même très probable de considérer comme chrétien ce C. Clodius Fabatus, enterré à Rignano. Une particularité curieuse, c'est que la même épitaphe, avec le même nom de *Fabatus*, mais sans la partie en prose, est reproduite en second exemplaire sur un marbre de Niebla en Espagne. J'en ai un calque, dont je suis redevable à la courtoisie de M. Aureliano Fernandez Guerra y Orbe; la forme des lettres, les circonstances de lieu et de conservation qui m'ont été expliqués par M. A. Delgado, semblent écarter l'hypothèse que l'exemplaire espagnol ne soit qu'une copie moderne de l'antique cippe de Rignano. C. Clodius Fabatus doit avoir été originaire de Niebla, avoir eu son tombeau à Rignano et un cénotaphe dans sa patrie.

Venons maintenant aux monuments dont l'origine chrétienne est indubitable.

§ V.

Le cimetière de Théodora près Rignano.

Un grand cimetière souterrain étend ses galeries sur la gauche de la voie Flaminienne, au XXVI^e mille, à l'endroit où s'élève l'église moderne *dei santi martiri*, près Rignano. M. le chanoine Le Louet annonça en 1880 la découverte de nouvelles galeries souterraines non loin de cette église; M. Stevenson, tenant compte de la distance qui séparait ces

¹ Bull. 1873 p. 150.

galeries de celles du cimetière au dessous de l'église, pensa qu'elles en étaient indépendantes ¹. S'il en est ainsi, nous aurons deux cimetières souterrains à Rignano, au pied du Soracte. J'y suis allé en 1857 et je n'y suis pas retourné depuis; aussi ne puis-je rien dire des dernières découvertes. Je me bornerai donc à résumer en peu de mots l'histoire critique et littéraire, la description, la chronologie du cimetière situé au XXVI^e mille de la voie Flaminienne, et je terminerai en commentant la précieuse épitaphe du martyr Abundius, que j'ai acquise, les années dernières, pour le musée de Latran.

Aucun des anciens martyrologes ne mentionne le cimetière de Théodora ni les martyrs enterrés en cet endroit; les noms d'Abundius et Abundantius, sans autre indication, ont été ajoutés pour la première fois au martyrologe d'Usuard (28 août) par Greven, dans l'édition de Cologne 1515; ils furent plus tard insérés par Baronius, avec mention du lieu de leur supplice et des compagnons martyrs, dans le martyrologe romain au 16 septembre.

Les deux dates proviennent de la *passion* de ces martyrs et de leurs compagnons: la première du texte le plus ancien, que les Bollandistes ont publié d'après un manuscrit *Budecensis* sans en indiquer l'âge ²; la seconde, de celui qui fut imprimé à Rome en 1584 selon la leçon des manuscrits de Rignano et de Sienne, où florissait le culte de ces saints, et d'un passionnaire de la basilique Libérienne ³. Cette *passion* fut rédigée

¹ Bull. 1881 p. 119, 120.

² *Acta ss. Sept.* V p. 293 et suiv.

³ *Sanctorum martyrum Abundii presbyteri, Abundantii diaconi, Marciani et Ioannis eius filii passio ex tribus vetustissimis et manu scriptis codicibus deprompta, cui additae sunt inventiones et translationes et ad historiam notae*, Rome, 1584. L'opuscule est anonyme, dédié à Grégoire XIII par le Collège Romain de la Compagnie de Jésus; on sait que l'auteur était Fulvio Cardolo, jésuite. Comme j'écris loin de Rome et des documents nécessaires, je dois renoncer à donner une classification chronologique et critique des manuscrits et des recensions diverses de la *passion* de ces martyrs.

avant l'an mil, car il n'y est point parlé de la translation des corps saints, les uns à Rome, les autres à Civita Castellana, opérée vers l'an 1001. On n'y marque point non plus le nom du fils de Marcien, qui, après l'invention et la translation de son tombeau, fut appelé Jean. Les textes plus anciens offrent peu de variantes; les Bollandistes, qui ont donné le meilleur, n'en proposent point la leçon *ut indubia et plane authentica* ¹. En fait d'indications topographiques on y trouve que *Abundius presbyter, Abundantius diaconus, Marcianus et filius eius* furent décapités *via Flaminia mil. X* (manuscrit *Budecensis mil. XIV*), *iuxta civitatem Lubram*, puis enterrés par la matrone Théodora *in praedio suo mil. ab Urbe Roma XXVIII*. Le vrai chiffre des milles est 26, pour Rignano, où s'élève l'antique église de s. Abundius et où tout le monde place le *praedium Theodoraë*. La différence est faible, facile à imputer à quelque erreur des copistes ou à une variation dans le comput des milles pendant le moyen âge. *Lubra* (terme inconnu aux Bollandistes, qui ont voulu le changer en *iuxta delubra*) était en ces temps-là le nom de l'antique *mutatio Ad saxa rubra mil. IX*, sur la voie Flaminienne; la table de Peutinger la marque au XIV^e mille, comme la *passion* du manuscrit *Budecensis*. L'endroit s'appelle actuellement *Prima porta* ²; il appartenait au territoire de Véies, sur les limites de celui de Capène. A l'époque impériale il y avait là un *vicus Rubrae*, tout petit, de sorte que Martial l'appelle *breves Rubrae*, (*Ep. IV, 64*). Ce petit village, lui aussi, eut un cimetière chrétien souterrain ³.

La passion d'Abundius et de ses compagnons dans l'édition de 1584, est suivie de la *Prima inventio atque translatio ex codice Arinianensi*: où est racontée la découverte et la translation

¹ *Acta ss.* l. c. p. 295.

² Nibby, *Analisi* III p. 31 et suiv.

³ Boldetti, *Osserv. sui sacri cim.* p. 577; Marini ap. Mai, *Script. vet.* V p. 458, 2; Stevenson, l. c. p. 125.

des corps d'Abundius, Abundantius et Théodora de Rignano à Rome, par ordre d'Othon III, en 1001, et plus bas de celle de Marcien et de son fils (anonyme dans la passion, mais appelé Jean dans l'*inventio*) de Rignano à Civita Castellana. Cette relation paraît avoir été écrite peu après l'évènement, sur des documents presque contemporains. On n'y parle pas du cimetière souterrain, mais de l'*ecclesia beati Abundii et Abundantii martyrum, quae est iuxta montem Soractis*, où furent trouvés leurs corps, *in uno tumulo*, sous l'autel, *et in alio corpus b. Theodoraë, quae in praedio suo eos sepelierat*: puis l'évêque de Civita Castellana ayant ordonné *amplius inferius fodi*, trouva les corps de Marcien et de Jean. Du contexte et de la suite de la narration, il résulte clairement que les tombeaux alors ouverts furent réputés être ceux-là même où Théodora avait déposé les martyrs *in praedio suo*. Boldetti appliqua sans hésitation ce récit au cimetière souterrain, encore visible à Rignano; des mots *inferius fodi* interprétés sans nécessité et, je crois, contrairement à la vérité, il déduisit que le cimetière avait eu deux étages ¹. L'identité du lieu mentionné dans l'*inventio* avec le cimetière en question n'est nullement manifeste; elle a besoin d'être éclaircie. C'est au dessous de Rignano que s'élève l'antique église de s. Abundius, différente et éloignée de l'église moderne *dei santi martiri*, bâtie sur le cimetière souterrain; dans les murs de la première est encastré le cippe de C. Clodius Fabatus; sous son autel on voit une confession-hypogée ². Comment pourrait-on démontrer que la *translatio* ne parle pas de cette antique église, plutôt que du cimetière souterrain? Cette église est un ancien temple païen, dédié au culte chrétien après l'abolition de l'idolâtrie: Théo-

¹ Boldetti, l. c. p. 578.

² V. Gori dans les *Ann. dell'Inst. arch.* 1864 p. 129.

dora ne put y enterrer des martyrs pendant la persécution de Dioclétien. Si donc au commencement du XI^e siècle les corps saints furent trouvés sous l'autel de sa confession, c'est qu'ils y ont été transférés, à une date inconnue, de leurs tombeaux primitifs *in praedio Theodoraë*, comme cela est arrivé à tant d'autres martyrs au temps où l'on vida les souterrains au profit des basiliques. Cependant le récit de l'*inventio* se prête mal à cette hypothèse. *Invenerunt etiam*, dit-il, *inter eos sanctos martyres, qui habebant inauratas vestes et mire exornatas*: ainsi, les tombeaux des deux saints furent trouvés dans une crypte où le sépulcre principal était entouré d'autres sarcophages, qui renfermaient sans doute non pas des martyrs, comme le croit le narrateur, mais de pieux et riches fidèles, déposés *ad sanctos* dans des vêtements précieux. Tout cela convient mieux à la crypte primitive *in praedio Theodoraë*, qu'à une confession construite sous l'autel, lors d'une translation, pendant le moyen âge. Je crois donc raisonnable de rapporter à la crypte principale du grand cimetière souterrain de Rignano l'*inventio* des tombes saintes opérée en 1001, comme on l'assure dans une inscription de l'église moderne élevée au dessus de ce cimetière. En toute hypothèse, le *praedium Theodoraë* ne peut être le temple païen converti en église; si l'on y a trouvé les saints en 1001, il faut admettre qu'on les y avait transférés pendant le moyen âge.

Le cimetière souterrain resta inconnu au commentateur de la *passion* et de l'*invention*, en 1584, et à Bosio, qui n'en rapporte que ce qu'il en lut dans ces actes ¹. La première trace s'en trouve en 1651, année où un anonyme transcrivit quelques inscriptions des *loculi* de ce cimetière (Archives capitulaires de Rignano). Gaetano Marini vit des notes, perdues depuis, dans

¹ Bosio, *Roma sott.* p. 575.

la lipsanothèque du sacriste pontifical; elles étaient sans doute du même temps; parmi elles figuraient de mauvaises copies d'inscriptions du cimetière, que l'on désignait sous le nom *di s. Eusebio presso Rignano* ¹. Je ne sais d'où vient cette dénomination extraordinaire de *s. Eusebio*; dans les mêmes notes, cependant, il était dit que Theodora avait enterré les martyrs dans ce cimetière. Boldetti s'y rendit en 1702 et visita le cimetière, qu'il appela sans hésiter cimetière de Théodora. Il remarqua la *chapelle ronde* (crypte principale, aujourd'hui enterrée), *pleine de tombéaux, parmi lesquels celui de Théodora, avec son nom sculpté sur une table de marbre, et vit quelques peintures* ². Ni lui, ni ceux qui avant ou après lui ont tenu compte des inscriptions de cette nécropole, n'ont transcrit ou rappelé la précieuse épithaphe de Théodora. Cela me donne droit de soupçonner ici quelque'une de ces fausses réminiscences ou de ces graves inexactitudes, si familières à Boldetti ³. En 1746 on entreprit l'exploration de l'antique cimetière de Rignano et quelques galeries furent déblayées. On en publia à Rome, la même année, une première relation anonyme, dont un exemplaire se trouve relié dans le manuscrit Vat. 9023. Les années suivantes les recherches continuèrent; et tout les résultats des fouilles, avec un plan du souterrain, furent enregistrés dans un manuscrit des archives capitulaires par le vicaire forain G. B. Tomai ⁴; celui-ci communiqua les copies de plusieurs inscriptions à Maffei, qui les publia dans le *Museum Veronense*, et à Paciaudi, qui n'en publia qu'une seule ⁵. En 1808 le cimetière fut visité par les custodes de la lipsanothèque du cardinal vi-

¹ Marini, scheda ms. 336a, des inscriptions chrétiennes, à la Vaticane; cf. sch. 4528.

² Boldetti, l. c.

³ *Inscr. christ.* I p. XXVII*; *Roma solt.* I p. 52.

⁴ *Inscr. christ.* I p. 45.

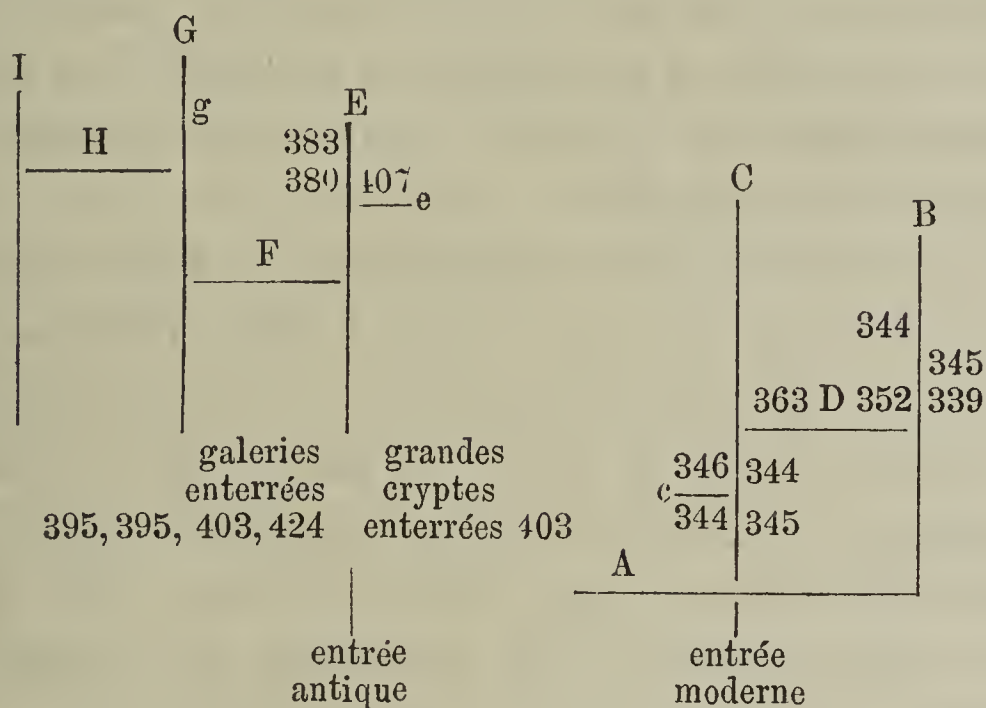
⁵ Calogerà, *Opuscoli*, XLII p. 372.

caire, qui n'y entreprirent aucun travail et se bornèrent à copier deux inscriptions, encore visibles aujourd'hui. En 1857 je me rendis à Rignano, avec mon frère Michele Stefano : il confronta attentivement le plan levé en 1747 avec l'état actuel du souterrain ; nous en fîmes une description analytique très soignée, restituant autant que possible à leurs places primitives les inscriptions transcrites dans les manuscrits et perdues depuis. Celles qui portent une date consulaire ont été toutes imprimées et expliquées dans le tome I de mes *Inscr. Christianae*. Je vais jeter un coup d'oeil d'ensemble sur ces inscriptions et sur celles qui sont privées de date, et en faire un rapide classement topographique et chronologique. Le cimetière mériterait une monographie spéciale ; mais celle-ci ne rentre pas dans le plan de cette étude sur les monuments du territoire des Capénates.

Sans en donner une carte ichnographique exacte, et en me contentant d'un tracé en lignes simples, je puis donner une idée du réseau souterrain, suffisante pour les besoins de mon exposition. Ces lignes ne marquent pas les distances précises, les directions obliques, les courbes, les angles des galeries ; mais elles en indiquent la trame et permettent de suivre la série chronologique des chiffres que j'ai indiqués aux endroits où j'ai lu moi-même des dates consulaires et où les documents déjà cités m'ont appris que d'autres en avaient lu. Les inscriptions actuellement visibles ont été toutes tracées à la pointe sur la chaux fraîchement étendue sur la fermeture en maçonnerie des *loculi* ¹. La lecture en est difficile, car beaucoup d'entre elles sont en écriture cursive ou quasi cursive, comme on peut le voir dans les facsimilés du tome I des *Inscriptio-*

¹ V. Bull. 1874 p. 113, où j'ai traité des procédés employés, pour fermer les *loculi* et écrire les épithaphes, dans les cimetières chrétiens de la Tuscie et dans les régions de Capène, Véies, Tarquinies et Vulci.

nes Christianae; les anciennes copies sont détestables, quelquefois illisibles et inutiles. Il n'y a qu'une petite inscription, sans date, qui soit gravée sur marbre. J'en parlerai après.



L'oeil le moins attentif sera frappé du développement chronologique constaté dans les galeries aujourd'hui accessibles. En B on trouve les dates de 339, 344, 345 ¹; en C et dans la chambre c, celles de 344, 345, 346, peut-être celle de 340 ²; en D, galerie issue de B, mais qui ne débouche pas dans C pour ne pas couper les *loculi*, ce qui prouve qu'elle est postérieure à la galerie C, celles de 352, 363 ³; en E, celles de 380, 383 ⁴; dans la chambre latérale c, celle de 407 ⁵. Autour des grandes cryptes centrales, aujourd'hui enterrées, étaient groupés de petits corridors et des chambres avec des tombes datées de 395 (deux), 403 (deux), 424 ⁶. Les lignes A, G, sont privées de dates; en F, H, I, il ne reste aucune épitaphe, sauf, en I, les

¹ *Inscr. Christ.* I n. 55, 77, 81.

² L. c. n. 58, 75, 76, 86, 90. La date de 344 se présente deux fois.

³ L. c. n. 116, 165, 166. La date de 363 est répétée deux fois.

⁴ L. c. n. 291, 327.

⁵ L. c. n. 581.

⁶ L. c. n. 428, 430, 519, 520, 640.

lettres VST₁, isolées. Je parlerai plus loin des grandes cryptes où fut évidemment le centre du cimetière et des groupes de voies et de tombes adjacentes; aujourd'hui tout cela est inaccessible. Parlons des lignes accessibles A-I et considérons un instant le document et le spécimen important qu'elles nous présentent, au point de vue du développement chronologique et de la série des dates précises.

Première question: les galeries sans inscriptions datées sont-elles antérieures ou postérieures à celles qui nous présentent une série de dates, de 339 à 383, avec un petit appendice isolé (chambre *c*) de l'année 407? Comparons les signes caractéristiques des tombeaux et de leurs épitaphes dans les deux groupes de galeries, celles qui ont des dates et celles qui n'en ont pas. Du monogramme X , nous trouvons un exemplaire dans la galerie B (339-345) sur la fermeture d'un *loculus*¹; deux autres dans la galerie C (344-346); dans l'une de ces deux galeries le X était ajouté à l'épitaphe, je donnerai celle-ci sous le n° 20; il se rencontre deux fois dans la galerie E (380-383), près de l'angle E, F; dans la galerie G, très longue, entièrement dépourvue de dates, le monogramme est tracé sur deux *loculi*, vers l'extrémité de la galerie, en un endroit où l'on en reprit le creusement, après qu'elle se fût d'abord terminée en *g*. Dans la partie primitive de cette galerie G, il y a beaucoup de *loculi* à inscriptions, mais aucun à monogramme, pas plus que dans les voies suivantes, H, I et dans la voie A. Cette distribution des monogrammes du Christ, tous de la forme constantinienne plus ou moins régulière, dans les galeries où se trouvent les dates de 339 à 383, et dans le dernier appendice de la voie G, ne saurait être fortuite, alors qu'on n'en trouve aucun dans les galeries sans dates, excepté l'appendice en que-

¹ Pour un autre *loculus* de cette galerie Tomai marqua, dans le contexte de l'épitaphe, un X ; j'y ai vu un X (n° 19).

stion, et cette exception confirme la règle. Il y a là une analogie lumineuse avec l'état des choses dans les cimetières romains, où le même fait a été observé, et ses conséquences chronologiques nettement démontrées. Dans le cas spécial du cimetière de Rignano, les tombeaux des galeries sans dates, s'ils étaient postérieurs à ceux de la période 339-383, devraient appartenir à la fin du quatrième siècle et au siècle suivant; on y découvrirait bien quelque signe de basse époque. Voyons s'il en est réellement ainsi.

Je commence par établir une série presque continue d'épigraphes appartenant à la partie antérieure, la plus ancienne, de la voie G. Il faut noter que les jours des enterrements suivent l'ordre des mois, quand on va du bas, c'est-à-dire de la partie voisine du centre du cimetière, vers le haut, où est le fond de la galerie et son dernier appendice. J'ai fait dessiner, dans la planche XI, n° 4, un de ces fragments, parce qu'il semble qu'on y ait tracé un X isolé, initiale du nom du Christ et signe cruciforme, ce qui est une particularité à remarquer dans ce groupe de tombes où n'apparaît jamais le monogramme constantinien. Dans la même planche on trouvera aussi, comme specimens paléographiques, les inscriptions 4, 5, 6, 19, toutes tracées à la pointe sur la chaux.

1

MAXIMINA DP · VIII · IDVS IANVAR
IN PACE ¹

2

.....EIVS DP
.....KAL · IANVARIAS IN PACEM

¹ Le lettres MAXI, actuellement disparues, se lisent dans la copie de Tomai, aux archives capitulaires.

3

.....NVS DP VIII K FEBR
IN PACE

4

LA[—]CINJO D · P
VIII · KALAPRILES
IN PACE

5

XVIII KAL
IVNIAI ΓΕΤΙΜΙΝΑ
ΔΕΡΟΓ - Α^c////////¹

6

VERNA DP III NONAS
AVGVSTAS²

7

FELICISSIMVS DP
KAL OCT IN PACE

8

DP EXSVPERI BENE MERENTI
PRIDIE NONAS FEBRARIAS³

Au fond de la galerie, là où la disposition de la paroi indique un appendice un peu postérieur :

¹ Maffei, *Mus. Ver.* p. 358, 14 d'après la copie de Tomai, l. 3 DEPOSITA.

² Maffei, l. c. p. 358, 12, v. 1 NON.

³ De cette inscription il ne reste que les lettres ENTI ; Tomai la copia tout entière et Maffei la publia d'après lui, l. c. p. 358, 15.

9

✠ DP IVI^s CANVI M ¹

10

DP ANTEM PESIVSEDVS MATIE
... \ SEBERIANES ²

Vers les lignes G, H, Tomai vit deux épitaphes, dont il ne reste pas trace, mais qui méritent une mention spéciale :

11

NONIS FEBRARIA VIATRIS IN PACE

12

DP · III NON · O ·
FAVSTINVS

Le groupe de noms *Viatrix*, *Faustinus*, sur des tombeaux voisins, fait penser aux martyrs romains *Viatrix*, *Faustinus* victimes de la persécution de Dioclétien, enterrés dans le cimetière de Generosa ³. Peut-être ces noms furent-ils donnés à deux enfants, frère et soeur, à Rignano, en l'honneur des deux martyrs.

La galerie A, voisine de l'ancienne entrée est la souche des galeries B et C, où se trouvent des dates de la première moitié du quatrième siècle, du 339 à 346 et de leur appendice latéral

¹ Maffei, l. c.p. 358, 13 d'après la copie de Tomai, change le nom en IVLIANE, et n'indique aucune lettre à la suite.

² Tomai lit en une seule ligne: DP · ANTEMII POST IDVS MARTIE SEBERIAMES (d'après lui Maffei, l. c. p. 358, 16); cette lecture ne convient pas aux lettres subsistantes, mutilées et difficiles à déchiffrer avec certitude.

³ Voir mon étude sur le cimetière de Generosa dans le tome III de la *Roma sott.*; j'y ai prouvé que c'est *Viatrix*, et non *Beatrix*, qui est le vrai nom de la martyre romaine.

D, où furent déposés des défunts en 352 et 363. Elle est donc certainement antérieure aux lignes B, C. On y trouve, encore en place, l'inscription suivante, fort mutilée :

13

.....MAR{C.TAN
.....IN·PACE

Dans la copie exécutée en 1651 on lit, l. 1: MARCCIAN, 2 AE IN PACE. Il me semble qu'après MAR il y a un signe de ponctuation; ces lettres représenteraient donc le mot *MARtias*, débris de la date du jour de la mort ou de l'enterrement; le nom de la défunte semble avoir été accompagné d'un prénom: C·TAN*noniae*(?). Peut-être était-il suivi d'un *cognomen*. Le prénom, très rarement employé pour les femmes, serait un indice d'antiquité, même s'il s'agissait ici d'un homme. Dans les copies de l'année 1651 on trouve encore, avec cette inscription, les suivantes, maintenant disparues :

14

XIIII KAL MAII ANTONIA IN PACE
XY

Remarquer le sigle grec XY, *XριστοY*.

15

IIII Idus AP DM·ANIMA^s N
NOCES

Je lis : *IIII idus Ap(riles) d(or)m(it) anima (i)nnoce(n)s*.

16

dEPfVCEfI III IdVf VNIAf

Dep(ositio) Suc(c)e(s)si III idus (i)unias. Le premier f est transversé par une ligne horizontale, qui en fait un signe cruciforme.

17

IDIBVS DECEM...

SAC FOS N $\ominus$ MIN...

A la seconde ligne je corrige δ AEPOS · NOMINE... Les copies de 1651 présentent encore deux inscriptions dans ce groupe; l'une d'elles a été transcrite aussi par Tomai; mais on ne peut en tirer une lecture certaine.

La première inscription de ce groupe, qui ait été copiée, en 1651, c'est celle d'une petite plaque de marbre, encore existante, encastrée dans un mur moderne, sur la ligne A. Elle devait se trouver près de l'entrée antique, par où l'on descendait aux grandes cryptes et à la galerie A; par sa matière et sa forme elle diffère des inscriptions tracées sur la chaux, à l'ouverture des *loculi*. J'en parlerai plus loin, en m'occupant des grandes cryptes et de leurs monuments.

Pour compléter les éléments de comparaison entre l'épigraphie des galeries B, C, D, E, où il y a des inscriptions datées, déjà publiées dans le tome I des *Inscr. Christianae*, et celle des galeries A, G, où se trouvent les inscriptions sans date que je viens de rassembler, il faut rapporter aussi les épitaphes sans date qui se lisent en B, C, D, E. A l'entrée de B, il reste les lettres

18

...felicīTA ς NONIS AVgustis

Puis, avant d'arriver aux épitaphes des années 339, 345:

19

DP b Δ LiCu ς NEGOTIASXIII K Δ L DECEMBRES

N

11

La note * me semble être ici le chiffre X, ainsi formé avec intention, par réminiscence du monogramme des initiales de *Ἰησοῦς Χριστός* (pl. XI, n. 5). A cet endroit ou dans la chambre c, Tomai lut:

20

DP · SEVER^{ia}nA K DEC · DOSTIVIT

Le dernier mot est illisible dans la copie de Tomai. Marini (*Inscr. christ.* 4528) tira des notes du sacriste pontifical une mauvaise copie de cette même inscription: DP SEVERIANI DFC INSTIRII REQUIESCIT X . Sur des *loculi* de 339, 344, 345, dans les voies B, C, nous lisons: DORMIT IN PACE, REQUIESCIT IN SOMNO PALCIS (*sic*). L'építaphe de Severiana, se terminait par une formule semblable; en outre, elle avait le X , à joindre aux autres monogrammes de cette galerie.

J'ai copié dans la voie E:

21

DP KL AVGV^{TC}AT

LEONIS

22

dP · ONA[·]CIS XII KALE^dΔ^{AG}V^{...}

Le nom du défunt est incertain. Dans la même galerie, à peu près, Tomai lut:

23

DP · IVSTI XIII KAL · APR ·

24

DP LIXINOC^b IV^ΔC^uX · DIEMMNMERXL

ΓVII AN XXXVOMO PRO NRS

La copie de Tomai ne donne pas de sens; en s'y tenant, il semblerait que sous les dernières lettres se cache la formule ORΔ PRO NBS (*ora pro nobis*); mais je ne puis faire aucun fond sur une lecture si incertaine.

Rassemblons maintenant les données fournies par ces inscriptions sans date, recueillies dans les galeries A-I. La formule dominante et presque uniforme est le mot écrit en abrégé DP. La galerie A ne présente pas encore cette uniformité; celle-ci commence à se montrer en B (n° 18? 19, 20) avant les *loculi* datés de 339, 344, 345: dans l'un de ceux-ci (344) la date consulaire est construite avec ce sigle, dans les deux autres avec *dormit in pace* (339); *deposio Aureliae requiescet in somno palcis (sic)* (345). La formule *dormit in pace* revient dans deux épitaphes de l'année 344, sur la ligne C; depuis 352, c'est-à-dire en cette année, en 363 (deux inscriptions), 380, 383, 395 (deux), 403 (deux), le DP est constant en tête de l'épitaphe; dans celle de 380, le mot est écrit tout au long DEPOSTIO. Il semblerait donc que, dans le cimetière de Rignano, la formule *depositio*, sous le sigle spécial DP, soit devenue constante dans la seconde moitié du quatrième siècle, et que, auparavant, elle ait été flottante et employée concurremment avec d'autres. Ceci contredirait l'antériorité présumée des galeries dépourvues de X à celles où ce monogramme se présente. Les inscriptions 1-8 de la galerie G, comme les n°s 9, 10 de la partie g, les n°s 19, 20 de B, 21-24 de E, ont toutes et sans distinction la même note caractéristique DP.

Cependant, en y regardant de près, nous distinguerons une différence substantielle, caractéristique, constante. Dans la galerie G, le DP est toujours construit avec le nom au nominatif: il signifie *depositus, deposita*; il en est de même au commencement de la ligne B, avant d'arriver à la date de 339 et aux dates suivantes. Puis, le même sigle se trouve toujours construit avec un nom au génitif: il signifie alors *depositio*: quand

le mot est écrit en toutes lettres, il se lit *deposio*, *depopossio*, *depostio*. La constance de cette différence montre qu'elle n'est pas fortuite. Les fidèles de Rignano commencèrent par écrire *depositus*, *deposita*; ce n'est que plus tard qu'ils écrivirent *depossio*, *depositio*. La galerie G, où domine exclusivement la première formule, est plus ancienne que la galerie B, où commence la transition de la première à la seconde. Celles-ci ne sont séparées que par un court intervalle de temps; il y a, entre les deux types d'épigraphes, une ressemblance générale fort grande. Le groupe des deux noms VIATRIS, FAVSTINVS (n° 11, 12) semble postérieur aux dernières années de la persécution de Dioclétien. En somme, le groupe de galeries F-I ou G-I, à gauche en descendant vers le point central est, à mon avis, des premiers *deccnnia* du quatrième siècle; celui de droite a sa série de dates, depuis le milieu de la ligne B, où l'on voit les épigraphes de 339, 344, 345, jusqu'à C, D, E, ligne centrale, au bout de laquelle se trouvent les dernières dates de ce groupe, 380, 383, 407. La première galerie A, à droite de l'escalier antique, avec ses formules diverses et flottantes, est probablement une des plus anciennes qui se soient ramifiées autour des cryptes centrales aujourd'hui enterrées. Il reste maintenant à parler de celles-ci.

Le plan de 1747 présente au centre, au pied de l'escalier, deux cryptes rondes, situées l'une derrière l'autre. On déblaya alors, à la gauche des deux rotondes, quelques galeries, dont la dernière présentait, d'un côté deux tombeaux datés de l'année 395, de l'autre côté deux autres de l'année 403. A droite, dans une petite chambre, un tombeau de l'année 424. Ici, les inscriptions étaient gravées sur marbre. Il reste le fragment final de l'une d'elles, chez M. Pietro Morelli, à Rignano. Dans son intégrité, elle offrait la teneur suivante ¹:

¹ Je la supplée d'après la copie de Tomai, de qui dépend Maffei, l. c. p. 358, 8, qui, faute de caractères, a altéré la forme du monogramme.



BEBI VINDEMIALINIS QVIBIXIT ANNVS P M L V
 DVLCISSIMO PATRI FECERVNT FILI DOLENTIS
 D·P·VII K OCTOB̄.

Remarquer la croix monogrammatique avec l'A ω, très commune vers la fin du quatrième siècle et au cinquième, tandis que, dans les galeries de 339-383, nous avons toujours trouvé la forme X^{P} ; cette épitaphe était à peu près au même endroit que celle qui portait la dernière date, celle de 424. On y trouva encore la suivante ¹:

maxima HP Qvae VIXIT IN PACE ANNOS P M
 LXX RECESSIT III KAL · A...

An groupe des cryptes centrales, où l'on trouva les épitaphes gravées sur marbre, je joins la petite inscription qui fut lue en 1651 près de l'entrée antique, et qui est maintenant encastrée dans un mur moderne, sur la voie A ².

VI KAL· SETEBR
 ES BENERITO
 NOFITO IN
 PACE X^{P}

Les cryptes rondes aujourd'hui enterrées étaient manifestement les principales du cimetière. Dans la plus grande, Boldetti crut

¹ Maffei, l. c. p. 358,7, d'après la copie de Tomai; au v. l il omet H P (*honestu puella*) et les lettres VLXIC, altérées dans cette copie; ma correction est facile à trouver et se justifie toute seule.

² Outre Maffei (l. c. p. 358,9 *male*), Paciaudi (Calogerà, *Opuscoli* XLII, p. 372) l'emprunta aussi à Tomai; il supplée *spes* à la seconde ligne, bien qu'il ne manque aucune lettre. Le néophyte paraît s'être appelé *Benerilus*.

avoir lu le nom de Théodora, qui enterra les martyrs *in praedio suo*. Les galeries et petites cryptes du voisinage, avec leurs tombes de la fin du quatrième siècle et de la première partie du cinquième (395, 403, 424) ont été creusées irrégulièrement les unes sur les autres, comme les *cryptae novae ad sanctos* des cimetières romains, pour fournir des places aux défunts qui avaient désiré être enterrés au voisinage du sanctuaire. La partie la plus ancienne du cimetière se développe en galeries régulièrement dirigées, rayonnant en hémicycle autour des grandes cryptes centrales. C'est dans celles-ci que se trouvaient les tombeaux des martyrs. Puis qu'il n'y a aucune tradition ni aucun indice de l'existence d'autres martyrs à Rignano, en dehors de ceux que mentionne la *passion* citée plus haut, il est raisonnable d'accepter le nom de cimetière de saint Abundius et de ses compagnons, ou de cimetière de Théodora, déjà donné à cette nécropole par les indigènes et par les personnes qui se sont occupées d'antiquités chrétiennes. La chronologie du souterrain concorde avec cette appellation; car elle commence aux premières années ou dizaines d'années du quatrième siècle, et le martyre d'Abundius et de ses compagnons est rapporté à l'année 303.

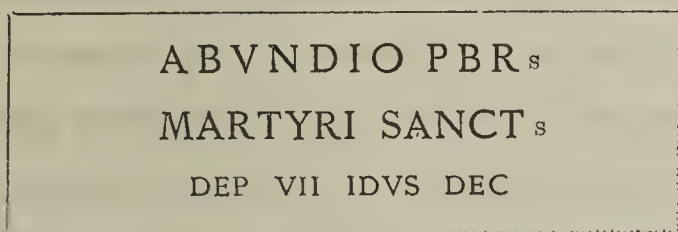
§ VI.

Inscription du tombeau d'Abundius, prêtre et martyr.

L'existence et la chronologie du cimetière, son centre formé par une crypte dont le voisinage était de jour en jour plus recherché par les fidèles en quête d'un lieu de sépulture pour eux et pour les leurs, au IV^e et au V^e siècle, tout cela représente un document de haute valeur, capable de compenser le silence des martyrologes sur les saints de Rignano. Ce n'est pas une chose nouvelle que des martyrs non portés dans les fastes et les calendriers encore existants nous soient révélés par

les souvenirs locaux, les monuments, les inscriptions ¹. Dans le cas présent, les données sur les martyrs enterrés au XXVIII^e (lisez XXVI^e) mille de la Flaminia provenaient toutes de la *passion*, dont je me suis borné à dire qu'elle avait été écrite avant l'an mil et que les Bollandistes n'ont pas voulu la garantir comme *indubia et plane authentica*. Je n'en entreprendrai pas l'examen critique, dans ce dernier article de mon mémoire d'ensemble sur les souvenirs chrétiens chez les Capénates; mais je dois comparer avec ce texte un monument vraiment précieux, très rare en son genre dans l'épigraphie chrétienne des premiers siècles et qui n'a pas encore été commenté; c'est par là que je couronnerai ces longues recherches.

On voit, dans le palais de Latran, au bas de la X^e travée du musée épigraphique, une inscription que j'ai ajoutée après qu'elle avait été entièrement remplie; elle a été photographiée avec les autres de la même travée et reproduite dans les planches héliotypiques publiées en 1877.



La pl. XII de ce fascicule en contient un dessin. Les lettres sont gravées sur une plaque un peu oblongue, semblable de forme à celles des cimetières; le marbre est de belle qualité, rouge brèche, taillé en corniche par derrière; il avait donc déjà servi et fait partie d'une décoration architectonique. On commença par graver les lettres A B en dimensions beaucoup plus petites; puis la personne qui avait ordonné le travail voulut que l'inscription eût un aspect solennel; il la fit recommencer plus qu'au double de la grandeur; ainsi les deux pre-

¹ Bull. 1876 p. 59 et suiv.; 1878 p. 94 et suiv.

mières lettres A B ont été écrites deux fois et les petites sont cachées dans les moitiés inférieures des grandes. La paléographie est du genre usuel et négligé, employé au quatrième siècle. M. Ferd. Becker (*Die Inschriften der röm. Coemeterien*, Gera 1878, p. 25) a reproduit cette inscription d'après mes planches héliotypiques; M. Stevenson l'a imprimée dans l'Encyclopedie de M. Kraus (II, p. 126) comme provenant des cryptes principales du cimetière de Théodora. Ceci, je le conclus du raisonnement que je vais faire; quant à des données positives sur le lieu d'où provient le marbre, je ne suis jamais parvenu à en découvrir. Il me fut indiqué par mon collègue M. C. L. Visconti, chez un marbrier de la place S. Salvatore in Lauro; ce dernier disait l'avoir acquise de paysans qui l'avaient trouvé hors de Rome. Aux questions précises que je lui posai, il répondit que ces paysans semblaient être venus par la porte *del Popolo*, c'est-à-dire par la porte Flaminienne. Je n'ai pu en savoir plus long.

Interrogeons la pierre elle-même avec son texte. Celui-ci est au datif: *Abundio presbytero martyri sancto*, puis vient la date du jour de la *depositio*. Une inscription ainsi conçue convient au lieu de la sépulture. En effet, les inscriptions simplement honoraires et votives, si elles nomment parfois le jour de la fête du martyr, le font avec des formules comme *cuius* ou *quorum natale est, qui passus est, natale habent*¹, et non avec celle de la *depositio*, qui est en relation spéciale avec le tombeau et avec l'épigraphie sépulcrale proprement dite. Le datif est ordinaire même dans les épitaphes des personnes les plus communes. Sur la pierre qui ferme le sarcophage de l'apôtre Paul, on lit, en lettres de très grand module, du type du quatrième siècle, PAVLO APOSTOLO ET MARTYRI. Ainsi, l'inscription d'Abundius vient, selon toute apparence, de son tom-

¹ V. Marini dans Mai. *Script. vet.* V p. 14, 2; 397, 5; 408, 8: cf. Bull. 1877 p. 10.

beau; elle en est l'épithèque ou elle est en rapport avec sa décoration ¹.

Il y a une marque d'antiquité dans la tournure classique de cette courte formule, qui commence par le nom ABVNDIO, suivi des qualificatifs de dignité et de culte, *presbytero et martyri* et se termine par l'épithète *sancto*: *sanctus*, *beatus*, *beatissimus* ne sont pas, dans le langage chrétien, de simples épithètes; ce sont les titres spéciaux des martyrs et des confesseurs honorés d'un culte public ². Pourtant, dans les inscriptions plus anciennes, ces mots restent à la place ordinaire des épithètes; c'est à partir de la seconde moitié du quatrième siècle, au cinquième, au sixième et depuis, que *sancto* et *beato* sont placés avant le nom, d'abord avec le mot *martyri*, puis tout seuls. Damase écrit *beatissimo martyri Ianuario* ³: vers le même temps ou peu après on écrivait à Porto et à Ostie: *sanctis martyribus Eutropio etc.*, *sanctis martyribus Herculano etc.* ⁴; dans les premières années du cinquième siècle, on trouve, à Rome, *sancto martyri Sebastiano* ⁵, *sancti martyris Hippolyti* ⁶, *sancti martyris Hyacinthi* ⁷. Je pourrais multiplier les exemples, mais la chose étant certaine, ce serait inutile. Dans la première moitié du cinquième siècle, Spes, évêque de Spolète, sépare *sancto* de *martyri*: *sancto Vitali martyri* ⁸; de même, l'archidiacre Hilaire, plus tard pape: *beato Laurentio*

¹ L'inscription de l'ornementation exécutée par le prêtre Leopardus au tombeau du martyr Hyacinthe est jointe, dans la copie du ms. d'Einsiedlen, avec la mention *DEPOSITIO III ID . SEP.* Mais le copiste ou l'auteur du recueil semble avoir fondu deux inscriptions en une seule (v. *Inscr. Christ.* II p. 30 n. 73; Marchi, *Monum. delle arti crist.* p. 238 et suiv.). Aussi cette inscription monumentale ne peut être comparée avec celle d'Abundius.

² V. Bull. 1878 p. 89-92.

³ Bull. 1872 pl. V p. 72, 73.

⁴ Bull. 1866 p. 46, 49.

⁵ Bull. 1877 p. 10.

⁶ Bull. 1867 p. 57.

⁷ *Inscr. Christ.* II p. 30 n. 73.

⁸ V. Bull. 1871 p. 95.

martyre ¹. L'inscription d'Abundius est d'un style évidemment antérieur, qui correspond à la finale DEP VII IDVS DEC. Cette pierre est une pierre sépulcrale; elle fut placée sur la tombe du martyr, quand on put rendre les premiers honneurs à son souvenir, c'est-à-dire au lendemain de la paix de l'Eglise ou pendant une trêve de la persécution, comme nous le savons par beaucoup d'exemples et de témoignages explicites ².

Où, dans quel cimetière se trouvait ce tombeau? D'un Abundius prêtre et martyr il n'y a aucune trace dans les cimetières suburbains. Abundius prêtre n'est nommé qu'à la tête du groupe des martyrs enterrés près de la voie Flaminienne, à 26 ou 28 milles de Rome. Bien qu'il ne soit pas absolument impossible que l'on retrouve à Rome l'építaphe d'un martyr complètement inconnu aux fastes ecclésiastiques, aux topographes, aux monuments des translations, et cela avec le titre (MARTYR) des martyrs solennellement *vindicati*, je ne connais pourtant aucun exemple certain de ce fait ³. Dès lors, comme on connaît à Rignano un célèbre Abundius *prêtre et martyr*, comme l'inscription nomme un Abundius non seulement *martyr*, mais *prêtre*, il ne serait pas raisonnable de les distinguer l'un de l'autre en admettant une coïncidence si étrange de noms et de qualités entre un martyr connu et un martyr inconnu, mais, dont le tombeau fut honoré si solennellement dans la pleine lumière

¹ Mai, l. c. p. 136, 2.

² V. Bull. 1878 p. 128 et suiv.

³ L'inscription SANCTIS MARTYRIBVS PETR... ISPO QVI VIXIT AN·X·ET PASSVS EST XIII KAL·FEBR (Fabretti p. 739; Marini ap. Mai, l. c. p. 397,5) semble au premier abord rappeler Pierre et Crispus, deux martyrs inconnus. Mais le QVI VIXIT etc. démontre que la partie conservée de cette précieuse inscription ne concerne que le seul PETRONIO? CRISPO; et qu'il manque le nom au moins d'un autre martyr, réclamé par le pluriel MARTYRIBVS. Quant à Crispus, je remarque que les topographes indiquent le tombeau d'un martyr de ce nom *in clivo Cucumeris* (Roma sott. I, p. 176, 177); cependant je n'entends pas trancher ici la question d'identité entre le Crispus du *clivus Cucumeris* et celui de l'inscription.

et la paix du quatrième siècle ¹. Mais la *depositio VII idus Decembres* marquée sur la pierre ne concorde pas avec la fête d'Abundius et de ses compagnons, célébrée à Rignano le 16 septembre; c'est ici le noeud de la question.

La fête du 16 septembre est d'origine très obscure; cette date est contredite par les actes eux-mêmes où elle se trouve, ceux de Rignano. Après le récit de la mort des saints on y lit: *passi sunt autem sancti martyres Abundius etc. XVI kal. Octobres*. Mais ceci est une interpolation manifeste, en contradiction avec le récit qui précède et d'où l'on peut déduire, par un calcul facile, la date du 28 août, marquée d'ailleurs dans le manuscrit *Budecensis*, et à laquelle Greven introduisit cette fête dans son *Usuard*. Résumons brièvement cette légende et ses dates.

Elle commence par mentionner une sédition soulevée à Rome contre les Chrétiens, et l'édit porté contre eux dans cette capitale par Dioclétien et Maximien; puis elle introduit Dioclétien, agissant et jugeant en personne à Rome. Ceci est un *locus communis*; les paroles mises sur les livres de l'empereur conviennent, comme le remarquent les Bollandistes, plutôt à Maximien qu'à Dioclétien. Il est pourtant vrai que Dioclétien vint à Rome en 303, c'est-à-dire l'année où, à la suite de Baronius, tout le monde place le supplice de ces martyrs. La sédition de Rome contre les Chrétiens, rapportée en termes vagues et banals dans les actes de s. Abundius, est racontée, dans un passage des actes de s. Sabinus, évêque d'Assise, avec une telle empreinte de vérité et des particularités si détaillées ², que Marini et autres critiques ont considéré avec raison cet endroit comme

¹ Je ne parle pas de l'inscription: † HIC REQUIESCIT SCVS HABVNDIVS PBR ET MONACHVS ET MARTYR (Marini, l. c. p. 381, 8); elle est du moyen âge, postérieure à la translation des reliques de Rignano à Rome.

² Baluze, *Miscell.* éd. Mansi I p. 12

tout-à-fait authentique ¹. Les actes d'Abundius continuent en racontant le procès de vingt cinq chrétiens arrêtés à Rome, où, selon le manuscrit *Budecensis*, ils étaient cachés *in domo Theodoraë in vicum qui dicitur Canarius, inter quos Abundius presbyter et Abundantius diaconus, qui eis ministrabant* ². Le prêtre et le diacre sont réservés pour un examen ultérieur, les 23 autres aussitôt condamnés et décapités, le 5 août, *via Salaria vetere*, puis enterrés par Théodora et le prêtre Jean *in crypta in clivo Cucumeris*, c'est-à-dire près du lieu de leur martyre. Ce groupe de martyrs n'est point imaginaire. Le précieux centon hiéronymien porte au 7 août: *Romae, passio sanctorum XXV martyrum*. La différence entre le 5 et le 7 août est fort petite; dans ce texte les commémorations sont très souvent déplacés d'un ou deux jours; de plus, *passio* peut bien être une erreur pour *depositio* ³. Le chiffre de 25 comprend tout le groupe, y compris Abundius et Abundantius, bien qu'ils ne soient pas morts avec leurs compagnons de confession et le même jour. Ainsi, voilà une trace de cette histoire dans l'antique martyrologe hiéronymien, d'où ne dépend certes pas l'auteur de la légende. Celle-ci, en effet, place le martyre des 23 *nonis Augusti*, pendant que le martyrologe indique le groupe entier des 25 au *VII idus*; elle mentionne avec précision le lieu de la sépulture, dont le martyrologe ne parle pas. Ainsi le témoignage laconique, mais très ancien et très autorisé, du martyrologe confirme celui des Actes, bien plus détaillé; ils s'éclairent l'un l'autre. Le lieu où le prêtre Jean et Théodora déposèrent les 23 martyrs est le *coemeterium Ad septem palumbas ad caput s. Ioannis* (peut-être le même Jean qui enterra les saints), *in clivo Cucumeris*. Le souvenir en était depuis longtemps ob-

¹ Bull. 1871 p. 89, 90.

² *Acta ss. Sept.* V p. 300.

³ Sur ces 25 martyrs, voir Fiorentini, *Martyrol.* dans ses notes au 7 et 8 août: la chose mériterait une longue discussion.

scurci; je l'ai tiré, par une sorte de divination, du plus ancien index de nos cimetières, et ma conjecture a été depuis confirmée par un témoignage direct ¹.

Post dies XXII depuis la mort des 23 martyrs, Abundius et Abundantius, *producti de custodia*, furent *praesentati in Teldude in foro ante templum*; puis, après de cruelles tortures, *statim ducti in viam Flaminiam decimo ab Urbe miliario ut ibi capite truncarentur*. Vingt-deux jours de prison, depuis la mort des autres, c. a. d. depuis le 5 août, donnent un comput très simple, qui assigne au 28 du même mois le jugement et la condamnation d'Abundius et Abundantius. De fait, on lit en tête de la *passion*, suivant le texte le meilleur et le plus ancien: *Incipit passio sanctorum Abundii praesbyteri et Abundantii diaconi quae est V kalendas septembris* ². Comment s'est produite dans le texte de Rignano l'interpolation *passi XVI kal. Octobris*, c'est ce que je ne puis expliquer avec certitude; mais un soupçon me vient à l'esprit. Au martyre d'Abundius et d'Abundantius, la légende joint celui de *Marcianus clarissimus* et de son fils, tués sans procès ni sentence; c'est un récit extravagant, mal relié avec le reste; les Bollandistes ne sont pas parvenus à le justifier. Je soupçonne que c'est à ces martyrs que se rapporte la date du *XVI kal. Octobres*; que deux groupes distincts, chacun de deux confesseurs de la foi, enterrés au même endroit, auront été, comme il y en a d'autres exemples, réunis et confondus dans une seule légende.

Mais ceci ne nous avance pas pour concilier le DEP. VII IDVS DEC de l'inscription avec le *V kal. Septembres* de la passion d'Abundius. Il est à noter, cependant, que cette inscription, d'un caractère solennel et ornemental, doit avoir été placée après la persécution, au moment où on s'occupait des

¹ V. *Roma sott.* I p. 132: Bull. 1878 p. 47: cf. Adon, *Martyrol.* 8 Aug. et les autres martyrologes historiques, au même jour.

² *Acta ss.* l. c. p. 293.

sépultures des martyres. Ce n'est pas chose nouvelle que la *depositio* des martyrs soit marquée à diverses reprises, en des jours différents et éloignés de celui de leur passion, et que cette *depositio* représente la sépulture définitive, succédant à une sépulture provisoire *in loculo plumbeo*, pendant la persécution, ou encore la translation en un lieu plus sûr ou plus convenable. Ainsi l'inscription d'Abundius prêtre et martyr, avec la *depositio* marquée à une date toute différente de celle de la *passion*, n'est pas nécessairement en contradiction avec celle-ci; c'est un monument contemporain, étranger à la légende, qui vient confirmer au moins l'existence et le culte public du premier et du principal d'entre les martyrs enterrés à Rignano.

Un dernier point reste à éclaircir. Pourquoi ces martyrs, pris et condamnés à Rome, furent-ils conduits, pour être décapités, au dixième mille de la voie Flaminienne, pourquoi les enterra-t-on au vingt-sixième mille? Ont-ils eu quelque relation avec les communautés chrétiennes des Capénates, ou bien est-ce leur sépulture en cet endroit, par suite d'une volonté personnelle de Théodora, qui a été l'origine du cimetière et de la chrétienté elle-même? Les Bollandistes n'ont pu rendre raison de la décapitation au dixième mille de la voie Flaminienne¹. Dans le *acte* de s. Sabinus on lit que, en 303, le préfet de Rome reçut la charge de persécuter les chrétiens, non seulement dans la ville, mais encore dans les régions voisines. Si nous admettons qu'Abundius ait été prêtre dans le *vicus Ad rubras*, sur la voie Flaminienne, ou que, tout en résidant sur le territoire des Capénates, il ait évangélisé les régions voisines, le long de cette voie, y compris le petit *vicus* où nous avons noté l'existence d'un cimetière chrétien, nous comprendrons pourquoi lui et le diacre Abundantius ont été condamnés à la décapitation sur la lisière de son premier champ d'apo-

¹ Voyez, pour les martyrs précisément du groupe auquel appartient Abundius, les martyrologes déjà cités, au 8 août.

stolat. Les actes, il est vrai, le font arrêter à Rome; mais il put, comme tant d'autres, chercher un refuge dans la capitale pendant la persécution; les 23 personnes arrêtées avec lui, *quibus ministrabat*, étaient probablement ses paroissiens, pour me servir d'une expression moderne. En somme, je pense que le prêtre Abundius aura été décapité *Ad rubras* comme chef de l'une des communautés chrétiennes de la voie Flaminienne vers la fin du troisième siècle et au temps de Dioclétien.

Le cimetière de Rignano semble avoir son origine dans la sépulture de ce martyr et de ses compagnons. Théodora les enterra *in praedio suo*, pendant que les *lieux ecclésiastiques* étaient confisqués. S'il est vrai que l'on a trouvé près de Rignano des traces d'un autre cimetière, distinct de celui de Théodora; ce cimetière pourra avoir été antérieur à la nécropole souterraine *in praedio Theodoraë* et se rapporter à la communauté des chrétiens de Capène et de son faubourg voisin de la voie Flaminienne, avant la persécution de Dioclétien. C'est ainsi que le cimetière *Ad XX* appartient à la communauté de ce village et du territoire de Lucoferonia et qu'il semble antérieur à celui de Théodora; de même le cimetière voisin de Nazzano fut celui des *Sepernates* chrétiens.

Je crois avoir donné plus que je ne promettais en commençant ce long mémoire. Ceci suffira sur les Capénates et leurs anciens monuments chrétiens.

EXPLICATION DES PLANCHES

Pl. II-V. Invité à l'inauguration solennelle de l'année scolaire 1882-83, au séminaire de Capoue, par l'illustre archevêque de cette église, Mgr Capecelatro, je fus prié de parler sur l'archéologie chrétienne, je traitai des souvenirs et monuments chrétiens de la métropole campanienne, en particulier de renseignements importants et inconnus sur un Augustin et sa mère Félicité, représentés avec d'autres martyrs dans les précieuses mosaïques de l'église S^t Priscus, qui ont été si tristement détruites au siècle dernier. Un abrégé de mon improvisation fut imprimé avec le beau discours de Mgr Capecelatro, dans le Rapport sur cette solennité (Caserte, 1882) et dans la *Campania Sacra*, octobre 1882, n^o 10. Je m'étais proposé de développer ce sujet dans ce fascicule et j'avais, à cet effet, préparé la planche II-III, reproduction de la grossière, mais rarissime gravure sur bois qui représente la mosaïque absidale de S^t Priscus, gravure publiée par Michele Monaco dans le *Sanctuarium Campanum (recognitum* en 1637), et qui est le seul dessin qui reste de cette mosaïque; j'avais aussi préparé la planche IV-V, représentant la coupole en mosaïque de cette église, d'après le dessin du p. Garrucci (*Storia dell'arte cristiana*, pl. 255), qui en a tiré les éléments de la mauvaise esquisse de Michele Monaco et des renseignements donnés par Granata (*Storia di Capua*, t. II p. 67 et suiv.). Mais ma dissertation sur les monuments chrétiens des Capénates ayant occupé beaucoup plus plus d'espace que je ne l'avais prévu, il me faut renvoyer

au Bulletin de 1884 mon étude sur les mosaïques et autres monuments de Capoue. En attendant j'ai cru devoir donner cette explication relativement aux planches II-V.

Pl. VI. Précieuse inscription récemment découverte, relative au *coemeterium maius (via Nomentana)*, déjà expliquée par moi dans le *Bullettino della Commissione archeologica Comunale di Roma*, Octobre-Décembre 1882; mon article est intitulé: « Du lieu appelé *Ad Capream* près la voie Nomentane, depuis l'âge archaïque jusqu'aux premiers siècles chrétiens ». J'aurais voulu en dire quelque chose dans le Bulletin d'archéologie chrétienne; pour la raison déjà donnée, je dois différer de le faire. En attendant j'engage les personnes studieuses à prendre connaissance de mon article.

Pl. VII-X. Carte topographique du territoire des Capénates, avec les inscriptions des cimetières chrétiens de cette région, expliquées dans la dissertation principale de ce fascicule, p. 120 et suiv.

Pl. XI. Inscriptions païennes trouvées dans le cimetière de la station *Ad XX* sur la voie Flaminienne; v. p. 126.

Pl. XII. Précieuse inscription du tombeau d'Abundius, prêtre et martyr. Elle est conservée dans le musée chrétien du Latran, classe X; v. en ce fascicule, p. 158 et suivantes.

AVIS

Le présent fascicule termine l'année 1883, bien qu'il paraisse dans le second semestre de 1884. Ainsi, cette publication périodique, qui est depuis longtemps en retard d'un semestre, au lieu de revenir à ses dates régulières, se trouvera bientôt en arrière d'une année. Le Bulletin de 1884 contiendra la continuation, souvent demandée, de mes études sur le célèbre cimetière de Priscille et sur les fouilles que l'on y a faites ces dernières années et que l'on continue actuellement à l'aide de l'*aurum coronarium*, selon la promesse faite dans le précédent fascicule, p. 6 et mentionnée dans celui-ci même, p. 119. Cette monographie, de très grande importance, sera plus étendue que les articles ordinaires du Bulletin; elle aidera ainsi à retrouver le temps perdu. S'il en était autrement, l'auteur prendra le parti auquel eurent recours en pareil cas la *Revue archéologique* de Paris et divers autres périodiques analogues au nôtre; il réunira deux années en une seule et désignera la troisième année de la quatrième série, c'est-à-dire la XXII^e de tout l'ouvrage, par le numéro 1884-1885.

Table du fascicule III^o, IV^o

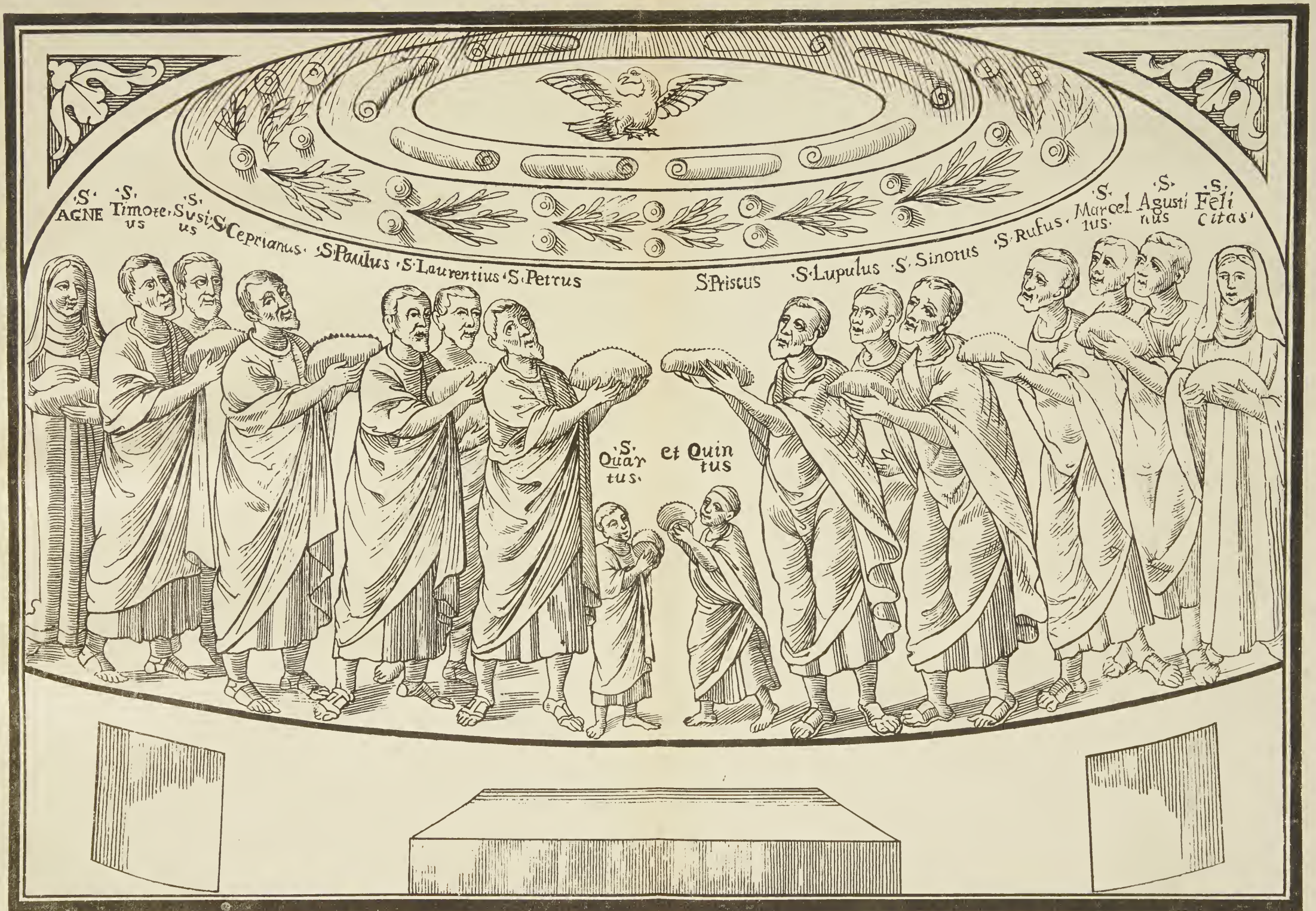
<i>Conférences de la société d'archéologie chrétienne à Rome.....</i>	<i>pag.</i>	<i>89</i>
<i>Les monuments chrétiens du territoire des Capénates et leur distribution géographique.....</i>	<i>»</i>	<i>120</i>
§ I. <i>Lucoferonia.....</i>	<i>»</i>	<i>123</i>
§ II. <i>Cimetières chrétiens sur le territoire de Lucoferonia.....</i>	<i>»</i>	<i>125</i>
§ III. <i>Sepernates.....</i>	<i>»</i>	<i>130</i>
§ IV. <i>Capèna</i>	<i>»</i>	<i>133</i>
§ V. <i>Le cimetière de Théodora près Rignano.....</i>	<i>»</i>	<i>140</i>
§ VI. <i>Inscription du tombeau d'Abundius prêtre et martyr.....</i>	<i>»</i>	<i>158</i>
<i>Explication des planches.....</i>	<i>»</i>	<i>168</i>
<i>Avis.....</i>	<i>»</i>	<i>170</i>

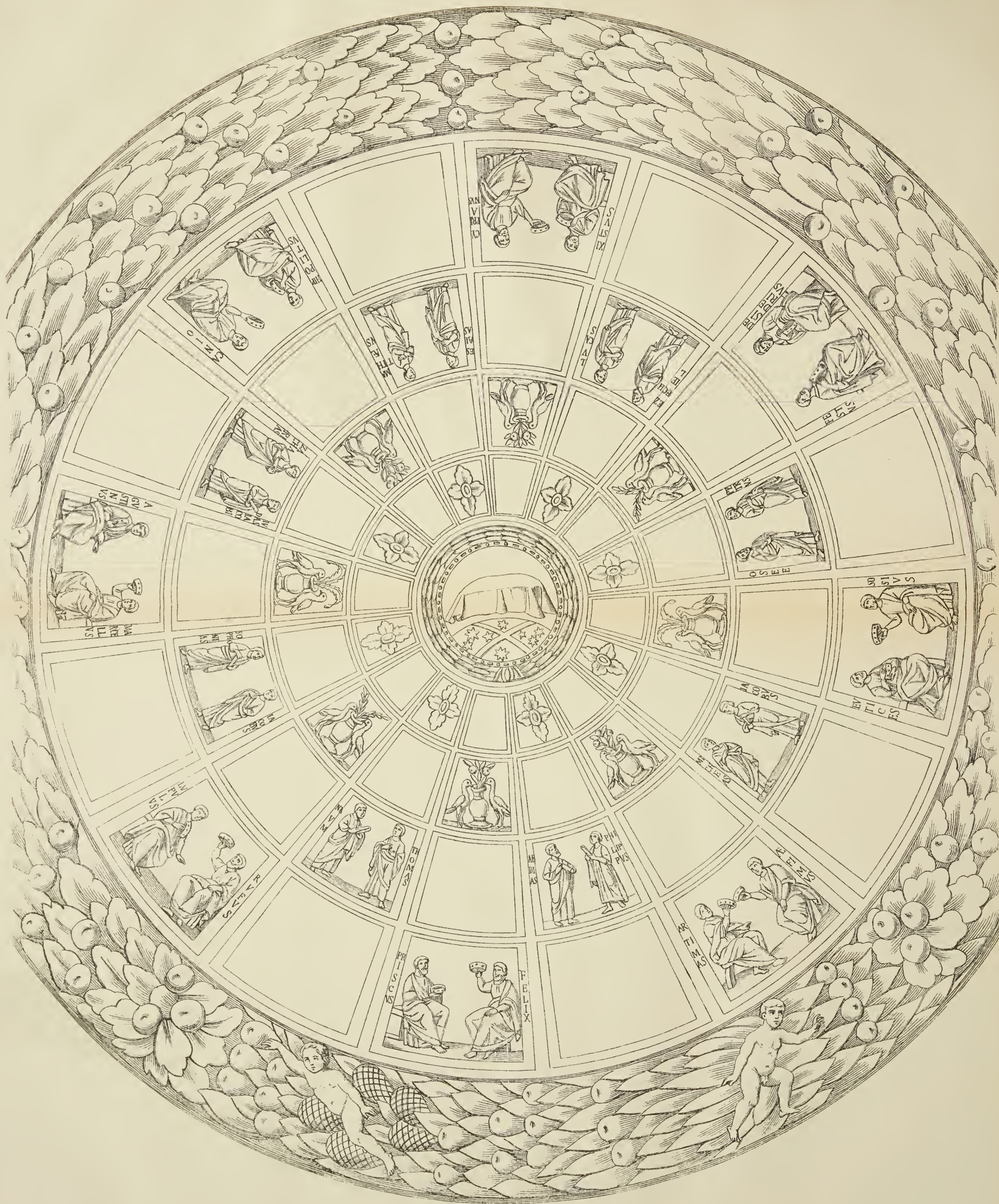
L AETADEO PLEBS SANCTA CANATQVOD MOENIA CRESCVNT
E TRENOVATA DOMVS MARTYRVM
O RNAMENTA OPERISSVRGVI
N ATVSQVIA NTISIES SEDISA
I NCLITA PACIFICIS FACIAES
S ERVATVR ADECVSPERPETV
HAEC OMNIA NOVA QVOD VIDI SILE

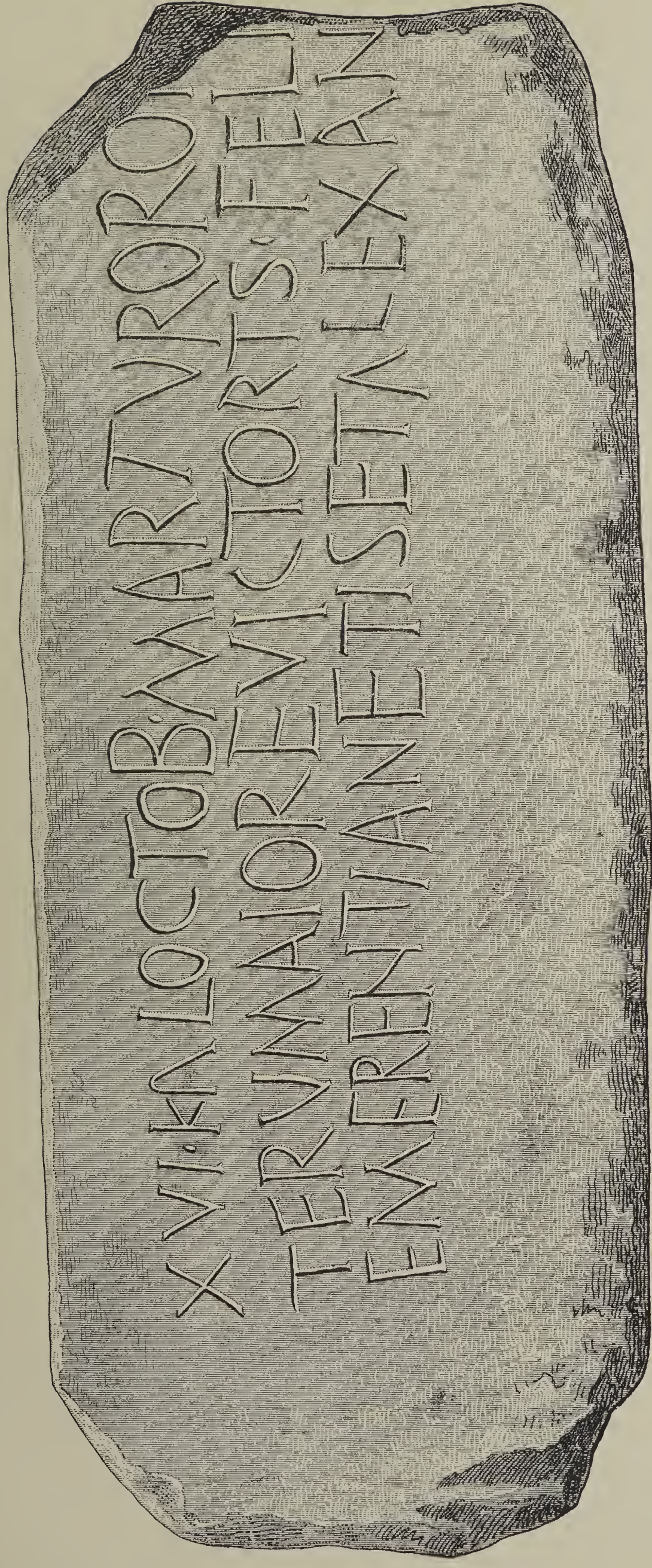
CVTTI
ASO

ERHORNAT

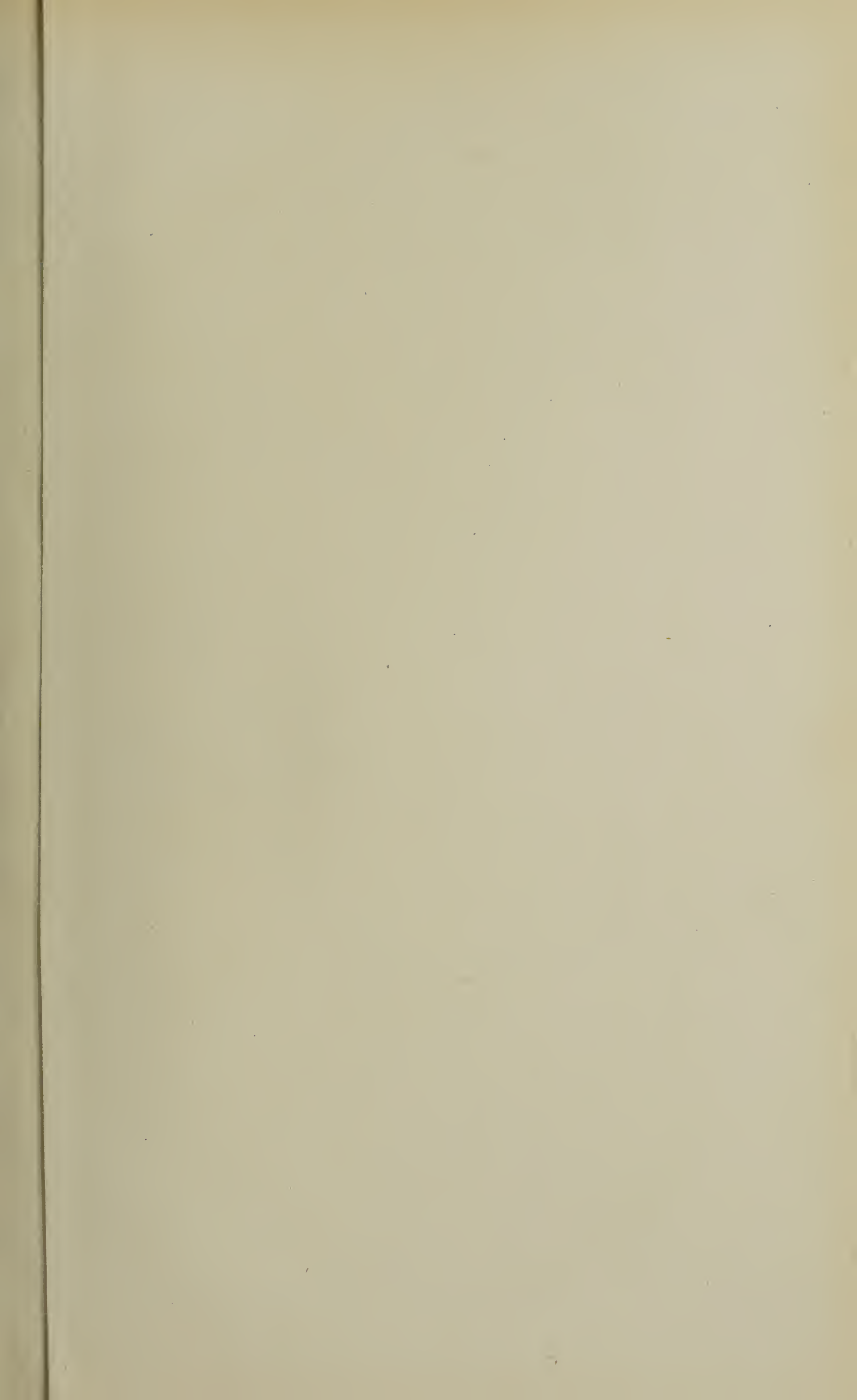
OF THE
UNIVERSITY OF ILLINOIS







LIBRARY
OF THE
UNIVERSITY OF ILLINOIS





1.

BALERIO LEONI BENEME
 RENTIANIMEPIENTISSIM.
 FECERVNT PATER ET FRATRE
 S. IPSI VSQV. NIXIT ANNOS
 XXXV. MORAS VIII. QVI DEP
 OSITVS. KAL. VIIS

2.

CASTISSIME FEMINE NV MISIAE
 PAVLEQVE VIXIT ANNIS XLVI.
 MENSES XI. DIES VIII. AGRIPPA MA
 RITVS. CVM FILIS BENEMERENTIFE
 CERVNT. DEPOSITA VII. KAL. SEPT.
 IN PACE

3.

FECERVNT PARE
 NTE SHVIVS QV
 OTIPSEDEBVERAT
 FACERE PARENTIBVS
 Q

1.

D^Δ M
 AVRELIAE
 AMPLIATAE
 CONINGI^Δ DVLCIS
 SIMAE^Δ BENE^Δ MER
 ENTI^Δ QVE VIXIT^Δ ANN
 XXIII^Δ DIEBVS N^Δ L^Δ SINE
 VLL^Δ QVAERE ILLA^Δ ATE^Δ NEVS
 FECIT

2.

D^Δ M
 I VALERIO MAXIMO
 AVRELIA MARIAMEM
 ATERIV^Δ FFCISSIMAE^Δ EFL
 AVIA MARCELLINACO I
 VX^Δ PIEN^Δ TISSIMAC^Δ V
 M^Δ QVO VIXIT^Δ ANN^Δ XX
 M^Δ VIII^Δ D^Δ VII^Δ B^Δ M^Δ FE
 C^Δ TRIVM^Δ CIBITATIV
 OM^Δ MORIBVS^Δ FUCTVM

LIBRARY
OF THE
UNIVERSITY OF ILLINOIS

1.

LATINO D.P
VIII·KAL APRILES
INPACE

2.

XVIII KAL
INNIASTETIMINA
DEPOS-AC

3.

VERNA DP la NONAS
AVGVSTAS

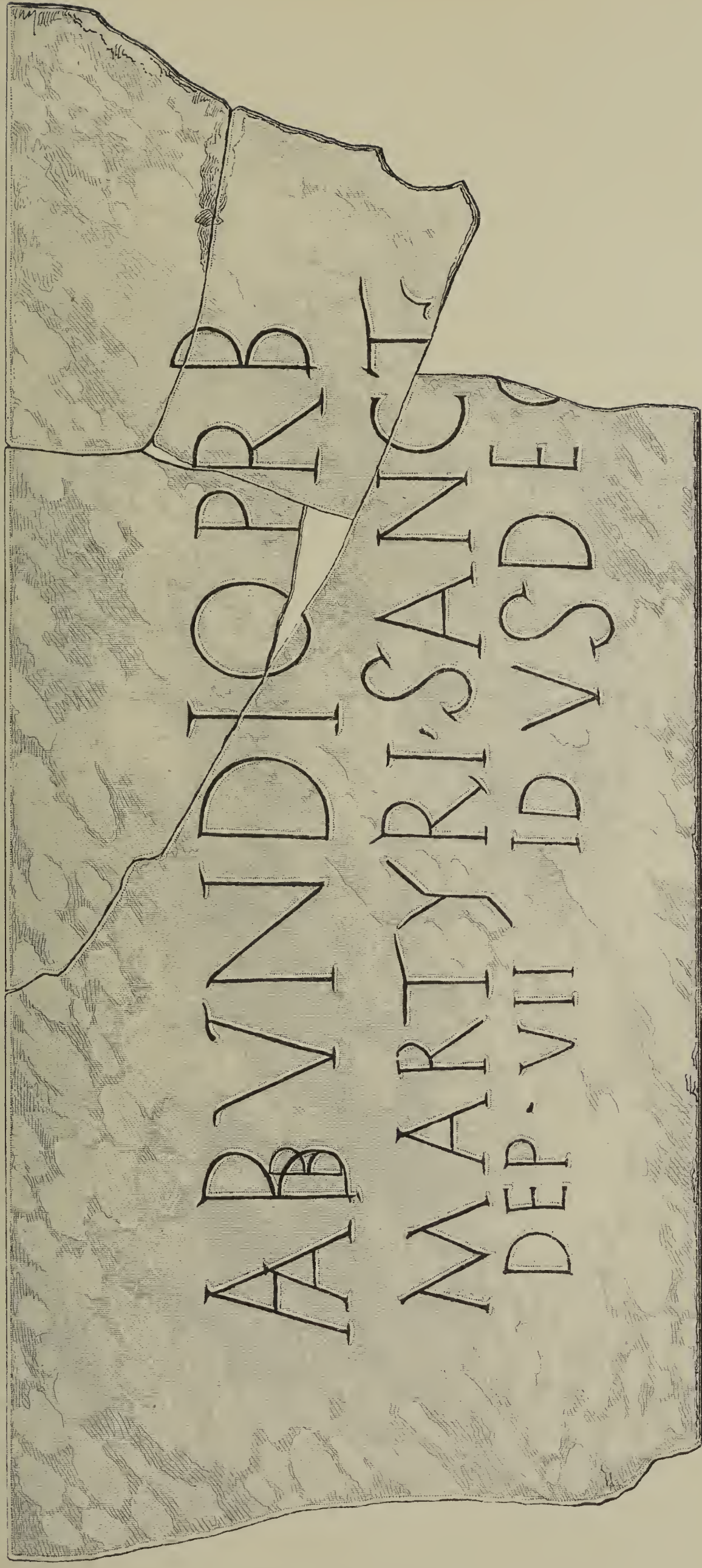
4.

FDT)SSS
X

5.

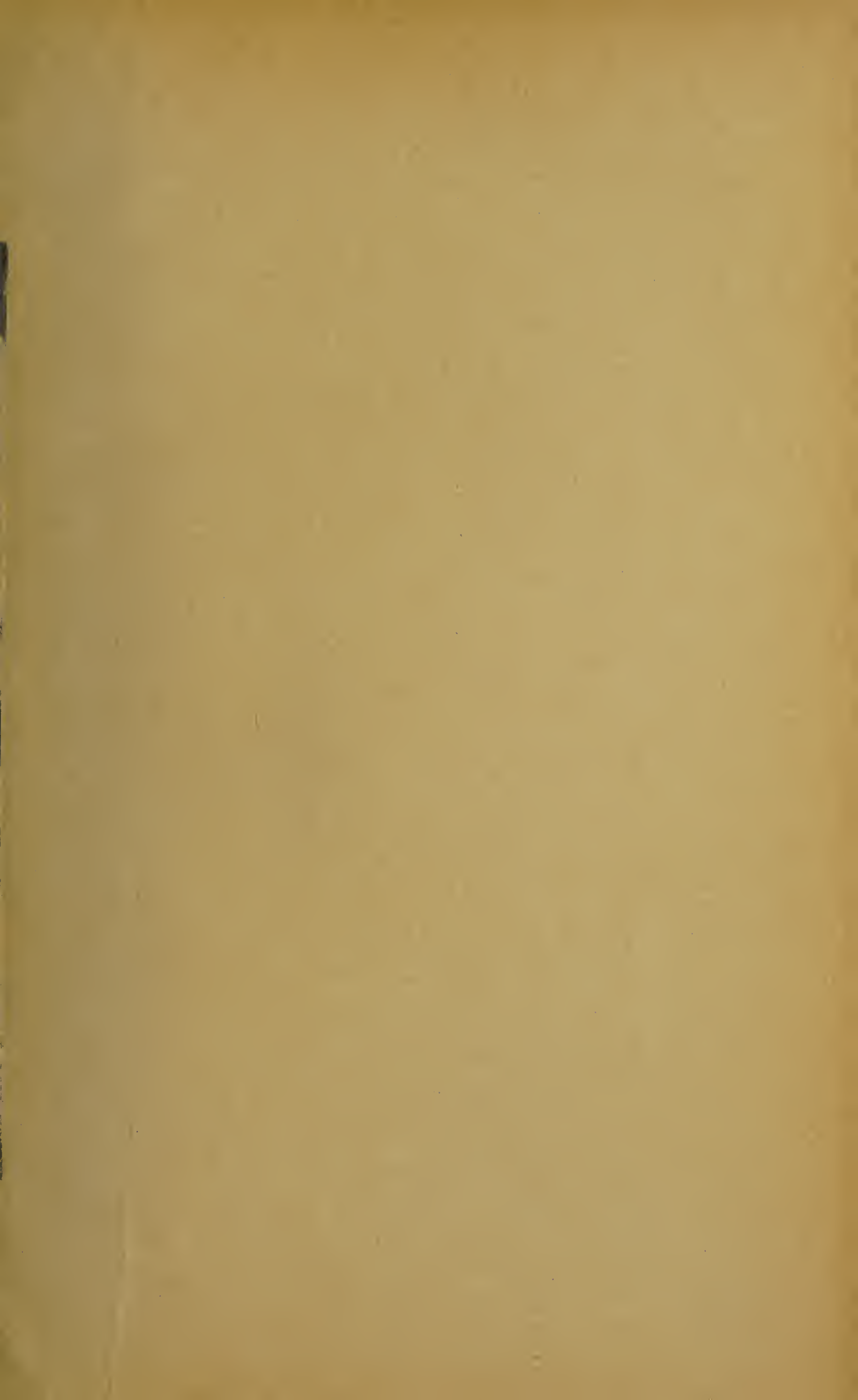
DPBA SCVNESTIAS
*VIII KAL DECEMBRES
N

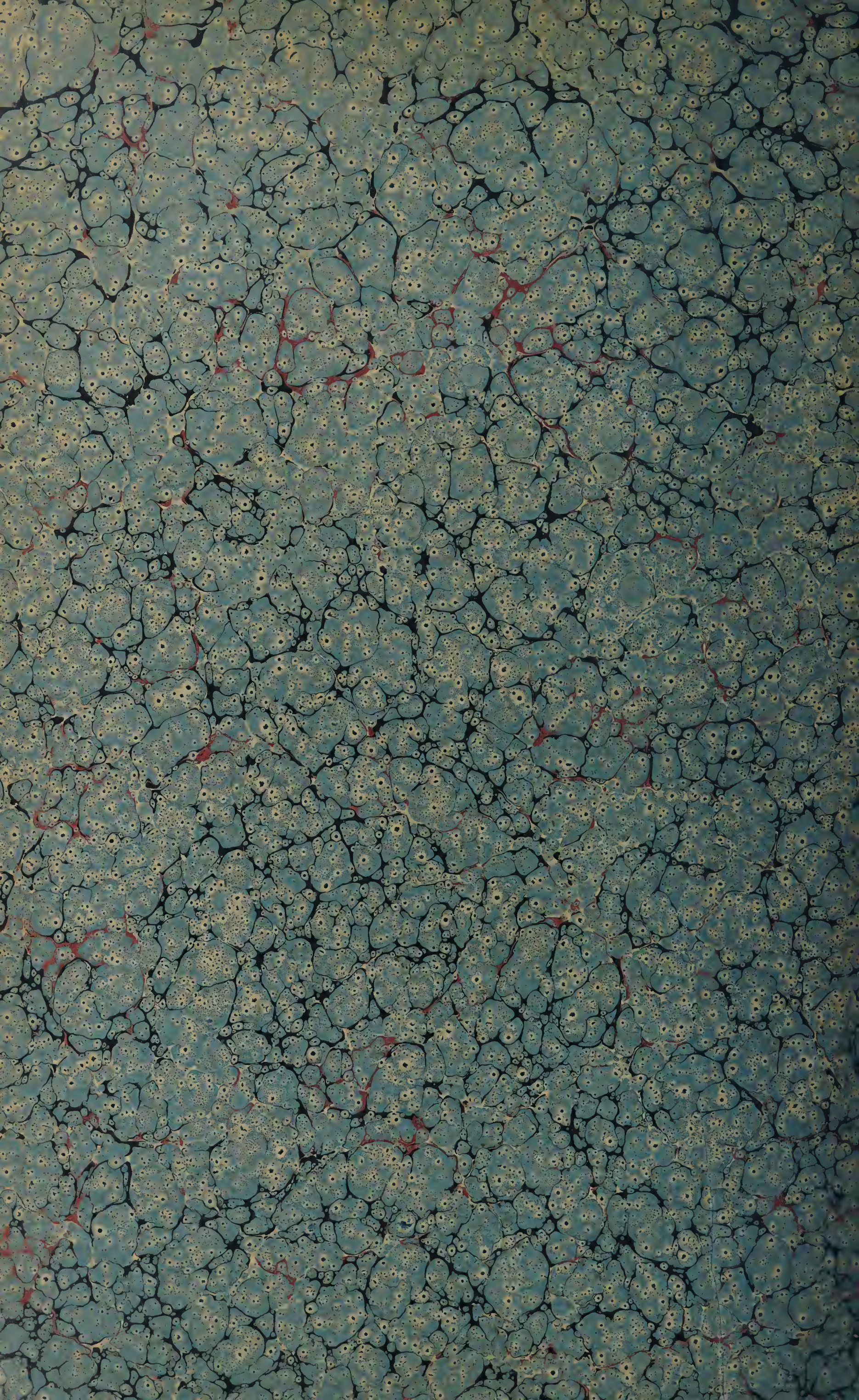
LIBRARY
OF THE
UNIVERSITY OF ILLINOIS

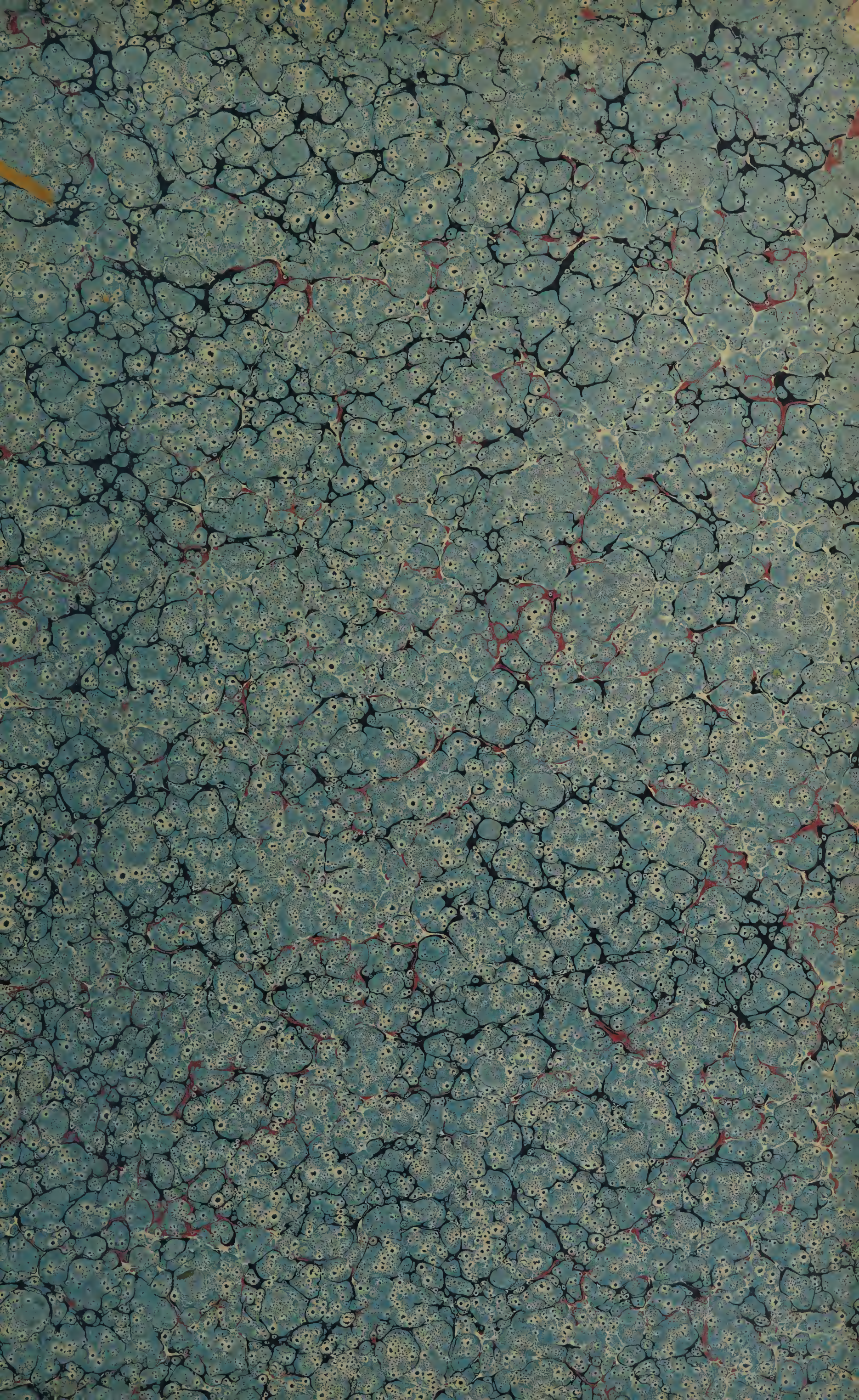


Scala di ⁰ 10 20 30 40 50 Centim.

LIBRARY
OF THE
UNIVERSITY OF ILLINOIS







UNIVERSITY OF ILLINOIS-URBANA



3 0112 043899613